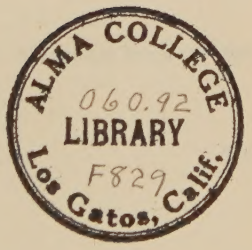
Lettres de Fourvière

Province de Lyon

TROISIÈME SÉRIE

N° 3

NOVEMBRE 1930



LYON

IMPRIMERIE L. BASCOU

42-44, Rue Sala, 42-44

—

1930

52847

Hors commerce.
Ad usum privatum N. N.

Pour tout ce qui concerne l'Administration et la Rédaction, s'adresser à :

M. l'Editeur des *Lettres de Fourvière*, 4, Montée de Fourvière,

Lyon V^e^.

Lettres de Fourvière

1930

SOMMAIRE

FRANCE

Pages

Œuvres et Ministères.

Les Etudiants en Médecine à Lyon..... P. Jamin. 5
La Bourse Chrétienne du Travail de Marseille ..... P. Emonet. 21
La Pénétration Catholique chez les Gadzarts d'Aix-en-Provence..... P. de Bricourt. 42
L'Œuvre des Baptêmes à Lyon..... P. de Lavareille. 85
L'Œuvre des Premières Communions à Lyon..... P. Michel. 102
En Corse : dans le Bozio et le Moriani.... P. Villefranche. 114

Pages d'Histoire.

Lorette..... P. de Lanversin. 123
Une maison historique sur les pentes de Fourvière.
Martyrs Anglais de la Compagnie..... Juvenistes Anglais. 143
Le Collège de Bollengo ..... P. Drujon. 191

ÉGYPTE

La Mission Copte..... P.P. C. Margot et Khoury 204

SYRIE

La Mission du Hauran et du Djebel-Druse P. Klein. 224

Variétés.

Le Comité Catholique du Cinématographe P. Berne. 250
Les Fouilles de l'Institut Biblique Pontifical dans la vallée du Jourdain..... P. Mallon. 255
Chez les Grecs unis de Transjordanie.... P. Kozah. 266

In Memoriam.

Le Père Alfred Durand..... P. Condamin. 276

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/lettresdefourvie0003troi

FRANCE

ŒUVRES ET MINISTÈRES

Les Etudiants en Médecine à Lyon

Le P. Jamin a bien voulu accepter de présenter aux lecteurs des Lettres de Fourvière les traits essentiels et quelques résultats de l'œuvre des Etudiants en Médecine qu'il dirige à Lyon et qui date, sous sa forme présente, d'octobre 1902.

Cette œuvre, nous écrit-il, « avait été précédée d'une autre, « qui ne s'occupait, elle aussi, que des seuls étudiants en mé- « decine, mais d'après une méthode assez différente, et qui, avec « des apparences un peu frustes, opéra beaucoup de bien. Son « fondateur, le Père Brésard, de pittoresque mémoire, la dirigea « pendant de longues années. A sa mort, on la supprima. Mais « quelques mois plus tard, sur l'initiative et les instances réité- « rées des amis du P. Brésard, qui s'étaient constitués en comité, « le R. P. Bouillon, Provincial de Lyon, consentait à la rétablir. « Elle s'installa dans le nouveau local que ces Messieurs avaient « d'avance loué et fait aménager, au n° 13 de la rue Laurencin. »

Nous empruntons le récit de ces débuts héroïques à la notice consacrée au Père Brésard par un de ses amis les plus fidèles, M. Maurice de Boissieu.

PREMIERS ESSAIS — LE PÈRE BRÉSARD

En 1872, le P. Brésard vint à la résidence de la rue Sainte-Hélène. Il était adjoint au Préfet des études, et à l'aumônier de la prison militaire; il était surtout chargé de la *congrégation* très florissante *des jeunes gens.*

Pour un œil inexercé, rien, au moins dans son extérieur, ne semblait désigner le P. Brésard au rôle qu'il venait remplir. Aussîtôt, il groupa autour de lui les étudiants, organisant leurs pensions, cherchant à remplacer leurs familles éloignées, à les sauver de l'isolement. Les réunions du dimanche, où l'on entendait la messe, furent bientôt très suivies. Nulle contrainte n'y conduisait, et ce fut même une des conditions du succès. On y venait, attiré par sa bonté et sa franchise, pour le voir, retrouver des camarades, recevoir quelques bons conseils. Chacun sentait que le P. Brésard s'intéressait à lui, à sa vie, à son travail surtout. Doué d'une perspicacité rare, le P. Brésard connaissait vite les jeunes gens : un regard pénétrant, quelques interrogations brèves, mais discrètes et bienveillantes, lui suffisaient. D'un mot, il suscitait les courages, réveillait les énergies, modérait au besoin les ardeurs trop vives, et montrait la loi du travail comme la loi divine par excellence, comme le devoir, l'honneur et la sauvegarde de la vie : « Ce qui importe essentiellement, répétait-il sou-
« vent, c'est le travail avec la vertu: pour le reste, à la volonté de
« Dieu. Le travail est à mes yeux le meilleur moralisateur. L'étu-
« diant qui travaille peut se perdre quant aux mœurs; ce n'est
« qu'une rare exception. L'étudiant qui ne travaille point se
« perd fatalement, il n'y a pas d'exception. Par la vertu, quels
« que soient les jours qui se présentent, jours paisibles, jours
« de tourments, jours de sang, vous serez toujours au sommet,
« vous ferez le bien en tendant au Ciel. Cette pensée devrait
« faire taire la plainte sur les lèvres, enlever la tristesse du
« cœur. Espérons en Dieu et soyons esclaves du devoir : les au-
« tres modes d'action ne peuvent avoir de résultats... »

Les fatigues, les privations de la guerre avaient miné sa santé jusque-là si robuste. Il ne voulait point se rendre, et continuait à abuser de ses forces. Il me souvient d'un pèlerinage à Paray-le-Monial en 1873. Le P. Brésard y conduisait ses jeunes gens. L'énorme affluence des pèlerins amena de grands retards; notre

train n'arriva à Paray qu'à midi et, à une heure, le P. Brésard célébrait la messe à la chapelle de la Visitation: on était parti de Lyon dans la nuit, sur un bateau, pour Mâcon.

Au printemps et dans l'été de 1874, sévit à Lyon, dans tous les quartiers, une violente épidémie de fièvre typhoïde: peu de familles étaient épargnées; les médecins ne pouvaient suffire à la tâche, leurs portes étaient assiégées : on guettait leur arrivée, on les arrêtait au passage. Cette épidémie, si générale, ne fut cependant pas très meurtrière, surtout dans la classe ouvrière.

Le P. Brésard avait une centaine de malades à assister : il ne quittait pas les chambres de ses étudiants, allant de l'un à l'autre, organisant les secours pour ceux qui étaient loin de leurs familles, passant ses journées, ses nuits, auprès de leur lit.

Les chaleurs étaient précoces et excessives. Un jour, à deux heures de l'après-midi, le Père, accablé de fatigue, courait sous un soleil de feu, à l'appel pressant d'un malade, quand, sur la place des Jacobins, il fut frappé d'un vertige, d'une sorte de congestion. Arrêté brusquement dans l'exercice de son ministère, il fut reconduit, presque sans connaissance, à la rue Sainte-Hélène. Un repos absolu eût été nécessaire : le P. Brésard n'y songea même pas. Bientôt il retournait auprès de ses malades, rendant ainsi pour lui-même toute guérison impossible : il était frappé à jamais.

Les médecins diagnostiquèrent une neurasthénie intense et la maladie, compliquée *d'agoraphobie* (frayeur de l'espace, du vide), parut un instant sans remède. Le P. Brésard, cependant, devait vivre près de trente années encore, et les années les plus fécondes de sa vie.

Pendant les années 1875-1876, il lutta, ne voulant ni céder à la maladie, ni abandonner ses jeunes gens, les *étudiants en médecine*, auxquels il s'était particulièrement donné. Sa pensée les suit : de son fauteuil, de son lit, il les appelle, les ressaisit. Un soir, me rendant auprès de lui à la rue Sainte-Hélène, je le trouvai dans les larges corridors de la résidence, avançant péniblement, s'appuyant à la muraille : « Je pars pour Paris », me dit-il. Comme mon visage exprimait l'étonnement, la crainte, l'angoisse même de le voir partir ainsi, presque paralysé, il sourit de mon effarement et ajouta : « J'ai un de mes jeunes gens qui est bien malade, il faut que j'y aille. » Et il se fit porter à la gare, voyagea la nuit, au prix de souffrances connues de Dieu seul, remplit auprès de ce jeune homme son ministère d'ami et de prêtre, et revint le soir même, brisé, sans forces, mais le cœur apaisé.

Un moment terrassé par la maladie, le P. Brésard s'arrêta et prit quelque repos, soit dans sa famille, soit aux eaux de Luxeuil, d'où il écrivit, s'exagérant même la gravité de son mal :

« Je suis atteint d'une affection de la moelle épinière. Je suis « tombé entre bonnes mains. Plusieurs médecins m'ont cru « perdu; on affirme, en ce moment, que je guérirai; il me sem- « ble que cela est vrai. Cependant, malgré deux mois de balna- « tion, je ne suis guère plus fort. Ceci était prévu : ce n'est que « dans deux ou trois mois que je dois connaître un état meilleur. « Je suis vraiment reconnaissant aux étudiants en médecine: ils « ont été aux petits soins pour moi... » Quelques semaines après, il écrit encore : « Puisque je ne puis mourir, je voudrais arriver « à travailler un peu. A la volonté de Dieu: c'est dur d'être loin « et de savoir que plusieurs vont à leur perte... »

La mort, en effet, s'éloigna de lui ; mais il ne guérit jamais et ne résista que par une indomptable énergie.

Au printemps 1877, il alla en Savoie, à Méry, où notre camarade Joseph Chenevaz avait mis à sa disposition son joli castel enfoui dans les arbres au bas des pentes du Revard. Il passa là deux mois, soigné par quelques étudiants en médecine, dans un repos absolu qui eut une salutaire influence sur sa santé. Une saison à Luxeuil suivit et fut favorable; il revint à Lyon.

C'est alors que peu à peu germa dans l'esprit du P. Brésard et se créa lentement, comme par une évolution naturelle, l'œuvre maîtresse de sa vie. Il voulait que l'on travaillât autour de lui. Et dans le jeune monde studieux, il en vint, par une sorte de sélection, à grouper exclusivement les étudiants en médecine. Déjà, vers 1874, au cercle Ozanam, il avait installé, pour la préparation des concours de l'externat et de l'internat, des conférences qui furent une de ses innovations les plus heureuses. Faites chaque semaine par des internes des hôpitaux, longuement préparées par le professeur et les élèves, elles élevèrent le niveau des études et préparèrent les succès de ses étudiants dans les concours. En 1877, il eut trois jeunes gens reçus à l'internat; ce nombre s'accrut rapidement; en 1879, quinze internes environ, sur les quarante-huit en exercice, étaient de ses amis.

Survinrent les odieux décrets de 1880 qui dispersèrent les Religieux. Le P. Brésard trouva chez des personnes de cœur un asile où il continua son apostolat. Les voyageurs qui fréquentaient l'hôtel des Beaux-Arts s'étonnèrent, tout d'abord, de voir ce prêtre malade, aux longs cheveux grisonnants, venir, d'un pas chancelant, prendre place à la table hospitalière avec quel-

ques jeunes gens remarquables par leur tenue et le respect dont ils l'entouraient. Bientôt chacun sut quelle influence ce religieux exerçait sur ces jeunes hommes, quel ascendant sur eux lui valaient sa bonté, sa direction virile émanant d'un corps usé par la maladie.

Le cercle Ozanam avait disparu; les conférences se poursuivirent, de 1880 à 1883, dans un petit salon de l'hôtel. Tous les quinze jours, le P. Brésard convoquait ses jeunes gens à la Cathédrale dans la petite chapelle basse. Après la messe, ils se réunissaient dans la salle des Pas-Perdus de l'Archevêché, y trouvaient un verre de vin blanc et une brioche: des groupes se formaient, on causait quelques instants et c'était tout. Une fois par an, le P. Brésard les invitait à une retraite à Sainte-Foy, retraite de trois jours qui se terminait le dimanche par une grande fête. Pour ce jour-là, il étendait beaucoup ses invitations, des tables joyeuses se dressaient en plein air...

Au cours de ces années, le P. Brésard avait vu l'âpreté des études médicales, l'isolement des étudiants et même pour quelques-uns les difficultés morales et matérielles de la vie. Il avait vu leur ardeur au travail, leur soif d'apprendre, leurs efforts et leurs luttes. Il leur fallait pour préparer utilement leurs conférences un grand nombre de livres, des ouvrages spéciaux, de vastes dictionnaires.

Le P. Brésard vient à leur aide: au commencement de 1885, il installe dans une chambre, au n° 62, de la rue Sala, une bibliothèque qui leur permet de travailler à toute heure, avec les livres sous la main, en dehors de la bibliothèque de la Faculté, assez éloignée, où les ouvrages ne sont pas toujours à leur disposition, en dehors de leurs chambrettes où souvent l'ennui et le découragement les guettent : deux magnifiques lampes à pétrole, quelques sièges, quatre ou cinq encriers complètent le mobilier. Un des étudiants est installé dans une petite chambre voisine avec le titre de « Conservateur de la bibliothèque ».

Huit élèves y travaillaient régulièrement : à la fin de 1885, sept furent reçus à l'internat et les deux premiers du concours étaient parmi eux.

Le nombre des élèves augmente, les livres s'accumulent, l'espace manque : en 1887, livres et élèves se transportent dans le très modeste appartement de l'impasse Catelin. Le Père Brésard s'y réserve la plus petite chambre: inutile d'en décrire le mobilier sommaire. C'est là qu'il passera ses journées : seules les heures des repas et la nuit le ramènent à la communauté.

« Au lieu d'offrir aux étudiants des salons de distraction, di-
« sait-il alors, je leur offre des salles d'étude. Ornées de livres
« et de journaux de médecine, éclairées et chauffées, ces salles
« d'étude sont ouvertes jour et nuit. On y vient pour travailler,
« seulement pour travailler la matière médicale. Aucun livre,
« aucun journal étranger à cette matière n'est toléré. Grâce à
« Dieu, on est tout au but de la réunion. Si quelques étudiants
« n'accordent au travail que trois ou quatre heures par jour,
« d'autres vont jusqu'à quatorze ou quinze : le gros public
« s'échelonne entre huit et douze. »

Sollicité par les familles, le P .Brésard s'était fait le mentor de plusieurs étudiants. Peu à peu, sans programme déterminé, sans lois, statuts ni règlements, il en hébergea quelques-uns, puis un grand nombre. C'était son rêve enfin réalisé.

Dans cette république modèle, dont il était le bon et respecté président, il y avait place pour toutes les bonnes volontés, mais à une condition essentielle, vouloir bien faire. Il demandait à ces jeunes gens du travail, encore du travail, toujours du travail et le respect de soi-même. Chaque année, comme jadis, il les conviait à la campagne, pour une retraite de trois jours qu'il n'imposait à personne : tous ou presque tous s'y rendaient. L'autorité du P. Brésard n'était point morose, son humeur point grondeuse, sauf si l'on négligeait l'étude ou si l'on manquait gravement à la tenue qu'il exigeait de futurs docteurs.

« Notre groupe d'étudiants en médecine, me dit l'un d'eux,
« était plutôt bruyant, et le Père supportait cela avec une pa-
« tience admirable: toutefois lorsqu'il jugeait que la limite était
« atteinte, il nous rappelait à l'ordre avec une vigueur que nous
« n'avons pas oubliée. Mais ces algarades, qui étaient quelque-
« fois terribles, ne duraient pas, et dès qu'il jugeait la répri-
« mande suffisante, quelques mots d'une bonhomie enjouée
« nous indiquaient la fin de l'orage. » Ceux qui n'avaient pas le cœur assez vaillant s'éloignaient d'eux-mêmes ou étaient écartés: il gardait l'élite, l'élite par la valeur intellectuelle ou morale. Et c'est ainsi que, choisissant parmi eux, avec son tact si sûr, les meilleurs, il leur demandait le secours de leur bras et allait partout, appuyé sur eux, les remerciant d'un bon sourire.

Il y eut des moments difficiles: l'œuvre grandissait: lui-même nous la décrit ainsi en 1891 : « Nous nous sommes logés à l'au-
« berge, il y a six ans : deux pièces nous recevaient; quinze
« mois après, il nous fallait dix pièces; aujourd'hui nous en
« comptons trente et une.

« Le jour présent serait souvent incertain si nous n'avions le « droit de compter sur Dieu. D'où nous vient ce droit précieux ? « Notre-Seigneur, dans un de ses discours, nous invite à consi- « dérer les oiseaux du ciel; ils ne sèment point, nous dit-il, ils « ne moissonnent point, ils ne possèdent ni grenier, ni cellier. « Dieu les nourrit. Ces heureux oiseaux, que Dieu nourrit parce « qu'ils chantent ses louanges, parce qu'ils invitent les hommes « à le glorifier, ce sont, dans la Sainte Eglise, les Œuvres reli- « gieuses qui, sous des noms divers, n'ont qu'un but, faire écla- « ter la gloire du Père qui est au ciel. Sommes-nous au nombre « de ces êtres bénis, autrement dit notre œuvre est-elle voulue « de Dieu ?

« La volonté de Dieu sur une œuvre se manifeste par des « signes nombreux. Il y a d'abord le but: toute œuvre doit « procurer la gloire de Dieu. Il y a ensuite l'origine: toutes les « œuvres de Dieu, y compris la Sainte Eglise, naissent chétives: « elles sont, à leur début, le grain de senevé, la plus petite de « toutes les semences. En troisième lieu, une œuvre doit con- « naître la contradiction. Quand elle a reçu le baptême nécessaire « de la persécution, au moins dans une de ses formes, Dieu, « pour manifester à tous qu'elle est sienne, lui donne une puis- « sance d'expansion, de multiplication que rien ne saurait arrê- « ter. Ce don n'appartient qu'à Dieu. L'homme peut planter, « l'homme peut arroser, Dieu seul fait grandir, Dieu seul mul- « tiplie. Enfin une œuvre doit apparaître à propos, répondre à « des besoins, à des périls présents et importants. Notre œuvre « est-elle ornée de ces divins signes? Son but est de conserver « la foi, les mœurs des étudiants, de préparer des médecins « instruits et chrétiens : sa naissance a été tout ce qu'il y a de « plus humble : depuis son apparition, elle a été poursuivie par « la calomnie, le sarcasme : il y a mérite pour les jeunes gens « à en faire partie. Aussi, Dieu lui a donné une force de multi- « plication qui dépasse les espérances les plus audacieuses. Sans « sa bénédiction particulière aurait-elle progressé avec un pareil « succès ? »

Le P. Brésard logeait alors une quarantaine d'étudiants : la table, chaque jour, était dressée pour quatre-vingts. Cent cinquante venaient à l'étude. Tous les élèves versaient une cotisation régulière, les plus riches payant peut-être parfois un peu plus que leurs camarades moins fortunés. Mais ils étaient nombreux et l'appétit est éveillé à cet âge. En outre, il fallait pour la bibliothèque de nouveaux ouvrages, d'un prix souvent élevé. Le

P. Brésard fut le prodigieux économe de ses pensionnaires. Chaque matin, en hiver, en été, de son pas lent et pénible, connu et respecté de tous, il allait aux halles, aux magasins d'approvisionnement et achetait lui-même ses denrées. Que de fois nous a-t-il conté, avec sa bonhomie souriante, les heureux résultats de ses achats: les primeurs qu'il rapportait triomphant, la sévère économie qu'il mettait dans un choix judicieux et, disons-le, appétissant. C'était un ordinaire varié, d'où les mets recherchés, obtenus à bon prix, n'étaient pas toujours exclus. « Ils sont contents », disait-il, et sa figure était radieuse. Ce qui surtout le touchait profondément, c'était de voir et la reconnaissance de ses élèves et le respect dont il était entouré dans cette œuvre de dévouement. Le peuple sait comprendre la vraie charité de celui qui se donne tout entier. On le respectait donc sur les marchés: là aussi de braves cœurs l'aidaient: on s'empressait à lui faciliter les achats suivant les bornes étroites de ses finances, on le prévenait des lots avantageux, de ceux qu'il était bon de ne pas prendre, on abaissait les prix en sa faveur; et quand de ses épaules fatiguées glissait le manteau légendaire que ses mains affaiblies étaient impuissantes à relever, souvent les dames de la halle le replaçaient sans façon.

Le P. Brésard savait, au reste, commander partout le respect et n'aurait pas supporté qu'on manquât jamais d'égards à son caractère et à sa robe de religieux; si, au loin, dans ses rares voyages, quelque inconnu, trompé par cette allure peut-être volontairement un peu négligée, se permettait un propos que le Père jugeait hostile ou déplacé, un mot fermement et heureusement dit montrait bien vite à l'imprudent son erreur.

A la fin de 1896, une heure vint où le P. Brésard ne put plus affronter la fatigue de ces courses matinales. Ce fut pour lui un dur sacrifice; son œuvre était alors dans son plein épanouissement; il dut se résoudre à restreindre le nombre de ses élèves et à ne plus les recevoir, sauf de très rares exceptions, que pour les heures de travail.

Cette œuvre très personnelle est une des plus grandes et des meilleures qui aient jamais été tentées. Il fallait pour la fonder un homme tel que le P. Brésard. Il chercha avant tout à faire des hommes, ennoblis par le travail et la science, utiles à leur pays, des chrétiens solides et sincères. Il a largement réussi.: grâce à lui, l'idée religieuse, le respect ou la tolérance des convictions de chacun ont pénétré encore plus largement dans le monde médical, qui, à Lyon, d'ailleurs, ne leur avait jamais refusé droit de

cité. Beaucoup, parmi ceux qui furent ses élèves, ont été l'honneur de nos Facultés et ont acquis, jeunes encore, une notoriété légitime : pour quelques-uns le présent est particulièrement brillant, l'avenir plein de promesses. Tous ou presque tous fidèles à ses enseignements, disséminés un peu partout, font rayonner dans une sphère étendue l'influence grande et belle du médecin chrétien.

Son œuvre, nous a-t-il dit, fut critiquée; elle fut surtout, croyons-nous, jalousée dans ses succès. Quelle est l'œuvre féconde qui n'ait été discutée ? Sans doute le spectre clérical effraya dans le monde savant, même quelques esprits d'élite, mais ce fut le petit nombre. Tous ceux qui purent ou voulurent aborder le P. Brésard revinrent bien vite de leurs préventions. Il rencontra même à la Faculté de chaudes sympathies. Certains, et des plus en vue, témoignèrent à ce modeste religieux une déférence, une affection qui n'étonnaient que les esprits superficiels ou ordinaires. Jamais, en effet, esprit plus large, intelligence plus clairvoyante, caractère plus noble, sentiments plus élevés ne se rencontrèrent à plus haut point en un homme. Jamais, et ses élèves ne me contrediront point, je n'ai entendu le P. Brésard parler avec dénigrement d'un seul des professeurs éminents de la Faculté, quelle que fût la distance qui les séparât dans le domaine des idées. Il savait apprécier le mérite et, dans ce monde de la science, où l'on prise si haut la valeur intellectuelle, il se ralliait aisément au jugement très spontané et désintéressé des étudiants. Si, parfois, il eut à souffrir de quelque procédé peu généreux, il ne s'en plaignit jamais: son opinion sur le caractère de l'homme put en être modifiée, car il sentait très vivement, jamais il ne le dit, et il s'inclinait volontiers devant les maîtres incontestés de notre corps médical.

L'avenir de cette œuvre qu'il aimait tant fut la préoccupation de ses dernières années. Ne peut-on en voir l'expression dans ces lignes qu'en 1900 il écrivait à propos des œuvres du P. Nègre: « Pour un vrai serviteur de Dieu, il y a un bonheur enviable « entre tous, le bonheur de descendre dans la tombe, avec la « certitude qu'une famille qui a germé dans son cœur, qui a « grandi par ses soins, ne cessera de chanter la louange de Dieu « qu'il a tant aimé : mourir dans la conviction que la fleur se- « mée, arrosée de mes mains, enverra perpétuellement au Ciel « l'encens de ses parfums, c'est mourir béni de la plus ineffa- « ble des bénédictions, après celle de l'entrée au Paradis... »

Cette certitude, les cœurs dévoués qui l'entouraient ont pu la

lui donner : son œuvre vivra donc, soutenue par ceux qui furent les confidents de ses sollicitudes, par ceux qui ont compris la grandeur du but poursuivi, par ses anciens élèves fidèles à sa mémoire, par tous ceux qui regrettent l'ami si sûr, si fidèle, si généreux...

Maurice de Boissieu.

L'ŒUVRE ACTUELLE

Elle comprend deux éléments distincts : l'Association directrice et bienfaitrice, « *Association pour le développement des Etudes Médicales* » (A. E. M.) — conforme à la loi du 1er juillet 1901, officiellement déclarée, — et le *Cercle des Etudiants*.

L'Association

Ses membres se recrutent parmi les personnes riches et influentes de la ville et de la région, industriels, commerçants, banquiers, propriétaires, médecins..., qui veulent bien s'engager à verser une annuité de 50 fr. au minimum. Ils nomment, en Assemblée générale, un Conseil de huit Administrateurs, principalement chargés de recueillir les annuités et d'en remettre le montant à l'un d'entre eux qui remplit les fonctions de Trésorier.

Le Conseil, d'après l'acte d'Association, a de plus le droit de statuer sur le règlement intérieur du Cercle et sur l'admission et l'exclusion des Etudiants. Mais il a délégué ses pouvoirs et tout ce qui concerne l'administration directe et les dépenses journalières du Cercle au Père Directeur, à la seule condition de soumettre une fois l'an, dans le premier trimestre, à l'Assemblée générale, les mesures administratives importantes, les faits et résultats intéressants de l'année qui vient de finir.

Le Cercle

Le grand moyen dont dispose le Cercle pour exercer une action salutaire sur les étudiants qui le fréquentent consiste dans le

travail. Déjà le Père Brésard aimait à répéter : « Pour mesurer la température morale de mes étudiants, j'ai un bon thermomètre, c'est le travail. Et, pour la maintenir au degré convenable, j'ai un bon fourneau de chauffage: c'est le travail ». L'œuvre nouvelle emprunte à l'ancienne ce principe fondamental.

Sa maison est, en effet, d'une façon exclusive, une maison de travail. Elle offre aux étudiants, à ce point de vue spécial, des avantages précieux : grandes et belles salles bien aérées, bien éclairées, bien chauffées en hiver, confortables, gaies, attirantes, où l'on peut se livrer à l'étude dans le silence et le calme, — salles plus petites où l'on se réunit par groupe de deux, trois et quatre, où l'on peut travailler au tableau noir et s'exercer à traiter devant des camarades, comme devant un jury d'examen ou de concours, les diverses questions des programmes, — bibliothèques pratiques, soigneusement tenues au courant des nouveautés médicales et où l'on trouve, en plusieurs exemplaires, les ouvrages usuels, — squelettes et autres pièces d'ostéologie, mannequins, microscopes, collections de coupes microscopiques, etc.

Le Cercle se recrute parmi les étudiants, catholiques pratiquants, de l'année préparatoire, dite du P. C. N., et de la première année de médecine. En règle générale, les étudiants qui demandent à entrer dans le groupe pendant le cours des quatre années suivantes, ne sont pas admis, sauf pourtant de rares exceptions en faveur d'externes des hôpitaux, candidats à l'internat, d'une valeur intellectuelle et morale reconnue. Une fois admis, les étudiants, bien entendu, peuvent rester membres du Cercle jusqu'à la fin de leurs études, pourvu qu'ils en observent le règlement; et c'est un fait qu'il n'y a qu'un très petit nombre d'entre eux à le quitter avant la soutenance de leur thèse ; ils se montrent d'une fidélité que l'on ne rencontre guère aussi parfaite dans les autres œuvres de jeunesse et qui partant méritait d'être signalée.

Les étudiants du P. C. N., pour être inscrits, s'engagent à passer, en présence du Père Directeur, qui les fait interroger par des préparateurs de la Faculté des Sciences, douze examens sur les matières de leurs cours. Ces « *Colles* » sont obligatoires et deux absences, sans motifs valables, forment un cas d'exclusion.

Une condition analogue est exigée pour l'inscription en première année de médecine. Un étudiant du Cercle ne se contentera pas de passer les examens de la Faculté. Il se préparera et se présentera au concours de l'*Externat* des hôpitaux qui, à Lyon,

offre déjà une certaine difficulté, puisqu'il ne procure de places qu'au tiers environ des concurrents. La préparation se fait dans des conférences hebdomadaires obligatoires, sous la direction d'internes des hôpitaux, membres du Cercle, et sous le contrôle constant du Père Directeur. Ce ne sont d'ailleurs que de simples examens et exercices de paroles, des « colles », que l'on décore de ce nom de *Conférences*. Ils portent successivement, de semaine en semaine, sur les diverses questions contenues dans le programme du concours.

Après leur succès à l'externat, qui couronne soit leur première, soit seulement leur seconde année de médecine, les étudiants du Cercle peuvent aborder la longue et très difficile préparation de l'*Internat;* mais, comme elle suppose des aptitudes intellectuelles et une puissance de travail au-dessus de la moyenne, il ne serait pas raisonnable de l'exiger d'eux. En réalité, la plupart l'entreprennent et, à cet effet, pendant deux, trois et quatre ans, suivent encore, dans les mêmes conditions que pour l'externat, des conférences hebdomadaires.

Quant aux étudiants qui ont définitivement échoué à l'externat et aux externes qui renoncent à monter plus haut dans la hiérarchie hospitalière, il est bien évident que, tout en continuant à profiter des avantages du Cercle, ils échappent dès lors au contrôle strict que l'on exerçait jusque-là sur leur travail. Mais plusieurs années de vie de Faculté ont trempé leur caractère et leurs principales habitudes sont fixées. Il y a moins d'inconvénients désormais à ce que la surveillance dont ils étaient l'objet se relâche.

Cette surveillance salutaire ne s'attache directement qu'aux études. Il semble cependant qu'à d'autres points de vue, d'une importance égale ou plutôt supérieure, elle ait aussi, quoique de façon indirecte, sa réelle efficacité. Une étroite corrélation existe d'ordinaire entre la moralité et le travail. Lorsque le travail faiblit, on a les plus grandes chances d'en découvrir la cause dans les défaillances de la conduite et il est à peu près impossible que les défaillances de la conduite n'aient pas leur contrecoup sur le travail. C'est le thermomètre du Père Brésard qui fonctionne.

Si d'autre part l'on considère la persévérance dans la pratique religieuse, on reconnaît vite qu'elle n'est pas sans liens avec la bonne conduite. Il est surprenant de constater combien les jeunes gens, les jeunes Français du moins, rencontrent peu de dif-

ficultés intellectuelles au sujet de la religion, tant qu'ils gardent des mœurs pures. Leur travail témoignera donc en même temps, dans une assez large mesure, et de la pureté de leurs mœurs et de la conservation de leur foi.

Le règlement du Cercle comporte du reste une messe le dimanche, la communion du premier vendredi du mois, des retraites fermées, des pèlerinages à Fourvière. Mais aucun de ces exercices religieux n'est imposé. On a cru bon de respecter, sur cette matière délicate, la liberté dont les jeunes gens se montrent si jaloux et il importe de ne pas gêner la fréquentation des offices dans les paroisses, ni les réunions pieuses des autres œuvres auxquelles des étudiants de médecine peuvent aussi appartenir.

Or, quels sont, au début de 1930, les résultats obtenus ?

Sur le total de onze cents à douze cents étudiants environ qui suivent à Lyon les cours de la Faculté de Médecine, le Cercle compte 385 inscrits dont la majorité fréquente assidûment ses salles de travail.

Sur 170 externes titulaires des hôpitaux, 98 appartiennent au Cercle, ainsi que 42 internes titulaires sur les 72 actuellement en exercice. Le Cercle fournit d'ordinaire, aux concours de l'Externat et de l'Internat, plus de la moitié de chaque promotion et il obtient souvent les plus belles places. Ainsi, depuis la guerre, un de ses membres a été reçu premier, — le *doyen*, comme on dit ici, — six fois sur dix à l'Internat et huit fois sur onze à l'Externat.

Ces beaux succès ont eu pour premier effet de mériter au groupe catholique une excellente réputation qui lui attire des recrues nombreuses et choisies. Les étudiants qui se sentent l'ambition légitime d'arriver et qui par suite sont bien résolus à travailler pour réussir sollicitent leur admission.

Ces succès ont eu pour second effet de contribuer d'une façon notable à la moralisation des hôpitaux. S'il faut en croire les sœurs et les aumôniers, les hôpitaux lyonnais ont été comme transformés par l'arrivée en masse des étudiants du Cercle à l'Externat et à l'Internat. Ces jeunes gens donnent le ton dans les services et dans les salles de garde et ils exercent une heureuse influence sur ceux de leurs camarades qui n'appartiennent pas à leur groupe. Tous les abus, certes, n'ont pas été supprimés; ils ont du moins beaucoup diminué et, si quelques traditions, aussi tenaces que fâcheuses, subsistent encore, on peut espérer les voir disparaître dans un avenir prochain.

Il est satisfaisant de constater combien chez les étudiants du Cercle, malgré les dangers si connus que courent la foi et les mœurs d'un étudiant en médecine, le niveau moral et religieux s'est élevé depuis les débuts de l'Œuvre. Certains écarts de conduite, jadis fréquents, sont devenus rares. Le nombre de ceux qui s'approchent de la Sainte Table le premier vendredi du mois atteint et parfois dépasse la centaine, et les pèlerinages qui précèdent les concours et les examens réunissent chaque fois à Fourvière, à très peu d'exceptions près, la totalité des candidats et presque tous y font la Sainte Communion.

Enfin, environ quatre cents jeunes Docteurs, sortis du Cercle, se trouvent actuellement répandus dans toute la France et les Colonies, mais surtout dans le Sud-Est et plus spécialement encore dans la région lyonnaise. On compte parmi eux : 8 médecins et 3 chirurgiens des hôpitaux de Lyon, 5 professeurs agrégés, 11 chefs de clinique de la Faculté sur 16 en exercice, 4 mécins et deux chirurgiens des hôpitaux de Saint-Etienne... Le récent concours pour l'admissibilité de l'agrégation de chirurgie entre toutes les Facultés françaises a donné 10 admissibles, un pour Bordeaux, 4 pour Paris et 5 pour Lyon. Or quatre de ces cinq Lyonnais, et parmi eux celui qui fut classé premier, non seulement de Lyon, mais de toute la France, firent partie du groupe catholique pendant toute la durée de leurs études.

Les anciens du Cercle, après la soutenance de leur thèse, entrent tous de droit dans l'*Association pour le développement des Etudes Médicales* et ils se montrent, en général, très fidèles à verser leur cotisation annuelle, abaissée pour eux à 20 francs, mais que beaucoup portent à 50, 100, 200 francs, et même davantage, suivant leur réussite en clientèle et leurs ressources. La plupart entretiennent avec le Père Directeur des relations cordiales et font honneur à leur Cercle par leur pratique religieuse, la régularité de leur conduite, leur compétence professionnelle, leur dévouement.

Seule la question financière, en ce temps de vie de plus en plus chère, donne de graves préoccupations au Conseil d'administration de l'Œuvre. La fréquentation du Cercle a toujours été gratuite et ces Messieurs sont d'avis qu'il ne faudra renoncer à cette gratuité que si la nécessité finit par y contraindre. Des secours pécuniaires d'une certaine importance sont accordés, sous forme de bourses, à des étudiants sans fortune, tout à fait recommandables au point de vue moral et intellectuel, qui seraient tentés

d'abréger leurs études en renonçant à l'Internat, au grand détriment de leur formation et de leur avenir. Cette dépense se joint à celles du chauffage, de l'éclairage, de l'achat et de la reliure des livres, des gages du domestique, du loyer surtout qui vient de passer, en juin, de 8.000 à 22.800 fr., augmentation considérable qui va entraîner un accroissement proportionnel des impôts. Notre budget, qui était de 66.000 fr. à la fin de 1929, s'élèvera sans doute à plus de 80.000 en 1930 et il s'agira de trouver la différence. Le problème se poserait angoissant, si nous ne pouvions compter, pour le résoudre, malgré la présente crise industrielle et commerciale, sur la divine Providence dont l'aide ne nous a jamais manqué jusqu'à ce jour. Nos dépenses, en effet, qui n'excédaient pas 15.000 fr. en 1913, sont montées, après la guerre, par paliers, de 25.000 à 52.000. Et pourtant, nous avons toujours clos chaque exercice par un excédent qui, au 31 décembre dernier, bien que nous eussions déjà payé pendant le second semestre de l'année la grosse somme du nouveau loyer, atteignait 15.000 fr.

Si l'avenir immédiat, au point de vue financier, devrait, à ne consulter que la raison, nous inspirer de vives inquiétudes, que dire d'un avenir plus éloigné ? Depuis deux ans, de grosses difficultés apparaissent menaçantes à l'horizon. La Faculté de Médecine ne tardera pas à se transporter dans le quartier excentrique de Grange-Blanche. Grâce aux millions de dollars américains et à des méthodes américaines de construction rapide, ses nouveaux bâtiments viennent d'être achevés. Il ne reste plus qu'à parfaire l'aménagement intérieur, et il est certain, dès à présent, qu'on les inaugurera à la rentrée de novembre prochain. Mais l'Hôpital qui doit compléter la Faculté, et où seront réunis tous les services de clinique, ne se construit en revanche qu'avec une lenteur toute administrative ; ses propres architectes avouent qu'il ne sera prêt à recevoir ses premiers malades que dans environ six ans, au plus tôt. Tant qu'il ne fonctionnera pas, les étudiants ne se décideront pas à quitter le centre de la ville. Le quitteront-ils plus tard, même après l'ouverture de l'hôpital ? C'est ce que nous ne saurons que par l'expérience. En attendant, la bonne Providence nous tient en réserve, à proximité de la Faculté, un terrain, suffisamment vaste et bien situé, dont la valeur a déjà plus que doublé depuis son achat. Si jamais la nécessité l'exige, nous bâtirons donc à notre tour. Entreprise redoutable à notre époque! Puissions-nous trouver, nous aussi, notre Rockfeller... Par bonheur, nous avons encore devant nous

un certain nombre d'années avant que l'urgence de ce transfert coûteux, s'il est vraiment dans les desseins de Dieu, ne se déclare et ne s'impose. *Deus providebit*...

Fernand Jamin, S. J.

UNE ŒUVRE DE L'A. C. J. F. DE MARSEILLE

La Bourse Chrétienne du Travail

LES ORIGINES LOINTAINES

Le premier contact entre l'Association Catholique de la Jeunesse Française de Marseille et les Bourses du Travail remonte à un épisode déjà lointain de son histoire.

On se souvient de l'agitation provoquée dans le monde entier, spécialement en Espagne et dans les pays latins, par l'exécution de Francisco Ferrer, en 1907. Marseille est trop voisine de la péninsule; trop d'éléments disparates et louches y sont mêlés à la population pour que les troubles suscités au delà des Pyrénées n'y eussent rapidement leur répercussion. A plusieurs reprises, des bandes s'en allèrent à travers la ville, de la Canebière au consulat d'Espagne, hurlant des couplets révolutionnaires, endigués avec peine par la police. Un soir, vers minuit, l'aumônier de la Conférence Belsunce, qui n'avait point encore quitté à ce moment-là le 11 de la rue Mission de France, fut alerté en plein sommeil par le chant de l'*Internationale*. Le refrain lugubre, lancé dans la nuit par un groupe de voix chaudes et menaçantes, arrivait distinct jusqu'à l'étroite ruelle. « Encore les braillards! » se dit l'aumônier, et il essaya de reprendre le sommeil interrompu... Les voix, cependant, se rapprochaient. De la Canebière, la bande des émeutiers s'était engagée maintenant dans la rue

Tubaneau. Où vont-ils? se demande l'aumônier... A l'impasse de la résidence?... Mais il n'y a plus personne, plus de jésuites, depuis six ans !

L'aumônier n'eut pas le temps de réfléchir davantage... Les anarchistes étaient entrés dans la rue Mission-de-France... Il n'y avait plus de doute... Les cris : « A mort les Jésuites! à mort les Jésuites! » indiquaient assez à qui ils en voulaient... La porte du n° 11 — heureusement verrouillée ce soir-là — ne tarda pas à grincer sous les coups de pieds ou les coups de crosse ! La sonnette, tirée avec violence, faisait un tintamarre éperdu... 8 ou 10 minutes se passèrent... L'aumônier — un peu mouillé de sueur — s'apprêtait à aller consommer les saintes espèces, quand le tumulte cessa quasi tout à coup. Sur le pas de la porte, quelqu'un haranguait les manifestants... qui se dispersèrent bientôt sans avoir fait d'autre dégât.

D'où venaient-ils? qui étaient-ils? Les journaux du lendemain racontèrent seulement que les manifestants étaient partis de la Bourse du Travail, qu'ils étaient allés jusqu'aux abords du consulat d'Espagne, puis, refoulés par la police, qu'ils avaient circulé çà et là et terminé leur vagabondage à la rue Mission-de-France, au local de l'A.C.J.F.

De la Bourse du Travail à la rue Mission-de-France! Vive Ferrer! à mort les Jésuites!... Comment expliquer ce contraste?...

La Bourse du Travail!... c'est la maison des ouvriers! Et qu'est-ce donc qui les avait mis en branle pour aller faire le siège d'un cloître désert, dont les habitants vivaient dispersés maintenant aux quatre coins de la ville! Ni le P. Charrat, ni le P. Widrykowski, ni même le P. Mounin n'étaient des moines ligueurs. Ni d'eux, ni de leurs confrères, aussi paisibles, le peuple de Marseille n'avait rien à craindre !...

Mais sans doute, la Mission de France était un symbole!... close et vide de ses hôtes, elle restait encore le symbole de l'Eglise catholique!

Et Francisco Ferrer, c'était, lui aussi, un symbole, le symbole de la libre-pensée militante, des passions aveugles déchaînées contre la religion du Christ !

Mais comment les ouvriers avaient-ils été ainsi entraînés à prendre parti! Comment et qui les avaient persuadés que l'Eglise était l'ennemie, et que la libre-pensée, fût-elle la plus dogmatique et la plus autoritaire, fût-elle représentée par un bourgeois riche et raffiné comme Ferrer, c'était l'amie, l'avocate, la protectrice du prolétariat !

Tel est le fait — avec les réflexions qu'il suggérait — qui est à l'origine de la Bourse chrétienne du travail. On devine comment et pourquoi.

Après un quart de siècle, hélas! si les passions se sont quelque peu apaisées, entre l'Eglise et la classe ouvrière, le schisme reste encore profond. Les enquêtes menées depuis deux ans auprès de la Jeunesse Ouvrière en témoignent. Toutes les fois qu'on demande aux jeunes ouvriers : quelle est donc l'objection que vous entendez faire le plus souvent contre la religion? la réponse ne varie guère. Que ce soit à Lille, à Paris ou à Marseille, elle est toujours la même : les prêtres sont contre nous! ils sont avec « les gros »!...

« Le plus grand scandale de notre temps, disait récemment Pie XI, c'est assurément le divorce qui s'est fait entre l'Eglise et la classe ouvrière... » Ce n'est pas vrai partout! mais c'est à des Français que le Pape parlait... Et ce qui n'est pas vrai en Irlande, ni en Allemagne, ni en Angleterre, est malheureusement trop vrai et facile à vérifier en France...

Mais faut-il s'en accommoder? N'y a-t-il rien à faire? Et parmi tant de choses à faire, est-il impossible de mettre sur pied une Bourse du Travail, ayant l'esprit chrétien? Il valait la peine d'essayer.

PRINCIPES

Les catholiques ne sont pour rien, il est vrai, dans la fondation des Bourses du Travail. A peine en est-il aujourd'hui trois ou quatre qui s'appellent chrétiennes, et elles sont de date tout à fait récente. Mais il ne semble pas non plus que les anticléricaux qui les ont fondées aient songé, tout d'abord, à en faire une arme de guerre contre la religion. Elles sont nées du besoin incoercible que les ouvriers ont éprouvé de s'organiser contre la misère issue du libéralisme économique qui a régné tout le long du XIX[e] siècle. Elles furent aussi une tentative pour libérer la classe ouvrière de la tutelle des politiciens, et transporter sur le terrain strictement économique la lutte contre l'inique situation où l'ordre social existant maintenait les travailleurs manuels.

A ce titre, elles pouvaient justement revendiquer l'honneur d'avoir été les premières à faire prendre aux ouvriers conscience de leur force, en dehors de la politique et de toute intervention étrangère à la classe ouvrière elle-même. Sans doute, elles furent

créées en vue d'une lutte de classes. Mais, en tant qu'institution, elles n'avaient en elles-mêmes rien qui fût susceptible de porter atteinte à la religion et à la tranquillité publique. Elles étaient au contraire un remède à un grand désordre, depuis que les corporations avaient été dissoutes et que la dispersion et l'isolement avaient été les conditions habituelles imposées aux travailleurs par la loi.

Tandis que, depuis longtemps en effet, les Chambres de Commerce avaient des locaux, souvent somptueux, pour permettre aux détenteurs du capital de se rencontrer, de s'informer et de se concerter, d'échanger les valeurs mobilières et de veiller à tous leurs intérêts, les travailleurs n'avaient point de gîte qui leur permît de se trouver ensemble, pour délibérer sur leur situation; ils n'avaient pas d'organes ou seulement des organes précaires, comme les Chambres syndicales. En ce temps où le travail manuel n'était considéré que comme une marchandise, les ouvriers n'avaient même pas les moyens d'en sauvegarder la seule valeur commerciale.

Et le travail n'est pas qu'une marchandise. Après un siècle de libéralisme économique, c'est la notion même du travail qu'il fallait retrouver et faire passer dans les mœurs.

Le travail, en effet, est la loi de l'homme sur la terre. Il est une nécessité vitale. Sans travail, pas de pain, pour les ouvriers ni pour leur famille. Il est la garantie de leur sécurité, de leur indépendance et d'une légitime autonomie. Le caractère pénal qu'une loi divine a infligé au travail le lendemain de la première faute ne doit jamais avoir pour résultat de l'avilir. Exercice normal de l'activité humaine, et, à ce titre, source de joie et de fierté, le travail n'a fait qu'acquérir un nouveau privilège en devenant une expiation et la rançon du péché.

Aux yeux du vrai croyant, il est encore la voie la plus efficace pour imiter Jésus-Christ, le modèle des travailleurs, pour gagner des mérites et pour conquérir enfin la béatitude du ciel.

Ciel et terre sont le salaire du travail.

Comment ne serait-il pas la préoccupation principale des hommes, la première, celle qui domine, absorbe et fait trouver toutes les autres légères et quasi insignifiantes tant que celle-là n'est pas résolue?

Qui veut, dès lors, aimer et servir les hommes avec clairvoyance, c'est-à-dire avec l'intelligence de leurs besoins les plus universels et les plus profonds, qui veut les aimer et les servir d'une manière vraiment efficace, n'a pas à chercher bien loin. La plus

magnifique aumône qu'on puisse faire à l'ouvrier, c'est non pas de le dispenser du travail, mais c'est de l'aider à instaurer un régime économique où le travail réalise avec succès les fins si hautes et si vastes qui lui ont été assignées par le plan divin.

Peut-être serait-ce trop d'affirmer que ces vues ont inspiré les fondateurs des Bourses du Travail. Ils n'étaient pas chrétiens. Mais n'ont-ils pas à leur insu profité de l'influence du christianisme? La pensée qui les a inspirés en tous cas n'eût pas éclos dans le monde païen, où le travail n'a connu d'autre régime légal que celui de l'esclavage.

Ce qu'ils ont voulu, en effet, c'est arracher le travailleur aux conditions cruelles où il vivait, et lui assurer au moins le minimum de bien-être et de dignité exigé par les besoins de la nature humaine.

A côté des Bourses de Commerce, pourquoi n'y aurait-il pas des Bourses du Travail, où les salariés pourraient se rencontrer librement afin de promouvoir leurs intérêts comme le font dans les Bourses du Commerce les industriels, les commerçants, les détenteurs et les bénéficiaires du capital?

Le travail de l'homme, même le plus humble, représente infiniment plus qu'une valeur mobilière, si précieuse soit-elle.

HISTORIQUE DES BOURSES DU TRAVAIL

Telle avait été cependant la rigueur du régime économique, issu des théories manchestériennes du XVIII[e] siècle, qu'en dépit d'un projet de loi déposé en 1790 par M. de Corcelle, en faveur des Bourses du Travail, il fallut attendre un siècle pour voir apparaître les premières d'entre elles. N'ayant pas même le droit de se réunir entre eux, les ouvriers n'avaient que faire d'un local (1). C'est la loi de 1884 sur les syndicats qui en amena l'éclosion. Sitôt en effet que les ouvriers eurent le droit de s'associer sur le terrain professionnel, ils sentirent le besoin d'avoir des centres de réunion pour se concerter, étudier les moyens de défendre leurs intérêts, donner des mots d'ordre à l'ensemble

(1) Bourse du travail peut signifier :
1° Union départementale ou régionale des syndicats ;
2° Le comité qui la dirige ;
3° Le local affecté à ses services.
C'est particulièrement en ce dernier sens que le mot est ici employé.

des groupements. Et le besoin fit naître l'organe. Dès 1892, à l'instigation de la Bourse de Paris, le congrès de Saint-Etienne trouvait déjà les Bourses de province assez nombreuses et outillées pour en décider la Fédération, et de cette Fédération, appelée Fédération des Bourses du Travail, il constituait le siège dans la capitale.

Avant la fin de la même année, le Parti Ouvrier et la Fédération des Syndicats, les deux associations qui avaient essayé de grouper les ouvriers, étaient obligés, sinon de disparaître, du moins de céder la place à la Fédération nouvelle... Seule, en effet, elle s'avérait assez forte pour prendre en main d'une manière efficace la cause des ouvriers, en dehors de toute intervention politique, et sur le strict terrain des intérêts économiques.

Aux ouvriers syndiqués, les Bourses offraient des locaux, où ils pouvaient se rencontrer non seulement avec leurs camarades du même métier, mais avec ceux des autres professions. On y trouvait chaque jour les portes ouvertes et des services organisés : bibliothèques, renseignements sur la situation économique de la région, cours professionnels, bureau de placement, caisses diverses pour fournir des allocations en cas de besoin. Les dirigeants y coordonnaient les revendications, trop souvent jusque-là incohérentes et contradictoires, établies par les syndicats particuliers d'après des données insuffisantes. Le mouvement fut bientôt assez étendu pour qu'en 1894, au congrès de Tours, à l'encontre des politiciens et de la plupart des militants socialistes, les représentants des Bourses de Nantes et de Saint-Nazaire fissent voter le principe de la grève générale. C'était affirmer pour la première fois que la restauration de la société pouvait se faire et se ferait par des moyens exclusivement économiques.

Ainsi la prochaine Révolution serait, non pas bourgeoise, mais ouvrière.

Toutes les puissances, nanties à ce moment-là des bénéfices de l'ordre existant, la bourgeoisie qui avait fait 89, la haute finance, les politiciens, furent rapidement alertées, on le devine, par la brusque apparition d'une force qui s'affirmait avec tant de hardiesse et de confiance dans l'avenir. La franc-maçonnerie, à l'apogée de sa puissance, fut l'agent secret qui permit de faire dévier les Bourses du Travail de leur fin primitive. On n'oublia pas les revendications ouvrières, mais on en fit le véhicule des passions politiques et antireligieuses.

Principes et doctrine fermes avaient trop manqué aux fondateurs des Bourses. Fernand Pelloutier, leur premier historien et

l'un des inspirateurs de la première heure, était un anticlérical. L'évolution fut rapide. Quand, en 1901, au plus fort de la lutte antireligieuse, délégués et membres des Bourses du Travail défilèrent avec leurs drapeaux noirs, sous le regard du chef de l'Etat, ils avaient ramené le pavillon de la classe ouvrière devant le pavillon de la politique. Les Bourses étaient prisonnières des partis, au service des passions irréligieuses, non sans dommage pour l'ordre public et les intérêts mêmes de ceux qu'elles avaient mission de défendre.

L'Eglise se tut. Ce ne fut pas sans une cruelle amertume qu'elle vit ainsi embrigader parmi ses ennemis les masses ouvrières. Mais il était trop tard pour intervenir. La tempête, pour elle, battait son plein. Partout il y avait des ruines qu'il était urgent de réparer...

Qu'eût-il été d'ailleurs possible de faire, à une heure où la loi de Séparation privait brutalement le clergé de sa subsistance, où les religieux étaient dispersés, où l'impiété semblait triompher sur toute la ligne?

C'est cependant durant les années de persécution, les premières du XX^e^ siècle, que l'Action populaire de Reims, les Semaines Sociales essayèrent d'initier les catholiques français à des méthodes nouvelles d'apostolat. C'est sous leur influence que la Jeunesse Catholique de Marseille orienta son zèle vers l'action sociale. Les anciens qui avaient assisté aux défaites infligées aux catholiques sur le terrain politique sentaient l'opportunité de porter leur effort ailleurs. Entre 1904 et 1910, ils créèrent la Fédération des Alpes et de Provence à l'instar du mouvement organisé par la Chronique du Sud-Est dans la région lyonnaise et lancèrent « *Le Petit Eclaireur* ». De leur côté, les jeunes de la Conférence Belsunce se mirent, dans leur cercle hebdomadaire, à étudier l'encyclique *Rerum Novarum*. Ils y apprirent que, parmi les remèdes à la crise sociale suggérés par Léon XIII, il y avait en tout premier lieu l'organisation professionnelle. De là vint l'idée de former des syndicats.

HISTORIQUE DE LA BOURSE CHRÉTIENNE DE MARSEILLE

Vers 1908, ce n'était point facile. Le mot lui-même était antipathique dans les milieux conservateurs. Il sonnait comme un appel à la Révolution. Les syndicats mixtes, essayés dans le Nord,

n'avaient guère réussi. Que pouvait-on attendre de syndicats autonomes ? Il eut fallu avoir des dirigeants ? Où les trouver ? Toutes les œuvres de jeunesse sans exception, à ce moment-là, songeaient bien plus à écarter leur clientèle d'un pareil mouvement qu'à lui préparer des chefs.

Çà et là, cependant, on essaya. Un cercle d'études d'employés s'organisa, au local de la Conférence Belsunce, situé depuis 1910 rue Grignan. Des réunions eurent lieu pendant une année ou deux. Il en résulta quelques initiatives : enquête sur le nombre et la situation des employés à Marseille ; démarches auprès des grands magasins pour obtenir des escomptes en faveur des membres du syndicat ; essai d'une petite coopérative pour l'achat de quelques marchandises usuelles ; création d'une permanence et d'un bureau de placement.

Après quatre ou cinq ans, néanmoins, rien de bien solide n'avait été constitué. Ce qui faisait défaut, c'était surtout le nombre des adhérents. L'opinion publique restait totalement indifférente. Si le zèle ne manquait pas à quelques dirigeants, ce zèle était mis à cruelle épreuve. Désertion des camarades, sollicitations ou menaces parfois, de la part des patrons, risque de passer — pas toujours sans raison — pour jaunes auprès des rouges, et pour rouges auprès des blancs, devoirs de famille incompatibles avec les loisirs nécessaires à des militants syndicalistes, tout concourait à décourager les meilleurs et à faire péricliter l'entreprise. Il y eut des heures — quand les difficultés ne venaient pas seulement du dehors, mais surgissaient à l'intérieur même du groupe — où l'échec parut complet et définitif.

Entre temps, cependant, la guerre eut lieu, et le petit syndicat des employés persista à vouloir vivre. Il y réussit. Quand vint la paix, l'atmosphère politique et religieuse s'était éclaircie. Réintégrés dans les cadres de la vie nationale, les catholiques aspiraient à y remplir un rôle. Les grèves déclanchées au lendemain de l'armistice indiquaient assez qu'il y avait, à l'intérieur du pays, des tâches immenses à accomplir. L'une des premières, n'était-ce pas pour l'Eglise de rejoindre les masses populaires et de leur apporter, avec les trésors spirituels dont elle est la dépositaire, les services terrestres qu'elle est, plus que personne, capable de rendre aux déshérités d'ici-bas ?... Et elle ne se trouvait plus, d'ailleurs, en face de la même animosité. Pendant la guerre, les syndicats féminins catholiques avaient accru leur nombre. Quelques-uns d'entre eux s'étaient signalés par une technique sociale qui leur avait valu en haut lieu estime et considération.

Dès 1919, le syndicat des employés de Paris prenait la responsabilité de fonder la Confédération Française des Travailleurs Chrétiens. Le branle était donné. La même année, le syndicat des employés de Marseille mettait sur pied l'Union Régionale des Syndicats professionnels de Provence.

Ce n'était pas encore la Bourse chrétienne. On en jetait la première pierre. Il fallut attendre encore dix ans, durant lesquels les épreuves se succédèrent sans discontinuer. En 1921, on avait péniblement recueilli des fonds pour affecter au service de l'U. R. un secrétaire appointé, qui put consacrer tout son temps à la propagande et à l'administration. Mais il fut plus difficile de trouver l'homme que l'argent. Dans quelle œuvre cet homme eut-il été préparé à une fonction, où la compétence dans les questions sociales n'est pas moins indispensable que la science délicate du maniement des hommes ?... Le dernier qui fut choisi était à peine en charge depuis quelques mois quand, en juillet 1925, éclata quasi subitement la grève des banques. La Bourse de Marseille en avait donné le signal. Il fallut en hâte prendre parti. Ferait-on cartel avec elle ? Lui laisserait-on une fois de plus le soin de prendre en main la cause du prolétariat ? S'abstiendra-t-on, alors que la situation des employés paraissait tout à fait digne d'intérêt ? Le moment, il est vrai, était peu favorable. Mais avait-on le choix ? Plusieurs motifs firent opter pour le cartel ; la cause à défendre, tout d'abord, paraissait juste ; en second lieu, l'abstention de la part des syndicats chrétiens ne pouvait, en l'occurence, qu'alourdir l'équivoque qui pesait sur leur attitude et les faisait regarder comme « des jaunes », c'est-à-dire des clients du patronat. Enfin, on pouvait espérer qu'en s'associant à la grève, les syndicats chrétiens y apporteraient, avec le souci de la justice, celui de la charité et du bien public, et pourraient peut-être tempérer les passions révolutionnaires des meneurs. On fit donc la grève. Dix jours plus tard, le 31 juillet, une lettre encourageante de Mgr Champavier loua les grévistes de leur bonne tenue. Ce fut comme un coup de foudre à droite, à gauche, et même ailleurs. A la Bourse du Travail de Marseille, la lettre fut accueillie par des applaudissements unanimes et enthousiastes. Entre ses murs, sur lesquels on lisait la formule : « Ni Dieu, ni Maître », et où tant de fois avaient retenti les couplets de l'*Internationale*, le secrétaire des syndicats chrétiens fit acclamer, à plusieurs reprises, les enseignements de Léon XIII et d'Albert de Mun. La grève n'eut pas, hélas, au moins immédiatement, les résultats qu'on eût été en

droit d'attendre. La haute finance fut implacable... Le gouvernement, malgré les magnifiques promesses qu'il avait prodiguées, dut céder devant les banquiers.

L'intervention des catholiques ne contribua-t-elle pas à prolonger le conflit ? D'aucuns l'ont prétendu, sans preuves d'ailleurs. Ce qui est certain, c'est qu'elle empêcha la grève de dégénérer en violences regrettables ; qu'à Marseille en particulier la C. G. T. U., malgré des manœuvres réitérées, fut constamment écartée de la direction de la grève, et que l'attitude des catholiques en cette circonstance attesta la loyauté de leur esprit syndical.

Après la grève, il ne fut plus possible de faire croire encore aux travailleurs que l'Eglise et les syndicats inspirés de sa doctrine camouflaient, sous des revendications ouvrières, la défense des coffres-forts. Ils s'étaient compromis. Les rigueurs exercées par les banques à l'égard de quelques-uns des adhérents aux syndicats chrétiens auraient suffi à dissiper les soupçons d'une collusion quelconque entre eux et le patronat.

C'était là, évidemment, un gain très important. Mais il avait comme contre-partie : la méfiance des milieux conservateurs et de toute la foule mal éclairée des braves gens s'était accrue. Les syndicats n'étaient-ils pas, de façon irrémédiable, un instrument de lutte de classe ? Une longue période de travail plus pacifique leur était nécessaire pour faire apparaître ce qu'ils sont en réalité : une œuvre d'éducation, de restauration en faveur des membres du corps social les moins favorisés. Ç'a été là l'effort des cinq dernières années. Le jeune secrétaire y a mis toute son intelligence et tout son dévouement. Le changement de local permit aussi à l'A. C. J. F. d'offrir aux syndicats le « home » qu'ils attendaient et qui était indispensable à leur développement. Une grande salle et deux ou trois pièces leur furent réservées avec une entrée indépendante au 28 de la rue Saint-Suffren.

LA BOURSE CHRÉTIENNE DU TRAVAIL

C'était en octobre 1928.

Quelques semaines plus tard, une large plaque en émail indiquait aux passants qu'il y avait à Marseille une « Bourse chrétienne du Travail » et la liste des services qu'elle offrait à ses adhérents. Ce sont exactement ceux que Fernand Pelloutier avait signalés trente ans auparavant dans son ouvrage sur les Bourses

du Travail. Ils se divisent, disait-il, en quatre classes : le service de la mutualité, le service de l'enseignement, le service de la propagande, le service de la résistance. Voici comment ils sont réalisés à la rue Saint-Suffren :

I. — Le Service de la Mutualité

Il se subdivise lui-même en trois branches : le bureau de placement, les assurances sociales, les secours divers attribués aux indigents.

a) *Bureau de placement.* — C'est un organe essentiel de la profession. Il en relève directement. Dans le désordre social créé par le libéralisme au XIXe siècle, les initiatives privées et publiques avaient, vaille que vaille, essayé de parer aux besoins des malheureux en quête de travail. Municipalités, paroisses, œuvres diverses avaient créé, pour leur compte personnel, des bureaux de placement, sans parler des démarches multiples auxquelles se pliaient nombre de particuliers qui, en raison de leur situation, voyaient affluer à leur porte les indigents. Rien ne vaut, cependant, le bureau de placement *professionnel*. Il assure une permanence ; il centralise les offres, les demandes de place, et tous les renseignements qui peuvent faciliter les recherches et les démarches. Il est qualifié pour en connaître. Rien de plus normal, d'ailleurs, que chacun soit aidé, conseillé, guidé dans son travail professionnel par un organe qui fasse partie de la profession, soit agréé par elle, construit par elle, manœuvré par elle. Obligé de s'adresser ailleurs, le travailleur doit implorer, tendre la main, prendre la mine du mendiant importun. Au bureau de placement professionnel, le travailleur peut se présenter sans honte ni embarras. Il est chez lui, dans le « home » qu'il a contribué à entretenir par ses cotisations et sa sympathie, où il a été enrôlé — toutes proportions gardées — comme dans une famille ou une patrie. Le bureau de placement est réservé d'abord aux syndiqués. Mais beaucoup d'autres peuvent s'y présenter. Ils ne sont pas éconduits. On les aide autant qu'il est possible.

Bien organisé, connu du public, le bureau de placement rend service à tout le monde : aux ouvriers qui cherchent du travail, aux patrons qui cherchent des ouvriers, aux particuliers qui, encombrés de visiteurs indigents, ne savent que faire et déconsidèrent souvent les recommandations qu'ils donnent par la générosité avec laquelle ils les prodiguent.

Au service de la profession, le bureau de placement professionnel est ainsi au service du bien public et de l'ordre social vraiment chrétien.

Durant la dernière année, le bureau de la rue Saint-Suffren a recueilli plus de cinq cents demandes de travail. Les offres qui lui ont été faites ont été trois ou quatre fois moins nombreuses. Le bureau est parvenu néanmoins à fournir du travail à près de cent cinquante ouvriers. L'écart entre le nombre des offres et celui des demandes explique que les résultats n'aient pas été plus satisfaisants, d'autant que la qualité de la main-d'œuvre faisait aussi défaut. On demandait des ouvriers qualifiés ou spécialisés, des électriciens, des plombiers, des menuisiers : on n'avait à offrir que des manœuvres. Funeste conséquence de la crise que subit chez nous l'apprentissage.

b) *Les Assurances sociales.* — Le grand mal de la classe ouvrière, c'est l'insécurité. L'ouvrier qui vit au jour le jour de son travail est à la merci du chômage, de la maladie, de l'invalidité qui peuvent survenir à l'improviste ; et enfin de la vieillesse qu'il ne suffit pas de prévoir pour en écarter les épreuves et les risques. Mais si le travail est, en vertu du plan divin, le moyen naturel à l'homme de se procurer les ressources nécessaires à l'existence, il appartient à l'organisation professionnelle d'y pourvoir, le cas échéant. De là vient que les syndicats avaient créé, en beaucoup d'endroits, des caisses de chômage, sans parler des mutualités qui, depuis longtemps, couvrent de leurs mailles serrées le territoire et font bénéficier leurs adhérents de multiples allocations. La loi sur les assurances sociales a eu pour but de remédier, avec la plus grande ampleur possible, à toutes les sortes de risques qui pèsent sur les travailleurs. Les premiers projets déposés par les catholiques en attribuaient la gestion aux organes corporatifs. Il n'en est pas de même de la loi actuelle. Sans exclure les syndicats, ce n'est pas à eux, c'est à des organes nouveaux ou aux mutualités qu'elle a dévolu le soin de réaliser les assurances. Dans la mesure où elle laissait la faculté de le faire, il était normal cependant que les catholiques eussent à cœur de se conformer aux principes de l'ordre social chrétien et de réserver à la profession, représentée par les syndicats, la gestion des Assurances sociales. C'est ce qui a été réalisé partiellement à Marseille, où la Fédération Nationale Catholique a installé, dans le local de la rue Saint-Suffren, tout ce qui regarde son fonctionnement. La vie, déjà, n'y manquait pas. On dirait aujourd'hui une ruche trop étroite, où dactylos et secrétaires

rivalisent d'entrain et de dévouement sous la direction du secrétaire des syndicats. Ainsi disparaît peu à peu le fantôme de la lutte des classes qu'ils évoquaient. La Bourse Chrétienne du Travail s'avère comme un service public, un organe de pacification sociale.

c) La *Caisse de Crédit*. — Quand, pour la première fois, au Conseil Régional de l'A. C. J. F., en 1927, il fut question de créer, à l'usage des employés et ouvriers, une caisse de crédit sur le type des caisses rurales Raffaisen-Durand, les hommes d'affaires firent valoir de nombreuses objections contre cette initiative nouvelle. La responsabilité illimitée des administrateurs paraissait un défi aux lois élémentaires de la prudence en matière de crédit. Ce qui était peut-être possible dans les campagnes où tout le monde se connaît, pouvait-il, sans des risques graves, être essayé dans une grande ville ? L'examen attentif des règlements qui fixent la gestion de ces caisses, les succès qu'elles ont connus ailleurs, les services qu'elles étaient appelées à rendre firent cependant passer outre aux objections. L'expérience faite paraît aujourd'hui concluante après trois ans.

La caisse de crédit des syndicats a recueilli plus de 300.000 francs. Le chiffre des prêts s'élève à 220.000 francs. Personne ne conteste plus les services rendus. Avec les prêts consentis, les uns — ce sont les plus nombreux — ont acheté des immeubles, ou des fonds de commerce ; d'autres ont aménagé leurs maisons, ont acheté une auto, ou quelque instrument de travail. Il en est qui ont fait un voyage urgent ; etc... Beaucoup y ont aussi versé leurs économies, la facilité qu'ont les adhérents de retirer leur capital à tout instant leur faisant préférer notre caisse de crédit à la caisse d'épargne. La caisse enfin sert de banque aux œuvres de la maison, notamment aux Assurances sociales dont le premier fonctionnement exigeait une mise de fonds assez considérable.

Deux débiteurs seulement, sur une trentaine, ont été jusqu'ici insolvables. De solides cautions y ont pourvu. Et, tous frais payés, le dernier exercice se clôturait par un bénéfice de 500 francs.

Il n'est pas douteux, néanmoins, que la Caisse de crédit reposant tout entière sur la probité de ses adhérents et l'observation des règlements, les administrateurs sont tenus à la plus extrême vigilance.

En même temps que la caisse de crédit a été lancée une caisse dotale, destinée à favoriser l'épargne chez les jeunes travailleurs. Les versements peuvent s'effectuer chaque semaine, cha-

que mois. Mais les fonds ne sont pas recouvrables avant le mariage où, sous forme de dot, ils facilitent aux nouveaux époux la première installation du foyer. Plus éducative que la caisse de crédit, la caisse dotale offre moins d'avantages immédiats. Celle de la rue Saint-Suffren fonctionne. Dès sa naissance, la Jeunesse Ouvrière Chrétienne a engagé ses membres à y faire des dépôts. Une réunion générale, tenue à la fin de 1928, mit en face des résultats obtenus. On peut constater à quelles difficultés se heurtait cette modeste entreprise : l'insouciance de l'avenir, goût de la dépense inutile, défaut de sens mutualiste. Le monde ouvrier vit au jour le jour. Son éducation est à faire. Mais qui s'en charge ?

d) *Autres services.* — D'autres services pourraient être organisés, services d'escompte, par exemple, et coopératives. Il en est un, en particulier, qui s'impose depuis longtemps. C'est l'orientation professionnelle des jeunes ouvriers. Plusieurs sont victimes de leur incurie. Le souci de gagner rapidement de l'argent les entraîne à accepter n'importe quelle besogne, au détriment de leur apprentissage et de leur avenir. Parents et employeurs se font trop souvent les complices de ces calculs qui compromettent l'avenir des adolescents. A plusieurs reprises, les journaux de la J. O. C. ont déjà signalé le péril et demandé aux chefs du mouvement d'y parer : là encore, ce sera l'œuvre de demain.

Enfin, depuis plus d'un an, dès la promulgation de la loi Loucheur, en faveur des habitations à bon marché, le secrétaire de l'U. R. s'est préoccupé de créer une caisse de crédit immobilier afin d'obtenir les subventions de l'Etat, prévues par la loi. Un comité a été formé. Des fonds ont été recueillis. Les 25.000 francs nécessaires sont maintenant presque atteints. Il y a lieu d'espérer qu'avant la fin de l'année on passera du projet à l'exécution. Il est déjà tard. D'autres caisses ont été fondées ailleurs, auxquelles les catholiques ont apporté leur concours. Celle de la Bourse Chrétienne du Travail aura l'avantage d'indiquer nettement de quelle inspiration elle est née, et que, dans la lutte contre le taudis, comme dans toutes les œuvres qui intéressent le Bien Public, les catholiques ont à cœur de prendre leur place.

II. — Le Service de l'Enseignement

Les Bourses du Travail n'ont pas seulement pour but de pro-

curer plus de bien-être matériel aux travailleurs. Elles ont à promouvoir leur ascension vers une culture intellectuelle et morale plus complète.

Leurs dirigeants — et il faut que leur nombre soit aussi grand que possible — ont à traiter les plus graves problèmes. Sans doute, ils peuvent faire appel à des conseillers techniques, avocats ou théologiens. Mais encore faut-il qu'ils soient assez avertis pour y recourir au moment opportun, saisir avec intelligence les solutions qui leur sont proposées, et, dans la vie courante, avoir le flair des décisions à prendre, et des directives à donner à leurs troupes.

Les Bourses du Travail doivent donc être des centres d'instruction, et fournir à leurs adhérents tous les moyens de mieux connaître et les principes et les faits. Voici ce qui a été réalisé à Marseille sur ce point :

a) *La Bibliothèque.* — Il serait plus juste de dire : nos bibliothèques. Dans le même local, voisinent en effet avec les syndicats, le Secrétariat Social, l'A. C. J. F., la Maison des Etudiants, et la Jeunesse Ouvrière Chrétienne. Chaque œuvre a ses journaux, ses revues, ses livres, dont tout le monde peut bénéficier. On y trouve, avec les comptes rendus des Semaines Sociales, et des congrès de l'A. C. J. F.; la plupart des ouvrages publiés par la Chronique Sociale de Lyon, et l'Action populaire de Vanve.

Fernand Pelloutier félicitait, en 1900, les Bourses du Travail de l'éclectisme qu'elles pratiquaient dans le choix des ouvrages mis à la disposition des ouvriers. « On peut voir, disait-il, sur les rayons de leurs bibliothèques, fraternisant par le génie, des œuvres telles que le « *Génie du Christianisme* » et « *Justice dans la Révolution et dans l'Eglise* », « *Le Pape* » de M. de Maistre et l' « *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* » de M. J.-M. Guyau, l' « *Essai sur l'Indifférence* » de Lamennais et les « *Ruines* » de Volney, ou l' « *Origine de tous les cultes* » de Dupuis ». La Bourse de la rue Saint-Suffren ne se flatte pas d'un tel éclectisme, moins apte à donner aux lecteurs une saine culture qu'à introduire dans leurs esprits un périlleux magma de notions incohérentes et impossibles à assimiler. Rien n'y manque, d'ailleurs, de ce qui peut ouvrir les esprits. Les ouvrages les plus étrangers à la pensée catholique y ont accès, pourvu qu'ils fournissent des éléments sérieux d'information. Et on ne s'en tient pas là. On pouvait voir, hier, sur la table du secrétaire, les « Extraits des discours de Jaurès », le « Caliban parle » de Guéhenno, et d'autres nouveautés.

b) *Le Cercle d'études Albert de Mun.* — Le Cercle d'études est la meilleure manière de préparer aux livres de la bibliothèque des lecteurs capables d'en profiter. Le Cercle d'études initie les débutants, vulgarise la science, en même temps qu'il en donne le goût. Ç'a été la première création du Syndicat des Employés. Il n'a pas cessé, malgré des suspensions intermittentes, de grouper l'élite des travailleurs. Il a pris aussi plusieurs formes, et il est probable qu'il continuera à varier ses méthodes de travail pour mieux s'adapter aux besoins des adhérents. La dernière forme a été celle de cours alternant avec des discussions. Tour à tour, à une semaine d'intervalle, un théologien, un avocat, le secrétaire général, traitaient le côté religieux, juridique, technique de l'une ou l'autre question sociale. La séance se terminait chaque fois par des demandes d'explication et des discussions parfois très animées.

c) *Les cours professionnels.* — Dès le début de leur fondation, les Bourses du Travail ont organisé des cours professionnels afin d'obvier à la crise de l'apprentissage. C'est une de leurs institutions les plus prospères ; celle, sans contredit, qui a rendu le plus de services. Beaucoup d'adolescents, appartenant à des familles catholiques, les fréquentaient et les fréquentent encore. Ils apprennent ainsi à connaître la C. G. T. et lui donnent ensuite leur adhésion.

La Bourse Chrétienne de Marseille a essayé tout d'abord d'organiser quelques-uns de ces cours dans différents quartiers de Marseille, avec le concours des directeurs de patronage. L'an dernier, elle a fondé dans son local des cours de comptabilité, de français, de calcul commercial, de technologie, de dessin industriel. Une trentaine d'élèves s'y sont fait inscrire, et plus d'une dizaine ont persévéré jusqu'à la fin de l'année.

Les syndicats féminins ont, depuis longtemps, des cours pour leurs adhérentes, soit à leur siège, soit dans d'autres locaux. Quelques-uns d'entre eux, à la suite des démarches faites par le Secrétariat, ont été agréés par le Conseil départemental de l'Enseignement technique, et bénéficient des subventions provenant de la taxe d'apprentissage conformément à la loi Astier.

Le rôle de la Bourse du Travail à l'égard des cours professionnels est très étendu et l'un des plus féconds : elle veille à l'application de la loi Astier dans les usines et ateliers où les patrons les ont institués ; elle en provoque la création là où ils n'existent pas ; elle en crée elle-même soit dans son local, soit ailleurs, souvent en collaboration avec l'U. S. I. C. et la

direction diocésaine ; enfin, elle pourrait même créer des écoles d'enseignement technique, avec ou sans le concours des patrons et des chambres de métiers. Votée au lendemain de la guerre, la loi Astier, malgré ses déficits, ouvrait aux catholiques un champ immense d'apostolat auprès de la jeunesse sur le terrain de l'enseignement professionnel. Il est regrettable qu'on l'ait si peu utilisée. Outre les cours organisés par les Bourses du Travail socialistes ou communistes, en beaucoup d'endroits, des hommes totalement neutres, au point de vue religieux, ou parfois affiliés à la franc-maçonnerie, ont construit des écoles et les ont outillées de pied en cap, avec le concours des municipalités ou de l'Etat : Ecole pratique d'industrie, pour garçons et pour jeunes filles, Ecole d'électricité, Ecole d'hydrographie, Ecole d'ingénieurs... comme à Marseille... L'Ecole d'arts et métiers de Lille, l'Ecole La Salle de Lyon, sont la preuve de ce qui peut être fait par les catholiques : elles datent d'une époque où n'existait ni la loi Astier, ni la loi de 1920 sur les Syndicats. Que n'eût-il pas été possible de faire avec les facilités que ces lois accordent ! Dix ans d'initiatives sur ce point rendraient quasi vaines aujourd'hui les menaces d'Ecole Unique...

III. — Le Service de la Propagande

Si les Bourses du Travail sont une vaste institution d'utilité publique, elles ont le devoir de se faire connaître, de grouper les bonnes volontés éparses, de susciter autour d'elles des œuvres annexes ou similaires, de solliciter des concours afin de rendre leur action plus efficaces... C'est en quoi consiste le service de la propagande. La Bourse Chrétienne la pratique sous plusieurs formes.

a) *Les Conférences.* — Des conférences ont été données dans plusieurs villes de la région, à Aix, à Arles, qui sont tout près, aussi bien qu'à Nice, à Alais, à Toulon, à Nimes, à Miramas, à Montpellier, à Sète, à Avignon, etc... tantôt à l'occasion d'un congrès, de la fête du travail, de l'inauguration d'une salle, tantôt avec le but immédiat de faire connaître l'œuvre syndicale des catholiques. Le plus souvent c'est le jeune secrétaire de la Bourse qui s'en est chargé. Il n'a pas craint, au début surtout, d'affronter les réunions contradictoires organisées par les meneurs anticléricaux, et d'opposer à leurs divagations irréligieuses le programme neuf et hardi des catholiques sociaux. Deux ou

trois campagnes électorales lui ont aussi permis de développer ce programme pendant plusieurs semaines consécutives dans les milieux hostiles ou farouchement clos à nos doctrines par l'ignorance et des préjugés invétérés, notamment dans la circonscription de Salon qui fut, pendant des années, celle de Camille Pelletan, et la cinquième circonscription de Marseille, où Henri Brisson, écarté de Paris, vint jadis trouver un siège de tout repos. Pendant la grève des banques, en 1925, ce fut à la Bourse même du Travail de la G. C. T. qu'à plusieurs reprises il eut à intervenir pour exposer le point de vue des catholiques. Beaucoup de grévistes, anciens membres de nos patronages, de nos écoles, de nos œuvres de jeunesse, égarés dans le milieu de la C. G. T. faute d'en avoir un qui fut à la fois en harmonie avec leurs convictions et capable de prendre en main leurs intérêts professionnels, furent heureux d'entendre un jeune catholique parler enfin leur langue et ne lui ménagèrent pas leurs applaudissements... Ils se sentaient, en l'écoutant, libérés d'une tutelle qui les opprimait sous prétexte de les servir...

b) *La « Paix Sociale »*. — A côté des conférences, le journal La *Paix Sociale* est l'organe de la Bourse syndicale. Il a huit ou dix ans d'existence et a subi le contre-coup de toutes les épreuves qui ont frappé les syndicats chrétiens au cours de cette période d'enfantement. Ses abonnés sont d'abord les syndiqués, ceux qui cotisent, c'est-à-dire trois ou quatre mille dans la région. La *Paix Sociale* donne le compte rendu des diverses fédérations féminines et masculines qui adhèrent à la Bourse. Elle signale et commente les événements qui intéressent la C. F. T. C. Dans des articles plus substantiels, le secrétaire traite quelques questions sociales d'actualité, discute avec les adversaires, rabroue, encourage, stimule, suivant le cas, le zèle des camarades.

La *Paix Sociale* porte un sous-titre « Dans la Justice », afin qu'on ne se méprenne pas sur son but et son caractère. Ne flatter personne, être charitable à l'égard de tous font partie de son programme.

Longtemps elle a vécu de subventions anonymes. Elle a failli disparaître. Cette année, pour la première fois, grâce à la publicité, elle boucle son budget avec un léger excédent. La publicité, pour un journal, est le signe qu'il devient une force. Celle de la *Paix Sociale* ne peut que grandir avec le temps.

IV. — Le Service de l'Ordre Social

Le quatrième Service des Bourses du Travail, d'après Fernand Pelloutier, c'est le service de résistance. Nous préférons l'appeler : service de l'ordre social. Résister aux patrons est, sans doute, à certains moments, nécessaire. Si employeurs et employés tirent tous avantage de la prospérité de la profession, les intérêts des uns et des autres ne coïncident pas en tous points. Des revendications sont parfois légitimes, et il faut les faire entendre. La résistance peut aller jusqu'à la grève. Mais l'état normal des rapports entre patrons et ouvriers n'est pas la lutte. En attendant que les commissions mixtes soient entrées dans les mœurs, les syndicats ouvriers ont d'autres manières d'entrer en contact avec le patronat, de lui exposer leurs revendications, et de pénétrer au cœur même de la société pour faire prévaloir leurs intérêts. L'Etat a créé, en effet, diverses commissions composées de patrons et d'ouvriers où, sous le regard des représentants du pouvoir, du préfet ou de son délégué, patrons et ouvriers examinent ensemble les affaires litigieuses ou les intérêts communs. Telle est la commission du coût de la vie, chargée de fixer tous les deux ou trois mois l'indice du prix des marchandises usuelles. Par décision du ministre du Travail, le secrétaire de la Bourse Chrétienne en fait partie depuis cinq ans. Telle est la commission départementale du travail, dont la fonction est d'étudier les projets de lois concernant le travail, déposés sur le bureau du Parlement. Notre secrétaire en fait partie depuis quelques mois par décision du Conseil Général des Bouches-du-Rhône. Il y a quelques jours enfin, le ministre du Travail l'inscrivait également dans la liste des membres du Conseil d'administration de la Caisse départementale des Assurances sociales.

Une autre commission fonctionne à la Préfecture en vertu de la loi Astier. L'une de ses principales attributions est de contrôler les cours professionnels et d'indiquer quels sont ceux qui sont susceptibles de bénéficier des subventions provenant de la taxe d'apprentissage. Elle est composée de patrons, de techniciens et d'ouvriers. Récemment, le préfet des Bouches-du-Rhône annonçait par lettre au secrétaire de la Bourse de la rue Saint-Suffren qu'il le désignait, avec trois de ses camarades, pour faire partie de cette commission. Mais les délégués de la Bourse socialiste, en dépit des relations amicales que nous avons avec eux, y firent opposition, en alléguant une circulaire ministé-

rielle en leur faveur. On dut céder. La partie est remise à plus tard. Le succès ne paraît pas douteux.

A côté des commissions dont il vient d'être question et dont le siège est à la Préfecture, il est un autre organe, prévu par la loi, mais dont la création est laissée à l'iniative privée. C'est la Chambre des métiers. Il en existe fort peu en France, et leur activité, en dehors de celle de Bordeaux, n'a pas en général attiré l'attention du public. Les Chambres des métiers sont appelées cependant à jouer un rôle important dans l'avenir. Soit dans l'application des lois qui regardent la profession et notamment l'apprentissage, soit même dans les réformes de l'enseignement, il leur sera peut-être donné d'apporter non seulement des conseils, mais des règlements, une discipline, et aussi des applications dont l'influence ne sera pas négligeable... Les milieux socialistes n'ont pas vu naître d'un œil bienveillant ces organes de concorde nationale. Les représentants de la Bourse Chrétienne n'ont pas hésité au contraire à y pénétrer. Ils ont, dès le début, participé à la mise en train de la Chambre des métiers et en ont fait élire vice-président leur jeune secrétaire, qui assure ainsi par sa présence dans ces divers organismes la défense des intérêts de la classe ouvrière et le respect des inspirations chrétiennes dont il est l'interprète.

C'est aussi grâce à lui, grâce à ses démarches inlassables et clairvoyantes, que les Syndicats chrétiens ont, depuis quatre ans, fait campagne pour introduire quelques-uns des leurs dans le Conseil des Prud'hommes. Ce fut une grande surprise quand, il y a trois ans, un premier succès récompensa les efforts. Le succès ne fut pas sans lendemain, et prouva que, s'il y avait eu surprise, il y avait eu aussi organisation méthodique et sérieuse ; deux autres candidats de la Bourse Chrétienne furent nommés aux dernières élections. Ce résultat n'est pas à dédaigner ; il en fait présager d'autres ; il affirme devant le public la vitalité des œuvres catholiques, redonne confiance à nos adhérents, à nos amis, à tous les tièdes en quête de savoir où souffle le vent.

L'allocation mensuelle de 600 francs dont jouissent les prud'hommes est aussi un avantage appréciable. Les catholiques versent comme les autres citoyens dans les caisses de l'Etat : on leur a pris souvent meubles et immeubles. Pourquoi, quand ils le peuvent, et en échange de réels services, négligeraient-ils de participer à la manne des deniers publics ?

En résumé, la Bourse Chrétienne du Travail n'est pas seulement une œuvre d'utilité passagère ou destinée à relever les

L'Œuvre des Baptêmes à Lyon

Saint François-Xavier se faisait un devoir de rappeler très souvent la grande importance du baptême, que plusieurs étaient tentés de négliger :

« Je vous recommande, en premier lieu, écrivait-il à toute sa Province, d'avoir le plus grand soin de baptiser les enfants nouveau-nés. Ne laissez, dans aucun village ou hameau que vous parcourez, un enfant sans l'avoir régénéré dans les eaux du Baptême. Car c'est l'œuvre la plus importante, la plus salutaire de votre ministère... N'attendez pas que les pères et les mères vous appellent, cherchez, informez-vous, administrez, par vous-mêmes, cet important sacrement ».

Au Père Henriquez qui se décourage il donne comme grande raison d'espérer les nombreux baptêmes qu'il a conférés : « Vous gagnez plus que vous ne pensez, en cherchant avec soin les petits enfants comme vous le faites ; en les baptisant, vous en faites des prédestinés. Votre travail est-il stérile quand vous voyez tant d'innocentes créatures à qui vous avez ouvert le ciel et qui ne jouiraient pas des béatitudes éternelles, si vous les eussiez abandonnées ».

Ces citations présentent l'œuvre, dont nous faisons une histoire sommaire.

Origines.

En février 1896, dans une réunion de femmes chrétiennes qui se demandaient quelles nouvelles organisations répon-

draient à des besoins nouveaux, le R. P. Bouillon, alors provincial, attira leur attention sur les enfants sans baptême.

L'appel fut aussitôt entendu, l'œuvre fondée et placée sous le patronage de Saint François-Xavier. Présentée au Cardinal Couillé, elle fut immédiatement approuvée et qualifiée d' « heureuse inspiration ».

« Votre œuvre, dit son Eminence au Fondateur, me cause à la fois une grande joie et une profonde douleur ; je suis triste de voir que, dans mon diocèse, il faille quêter les baptêmes, comme dans un pays de mission. Par ailleurs, je suis heureux qu'on arrache mes petits enfants à l'infidélité ». « Envoyez-moi vos missionnaires, avait ajouté le Cardinal et je leur donnerai une lettre d'introduction pour chacun de mes Curés ».

Les Baptiseuses furent accueillies avec reconnaissance : « Votre œuvre est nécessaire, disait-on, ne fût-ce que pour éclairer sur un danger. On se serait endormi et peut-être réveillé, dans 20 ans, dans une ville à demi-païenne. N'est-il pas plus sage de prévoir le mal que d'avoir à y remédier ? »

Les débuts à Lyon.

Le compte rendu annuel de 1898 nous raconte les débuts de l'œuvre. D'autres organisations n'excluaient pas de leurs préoccupations le Baptême ; mais la nôtre, pour ne pas diviser ses efforts, s'astreignit à ne s'occuper que de lui. Il suffirait de comparer la liste des naissances avec celle des baptêmes ; et l'on pourrait atteindre ainsi toutes les paroisses de la ville. Autant que possible pas un enfant non baptisé n'échapperait à notre action.

Pour qui sait le prix des âmes et ce qu'est, aux yeux de Dieu, l'état de Grâce, faire avancer un Baptême d'une heure seulement, c'est beaucoup.

Ecoutons ce récit d'une Visite Baptismale, tout au début de l'œuvre. Il nous apprendra en même temps quelques-unes des difficultés les plus ordinaires.

« Un intérieur d'ouvrier suffisamment aisé... ; c'est notre client le plus ordinaire. Une boîte dans l'allée, une plaque sur la porte. Nous sonnons. La porte ne s'ouvre pas bien grande ; on se défie ici, plus encore que chez le pauvre, qui reçoit volontiers chez lui, parce qu'il attend toujours quelque chose : « Pardon, Madame, nous vous dérangeons peut-être,... nous

« sommes des dames d'œuvre qui nous occupons des petits « enfants »... La formule est passée maintenant en habitude, et je crois bien qu'en arrivant au ciel nous pourrons dire à saint Pierre : « Nous sommes des dames de charité qui nous « occupons des petits enfants... » C'est peut-être ce qui nous fera recevoir...

« Le passage est ouvert, et nous voilà près du berceau... A tort ou à raison, nous nous extasions sur la beauté du petit enfant, ce qui gagne du temps, émeut le cœur maternel toujours et peut s'appeler de la diplomatie baptismale... Enfin, le grand mot est jeté, comme par hasard : « Il n'est peut-être pas « encore baptisé ? » A la réponse négative, exclamations... « Comme vous devez être inquiète ! » — « Oh ! pas du tout, « reprend parfois la mère, il se porte si bien ! ». Pour beaucoup, le Baptême est maintenant le sacrement des malades ; et puis le Parrain voyage, moissonne ou vendange ; il y en a qu'on attend depuis trois ans et plus !

« C'est alors que nous déployons toute notre éloquence : les lois de l'Eglise, le remplacement des parrains et marraines, le danger de faire perdre le ciel à de charmants petits..., rien n'est oublié. Tout cela, bien sûr, entre deux sourires...

« Il ne faut pas se le dissimuler, notre œuvre est très difficile et très délicate. Son premier obstacle est l'ignorance religieuse et, par suite, l'affaiblissement de la foi. Quelques pratiques religieuses subsistent, mais l'esprit religieux lui-même a disparu. Il faudrait instruire avant de parler du baptême car plusieurs ne savent plus très bien ce que c'est. On conduira un nouveau-né à Fourvière, avant de songer à en faire un enfant de Dieu et de l'Eglise. « Je le porte tous les jours à l'église, « nous disait une mère, et je le signe avec de l'eau bénite ». Elle croyait avoir assez fait. Des mères nous ont demandé si, en changeant de lieu, elles ne pourraient pas se marier à l'église, après leur divorce.

« Très souvent aussi, nous nous heurtons à une question de secours ; on tente de mettre les sacrements à prix : « Les pro- « testants me donnent 50 francs si je mène mon enfant au « temple, suggère-t-on ». — « Nous n'achetons pas les âmes », répondons-nous invariablement, et nous nous retirons... Si l'œuvre voulait payer les dettes, rembourser les reconnaissances du Mont-de-Piété, habiller toute la famille et donner des festins, elle avancerait apparemment beaucoup plus de baptêmes, sauf

à voir ensuite porter ces enfants au temple, afin de recevoir de nouvelles largesses.

« Un farouche sectaire nous avait juré, à la première visite, que, lui offririons-nous 300.000 francs, il ne consentirait jamais à faire baptiser ses enfants. A la deuxième visite, il les aurait fait baptiser pour 4.000 francs, non pas une fois, mais plusieurs.

« Il faut donc, plus que jamais, nous borner au costume de baptême, à la petite layette, quelquefois à un dîner modeste offert aux très pauvres... Nous nous rappelons un fameux gigot qui produisit un effet merveilleux. La mère n'en avait pas goûté depuis son mariage... « Madame, si j'osais, je vous embrasserais... », et ce baiser de paix, aussitôt accordé, acheva de combler l'abîme ».

Approbation de Rome et rapide extension de l'œuvre.

Le 16 mars 1913, Léon XIII daigna enrichir l'œuvre de précieuses indulgences et la recommanda à tous en disant : « Je voudrais que cette œuvre ne se bornât pas à Lyon, mais s'étendit à la France et au monde entier ». L'œuvre répondait en effet aux désirs du Saint-Père. Il avait écrit, en 1899, à l'évêque d'Anglosa-Tursi, pour le féliciter de son zèle à s'opposer au retard apporté à la collation du Baptême: « Il n'y a rien de plus inique que cette coutume, ni de plus contraire aux lois ecclésiastiques. En effet, non seulement elle expose à un danger manifeste le salut éternel de nombreuses âmes, mais, de plus, elle les prive certainement, pendant ce temps, des inestimables bienfaits de la grâce sanctifiante ».

Beaucoup de villes avaient pressenti les désirs du Pape et, depuis longtemps déjà, demandé à Lyon des directions et des programmes. Dès 1898, Saint-Etienne, Aix-en-Provence, Paris et Marseille ; bientôt d'autres villes voulurent accueillir l'œuvre : en 1899, Limoges et Villefranche ; en 1901, Lille et Saint-Ouen ; en 1902, Grenoble, Rambouillet, Corbeil ; en 1905, Nantes, Montpellier ; en 1907, Vichy, Commentry ; en 1909, Bordeaux ; en 1918, Toulon ; en 1920, Reims ; en 1926, Buenos-Ayres, etc...

Comment expliquer ce rapide épanouissement ? Les nombreux rapports officiels que nous avons sous les yeux nous en donnent les raisons. Ce seront toujours les mêmes, celles qui partout font prospérer les œuvres qui poursuivent un but surnaturel. Les Apôtres des Baptêmes ont donné à Dieu leur

pleine confiance, ils ont multiplié leurs efforts et leurs démarches jusqu'à l'obstination, ils ont tâché de ne pas oublier le rôle de la souffrance, du sacrifice et même de l'insuccès..., et Dieu Lui-même a fait lever le grain jeté en terre.

Nous ne saurions mieux faire que de donner quelques-uns des récits qui remplissent de *fioretti* les Comptes rendus annuels. Sans mièvrerie ni légende.

En pleine vie, on y apercevra mieux les principes d'action, les craintes, les doutes..., et, si l'on est tenté d'y voir des répétitions, des naïvetés, des réflexions inutiles, on pourra peut-être se rappeler que, dans l'apostolat comme ailleurs, la répétition est sans doute la meilleure figure de rhétorique, sinon la plus élégante..., mais qu'elle demande aussi un grand renoncement, parfois une grande souplesse, toujours beaucoup d'amour.

« Opportune et importune. »

Et, d'abord, quelques exemples de persévérante obstination :

« Pendant une année, nous avons visité une famille 36 fois, chiffre exact, nous avons même reçu 36 sottises, chiffre approximatif. Nous avons suivi la famille sur 3 paroisses le Baptême a été renvoyé de fête en fête... et l'enfant, 36 fois désiré, fut ondoyé « in extremis ».

« Les deux enfants d'un employé du *Progrès* n'étaient pas baptisés ; on n'arrivait pas à fléchir le père ; nous décidons enfin la mère à conduire à l'église l'aîné, qui a deux ans ; puis nous embarquons la mère, deux jours après, pour l'Ardèche, afin qu'elle fasse baptiser le nouveau-né par un Curé que nous avions prévenu.

« Dans une autre famille, il fallut trois ans pour arriver au but. Nous avions à faire à trois nationalités différentes : la grand'-mère, protestante allemande ; la mère, protestante suisse ; le père, catholique anglais. L'aîné des enfants avait été porté au temple, la seconde allait le suivre ; le ministre donnait des secours..., nous n'avions qu'à nous retirer. Au mois de février, une autre naissance nous ramenait : la reconnaissance se fit ; l'enfant que nous avions visité attendait encore le Baptême ; mais les circonstances étaient changées et nous obtenions toute la famille. Le premier mouvement du père avait été de nous tendre la main. Deux mois après, l'œuvre était achevée : l'acte

d'abjuration de la mère figurait à côté de l'acte de baptême des enfants et l'union était bénie à l'église. »

« Madame, disait un libre-penseur forcené à une dame qui revenait à la charge pour la vingt-huitième fois, votre persévérance me désarme. Pour reparaître de la sorte, malgré mes refus et mes paroles peu avenantes, il vous faut des convictions profondes : je crois à un tel dévouement. Il vous semble que le baptême est nécessaire à mon fils, vous devez être sincère. Eh bien, emmenez-le, Madame, et faites-le baptiser... Je vous remercie ainsi de vos inconfusibles démarches en faveur d'une famille à laquelle vous ne deviez rien ».

« L'année dernière, nous avons baptisé deux jeunes filles que l'œuvre poursuivait depuis leur naissance, depuis bientôt vingt ans ».

« Notre œuvre est essentiellement faite de sacrifices » nous rappelle un rapport, et le suivant nous fait la confidence suivante : « L'humiliation du matin nous obtenait deux baptêmes le soir ». C'est comprendre que le monde a été et, toujours, sera sauvé par la Croix...

Nous continuons la liste :

« Rue de la Bannière, il y fallait aussi la Croix : « Quelle inquisition ! nous dit un voyageur de commerce avec fureur, vous remplissez une mission dégoûtante ! »

« En gravissant un bel escalier, un de nos missionnaires se frappait le front en disant : « C'est fou ce que je fais là ! » Cependant, cette folie se répète chaque jour sur 35 paroisses ! Nous entrons partout, avec les petits moyens déjà indiqués : la layette, la médaille, l'image, la quête. L'essentiel est de ne pas manquer son entrée et d'avoir son mot prêt pour toute éventualité. Quand on nous fait passer la porte, nous cherchons à rentrer par la fenêtre, mais il faut alors une main plus délicate pour rouvrir et une âme forte pour ne pas désespérer ».

D'un rapport de Marseille, un extrait qui prouve comment s'épanouit partout le même esprit dans l'œuvre des Baptêmes.

« Dans une paroisse du centre, deux baptiseuses ont visité 105 enfants, fait 175 visites pour trouver 27 sectaires, 44 inconnus ou déménagés, et n'ont même pas pu faire avancer deux baptêmes auxquels elles ont travaillé cependant avec une ardeur et une persévérance admirables. Estimez-vous qu'elles n'ont rien fait ? » remarque fort à propos le compte rendu, « et ne pensez-vous pas, au contraire, que ce labeur infructueux, en apparence, a porté doublement ses fruits pour la gloire de Dieu ? »

Par contre, ailleurs, les apôtres marseillaises récoltent 7 baptêmes dans la même famille où « après plusieurs refus, elles s'aventurent de nouveau, pour déposer au moins une image du Sacré-Cœur. Une des fillettes, âgée de 7 ans, est gravement malade; devant le danger, elles parlent encore de baptême et sont mises à la porte avec injonction de ne pas se représenter. L'image du Sacré-Cœur était du moins restée, de ferventes prières sont faites et... les visiteuses reviennent. Mieux reçues, elles renouvellent les démarches et ont enfin le bonheur de faire baptiser ensemble les cinq plus jeunes enfants. Les deux plus grands, ayant besoin d'instruction, la reçoivent et incessamment le baptême leur sera donné ».

Dans une autre famille la mère, la fille et la tante sont baptisées ensemble.

« Enfin, ailleurs, miracle de persévérance ! quatre enfants ont reçu le baptême après avoir été visités durant cinq années ! »

« Cela coûte, donc, j'en suis : » En dehors de là nous ne ferions rien.

« En résumé, de toutes les raisons possibles de nos échecs, une seule doit être résolument écartée : le manque de zèle chez nos Baptiseuses. Le chiffre des enfants visités et des visites faites le prouve suffisamment. L'une d'elles avouait 58 visites dans une seule semaine : 58, soit une moyenne de 6 par jour, et, sur les 58, deux ou trois à peine semblent avoir porté quelques fruits. Néanmoins la vaillante apôtre était prête à recommencer ».

« Une autre, dans une seule matinée, essuie trois refus de baptême ; elle entend une mère se faire gloire d'avoir empêché son enfant d'être baptisé avant de mourir, et se voit refuser l'accès près d'un nouveau-né très malade qu'on ne veut pas faire ondoyer. C'est rude, quand on travaille tant pour ces petites âmes !

Mais les âmes, les petites âmes d'enfants, comme les autres, ne se conquièrent pas en quelques minutes : il y faut du temps, des prières, des sacrifices, en proportion même du manque de foi des familles. Si tous les baptêmes se faisaient sans coup férir, nous n'aurions plus qu'à déposer les armes et à nous promener en touristes à travers les berceaux conquis sans batailler. Rien de cela. C'est difficile, disons-nous, et jamais l'œuvre n'a été si nécessaire.Notre labeur incessant ne devra que s'accroître.

Un Curé de la Croix-Rousse, qui nous avait annoncé que chez lui nous n'obtiendrions rien, parce qu'on y est ou tout à

fait bon ou mauvais, accueillit sans broncher la statistique de sa paroisse, qui portait en chiffres ronds : aucun baptême avancé ; aucun baptême obtenu. « Mesdames, dit-il, je vous félicite ». Et, comme nous lui répondions, sans fausse humilité, qu'il n'y avait vraiment pas de quoi : « Mais si, mais si, fit-il, parce que, avoir tant travaillé sans avancer un baptême d'une ligne, c'est montrer infiniment plus de zèle que si vous en aviez obtenu cinquante ». — « Voilà un homme du métier », disions-nous en descendant la colline.

Nos insuccès nous forcent à regarder davantage encore du côté du Maître, comprenant combien c'est Lui qui fait tout.

« Dans le quartier des Brotteaux, on a multiplié sans succès les démarches auprès d'une famille. Aucun de trois enfants n'est baptisé. Une dernière visite semble avoir été encore plus mal reçue. C'est presque une mise à la porte en règle... Faut-il tout abandonner ? Non, certes !

En se retirant, une des deux baptiseuses a, de suite, tiré ses plans. Elle reviendra seule. Dans certains cas, on aboutit mieux seul qu'à deux ; surtout quand il s'agit d'une deuxième et, à plus forte raison, d'une dixième visite. Puis, on trouvera le moyen de faire une rentrée gracieuse : une petite brassière pour le dernier né deviendra l'appât saintement attrayant et nous ouvrira les voies.

« Tenez, Madame, voici pour votre bébé », dit en entrant la visiteuse, j'ai pensé que cela vous ferait plaisir ». Effet foudroyant ; ce seul mot a gagné la mère ; pour unique réponse elle saute au cou de la donatrice qui, rassurée, s'assied alors en face d'elle et, les yeux dans les yeux, lui dit simplement : — Vous devinez pourquoi je viens ? — Oui, Madame, et il n'y a pas seulement un baptême à faire, il y en a trois.

— Je le sais et je les veux.

— Vous les aurez.

— Il me les faut pour le 8 septembre : ce sera le bouquet offert à la Sainte Vierge. — Mais, comme on peut quelquefois, et pour certaines causes, célébrer les fêtes par avance, et que le 4 septembre est pour la mère une date de famille, c'est ce jour-là que la baptiseuse, portant le tout petit, et escortée d'un parrain et d'une marraine qui donnent la main aux deux autres, a la joie d'offrir un bouquet à Marie. »

A la Guillotière, nous avons été, ce qui n'est pas tout à fait rare, carrément mises à la porte, il y a quelque dix ans. Le souvenir nous en reste, mais sans aigreur. C'était dans un magasin,

La rentrée directe devenait impossible; il fallait laisser la prière, la souffrance et qui sait? la rebuffade porter ses fruits. »

Par discrétion, nous taisons des circonstances où les Baptiseuses ont risqué leur vie.

Baptisés de la onzième heure.

Bien nombreux sont les faits qui témoignent des dispositions de la Providence, tout autant pour inspirer ses Apôtres qui lui restent unis, que pour les aider:

« Un jour, nous arrivons à point pour faire ondoyer deux petits enfants qui vont mourir. Pour l'un d'eux, les parents catholiques allaient s'adresser aux protestants; nous venions à la bonne heure.

« Là, l'enfant est expédié au fond des montagnes, le père est hostile, la mère manque de courage pour agir à son insu; la nourrice ignore que l'enfant n'a pas reçu le baptême. Confidentiellement le fait est signalé à M. le Curé du pays qui avertit sa paroissienne et nous répond: « Depuis huit jours l'enfant est au ciel et vous remercie ».

Ici, le père et la mère sont sourds et muets; mais, si l'homme n'entend ni ne parle, il ne frappe que plus fort, et la pauvre femme en porte les marques. A l'aide d'un papier et d'un crayon nous finissons par comprendre que le père est hostile au baptême et que la mère, au contraire, le désire; il est fait le jour même. Le petit régénéré meurt trois semaines après.

Ailleurs, c'est l'enfant d'un révolutionnaire que nous faisons ondoyer en son absence, un beau jeudi de la Fête-Dieu. Pendant l'octave, N.-S. transporte dans son ciel le reposoir que nous lui avions dressé. Le drapeau rouge n'en recouvrit pas moins le petit cercueil.

Un socialiste menace sa femme de lui casser les reins, si elle fait le baptême. Malgré cela, mère, enfant et baptiseuse font secrètement la chose. L'enfant meurt subitement étouffé dans un accident.

Un jour, c'est une petite créature qui a nom Rachel. La mère et la grand-mère suivent avec empressement la dame visiteuse à l'église et veulent ajouter son nom à celui de l'enfant qui, peu après, l'emporte en paradis.

C'est en été. Pour faire leur ronde baptismale, les Apôtres ont laissé leurs frais ombrages et affrontent le bitume brûlant. Le

début de la journée a été chaud, l'accueil froid, le succès mince. Enfin, voilà un berceau auprès duquel une mère pleure, l'enfant va mourir. Au baptême nul ne songe. Le prêtre appelé pénètre en l'absence du père, très hostile, et le cœur en fête, les baptiseuses reprennent le chemin des champs. Le lendemain, c'eût été trop tard.

« Une autre fois, baptême et paradis sont encore emportés d'assaut. La mère ne sait comment s'y prendre et le père a décidé que l'enfant ne sera baptisée qu'après sa guérison, et encore parce que c'est une fille... Victime des fureurs de son mari, la pauvre femme a dû cacher le revolver avec lequel il veut la tuer. A son insu, le prêtre vient et l'enfant meurt.

« Un jour, sur le pas de la porte, nous croisons un bicycliste qui nous demande où nous allons; c'était le père. Il nous suit, entre avec nous, que faire? Mieux valait encore s'exécuter; nous offrons la médaille, la mère l'accepte d'un air contraint, l'homme écoute, regarde et ne dit rien. Nous nous faisons dire adroitement le nom du pays où l'enfant a été envoyé et, levant la séance, nous nous empressons d'avertir le Curé de la campagne où se trouve le précieux nouveau-né. Il nous répondit: « L'enfant, très malade, vient d'être ondoyé. S'il meurt, il vous devra le ciel. Merci de votre charitable avertissement, sans lequel la nourrice ni moi n'aurions rien soupçonné. » Trois jours après l'enfant mourait.

« Les bons anges nous sont fort secourables; accompagnée du sien, la baptiseuse se met en route. Il pleut, elle n'a pas de parapluie et hésite à continuer... mais, instinctivement poussée, elle va, elle monte et, tout en haut d'une maison, la porte s'entr'ouvre: « Faites doucement, Madame, la petite dort. » — « Elle n'est pas malade? » dit machinalement la visiteuse. » — « Oh! si! » — « Faites-la moi voir. » Le rideau soulevé découvre un petit squelette. « Je cours chercher un prêtre, s'écrie la baptiseuse. » — « Gardez-vous en, répond la mère, mon mari et mon beau-père vont rentrer, ils l'écharperaient. » — « Alors, je vais l'ondoyer moi-même. » A ce moment, la ville était privée d'eau, il n'en restait pas une goutte au logis. Le temps pressait, les hommes allaient arriver. Soudain, on frappe; est-ce que ce sont eux? Non, c'est une voisine qui apporte un seau débordant et l'eau providentielle coule sur le front de l'enfant. Reconnaissance de la mère qui jamais, dit-elle, n'aurait osé le faire. Dans l'escalier, la baptiseuse se croisa avec les deux hommes.

Sur une liste de naissances, un nom avait spécialement attiré

notre attention : c'était celui d'une famille où, trompant par deux fois la surveillance du père, nous avions pu faire déjà baptiser deux enfants. L'apôtre n'attend donc pas les délais usités et trouve la mère tenant dans ses bras une frêle créature marquée déjà du sceau de la mort. L'emporter à l'église, c'est risquer le peu de vie qui lui reste, amener le prêtre, c'est le livrer aux fureurs de l'homme ; la baptiseuse va l'ondoyer ; elle court exposer son cas à M. le Curé et, forte de son autorisation, baptise l'enfant. Munie de son passeport pour le ciel, l'enfant s'y envolait le lendemain.

Persévérance de nos baptisés.

Une objection nous a été souvent faite : « Très bien pour les enfants qui meurent avec le Baptême, mais les autres ? » Léon XIII et Saint François-Xavier ont déjà répondu. Cependant, l'œuvre des Baptêmes ne s'est pas désintéressée de la persévérance. Lorsque c'est possible, elle confie les enfants et les familles à diverses organisations, et très souvent elle doit elle-même continuer le travail et l'achever, sous peine de tout compromettre. Voici quelques faits :

« Chez un boucher de la Guillotière, nous n'avons pas mis moins de neuf années pour faire, des deux dernières fillettes, de petites chrétiennes. Le père ne voulant rien entendre, la mère mieux disposée nous laisse enfin catéchiser la plus grande, pendant que le terrible homme est à l'abattoir. Cela se passait en 1916 et, au mois de décembre, les deux enfants venaient recevoir le baptême. Leur catéchiste veille sur elles et poursuit l'instruction d'une sœur aînée de 11 ans qui rêve de faire sa première communion.

Dans une autre famille, il fallut la guerre et la mobilisation pour obtenir le baptême de deux enfants de 3 et 4 ans ainsi que du dernier qui n'avait pas 6 mois. Le père s'y était opposé : venu de la Haute-Saône pour travailler dans une usine, l'Œuvre l'atteignit, et quelques mois après la triple cérémonie avait lieu. Pour les enseigner à son fils, le père retrouvait les quelques prières enfouies dans sa mémoire et les notions de catéchisme oubliées depuis longtemps.

Ces quelques fleurs recueillies font supposer beaucoup de nos joies dont nous ne pouvons pas parler, sans être interminables.

Il nous reste à constater les résultats obtenus dans les familles visitées.

A l'occasion du baptême.

A la Croix-Rousse, dès le début de notre apostolat, nous découvrons un jour que le père n'est pas plus baptisé que l'enfant. Après l'avoir conduit avec nous aux fonts baptismaux, il accepte volontiers de se laisser instruire et apprend le catéchisme en poussant son métier. Bientôt il peut recevoir, non seulement le baptême, mais encore tous les autres sacrements qui lui manquent.

Un juif polonais, quelque peu nihiliste, qu'à la demande de la femme catholique, nous avions du, non sans crainte, affronter, laissa faire le baptême et finalement se convertit. La Société Saint-François-Régis se chargea de lui et l'ex-juif, en grande cérémonie, nous fit une visite de remerciement.

Un irréductible ne consentit au baptême qu'après cinq années d'efforts. Nous n'avions rien perdu pour attendre ; l'enfant nous fut confié pour être mis au Prado, au moment de la première communion, et le père, revenu à Dieu, devint chantre à l'église.

Rue Marignan, il fallut deux années et 36 visites pour obtenir un baptême.

Il y eut aussi ce capitaine retraité, dont les six enfants furent notre conquête et pour qui une des baptiseuses servit ensuite de témoin, au jour de son mariage ; déjà, deux des dix enfants sont mariés chrétiennement ; le troisième nous écrit « qu'il nous présentera celle qu'il a prise pour compagne, sous le patronage de l'Eglise, et qu'il s'empressera de lui faire suivre nos sages conseils ». La seconde des jeunes filles est devenue apôtre et nous aide dans un patronage.

Mais le triomphe ce fut cet adepte d'une secte « ni Dieu ni Maître » que la baptiseuse, tout à fait entrée dans ses bonnes grâces, mit sept années à convertir. Témoin à son mariage, elle en reçut ce jour-là la protestation suivante : « Mademoiselle, en ce temps-ci, on ne sait pas ce qui peut arriver ; si jamais on vous touche, on me trouvera devant vous ». Transplanté dans les Vosges, l'ancien libre-penseur y vit en bon chrétien et en honnête ouvrier. Isabelle, la petite baptisée, fréquente l'école Jeanne-d'Arc, et le jour de sa première communion, le père accompagnait sa fille à la Table sainte. Un échange de lettres

entre la marraine et la filleule continue à entretenir d'amicales relations.

C'est encore le baptême de son enfant qui touche cette mère murmurant à la fin de la cérémonie : « Je voudrais bien me marier à l'église ». Tous les obstacles sont levés, et le mari, trop heureux de réparer quinze années de désordre, en sortant du confessionnal, s'écrie tout haut dans l'église : « Je suis confessé, je suis confessé ! »

« Une autre fois, en visitant une pauvre maison du quartier de Valbenoîte, à Saint-Etienne, nous rencontrons une fillette de 5 à 6 ans à laquelle nous demandons quelques renseignements. Ses gentilles réponses nous intéressent ; nous lui demandons son nom et quelques détails sur sa famille. Elle habite là-haut avec trois petits frères et une sœur. Saint François-Xavier, dont c'est la fête, nous inspire de monter. Dans une pièce sans feu, malgré un froid très vif, une femme jeune encore et trois petits de 1, 2 et 3 ans pleurent ; ils ont faim. La mère n'a plus rien à leur donner. Triste intérieur, où la misère spirituelle égale le complet dénuement matériel. Questionnée, cette mère avoue que ses trois plus petits n'ont pas reçu le baptême et qu'elle-même, unie à un protestant, n'est mariée ni à la mairie ni à l'église. Des bons de pain et de charbon diminuent un peu la souffrance et plusieurs visites finissent par obtenir les baptêmes et le mariage ».

Des cas difficiles.

On met souvent sur le compte de la mauvaise volonté et de l'hostilité ce qui n'est qu'ignorance, réticence et refus d'amour-propre; le baptême trop retardé on craint ensuite d'être grondé. Combien de personnes demandent : « Que va dire ce Père ?... M. le Curé va me gronder !... »

Nos baptiseuses arrivent peu à peu à prendre l'habitude de ne pas se scandaliser, de tout entendre, de ne pas manifester d'étonnement ou de mécontentement... et de remettre à plus tard une conquête qu'il serait imprudent de hâter.

Un anarchiste refuse le baptême ; l'enfant est malade et devra être surveillé, nous nous faisons indiquer une voisine chrétienne et le lui confions. C'est un moyen à employer.

Ailleurs, le danger presse; le prêtre ne serait pas reçu; M. le Curé nous donne la misison d'ondoyer l'enfant. Emues, nous

la remplissons, avec le consentement de la mère qui demande seulement que le père n'en sache rien.

Nul n'ignore que la science occulte tend à se propager.

Un Espagnol nous montre un rayon chargé de livres dans lesquels, dit-il, il a étudié toutes les religions, y compris celle du Spiritisme. Aucune ne l'a satisfait. Il veut bien les discuter avec nous, mais c'est tout... Nous passons, car la discussion n'a jamais converti personne, et nous prions.

Un jour une mère, aux yeux étranges, nous ouvre la porte et, méfiante, nous tient sur le seuil. La médaille de baptême lui semble inconnue.

— Vous êtes spirite ? lui disons-nous.

— Oui, et je ne suis pas baptisée. Les inspirations, je les demande et je les reçois toujours. Cette médaille représente-t-elle la Reine du Monde, Sophia ?

— Non, elle représente bien mieux : c'est la sainte Vierge, Reine du ciel et de la terre. Invoquez-la sous ce titre et nous reviendrons.

Six mois plus tard, nouvelle visite ; cette fois, l'apôtre du Baptême est introduite et mise en présence du père.

– Monsieur, dit-elle, votre femme m'a proposé de faire votre connaissance et j'ai accepté volontiers ; vous savez pourquoi je viens ?

— Oui, Madame.

— Vous êtes baptisé ?

— Oui.

— Vous avez fait votre première communion ?

— Oui ; j'ai même des prêtres et des religieuses dans ma famille, mais les dogmes de la religion catholique ne m'ont pas satisfait et...

— Vous vous êtes laissé entraîner au spiritisme ?

— Non pas, j'y suis allé de moi-même, et je crois à l'immortalité de l'âme depuis que j'entre en relation avec les esprits.

— Hé bien, ce ne sont pas les bons esprits, croyez-le, mais les mauvais ; le démon et non pas Dieu.

A ces mots, sursaut des deux interlocuteurs.

— Le démon, s'écrient-ils, détrompez-vous. Avez-vous lu des livres spirites ?

— Je m'en garderais bien, ma conscience me le défend.

— Alors que savez-vous ? Nous, nous croyons à la réincarnation.

L'entretien aurait pu se prolonger, mais jugeant qu'il n'aboutirait à rien :

— Je crois, dit la visiteuse, que nous ne pourrons nous entendre ; je vous souhaite de revenir à la foi que vous n'auriez jamais dû abandonner ; je prierai pour cela.

Loin de s'en offenser, le père et la mère veulent présenter leur enfant à la Baptiseuse, et c'est le cœur brisé qu'elle admire la petite créature à laquelle la grâce du Baptême était refusée.

Avec la médaille de la Sainte Vierge, celle de saint Benoît resta dans la place.

Un autre jour, quelle n'est pas notre douleur de nous entendre dire : « J'ai fait baptiser mon enfant à la Fédération spirite de la Croix-Rousse et c'était bien plus beau qu'à l'église ».

Ailleurs, quel n'est pas notre étonnement de nous trouver en face d'un Chinois et de deux petites chinoises qui émergeaient de leurs berceaux !

L'aînée, âgée de deux ans, avait été baptisée, la seconde le serait pour Noël. « Toutes les religions sont bonnes », prétendait la mère, une veuve de la guerre dont la situation était devenue inextricable.

De Paris : ... Au milieu d'une pièce très propre, mais remplie d'enfants à la mine hâve et souffreteuse, notre dame aperçoit une jeune fille couchée. S'approchant du lit de la malade, elle propose de lui prêter le livre qu'elle a entre les mains. Se tournant vers les parents, elle leur en demande l'autorisation en leur disant : « Je ne sais quelles sont vos idées, et je dois vous avouer que ce livre parle de religion ».

Le père, jusque-là courtois, se met à plaisanter. Après avoir pratiqué, il a tout abandonné, s'est marié civilement et a cinq enfants non baptisés... Que faire ? s'en aller eût été abandonner tout espoir. Tout en causant, la visiteuse attira vers elle le dernier bébé. « Il s'appelle Paul », dit le père. — Joli nom ». Celui de saint Vincent de Paul arrive dans la conversation : — Vous ne nierez pas que ce prêtre ait été un bienfaiteur de l'humanité ! — Oh ! celui-là, c'était un brave curé, pas comme les autres ; tenez, Bernardin de Saint Pierre aussi ! Stupéfaite, la dame proteste que l'auteur de Paul et Virginie n'a jamais été prêtre.

— J'ai vu son portrait avec un rabat.

— C'était le costume de l'époque.

— C'était un curé.

— Je vous affirme que non.

— Mais si.

Il s'entête absolument.

— Que voulez-vous parier ? dit la dame.

— Tout ce que vous voudrez. Quand je dis les choses, c'est que je les sais.

— Alors voulez-vous parier que, si vous perdez, Paul sera baptisé ?

— Oui, parole d'honneur !

Disparaissant derrière la cloison, le père va prendre, dans la pièce à côté, un vieux dictionnaire qu'il rapporte en triomphe. Il le feuillette avec nervosité, mais toutes ses recherches sur Bernardin de Saint-Pierre, sur saint Bernardin de Sienne et Eustache de Saint-Pierre prouvent qu'il a complètement perdu.

La dame n'insiste pas, mais, lui, dissimulant sa vive contrariété, dit simplement : « J'aime à discuter, c'est intéressant ». — « Eh bien ! Monsieur, reprend la visite, en s'en allant, nous recommencerons une autre fois »,

Fallait-il demander l'exécution du pari ? Elle crut plus discret de temporiser, mais souvent, quand elle allait porter ses bons chez le voisin, la porte d'en face s'ouvrait, et l'on causait.

Un jour, le père prit un air grave et résolu : « Vous savez, Madame, que j'ai perdu mon pari. J'ai donné ma parole, je dois la tenir : faites baptiser Paul quand vous voudrez ».

Ainsi finit la controverse. Peu à peu, tous les enfants étaient préparés soit au Baptême, soit à la Première Communion, et le père, vaincu, s'approcha lui aussi des sacrements.

Avec plus de talent, et plus de temps aussi, nos citations trop nombreuses eussent été moins fastidieuses sans doute, moins monotones. Cependant, nous ne voulons pas nous excuser et nous persistons à croire que la véritable physionomie de l'Œuvre aurait été défigurée.

Dans l'œuvre des Baptêmes, rien d'extraordinaire, pas de méthode compliquée.

Le Père Directeur réunit, quelquefois seulement, les Dames Baptiseuses, répond à leurs questions, donne des directives, résoud les cas les plus difficiles et soutient le zèle et l'esprit surnaturel de toutes.

A la présidente de chaque groupe le grand travail. Elle dirige les recherches qui permettront de trouver les adresses, indique à chaque Baptiseuse son rayon d'Apostolat, transmet les désirs

et les réponses plus urgentes du Père Directeur et doit posséder une vraie stratégie.

Les Baptiseuses, qui ne sont acceptées qu'après enquête, sont livrées à leurs initiatives et savent qu'elles doivent demander une direction pour toute situation qui leur paraît inédite ou plus difficile.

Le Directeur se fait un devoir de ne baptiser, lui-même, que les enfants qu'il est impossible de confier aux églises paroissiales, ou les adultes d'une conquête plus difficile.

Puissent ces quelques lignes faire apprécier une Œuvre qui, pour ne prendre que peu de temps au Directeur, n'en est pas moins d'un très grand rendement surnaturel, puisqu'elle procure à tant de pauvres âmes délaissées le plus grand trésor qui soit au monde.

Louis de Lavareille, S. J.

Tous autres renseignements et diverses brochures seront aussitôt envoyées aux N. N. qui les demanderont au Père Directeur de l'Œuvre des Baptêmes, 6, rue d'Auvergne, Lyon (2e).

L'Œuvre des Premières Communions à Lyon

Avant les décrets de Pie X sur la Première Communion, un ministère très spécial groupait déjà dans notre Eglise des enfants de 6 à 9 ans, appartenant à des familles très chrétiennes. Ces enfants, susceptibles d'une initiation plus précoce à la piété, étaient soutenus et guidés, comme pas à pas, dans leurs efforts quotidiens, par la sollicitude attentive et affectueuse de leurs familles. Ils formaient ainsi la « Congrégation de l'Enfant Jésus ».

Il aurait été difficile de trouver un terrain plus prêt pour recevoir, faire germer et voir s'épanouir en toute splendeur la dévotion eucharistique, telle que la proclamait le Souverain Pontife Pie X, par ses décrets sauveurs sur la première communion des petits enfants.

Aussi, à l'annonce de la bonne nouvelle, ce fut, chez nos enfants, un véritable enthousiasme. La Congrégation de l'Enfant Jésus se transforma aussitôt. Sa grande fête trimestrielle devint une fête eucharistique répétée chaque mois, où le Saint Sacrement était porté en procession, précédé, entouré, suivi par une multitude de petits enfants qui tenaient des lis, pendant que sur le parcours, de plus jeunes enfants, debout ou dans les bras de leur père ou de leur mère, recevaient une bénédiction individuelle au passage de Jésus. C'était en quelque sorte le cadre, éblouissant déjà, de l'Œuvre des Premières Communions. Mais les premiers battements du cœur de cette œuvre naissante devinrent bientôt sensibles, lorsque, aux réunions bi-mensuelles de la Congrégation de l'Enfant Jésus, succédèrent deux fois par semaine,

des catéchismes réguliers, où Notre-Seigneur, se révélant à l'âme innocente des tout-petits, les attirait, chaque fois davantage, et irrésistiblement, à Lui. L'œuvre des Premières Communions était ainsi, dès sa première heure, en pleine activité.

Deux mois après la publication des décrets, elle put offrir à Notre-Seigneur, comme prémices, un groupe de 100 petits premiers communiants, tous nos plus jeunes élèves du collège. L'exemple fut entraînant ; dans bien des familles, on demanda aussitôt pour d'autres petits enfants, le même bonheur : il fallut de nouvelles préparations et de nouvelles fêtes. Nous eûmes ainsi, dès la seconde année, plusieurs groupes de premiers communiants. Ces premières communions avaient lieu aux environs des fêtes de la Toussaint, de Noël, de Pâques et de la Fête-Dieu. Mais le nombre des premiers communiants augmentant, il devint difficile de trouver, pendant l'année scolaire, une place suffisante à des préparations si multipliées. Il parut donc meilleur de les restreindre et de se contenter de deux groupes, plus importants, il est vrai, mais dont la préparation se développerait à l'aise en des périodes plus libres et plus prolongées. C'est ainsi que nous avons, depuis plusieurs années, avec deux groupes seulement de préparation, quatre fêtes très solennelles de Premières Communions. Elles se célèbrent, pour le premier groupe, en deux journées consécutives, à la fête des Saints Innocents ; et pour le second groupe, en deux journées consécutives encore, aux environs de Pâques.

Chacun de ces groupes reçoit une préparation qui dure environ deux mois, à raison de deux catéchismes par semaine. Et bien que, suivant une remarque très juste et très autorisée qui nous fut faite, la Première Communion n'exige pas une si longue préparation, ces deux mois de préparation ont une importance capitale. Ils nous permettent de révéler à ces petits enfants si heureux de recevoir Jésus, le moyen de le garder après l'avoir reçu, le secret de lui plaire davantage de communion en communion, et la force de vouloir le retrouver bien vite s'il leur arrivait de craindre de l'avoir perdu. Ces deux mois d'attente permettent aussi de préparer ensemble ceux qui veulent, pour leur première communion, comme l'Eglise le désire, une solennité, et c'est la grande majorité. Cependant quand les circonstances spéciales le conseillent, ou quand la famille le demande, la première communion est faite séparément, à la fête, au jour et à l'endroit préférés.

Sans faire aucune réclame nous recevons à ces préparations

les enfants, petits garçons ou petites filles, qui nous sont spontanément présentés. Leur nombre s'accroît chaque année. Il en est venu non seulement de toutes les parties de la ville, mais aussi d'autres diocèses et, à diverses reprises, de régions très éloignées. Après un ou deux mois de séjour près de nous, chaque petit premier communiant emporte ainsi dans son milieu familial, avec les grâces croissantes de la présence de Jésus en lui, l'exemple ordinairement très communicatif de sa ferveur eucharistique. Il va sans dire que ces semaines de préparation supposent, en plus de l'assistance au catéchisme, et du soutien constant trouvé dans la famille, le secours de confessions régulières et d'entretiens confiants avec le Père Catéchiste. Dès la première entrevue, on a fait promettre au père ou à la mère qui ont présenté l'enfant que le petit premier communiant s'approcherait de la Sainte Table, aussitôt après sa première communion, au moins tous les huit jours : et qu'il commencerait à recevoir une instruction religieuse régulière, suivant ses possibilités, à la paroisse, au cours, au collège ou dans la famille. Tels sont bien, en effet, les prescriptions et désirs de l'Eglise.

Dans ces conditions *le catéchisme* est nécessairement public. Il suppose surtout la présence effective ou équivalente de la mère. Le prêtre, en effet, pendant un si court entretien, ne peut atteindre d'une manière assez continue et profonde l'âme de ses petits auditeurs de 5 à 8 ans. Il jette la semence : à d'autre de la cultiver. Pères et mères ont là leur mission privilégiée. Grands frères et grandes sœurs peuvent, en une certaine mesure, y être associés : mais la coopération attentive, pratique et constante de la mère est surtout indispensable. L'expérience montre que le degré de ferveur, les progrès de l'enfant, soit avant, soit après la première communion, sont proportionnés au zèle de ces soins maternels qui donnent aux qualités naturelles de l'enfant leur plein essor. A cet auditoire de premiers communiants s'ajoutent un certain nombre d'enfants qui veulent recevoir une seconde et même une troisième fois, la grâce de ces préparations.

En quoi consistent ces catéchismes ? Ils se composent ordinairement de deux parties. Une première, plus courte, a pour but d'initier l'enfant à la piété pratique. On y suggère l'exercice d'une vertu, un effort, pour le temps qui va s'écouler jusqu'au prochain catéchisme. Et l'on pose ainsi, pour l'avenir immédiat,

les premières assises de la vie eucharistique de l'enfant. La seconde partie est l'exposé d'un point de doctrine. Doctrine déjà expliquée au dernier catéchisme et que l'on résume en provoquant des réponses générales. Puis, doctrine nouvelle : le catéchisme devient alors très vivant : c'est un incessant dialogue entre le catéchiste et le jeune auditoire.. La vérité descend, elle pénètre et s'infiltre goutte à goutte en ces petites âmes droites et si pures parce qu'elles sont plus près de leur baptême. Les réponses se font avec ensemble et par acclamations. Il serait difficile d'obtenir de ces enfants si jeunes, et ordinairement timides, des réponses isolées : la seule perspective en effraierait beaucoup, elle en éloignerait même du catéchisme. Tandis qu'aux réponses d'ensemble l'intérêt grandit, l'erreur plus apparente est plus clairement écartée ; la vérité, sous ses formes multiples, pénètre plus sûrement. Les mamans, du reste, qui pour obtenir de bonnes réponses, ont dû expliquer et expliquer encore la leçon précédente, ont à cœur que, dans ce concert de voix, les réponses de leurs petits enfants, nettes et sûres, montrent bien haut que la vérité est comprise et retenue. Il faut aussi que les histoires abondent. Enfin, il est souverainement important que, dans tous les catéchismes, le sujet traité converge vers l'Eucharistie ; à ce prix, l'attention, l'intérêt, la joie des petits auditeurs, et comme conséquence, leurs efforts et sacrifices, croissent sans cesse (1).

Enfin *la Retraite* clôture ces préparations. Mais pour de si jeunes enfants, il convient de donner à ce mot « Retraite » un sens spécial. Qu'elle soit donc pour eux, après un dernier et rapide regard sur leur âme, surtout un immense élan d'amour vers Jésus qui vient. Elle dure deux jours à raison de deux instructions par jour. A l'auditoire déjà important des catéchismes s'ajoutent un bon nombre d'anciens premiers communiants désireux de suivre une seconde et même une troisième fois ces exercices. Les sujets choisis pour les instructions résument avec grand profit la doctrine et les pratiques enseignées

(1) Pendant les deux mois de préparation, nous ne sortons pas du cadre des 19 catéchismes du livre : « *La Première Communion des tout-petits préparée dans la famille* ». Suivant l'auditoire on les condense ou on les explique en entier. Les Souverains Pontifes Pie X et Pie XI par des Lettres spéciales, et 62 cardinaux, archevêques ou évêques ont daigné approuver et bénir les méthodes proposées dans ce livre.

pendant les deux mois de préparation. Les enfants s'y reconnaissent et ces sujets, très aimés, provoquent plus que jamais de leur part des réponses enthousiastes de désir, d'amour et d'attachement à Notre-Seigneur.

Vient *la fête* de Première Communion. Selon les directions très précises reçues de Rome, cette fête est très solennelle. Jamais notre Eglise n'est plus splendidement ornée. Tous les bancs sont couverts de draperies écarlates. Les petits premiers communiants en habits de fête, presque tous en blanc, se placent entre père et mère, deux par banc, sous la tige fleurie, lis, épis, grappe de raisin, qui doit abriter leur ferveur. Les prières récitées ou chantées jusqu'au moment de la Communion leur sont connues : depuis deux mois, ils les récitent avec amour. Il nous est même arrivé de pouvoir leur dire, à l'avance, comment le prêtre qui célèbrerait la messe de première communion guiderait, au dernier moment, en un langage proportionné à leur âge, leurs derniers pas vers Jésus. C'est donc, depuis le commencement de la Messe, dans le calme parfait, sans que rien ne puisse les étonner ou les distraire, que ces petits, les yeux fixés sur le Tabernacle, ont attendu ce bienheureux moment. Et ils se lèvent, ils avancent entre père et mère. Ils aiment alors à se rappeler le modèle aimé entre tous, la petite Immaculée, âgée de 3 ans, gravissant entre père et mère elle aussi, les degrés du Temple ; ils lui redisent pour la millième fois : « Prêtez-moi votre cœur, afin que je puisse dignement recevoir Jésus en moi ». Les voici debout à la Sainte Table, soutenus, élevés peut-être — ils sont si petits — par les bras maternels. Le prêtre dépose la Sainte Hostie sur les lèvres de l'enfant, puis sur celles du père, puis sur celles de la mère. C'est, dans le silence et l'émotion, le don de Jésus. Et, dans le même silence, l'assistance émue contemple ce spectacle 60, 80 fois renouvelé. Et pendant vingt minutes, cinq prêtres distribueront la Sainte Communion aux parents et amis de ces enfants. Il y eut 800, 900, et même plusieurs fois, 1.000 communions. Le dernier mot sera à Jésus. Il le fait entendre à chacun, réconfortant et suave, du centre de l'ostensoir rayonnant, dans la solenelle bénédiction qui clôture la fête.

Voilà en résumé ce qu'est notre œuvre des Premières Communions. A-t-elle pu se former et grandir sans rencontrer des *obstacles ?* C'eût été un miracle. Un changement si radical à

des usages invétérés devait certainement étonner les uns, déplaire à beaucoup, scandaliser les ignorants. De là des remarques désobligeantes, timides d'abord, puis des blâmes de moins en moins discrets, bientôt publics, et en des milieux de piété officiels quoique restreints. Enfin quatorze griefs précis qui résumaient le mécontentement général furent portés en haut lieu. Quelques jours après, ces griefs nous étaient très paternellement communiqués. Ils demandaient une réponse. Si la pensée de la multitude de petits enfants auxquels, autour de nous et ailleurs, on persistait à fermer le Tabernacle, nous était une très vive douleur, la perspective d'avoir à montrer officiellement la route que nous suivons pour en conduire un grand nombre vers le Tabernacle nous fut une très grande joie.

Appuyés sur les grâces de l'obéissance et sur la prière nous nous sommes mis à l'œuvre. On disait surtout : ces enfants sont trop jeunes ; ils ne comprennent pas ; les admettre à la communion, c'est manquer de respect envers Notre-Seigneur ; il y a accaparement de la classe aisée ; qu'au moins ces communions se fassent sans éclat, sans quoi c'est la mort de nos catéchismes... Telles furent les principales objections. Des faits précis, des documents précieux et des directions autorisées entre toutes, consignés dans le dossier déjà volumineux de notre œuvre de Premières Communions, nous fournirent presque toutes les réponses. En voici quelques-unes :

Nous citions d'abord le fait caractéristique entre tous, d'un petit enfant de 4 ans que nous avions refusé d'admettre à la première communion malgré les instantes supplications de l'enfant et de sa mère. Cinq mois après ce refus, la mère nous écrivait de Rome : « Mon petit Louis a reçu, pendant ce mois, quatre fois la Sainte Communion des mains du Souverain Pontife Léon XIII ». C'était en 1898. Ces dernières années, nous n'osions admettre au même bonheur un petit enfant du même âge et d'excellente famille ; trois semaines après notre refus, l'évêque du diocèse de la famille, donnait toute autorisation. Dans un autre diocèse voisin, une petite fille de 5 ans ne cesse de répéter à son père, officier supérieur, et à sa mère, en parlant de la sainte communion : « Je ne puis plus m'en passer ». L'évêque consulté voit l'enfant et veut lui-même, quelques jours après ce seul entretien, lui donner Jésus. Des faits analogues se produisent autour de nous dans des milieux autorisés, ils se multiplient heureusement de jour en jour, nous en avions les preuves

indéniables, de sorte que la règle que nous nous étions imposée, non sans quelque remords, de ne pas admettre les petits enfants à la première communion avant l'âge de cinq ans, ne pouvait être taxée *ni d'imprudence ni de nouveauté*.

Elle n'était pas davantage un *manque de respect* envers Notre-Seigneur. S. E. le Cardinal Billot, avec sa bonté si condescendante et une compétence exceptionnelle, concluait ainsi la lettre où il avait bien voulu répondre lui-même à l'objection: « ... Mon Dieu, que facilement nous avons deux poids et deux mesures dans nos jugements, une fois que nous nous laissons conduire par les préjugés d'une aveugle routine ! Et quoi? vous voyez un manque de respect dans l'admission d'un enfant de 6 à 7 ans, qui, avec la légèreté de son âge et les petites lumières de son intelligence, apporte du moins un cœur innocent, un cœur absolument pur, un cœur qu'orne dans toute sa fraîcheur encore la grâce baptismale, et vous ne le voyez plus dans l'admission de ces premiers communiants de onze et douze ans, qui, si souvent, ne vous arrivent qu'avec des connaissances religieuses à peine supérieures ,si tant est qu'elles le soient, et des âmes, hélas ! déjà flétries par le souffle du mal ? De bonne foi, est-ce ici une raison, ou non pas plutôt un prétexte que l'ange des ténèbres, transfiguré en ange de lumière, a inventé pour fermer aux petits l'accès à la source de vie ?... Oui, après le premier éveil de la raison, personne n'est en droit de refuser à ces petits ce que Notre-Seigneur a institué pour eux comme pour les autres, et je pourrais dire en un sens, pour eux plus que pour les autres, si tant est que la conservation de l'innocence baptismale ait été ce qui lui tenait le plus au cœur (1) ».

Alors on prit ombrage de ce que nos petits premiers communiants appartenaient surtout à la *classe aisée*. Comment en serait-il autrement ? Nos préparations supposent dans la famille des loisirs et une piété active ; une sélection, de ce fait, s'impose d'elle-même. Désireux toutefois d'assurer à nos premiers communiants les préférences que Jésus réserve aux humbles et à la pauvreté, dans chacun de nos groupes nous avons toujours admis un ou deux petits enfants de famille pauvre que nous entourions de prévenances et de soins très affectueux. Notre œuvre s'arrêtait là, au milieu spontanément formé autour de nous. Il nous était impossible de la concevoir plus étendue. Et, du reste était-ce

(1) Lettre du 15 mars 1920.

nécessaire ? Ainsi restreinte pouvait-elle nuire à d'autres ? Les faits démontraient déjà le contraire : car partout où les appels de Jésus aux petits par la voix de l'Eglise avaient été connus, des multitudes de cœurs innocents se tournaient instinctivement vers le Tabernacle et « demandaient leur pain ». Les fêtes de première communion se multipliaient, dans les campagnes surtout, et dans les milieux ouvriers des villes : les bulletins paroissiaux, les revues eucharistiques en révélaient de tous côtés le merveilleux développement.

Mais nous avions dit : *Fête de Première Communion.* Ici encore il fallut nous défendre : on craignait que cette fête ne portât préjudice à l'ancienne fête de Première Communion car si l'on admettait, en toute rigueur, la communion précoce, on la voulait sans aucune solennité. Il n'entre pas dans le but du présent article de traiter la question de la transformation qui désormais s'impose pour l'ancienne fête de Première Communion (1).

Qu'il nous soit permis d'indiquer simplement les directions très nettes que nous avons reçues à ce sujet et qui nous ont, depuis, toujours guidé.

A la fin de l'année qui suivit les décrets de Pie X nous avions envoyé à notre Père Assistant, à Rome, quelques exemplaires des images souvenirs de nos Premières Communions. Elles portaient inscrits 175 noms d'enfants, divisés en deux catégories, et suivant la catégorie, l'image avait pour titre : « Souvenir de notre Première Communion privée » ou « Souvenir de notre Première Communion Solennelle ». Nous nous exprimions comme on s'exprimait en France. Or, quelques jours après cet envoi, nous recevions du R. P. Fine, Assistant de France, une très bienveillante lettre où se trouvaient sur la question des premières communions les principes et les directions suivantes : « ... Une personne qui voyait le Saint-Père, ces jours derniers, m'a rapporté que le Saint Père lui avait dit que, partout où il trouvait le mot Première Communion *privée* opposé à la Première Communion Solennelle, il biffait impitoyablement le mot « privée »,

---

(1) Voir sur cette question :
« *Première Communion et Rénovation des Promesses du Baptême du collège* », 68 pages, Toulouse. Apostolat de la Prière.
« *Recrutement Sacerdotal* », Moulins:
Avril 1929. — *Première Communion et Rénovation.*
Juillet 1929. — *Première Communion et Catéchisme.*

comme, si, disait-il, il pouvait y avoir deux Premières Communions... Il ne sera pas sans utilité pour vous de savoir que le Pape n'approuve pas cette opposition que l'on met entre la Première Communion réelle et la Première Communion solennelle. Cette importance donnée à la Première Communion solennelle va contre ses intentions dans le décret sur la Première Communion. Il n'y a qu'une Première Communion, et c'est celle-là qui doit être solennelle. Que l'on garde pour plus tard une solennelle rénovation des vœux du baptême, qu'on entourera d'une pompe exceptionnelle, que l'on préparera avec soin pour en faire comprendre la portée ; cérémonie qui sera bien placée au passage de l'enfance à l'adolescence... Voilà le but vers lequel il faudrait tendre... (1) ».

C'est dans ce document qu'en pleine sécurité, nous avons pris nos arguments pour expliquer aux inquiets nos solennités de la toute première communion, et pour les rassurer aussi sur l'ancienne fête transformée qu'ils disaient compromise. Directions très sûres, appuyées encore sur le pressant appel aux mères de famille, par lequel, quelques années plus tard, le Cardinal Granito di Belmonte, Légat du Pape, résumait les travaux du Congrès Eucharistique de Lourdes : « Amenez, disait-il, vos petits enfants au banquet céleste, *dès l'âge le plus tendre*. L'aimable Jésus gardera leur cœur innocent et pur. Cette Communion, *la première de leur vie*, est une date sacrée pour eux. Que rien de ce qui accompagne *cet acte solennel* ne soit de nature à en diminuer *l'importance à leurs yeux* ».

Fidèlement attaché, pour la conduite personnelle de notre œuvre, à ces directions, nous avons envisagé à leur lumière l'interprétation authentique des deux préceptes certains de l'Eglise : La Communion reçue dès que l'enfant commence à raisonner, et, à partir de ce moment, l'Instruction Religieuse obligatoire suivant les capacités de l'enfant. Donc deux préceptes très graves l'un et l'autre, mais qui obligent à un moment différent et d'une manière différente. Mais aussi deux préceptes qui, d'après les directions reçues, autorisent, sous un nom différent et avec une signification diverse, deux splendides solennités, deux grandes fêtes d'union. L'une, la première visite de Jésus à l'enfant innocent, est l'effet de l'immense amour du Créateur

(1) Lettre du 28 juin 1911.

qui prend possession de sa petite créature pour la garder toujours : c'est la Première Communion. L'autre, l'adhésion spontanée de la petite créature grandie qui se jette, à son tour, par amour, dans les bras de son Créateur pour y demeurer toujours : c'est la Rénovation. La première cérémonie prépare la seconde et la rend plus intime et durable. La seconde cérémonie, par la communion continuée, consolide et accroît dans l'âme plus instruite, la sainteté de la vie, jusqu'au dernier soupir. Voilà donc, dans la jeunesse de tout enfant chrétien, deux époques mémorables, deux grandes fêtes qu'on appelle très sagement et sans addition: La Première Communion : La Rénovation.

Un vénérable prêtre nous écrivait : « ... Le démon seul pourrait s'attrister du changement imposé aux usages anciens, par l'innovation de ces deux grandes solennités... »

Ces éclaircissements et confidences, présentées par écrit à notre vénérable Cardinal, valurent à nos Supérieurs, dès les premières années, une aprobation complète de notre petite œuvre. Nous avons su que cette approbation fut officiellement répétée plusieurs fois à des âmes inquiètes. Et, il y a quelques mois à peine, après avoir administré le Sacrement de Confirmation à nos plus jeunes enfants, Son Eminence voulut redire au public, en des termes d'une affection très émue, combien il aimait, encourageait et bénissait l'œuvre des Premières Communions : Ce fut une bien grande consolation pour tous.

Les *résultats* matériels de notre petite œuvre peuvent se définir ainsi : Jusqu'en 1921, nous avions eu 1.500 premières communions. En 1925, nous arrivions à 2.000. En 1930, nous avons dépassé 3.000 (1).

Mais, dès les premiers mois, des résultats d'un autre ordre se manifestent. Ils sont dus à la très puissante action de la grâce qui ne rencontre à peu près point d'obstacle en ces petits innocents. Bientôt, en effet, la transformation et l'épanouissement de leur âme font l'étonnement et l'admiration de tous. Le change-

(1) Un résultat, matériel entre tous, que nous n'aurions pas osé signaler si on ne nous l'avait conseillé, nous vient du Procureur de notre collège. Il nous a, plusieurs fois, répété ceci: « Votre œuvre des Premières Communions, à elle seule, vaut au collège, chaque année, environ 40 petits élèves nouveaux. »

ment est souvent très prompt. La fréquence des communions le rend durable malgré l'inconstance particulière à cet âge. Et dans la famille on avoue que ces petits « sont très différents de leurs aînés ». Les confidences intimes et d'ordre surnaturel qui s'établissent entre la mère qui prépare et l'enfant qui se confie, sont, dans les deux sens, l'occasion de progrès spirituels indiscutables, de joies naturelles et surnaturelles inconnues jusque-là. « Maman, dit un petit enfant, au soir de sa première communion, aujourd'hui vous m'avez aimé plus que toujours, puisque vous m'avez donné Jésus ». Un autre, de 5 ans 1/2, qui communie quatre fois par semaine, au soir de sa fête, un mois après sa première communion, répond à la dernière caresse maternelle, par ces mots : « Maman, on a été bien bon pour moi, on m'a fait de très jolis cadeaux, mais le plus beau, c'est ma communion de ce matin ». Un autre, de 5 ans, dit à sa mère très émue, le soir de sa première communion : « Maman, quand je serai grand, je serai prêtre : Jésus me l'a dit ce matin ». Mais les plus touchantes confidences ne peuvent s'écrire.

On le voit, l'amour de Jésus déborde de ces petits cœurs ; par eux, il envahit toute la famille. Pour bien des mères, la doctrine eucharistique entendue aux catéchismes préparatoires fut une révélation ; c'est l'aveu spontané de beaucoup. Dès lors, elles ne veulent laisser à personne le soin de préparer leurs enfants à des communions qu'ils demandent fréquentes. Mieux encore, rompant avec leurs habitudes anciennes, elles tiennent à les accompagner chaque fois, elles-mêmes, à la Sainte Table devenue la vraie Table de Famille. Ainsi, les préjugés tombent, les ignorances se dissipent, la tiédeur disparaît. En toute vérité Jésus prend possession de la famille. Il la prend encore, d'une manière momentanément plus consolante quoique forcément moins connue, lorsque, par la vue de ces petits premiers communiants rayonnant des splendeurs de leur innocence, la grâce triomphe enfin, dans leur entourage, de cœurs depuis longtemps obstinément fermés. Jusqu'ici, toutes nos fêtes de Première Communion ont pu se réjouir de ces grâces de choix, plusieurs fois répétées.

Et alors, l'émotion si profonde qui nous avait saisi à la lecture de certains documents pontificaux proclamant que la formation de l'enfance à la piété assure la régénération du monde; cette émotion se change en hymne de reconnaissance à la vue du progrès croissant, qui s'affirme de jour en jour, de la Com-

munion précoce des petits enfants. Y concourir nous apparaît comme une grâce enviable entre toutes. Ministère nouveau, ministère nécessaire, certainement très cher à Notre-Seigneur qui eut des préférences, des soins, des tendresses spéciales pour les petits. Et de ce fait, ministère très enviable, alors même que ses consolations et ses fruits resteraient, en bien des cas, pour le catéchiste, dans le domaine de la foi. « Allez donc sans crainte, Mon Révérend Père, disait, en terminant la lettre dont nous avons parlé, S. E. le Cardinal Billot, ne vous laissez pas arrêter par les oppositions que vous rencontrerez. Dans les malheureux temps que nous vivons, où les masses sont si difficiles à atteindre, nous avons besoin d'élites qui soient comme un ferment de salut pour la société... Ces élites, c'est vous qui nous les préparez dans ces tout-petits de la communion précoce ».

Oui, quelle force et quelle récompense dans la pensée que l'on écarte de la route des petits, les obstacles qui retardent leur course vers Celui qui les attend avec tant d'amour, et qui veut, par ses grâces de choix, les garder pour l'avenir, préservés sur son Cœur !

C'est là que tend notre petite œuvre des Premières Communions.

Joseph Michel, S. J.

MISSIONS EN CORSE

Dans le Bozio et le Moriani

(à l'ouest de Corte)

En Corse, plus qu'ailleurs peut-être, la pénurie des vocations se fait sentir. Trois prêtres seulement ont la charge des quatorze villages que j'ai évangélisés pendant l'été de 1929. J'ai consacré deux, trois ou quatre jours à chaque bourgade, selon son importance.

Déplacements et logis.

A première vue, la saison estivale paraît mal choisie pour missionner dans un pays si méridional ; mais l'altitude modère la chaleur. Mes stations étaient à une moyenne de 700 mètres. Il fait bon dans la haute montagne, pendant que la canicule étouffe la plaine et même les rivages de la mer. Les habitants de l'île le savent; et, en masse, même ceux de la classe populaire, quittent les bas-fonds pour gagner la hauteur. A Bastia, plus d'un tiers de la population monte annuellement « *au village* », où l'on trouve bon air, bonne eau, panoramas superbes et cordiales amitiés. Il n'y a pas d'hôtels. On loge chez des parents ou des conaissances ; les plus riches ont leur modeste villa, fermée pendant l'hiver.

Le *logement* n'est pas une difficulté pour le missionnaire. Partout il trouvera des sofas qui peuvent servir de lits. Parfois on offre cette couche au prêtre, qui s'en contente ; mais plus ordinairement un membre de la famille cède sa chambre et s'accommode lui-même du canapé. Pas d'inquiétude à avoir non plus pour les repas ; les paysans sont très honorés de recevoir le Père à leur table. On prélude par des sardines et des tranches de *lonzo* (filet de porc) ; on continue par des œufs, une salade de haricots verts, et des légumes de la montagne qui sont très savoureux; puis souvent des gâteaux au *broccio* (fromage blanc) cuits au four, accompagnés de fruits variés et presque toujours relevés par une vieille bouteille, qui défierait les meilleurs crus du continent... Je mentionne ces détails pour l'honneur de l'hospitalité corse, qui mérite sa renommée.

Pour les *déplacements*, ces braves gens offrent un mulet, un âne, un cheval, et il faut bien accepter quand la distance est trop grande et le sentier trop impraticable. Le mulet surtout a le pied d'une sûreté parfaite et passe, sans trop secouer son cavalier, par les sentiers abrupts et rocailleux. A la montée c'est un plaisir : le danger est nul. Pour descendre, c'est autre chose, et les mauvais cavaliers, dont je suis, préfèrent mettre pied à terre dans les pentes rapides... « Mais enfin êtes-vous tombé, me demanderont les indiscrets ? — Oui, une fois, je l'avoue..., mais l'ange gardien veillait : pour me recevoir, il s'est trouvé une roche bien plate et sans méchanceté... ; la bête s'était arrêtée, pénétrée de compassion ».

***

Nous voici donc arrivés pour la mission ; *mission* est le terme reçu dans ce pays, même pour un court jubilé.

Premier contact. Les enfants et les chants.

Parvenu au village vers 4 heures, je demande la clef de l'église et je sonne la cloche. Dès qu'il y a sur la place un groupe de jeunes curieux, qu'attirent bien vite l'appât d'une petite médaille, je les fais entrer dans l'église. Les enfants y sont d'abord timides et ahuris. Après une courte prière, il s'agit de les mettre à l'aise.

— Mes enfants, vous allez dire un simple mot : *Le Bon Dieu.*

Vous le répéterez après chacune de mes questions. — Qui a fait le soleil ? Et tous de répondre : « Le Bon Dieu ». — Qui a fait les oiseaux ? Le Bon Dieu, etc., etc...

Les enfants arrivent vite à un bon résultat. Je complimente ; je stimule individuellement. J'obtiens une réponse articulée et forte. Les plus petits, peu accoutumés au français, sont fiers de se faire entendre aussi bien que les grands. Et je continue : « Qui a fait les Anges ? Qui a fait votre âme immortelle ? Qui s'est fait homme par amour pour nous ? etc... Puisque vous avez si bonne voix, vous allez maintenant chanter : « *Amour, amour, amour à Jésus !* » (Air *Ave, Ave, Ave Maria !*) J'initie à ce chant ; je prie d'ouvrir la bouche. Pour être mieux compris, je fais mettre deux doigts entre les dents et j'obtiens que les enfants, amusés, s'y prêtent volontiers, en exagérant même quelque peu. C'est le secret pour obtenir la plénitude des voix.

Ainsi, chose surprenante, des timides, un instant paralysés et dont plusieurs n'avaient jamais chanté, arrivent à produire un grand effet d'ensemble qui les enthousiasme eux-mêmes. Si quelque organe est un peu faux, ce n'est d'aucune importance pour l'instant.

Alors je fais sortir les enfants de l'église, et leur demande de chanter à pleins poumons, aux quatre points cardinaux, ayant bien soin d'avoir dans leur dos une muraille qui amplifie la résonance. J'utilise moi-même toute ma puissance vocale. L'effet est immédiat ; les têtes apparaissent aux fenêtres ; on sort des maisons ; la curiosité a bientôt rempli la place.

— « Entrez vite, dis-je, on va continuer le chant à l'intérieur. Voici des cantiques où vous trouverez les paroles ». (Ce sont les livrets de Reims, que je prête à tous). En peu de temps, les jeunes filles aidant, puis souvent deux ou trois jeunes gens se joignant à moi pour le refrain, nous parvenons à une exécution grossière encore, mais qui ravit ces braves gens. C'est un événement !

Le lendemain, j'arrivai à faire chanter seuls, avec moi, les jeunes gens et les hommes, ce qui les rend très fiers et gagne leurs cœurs ; nous apprendrons aisément ainsi une douzaine de cantiques.

Mais revenons au premier contact ; il est à peu près 6 heures. Plusieurs fois déjà j'ai coupé le chant par des exhortations instructives. J'annonce qu'il y aura une grande réunion de tout le monde après le souper ; on y chantera, on donnera la béné-

diction de la Croix, ou du Saint Sacrement s'il y a la Sainte Réserve.

« Vous êtes donc libres de vous retirer. Mais comme je ne puis consacrer à la paroisse que trois jours, je désire garder à l'église les personnes de bonne volonté qui consentiront à se confesser dès ce soir afin de communier demain. Je vais vous préparer ; ce sera facile. Quel bonheur pour vous d'avoir déjà demain la visite de Notre-Seigneur, que vous n'avez pas hélas l'occasion de recevoir souvent ».

J'arrive ainsi facilement à confesser des jeunes filles, des femmes et les plus grands enfants. L'expérience m'a appris que le moyen d'avoir une nombreuse communion de clôture n'est pas de faire attendre les meilleurs jusqu'au dernier jour, mais de déterminer un entraînement par l'exemple. Plusieurs viendront le second jour parce que d'autres sont déjà venus les premiers. D'ailleurs on obtient aisément que les communiants du début se représentent deux ou trois fois à la Sainte Table ; et l'on finit ainsi par avoir tout son monde.

Pour apprendre à prier.

Faut-il maintenant vous parler des occupations de la deuxième journée ? Sans détriment pour la *visite des malades* et des infirmes, elle est employée à l'instruction des enfants et à créer dans la paroisse l'esprit de prière.

Pour obtenir la prière, j'ai des chapelets. Déjà, la veille, j'en ai parlé pour éveiller le désir. J'ai annoncé une distribution gratuite, à une réunion de la matinée. Les enfants y sont au complet avec quelques grandes personnes. J'invite, sans insister, ceux qui le peuvent à me faire parvenir quelque chose pour couvrir les frais des chapelets. Or il n'est pas rare que le prix total soit dépassé par les offrandes spontanées des fidèles.

Distribuer n'est rien. Il faut enseigner à ces pauvres ignorants l'usage du chapelet ; il faut les décider à s'en servir de suite, beaucoup et bien. Je fais prononcer la *Salutation angélique*, lentement, à haute voix, avec de courtes pauses, en ouvrant bien la bouche. Je complimente; je menace les paresseux de privation de chapelet ; je place un plus habile derrière un maladroit pour lui crier aux oreilles. Assez promptement j'arrive à un bel ensemble.

Alors nouvelle phase. — « Ceci, mes enfants, n'était qu'un

exercice. Nous avons bien prononcé, mais ce n'est pas encore la vraie prière. Pour bien prier, il faut que cela ne vienne pas seulement de la bouche, ou de la gorge, mais du cœur. Vous baisserez les yeux, vous regarderez la Sainte Vierge avec les yeux de l'âme vous la verrez comme l'a vue Bernadette, avec sa robe blanche, son voile blanc, sa ceinture bleue (développement). Vous prononcerez très bien, mais moins fort ; quand on prie du cœur on ne crie plus.

Nous disons ainsi quelques *Je vous salue Marie.* Je suis presque toujours dans l'admiration de la bonne volonté avec laquelle les enfants, aussi bien les garçons que les filles, baissent les yeux et prononcent pieusement les paroles. Je m'extasie à haute voix : « Cette paroisse est admirable ; je ne sais s'il y en a une autre qui ait été aussi docile... Comme la Sainte Vierge doit être contente ! Allons, encore trois *Je vous salue Marie...*, à la perfection ! »

C'est alors que je distribue les chapelets ; ou mieux, parfois, je ne le fais qu'après une courte récréation. D'abord, quelques moments se passent à faire avec les doigts la manœuvre des grains ; il faut tout prévoir pour la réussite.

« Et maintenant, mes enfants, combien direz-vous de chapelets ? Rappelez-vous la grande leçon : *Beaucoup et bien prier.* Il faut les deux adverbes : beaucoup et bien (développement). Vous n'en direz jamais *trop* durant les trois jours de mission, si vous les dites *bien.* Ayez une intention à chaque chapelet. — Qui aime bien son père, ici ? (Tous lèvent la main). Alors dites un ou plusieurs chapelets pour votre père. — Qui aime bien sa mère ? etc., etc. — On devine la suite.

Je reprends : « Ce n'est pas tout. Je sais que les enfants pieux ne mentent pas. Vous me direz le nombre de vos chapelets bien dits ». On aime les grades en Corse. Pour deux chapelets on sera *caporal* et les petites filles *servantes de Marie.* Pour cinq chapelets, bien dits, pas trop vite, on sera *sergent* et les filles *enfants de Marie,* etc., etc... Je vous laisse deviner les autres grades. A chaque degré correspond une décoration, simple ruban très apprécié.

Les enfants se prennent d'enthousiasme, surtout s'ils sont assez nombreux pour qu'il y ait de l'émulation. Ils font des prodiges ; et certes s'ils visent au *beaucoup,* je vous assure qu'ils n'oublient pas le *bien.* On les voit partout, les yeux baissés, le chapelet à la main, souvent le récitant deux à deux. Ils vont surtout, et d'eux-mêmes, à l'église, devant tel ou tel autel. Inlas-

sables, ils récitent facilement 8 et 10 chapelets dans une journée.

L'enfant décide sa mère et d'autres personnes à prier avec lui. Le dernier jour, en recommandant de garder la pratique du chapelet, j'indique la quantité moindre qui suffira après la mission, mais à laquelle il faudra être quotidiennement fidèle.

Quand ces chers petits ont beaucoup et bien prié, leur âme est ouverte à l'intelligence de la doctrine et mûre pour la bonne confession.

Leçons de catéchisme.

D'abord la doctrine. — Je groupe tout autour de cette formule : *Jésus, mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur et je vous demande pardon de tous mes péchés.* Cet acte de contrition parfaite servira pour la Confession, et je les engagerai à le redire, leur vie entière, trois fois tous les soirs, avant de s'endormir. Mais il s'agit de le faire pénétrer dans leur esprit et dans leur cœur.

Nous reprenons quelques questions : — « Qui a fait le premier homme et la première femme ? — Le Bon Dieu. — Qui s'est fait homme pour expier le péché d'Adam et Eve ? — Le Bon Dieu ».

Mes enfants, quand le Bon Dieu, le Fils de Dieu, s'est fait homme, il s'est appelé sur la terre : Notre-Seigneur Jésus-Christ. Vous répondrez donc à partir de maintenant à toutes les questions : *Notre-Seigneur Jésus-Christ.* — Qui a regagné la grâce perdue par Adam et Eve ? — Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Qui est né à Bethléem ? — Notre-Seigneur Jésus-Christ ». — Je fais ainsi passer toute la vie du divin Maître et les institutions de son amour.

« Mes enfants, tout ce que je viens de vous dire, exprime les raisons d'aimer Jésus-Christ. Je vais repasser avec vous une vingtaine de ces raisons, vous n'aurez qu'à dire pieusement : Je vous aime de tout mon cœur ! » — Et je commence : « Parce que vous êtes Dieu. — Je vous aime de tout mon cœur. — Parce que vous avez eu pitié d'Adam après son péché... — Parce que vous vous êtes fait homme..., etc., etc... »

Je vais repasser seul, une fois encore, les raisons d'aimer Jésus-Christ ; écoutez-les bien ; j'ai là de belles images. Je récompenserai ceux qui sauront le mieux les répéter. Les plus

habiles arrivent à redire 10, 15 de ces raisons et reçoivent la récompense.

Autre manière. — Je montre une grande image. « Je vais inscrire ici une raison d'aimer Notre-Seigneur... Celui qui la devinera aura l'image. Que chacun choisisse sa raison, et il la prononcera fort bien à son rang ». — On peut varier ainsi les procédés de répétition, qui finissent par graver dans les mémoires beaucoup de ces propositions et avec elles la religion tout entière.

Comme dernier stimulant j'annonce que j'interrogerai sur ce sujet, le soir, devant les parents, et je promets une belle récompense à ceux qui me donneront par écrit leurs raisons d'aimer Notre-Seigneur. — J'ai recueilli là des copies, peut-être misérables d'orthographe, mais excellentes de savoir et de piété. Comme ils disent maintenant avec intelligence et piété : Jésus, mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, et je vous demande pardon de tous mes péchés !

Au moment propice, je cueille la bonne confession comme un fruit mûr. Encore une fois je me plais à faire redire, tout le tour du chapelet : Jésus, mon Dieu !... Rien de plus favorable à la contrition parfaite. La componction et la sincérité de ces petits me touchent. Ils vont souvent d'eux-mêmes bien au delà des deux ou trois dizaines qu'on leur donne comme pénitence. Je n'hésite pas à faire communier les tout petits pour la première fois, et plutôt deux fois qu'une.

En attendant l'heure du sermon.

Il serait oiseux de raconter ce qui se fait, comme dans toutes les missions, pour les grandes personnes. Voici quelque chose d'un peu plus original, pour attirer aux grandes réunions du soir. On a eu beau fixer la cérémonie à 8 heures, les gens n'arrivent pas tous ensemble. Je fais asseoir les premiers sur les degrés extérieurs de l'église ; on distribue les cantiques et les chants commencent en plein air. Les enfants y mettent leur entrain. L'assistance augmente, remplit la place ; petit à petit tout le monde s'unit au cantique. C'est fort beau et cela attire nombre d'hommes qui ne seraient point venus sans cela. Je ne me gêne pas d'ailleurs pour faire entendre, entre les couplets, quelques bonnes vérités. Et il arrive, parfois, des auditeurs inattendus. Au hameau d'Alando, un vieux couvent a été transformé

en gendarmerie cantonale ; les gendarmes, qui viennent du continent, charmés de ces airs appris jadis dans leur jeunesse, se sont joints à nos clients avec des voix superbes et nous ont suivi dans l'église quand l'obscurité obligea tout le monde à y rentrer.

*
**

Dans ces missions, peu de femmes sont restées loin de la Sainte Table. J'attribue à la prière intense des enfants le retour de pas mal d'hommes ; mais ces pauvres gens sont enlisés dans une si profonde indifférence ; et si timides ! Plus d'un qui ne se serait jamais décidé à s'exécuter devant l'assistance à la messe finale, est venu, comme Nicodème, dans les demi-ténèbres de l'aurore. Cependant, dans deux villages, j'eus la consolation de voir les hommes communier à peu près tous. Dans l'une de ces communes, le mérite en revient à l'institutrice laïque, animée d'un zèle conquérant, et qui attire toute la population aux Neuvaines, au mois de Marie, au mois du Sacré-Cœur, dans la petite église sans prêtre. Dans l'autre village le respect humain fut brisé quand je pus annoncer que trois faux ménages allaient être réhabilités et bénis à l'église, de très bonne heure, avant la messe. Les parents et amis furent fidèles au rendez-vous. Les femmes s'étaient confessées dès la veille, mais j'entendis avant la cérémonie les trois conjoints, derrière l'autel. Entraînés par leur exemple, tous les hommes suivirent. A la messe de mariage, qui clôturait la mission, la Communion fut magnifique.

Les sauterelles à la mer.

La reconnaissance envers la divine Bonté ne nous permet pas de laisser dans l'oubli une faveur, entièrement due à la valeur auprès de Dieu des prières liturgiques publiques.

Le dimanche 14 juillet, je m'apprêtais à célébrer la Grand'-Messe à Mazzola, commune de 300 habitants, dans le Bozio. Deux paysans m'apportèrent une sauterelle pour l'exorciser. « Nous sommes envahis par ces bêtes... Si vous n'y portez remède, nos territoires seront entièrement rongés ».

Présumant l'autorisation de l'évêché, puisqu'il y avait urgence, j'organisai, à la fin de la Messe, une procession autour de l'église ; je prononçai sur la campagne la formule du Rituel contre les fléaux publics, et je fis baiser la Croix aux assistants.

Or dès le lendemain matin les enfants accouraient en criant : « Père, les *grilli* se sont tous noyés ; ils se sont jetés en masse dans le torrent, qui les roule vers la mer !... »

Sur le point de quitter le village, je ne pouvais faire moi-même l'enquête, mais j'en chargeai un excellent chrétien, adjoint au maire de la commune. Voici sa réponse, timbrée du sceau de la Mairie :

Mazzola, 28 juillet 1929.

« C'est avec un réel plaisir que je vous donne les renseignements demandés. Je puis vous certifier, au nom des habitants de la commune, que depuis votre passage à Mazzola les sauterelles ont disparu du territoire. Pendant huit jours, des nuages de *grilli* descendaient le long du Bravone, se dirigeant vers la mer. Des quantités descendaient dans l'eau. Cela fait que le pays a été délivré de ce fléau, qui aurait pu causer de grands dommages... » — *Signé :* Simon-Jean Marchioni, adjoint, faisant fonction de maire.

Ce prodige, relaté par le bulletin religieux d'Ajaccio, a donné occasion à plusieurs prêtres de me rapporter des faits analogues, arrivés dans le diocèse de mémoire d'homme. Aussi me gardai-je bien d'y voir à proprement parler un miracle. C'est du moins la réponse normale de la Providence à la prière liturgique s'élevant, avec foi, de toute une population.

Gustave Villefranche, S. J.

Lorette

Une Maison historique sur les pentes de Fourvière

Comme les hommes les lieux ont leur destin.

A mi-pente du coteau de Fourvière, juste à la limite de ce qu'ont pu escalader les vieux logis serrés et les brumes tenaces, se détachant aujourd'hui sur la verdure sombre des ormes, autrefois entourée d'un clos aux pentes herbeuses semées de quelques boqueteaux, une maison s'élève, campée sur sa terrasse, ou plutôt parmi deux étages de terrasses qui s'étalent largement à découvert sur la droite, à gauche plus resserrées sous la paix des platanes.

Elle porte vaillamment ses quatre ou cinq cents ans. Sa tour octogonale, ses fenêtres à meneaux lui gardaient hier encore sous les rides son air de vieille noblesse. Elle doit à la Province de Lyon, qui la loue à la Commission de Fourvière, et à la sollicitude de son procureur, de l'avoir, en une longue année, sinon redorée, du moins très honorablement rajeunie pour accueillir nos Seigneurs les infirmes.

Dernier palier en l'ascension de la céleste colline où nous attend tous la Mère de Miséricorde pour l'ostension définitive de son Fruit bénit, repos passager à l'heure où ils émergent des soucis d'une vie souvent surmenée, la maison de la montée Saint-Barthélemy n'est-elle pas pour eux prédestinée ?

On le pensera peut-être si on veut bien nous suivre en ces

quelques notes sur le logis et son histoire, — sur le rayonnement qu'il exerça de 1830 à 1860, — sur le secret de sa vie intérieure.

LE LOGIS

Ecoutons d'abord Madame Sainte-Marie Perrin en sa vie de Pauline Jaricot nous le situer un peu au-dessus de l'escalier ou montée des Chazeaux :

« Une dégringolante ruelle bitumée, à paliers, bordée par un escalier à rampe de fer, qui suit d'un côté les maisons. Portes basses, maisons basses comme d'un village, le chat y dort sur un seuil gris. Dans le milieu de cette trémie, une rigole dans le bitume indique aux eaux ménagères de se concentrer et de couler par là vers les égoûts d'en-bas...

« D'en haut la montée des Chazeaux, c'est ce puits d'ombre au-delà duquel la masse quadrangulaire de la Primatiale, noire et belle, se dresse sur la ville emmêlée ; c'est la source obscure de cette ténèbre humide qui monte sans cesse de la rampe, et où l'on va, le cœur hésitant, descendre et se perdre. La montée des Chazeaux vue d'en haut est sombre. Prise d'en bas, c'est la lente ascension vers le jour, vers le soleil (1). »

De part et d'autre de la montée si pittoresquement décrite, deux bâtiments anciens de bon style et d'assez grand air composent notre voisinage. A gauche de l'escalier, faisant presque face sur la montée Saint-Barthélemy à l'entrée de Lorette, la Maison des Chazeaux, ancien hôtel Belle-Grève construit au XVI^e^ siècle, par Pauli Benedittì pour François Mandelot, gouverneur de Lyon. Ce sont les armes du gouverneur et celles de sa femme Eléonore Robertet, qui surmontent encore le portail latéral de l'hôtel, tandis que l'écusson a été martelé au-dessus de l'entrée principale au cintre relevé de deux élégantes colonnes.

Acquis en 1627 par les Dames de l'abbaye royale de Chazeaux

---

(1) Nous ne renverrons pas constamment à la *Vie*. Qu'il nous suffise de dire une fois pour toutes qu'elle fut notre principale source, et que nous n'avons guère fait qu'exprimer du petit volume si dense ce qui venait à notre sujet. Quelques précieuses indications nous ont été fournies aussi par M. Martin Basse, rédacteur au *Salut Public*, à l'obligeance duquel nous tenons à rendre hommage en disant ici notre reconnaissance.

ou Chazotte en Forez, l'hôtel en prit le nom. Successivement hôpital militaire, dépôt de mendicité, il constitue aujourd'hui la plus extrême annexe vers le Nord de l'hospice de l'Antiquaille.

Faisant face à Belle-Grève de l'autre côté de l'escalier, aujourd'hui également en bordure de la montée Saint-Barthélemy, l'hôtel de Villars. Actuellement siège de l'œuvre dite des Convalescentes, il abrita quelque temps au siècle dernier le grand Séminaire. Mais nous aurons à y revenir; car il fait partie de cet ensemble d'acquisitions par lesquelles la sainte emprise de la famille Jaricot conquit la colline à Notre-Dame.

La maison et les terrasses de Lorette sont contiguës au jardin du Rosaire qui en formait autrefois le « clos ». Ce clos s'élevait sur les pentes de la colline jusque vers le plateau de Fourvière où il voisinait avec la chapelle et avec le petit domaine de la maison de Nazareth située sur l'emplacement de la sacristie actuelle. Du côté de Saint-Paul, le clos était adjacent à la grande bâtisse des Récollets, que le pèlerin descendant par les jardins contourne à la sortie et longe à main gauche sur la montée Saint-Barthélemy dès qu'il a passé le portail.

Avant de porter le nom de Lorette et, dans la désignation populaire, celui de maison et clos Jaricot, l'habitation porta longtemps le nom de logis Bréda ou de Bréda. Une colonie de Juifs originaires de la ville hollandaise de ce nom y aurait fondé ou fréquenté jadis une synagogue, et c'est sur son emplacement qu'au début du XVI[e] siècle se serait élevée la demeure. Ce qui est certain, c'est qu'au siècle suivant M. Deville, vicaire général du cardinal Alphonse de Richelieu, archevêque de Lyon, propriétaire du lieu, y découvrit un grand médaillon en cuivre de six pouces de diamètre, aujourd'hui perdu, mais dont le Père Ménétrier nous a conservé en son *Histoire de Lyon* (p. 220) une reproduction gravée.

En voici, d'après Fortis, une brève description :

A l'avers, encadrant un buste à tête rasée et laurée portant fourrure autour du cou, quatre mots hébreux; et, au-dessous du buste, l'inscription :

HUMILITAS
TAPEINÔSIS

De plus, une légende hébraïque de deux lignes encercle l'effigie; tandis que trois mots brefs s'alignent en face des lèvres.

Au revers, un creux entouré de la légende :

POST TENEBRAS SPERO LUCEM FELICITATIS. IUDEX DIES ULTIMUS.
D. III. M.

Dans le personnage, Ménétrier croit reconnaître Louis le Débonnaire. La médaille, frappée à l'occasion de la fondation d'une synagogue, en porterait la date (D. III. M. = *die tertia maii*), et témoignerait de la reconnaissance et de l'humble soumission (*humilitas*) du ghetto lyonnais envers l'empereur. Cette conjecture est basée tout entière sur une longue lettre, citée par l'historien, où l'archevêque Agobard se plaint en termes très pressants à Louis le Débonnaire des faveurs accordées par ses gouverneurs, Guerric, Frédéric et Evrard, aux Juifs de Lyon et de la persécution exercée par ceux-ci sur les fidèles.

Quant à la traduction proposée par Ménétrier, il est impossible de la vérifier, tant semble défectueuse la reproduction du graveur, qui paraît avoir ignoré le grec aussi bien que l'hébreu. Ce n'est que grâce à son correspondant latin que peut se restituer le mot *Tapeinòsis*. Quant au texte hébreu, quelques bribes à peine en ont paru déchiffrables à deux de nos meilleurs hébraïsants. Il y est question de « jugement », de voir la lumière (« j'ai vu ta lumière »): ce qui pourrait suggérer l'idée de conversion; mais aussi celle d'initiation cabalistique.

La voie demeure ouverte aux conjectures ou aux recherches.

La maison de plaisance qui s'éleva sur l'ancienne synagogue était assez délabrée lorsqu'en 1831 Pauline Jaricot l'acquit de la famille Frèrejean. Les réparations durèrent deux ans; guère plus qu'aujourd'hui.

« *Scopis mundata et ornata* », la maison le fut donc longuement et pleinement. Cela s'imposait sans doute ; et les *scopae* n'étaient pas toutes de même sorte. N'avait-elle pas en 1595, lors d'un voyage de Henri IV, abrité celle qu'on nommait la belle Gabrielle, tandis que le prince était descendu en face, à Belle-Grève, chez le gouverneur Mandelot? Ce n'était pas la première fois du reste que les Chazeaux recevaient un hôte royal. Déjà Henri III y avait été reçu, mais avec moins d'apparat et de monde, étant venu se divertir à Lyon et « manger des melons de la vallée du Rhône ». Cette fois encore le logis d'en face hébergea une partie de la suite royale.

Pauline était-elle informée de ces visites? Elle n'eût vu alors dans son acquisition que le premier acte d'un grand dessein qu'elle poursuivit durant toutes ses années heureuses : celui d'exorciser et de consacrer toute la colline du vieux Forum païen. La maison de Bréda devint maison de Lorette: une chapelle y

fut ouverte à l'étage inférieur dans la pièce éclairée par la grande baie à grille. Et sur le fronton, à la place même où elle se lit aujourd'hui, exactement restaurée sur les traces anciennes, l'invocation s'inscrivit : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ». On était en 1833, à vingt ans de la définition; l'inscription attira plus d'un ennui à Mlle Jaricot. Contre toutes les attaques, en dépit du scandale des pharisiens, elle la maintint. Elle ne se regardait pas comme chez elle à Lorette : Marie était maîtresse de céans.

Le 15 août 1833, Pauline y entra, et avec elle six des quinze jeunes filles, anciennes hospitalières de l'Hôtel-Dieu, qu'elle avait prises à sa charge en 1830, à la suite des bouleversements introduits dans l'administration par la Révolution de Juillet. Les autres ou avaient rejoint leur poste d'infirmière ou étaient entrées dans la congrégation naissante de Saint-Régis.

Pauline Jaricot a 34 ans. Il y a quinze ans qu'elle eut la première initiative de ce qui est devenu depuis la Propagation de la foi. Elle est alors en relations d'aide mutuelle avec le Conseil de l'œuvre, auquel elle offre et qui accepte la collaboration de ses associés du *Rosaire vivant*. Pour cette dernière œuvre, elle a obtenu l'année précédente, 2 février 1832, deux brefs d'érection canonique. Les associés, depuis six ans que l'œuvre a débuté, sont déjà près d'un million, unis dans la récitation et la méditation des mystères du Rosaire pour la conversion des pécheurs et la conservation de la foi.

La préparation des circulaires mensuelles et leur expédition, la caisse entretenue par les minimes cotisations et destinée à la distribution de chapelets, médailles et livres de piété, l'emmagasinement de ces objets exigent toute une installation ; et ce sont principalement les bureaux du Rosaire qui occupent le premier étage de la maison, tandis que Pauline se blottit dans un coin contigu à la chapelle et que ses compagnes se serrent au second. La correspondance avec les missions est restée très active et il n'est guère d'œuvre catholique à sa portée à laquelle cette fille de commerçant lyonnais ne s'intéresse et ne prête son efficace appui.

Il n'est pas dans notre dessein de refaire la vie de Pauline Jaricot, mais seulement de rappeler les souvenirs qui s'attachent à la maison de Lorette.

A peine Pauline était-elle installée, ou plutôt à peine avait-elle installé Notre-Seigneur dans sa demeure, que celle-ci eut à subir le feu de la guerre civile.

1832 et 1833 avaient eu leurs émeutes. Mais les journées d'avril 1834 (9-15 avril) furent des journées de véritable combat qui firent cinq cents victimes. De la Croix-Rousse, les ouvriers ont gagné toute la partie Nord de la ville. Leur drapeau flotte sur Saint-Polycarpe, Saint-Nizier, et leurs troupes occupent Fourvière et Saint-Irénée. Contre eux, l'artillerie de l'armée régulière s'est établie au pont Tilsitt, tandis que par Saint-Just l'infanterie cherche à tourner leurs positions de Fourvière.

Lorette se trouve ainsi prise entre deux : belle cible aux feux de la Croix-Rousse, ce « château » remis à neuf ; tandis que, soupçonné par la batterie de Tilsitt d'être occupé par les « Voraces », il attire ses boulets incendiaires. L'un d'eux, perçant le toit, vient éclater contre les parois intérieures.

Pendant ce temps, les habitants sont réfugiés dans le souterrain romain, dont l'ouverture, au bout de la terrasse, près de la maison du jardinier, pénètre dans la colline. Le tabernacle y a été transporté avec le Très Saint Sacrement en une croisée du souterrain qui forme un étroit transept : Pauline, malade à la mort d'une crise de cœur, est étendue tout auprès sur son matelas. C'est elle qui dirige tout et donne cœur à tous. Une bonne quinzaine de personnes l'entourent : outre ses « filles » de Lorette, sa nièce Perrin, deux domestiques de sa sœur et deux femmes du voisinage, dont une actrice qui trouve là son premier appel à la conversion.

On passe quatre jours en ces Catacombes. A traverser la terrasse pour aller au ravitaillement, on s'expose au tir au lapin des postes de la Croix-Rousse. Il faut le tenter pourtant : et, le second jour, les deux domestiques se risquent jusqu'à l'office de la maison pour en rapporter pain et miel.

Le calme est revenu. Douze années de relative prospérité vont suivre. C'est alors, en 1846, au retour d'un pèlerinage à Rome et à Mugnano, que Pauline, en reconnaissance de sa guérison, fait élever à sainte Philomène, par l'architecte Chenavard, la chapelle aujourd'hui encore ouverte à la piété des pèlerins. Ce fut, entre la chapelle d'Ars, également en construction, et celle de Pauline, une course de vitesse, où les maçons d'Ars, stimulés par le saint curé, gagnèrent de peu ceux de Lyon. Le petit édifice Renaissance est une réplique de celui qui, à Mugnano, abrite la châsse de la sainte. Pauline y installa la statue de cire avec la relique rapportée par elle de Mugnano et que, durant le re-

tour, elle avait mise à la place d'honneur sur la banquette de fond de sa voiture.

En 1848, la maison fut réquisitionnée comme « chantier national » et les arbres du clos furent abattus par les ouvriers en quête de travail.

Déjà, du reste, s'était produit le désastre financier qui devait peser si lourdement sur les dernières années de Mlle Jaricot. On sait comment sa confiance, captée par la famille Allioud, fut indignement trompée par un escroc de grande envergure, Gustave Perre, avec qui les Allioud l'avaient mise en relations. Elle vit alors, en quelques mois, monter, à frais énormes, puis se fondre dans la débâcle, une affaire où elle avait cru entrevoir, avec du travail assuré à de nombreux ouvriers, de beaux profits destinés à soutenir des œuvres chrétiennes en leur faveur. Elle continua d'occuper la maison de Lorette, où elle vécut jusqu'à sa mort en vraie pauvresse, assistée seulement de quatre fidèles compagnes. Nous dirons comment elle défendit son bien jusqu'au bout contre les offres de gens trop intéressés.

Après la catastrophe, suivie de quelques espoirs, de relèvement bientôt évanouis, après deux années d'efforts inouis, de voyages, pour chercher à reprendre son généreux dessein, non plus sur le pied d'une *affaire*, mais d'une *bonne œuvre*, Pauline vint se fixer de nouveau à Lorette.

Ce fut durant ces années d'épreuves que prit naissance le passage de Sainte-Philomène. En quête de ressources, moins pour elle-même que pour désintéresser, pour aider tout au moins, les petits créanciers entraînés dans sa ruine, Pauline imagine d'exploiter sa situation en offrant à travers son clos un accès raccourci vers Fourvière. Petit moyen, le sou du péage, grâce à la piété lyonnaise, lui rapporterait, bon an mal an, de quatorze à quinze mille francs, s'il ne lui était âprement disputé par des mitoyens et contesté par d'autres.

La propriété de Lorette fut achetée pour 135.000 francs par la Commission de Fourvière, en 1863, l'année qui suivit la mort de Pauline. Le prix servit à couvrir une partie des dettes dont le reste — 200.000 francs environ — fut acquitté ultérieurement par ses petits-neveux.

Depuis, la maison reçut les Capucins des Brotteaux, qui l'occupèrent jusqu'en 1901 et firent construire à l'arrière, perpendiculairement au corps de logis, la chapelle d'aujourd'hui. Comme l'abbé Rousselon, l'aumônier d'autrefois, avait assuré

en même temps le service de la chapelle intérieure et de celle de Sainte-Philomène, les Capucins furent eux aussi les desservants de Sainte-Philomène, où leur confessionnal était fort fréquenté.

A part quelques déplacements de cloisons et l'adjonction d'une cage d'escalier sur la face ouest, à l'angle de la chapelle, la maison, simplement restaurée, a gardé son aspectd'autrefois : vestibule clair, accueillant, non sans cachet ; escalier de l'étroite tour ; chambres restées gaies et familiales sous les poutres de leurs plafonds à la française, malgré la disparition des tapisseries aux fleurs enrubannées et l'intrusion discrète de quelque « modern confort », gardant surtout la joie de leur incomparable vue.

Les locataires de Lorette auront la jouissance des belles terrasses. Quant au clos, devenu — on le sait — Jardins du Rosaire, il assure à la Basilique son cadre ou son piédestal de verdure pour qui la contemple d'en bas, en même temps que la décence et la tranquillité de ses abords. Le passage à travers les jardins est demeuré payant, comme aux dernières années de Pauline ; et le petit sou du péage, devenu gros sou depuis l'an dernier, sert aux frais d'entretien, tout en marquant l'allégeance des pèlerins engagés sur le terrain de Notre-Dame.

LE RAYONNEMENT

A l'époque où sa compatriote, Mme Récamier, exerça de façon si extraordinaire la séduction de sa bonne grâce, Mlle Jaricot prit sur la société chrétienne d'alors une influence également incroyable. On reste surpris, en lisant sa vie, de la voir mêlée à tant d'affaires religieuses de portée non pas locale, mais très large et même universelle.

La Propagation de la Foi et le Rosaire sont les plus connues et suffiraient à sa gloire ; mais combien d'autres : fondation de la Sainte-Enfance, de l'Institut des Dames du Cénacle ; établissement en France des Frères de Saint-Jean-de-Dieu ; revision des règles des Ursulines de Chavagnes (Vendée)...

Une autre femme, vers la même époque, peut seule lui être comparée. Comme elle, assez dépourvue des grâces extérieures — de celles du moins qui ne rejaillissent pas sur toute la personne, d'un esprit supérieur et d'une conversation pleine de

charme —, Mme Swetchine fut, elle aussi, dans un milieu plus brillant et par d'autres méthodes, l'inspiratrice ou le soutien d'œuvres sans nombre. Pauline la rencontra-t-elle dans le séjour de trois mois qu'elle fit, en 1850, au Bourg d'Iré, chez le comte de Falloux ? La chose vaudrait la peine d'être éclaircie ; car les deux femmes ne purent que s'apprécier et s'aimer, reconnaître que sous des dehors différents, le même esprit les animait, la même droiture de foi et pureté d'intention.

A la rue Saint-Dominique, comme à l'observatoire de Bréda, le secret de cette influence ne fut-il pas le rayonnement d'un Tabernacle devant lequel monte la garde une âme de prière et de souffrance ?

Du rayonnement exercé par Lorette, ne retenons que ce qui vient à notre monographie : l'aspect qu'en prit naturellement le logis durant la vie de Mlle Jaricot ; et la constitution progressive de la colline en fief de Notre-Dame.

C'est une vraie petite communauté qui vit à Lorette, aux entours de 1840. Pauline a rêvé d'une « Compagnie de Marie », à la fois adoratrice et apostolique. L'idée, jamais réalisée, en fut longtemps nourrie, étudiée, préparée. Aussi est-ce une véritable vie religieuse que l'on mène en commun. Mme Sainte-Marie Perrin nous en donne la description :

« A Lorette, tout le monde se lève à 4 h. 1/2 le matin. Chaque personne a des attributions séparées et met en pratique la maxime de Pauline Jaricot : « Celui qui travaille dans l'ordre travaille selon Dieu ». On y confectionne des ornements d'église. Une famille garde, dans le Jura, telle aube de dentelle faite et donnée par Pauline. Elle écrit sans cesse, dirige de près ou de loin les associées du Rosaire ; elle compose pour elles de longues circulaires qui sont communiquées chaque mois à tout un monde dispersé de pieuses personnes. Elle reçoit chaque dimanche les associées de Lyon. Ce sont surtout de pauvres filles, des ouvrières, des tisseuses, des ourdisseuses, des parfileuses d'or, des domestiques. La vie des travailleuses, à cette époque, est dure et confinée. Pauline leur ouvre les grands jardins de Lorette et leur y fait porter des repas, que ces femmes sont aises de prendre sous les beaux arbres. La vie est très simple dans cette maison, volontairement pauvre. A chaque repas, une part est gardée, que l'on appelle « la part de la sainte Vierge », et qui est remise, à tour de rôle, à un mendiant. Aucun luxe, même en cette période de prospérité. La petite Marthe Chartron, la

fille de Marie-Laure, vient souvent voir sa tante, qui la reçoit « dans un grand fauteuil de paille devant son bureau ». Le seul bel objet de cette grande maison, c'est un grand Christ d'ivoire. « Ma tante, dit cette petite fille, quand j'arrivais, me faisait tout de suite monter sur sa commode pour embrasser le crucifix. »

Mais les affiliées du Rosaire ne sont pas seules à venir goûter à la paix et aux grâces de Lorette. Ce n'est pas seulement la correspondance (1) qui afflue de « toutes les plages », comme dira la brave Marie Dubouis, cette âme exquise adressée par le Curé d'Ars à Pauline comme soutien et confidente autant que comme servante ; les visiteurs viennent aussi nombreux de tous pays et de toutes qualités.

Missionnaires d'abord ou futurs missionnaires.

« On savait le chemin de la montée de Fourvière, écrit le Père Philpin de Rivière, s. j. Les Vicaires apostoliques, les missionnaires de toute couleur le connaissaient, sans préjudice pour l'administration plus officielle du Conseil ». Mgr Charrier y vient raconter le quasi-martyre auquel il a été si près de succomber.

Le jeune Perrin et le jeune Barnier inaugurent ou renouvellent la tradition des « partants », qui viennent faire bénir à Fourvière leur vie de missionnaire.

A ce dernier, alors tout petit garçon, Pauline a demandé un jour, au sortir du sanctuaire : « Joseph, à quoi pensais-tu tout le temps de la messe ? » Et l'enfant, après quelque hésitation : « Quand je serai grand, je voudrais dire la messe. — Non seulement tu seras prêtre, avait repris Pauline tenant respectueusement les deux petites mains, mais religieux et missionnaire. Rappelle-toi : je te demande de dire pour moi ta première messe. »

Le Père Joseph Barnier, mort à Marseille en 1900, deux jours après son retour de Syrie, a laissé assez grand souvenir dans notre mission pour mériter d'être signalé parmi les hôtes de Lorette.

Quant au Père Perrin, le propre neveu de Pauline, il fut

---

(1) Toute cette correspondance — « des monceaux de lettres » — fut en 1853 brûlée sur l'ordre de Pauline, qui voulait à tout prix détruire tout ce qui eût pu ou la glorifier ou desservir le prochain.

également dans la Compagnie un des bons ouvriers de la mission du Maduré.

Parmi les visiteurs illustres, nommons, un peu au hasard : Mgr de Forbin-Janson et le cardinal de Villecourt, l'un en 1842, l'autre en 1858 ; le Père Querbes, qu'elle avait connu vicaire à Saint-Nizier et auquel elle rapporta de Rome le bref *Cum cælestis*, approuvant son institut des Clercs de Saint-Viateur ; Jean-Marie Colin, qu'elle-même aborda un jour dans les rues de Lyon alors que, vicaire à Cerdon (Ain), il était travaillé de désirs apostoliques, sans arriver à se décider. L'ayant prié de venir à Lorette : « Vous avez reçu tant de grâces, lui dit-elle, et vous hésitez ! ». L'année d'après, la Société des Maristes était fondée.

D'autres fondateurs encore : le Père Chiron, initiateur de la Congrégation de Sainte-Marie de l'Assomption pour l'hospitalisation des aliénés ; la Mère Eugénie Pelletier, restauratrice du Bon-Pasteur ; le bienheureux Père Eymard.

Enfin, de tous, l'hôte le plus apprécié sans doute : saint Jean-Baptiste Vianney.

Quand il ne tient plus en sa cure d'Ars, il part de nuit, rejoint la Saône à Neuville et arrive à Fourvière de très bon matin. On le voit alors apparaître à Lorette après sa messe. Il accepte parfois — pas toujours — une tasse de lait et un très petit morceau de pain. De Lorette il ira en ville commander chez un joaillier des Terreaux ou en quelque grand magasin de soierie ce qu'il y a de plus beau pour sa modeste église ; puis de l'autre côté du Rhône, à la chapelle expiatoire, il sollicitera une fois de plus du saint Père Léonard, le franciscain auquel il confie son âme, la permission de se retirer dans la solitude pour y pleurer sa pauvre vie. Refusé une nouvelle fois, il repartira à pied pour Ars, où il arrivera tard dans la nuit.

Mais, avant de descendre à ses affaires, le bon saint s'attarde quelques instants au parloir de Mademoiselle Jaricot. Celle-ci lui dit ses difficultés, les inquiétudes de l'abbé Rousselon, l'aumônier, saint prêtre dont l'humilité attendrissait le bon M. Vianney. « Il se voit comme un animal immonde au pied de l'autel, disait Pauline. — Précieuse grâce, précieuse grâce, repartait en pleurant le saint curé. Que ne la recevons-nous, nous aussi ! »

« Nous sommes souvent, l'abbé et moi, dans le cas de travailler ensemble (au bureau du Rosaire) ; une porte voilée et grillée sépare les cabinets où nous sommes. Alors cela l'in-

quiète. — C'est à tort qu'il se fatigue. Vos deux anges gardiens sont les gardiens des deux cœurs. Quand on cherche Dieu, qu'on va droit à Lui, on n'a rien à craindre. »

« Mon Père, nous habitons une maison qui ressemble à une espèce de château ; n'est-ce pas une chose opposée à l'Evangile ? — Je ne vois pas que cela non plus doive vous fatiguer. »

Mais si Pauline parlait de ses peines, ce n'était pas en geignante qui cherche à apitoyer. Ce qu'elle cherchait auprès du saint d'Ars, c'était loyalement la force de les porter. Nous pouvons en croire le saint lui-même. Un jour, du haut de la chaire paroissiale, il parlait de la souffrance et de la résignation. Soudain, il s'interrompt: « Ah ! mes frères, je connais, moi, une personne qui sait bien accepter les croix, des croix très lourdes, et qui les porte avec amour... C'est Mademoiselle Jaricot. »

Beaucoup plus de place que les doléances, tenait, en ces rares entretiens ce qui occupait uniquement le cœur des deux interlocuteurs : l'amour du Bon Dieu et sa gloire à procurer, les besoins de M. Vianney pour sa paroisse et sa *Providence*, les projets de Pauline, son zèle pour sainte Philomène, et encore ce zèle de l'Immaculée et de sa colline dont il nous reste à dire quelques mots.

Ce n'était pas la première fois que la famille Jaricot prenait pied sur la colline, lorsque Pauline acheta la maison de Bréda. Déjà deux acquisitions de sa sœur Sophie Perrin avaient inauguré la sainte emprise. Sainte dès lors : car il semble bien qu'un motif de charité ou de piété l'ait inspirée dans les deux cas. La petite maison de Nazareth dont le propriétaire, Dalin, tenait le prix très haut aux chapelains du sanctuaire soucieux d'agrandissement, fut, sur les instances de Pauline, louée d'abord, puis acquise par Mme Perrin pour 60.000 francs, un joli prix pour l'époque. L'abbé Jaricot, frère aîné de Pauline, « Maître spirituel » de l'Hôtel-Dieu, s'en servit, à l'occasion, de maison de repos pour ses infirmières.

L'autre immeuble eut une destination semblable. Dans la maison des Convalescentes, avec laquelle nous avons fait connaissance plus haut, le maître spirituel établit ou rétablit le noviciat de ses hospitalières qui, avec bien d'autres, avait sombré dans la Révolution. Le noviciat fut quelque temps florissant. Puis, de nouveau, la Révolution de juillet le dispersa, et c'est avec

ses débris, nous l'avons vu, que Pauline ouvrit la maison de Lorette.

Du jour où l'inscription à l'honneur de l'Immaculée-Conception brilla au frontispice de sa demeure, ce fut une prise de possession. La colline devait être consacrée à Marie, et Pauline s'emploierait activement à en écarter les guinguettes et autres lieux buvants et dansants qu'attiraient, avec la vue et le bon air, les ombrages de Fourvière. Elle aurait à cœur d'entourer sa Mère Immaculée d'une enceinte de maisons religieuses.

« Il n'existait, que je sache, écrit-elle, aucune communauté sur la colline de Fourvière, quand notre bon et puissant Maître daigna se servir de sa très pauvre servante, Sans l'aide d'aucun journal, d'aucun secours étranger (celui que me prêtèrent mon père et ma sœur n'est pas un secours étranger), je réussis à écarter de ce lieu l'ennemi de ma céleste Mère et à grouper à ses pieds différentes familles religieuses pour l'honorer. »

Nous ne pouvons oublier nos propres dettes envers Mlle Jaricot.

Mme Sainte-Marie Perrin dit seulement que les Jésuites lui durent le terrain sur lequel ils bâtirent. Quelques documents exhumés de nos archives et dus à l'obligeance du Père Procureur de province nous permettent quelques précisions.

« Le 20 février 1841, par acte chez Me Berloty, M. J.-B. Perreyve a vendu à Madame Geneviève Jaricot, veuve de Monsieur Perrin, et à Monsieur Amable Dubourg, prêtre, demeurant à Lyon, rue Sala, toutes les propriétés qu'il possède à Lyon, quartier de Fourvière, pour le prix de deux cent mille francs. Madame Perrin s'est ensuite désistée. » Un état d'hypothèques de 1869 spécifie les limites, qui englobaient le terrain actuel des chapelains et le nôtre (1).

---

(1) Ce domaine avait été constitué par la réunion de deux lots, ayant respectivement une superficie de 8 *bicherées* et 4 *bicherées* un tiers (la bicherée = 42 ares), successivement acquis par le même J.-B. Perreyve quarante ans auparavant. Il y avait adjoint en 1806 une maison et un jardin d'un dix-septième de *bicherée*. Le plus important des lots, provenant de la « Chantrerie » de Fourvière avait été vendu à titre de bien national, le 3 février 1791 « à la chaleur des enchères et à l'extinction des feux » (On entend par feux, en matière d'adjudication, de petites bougies qu'on allume pendant les enchères, qui doivent durer chacune au moins un demi-quart d'heure, et dont la durée de combustion limite le temps ouvert à la surenchère). Jean-Baptiste Perreyve, grand-père de l'abbé Henri Perreyve (voir Lettres d'H. Perreyve, Téqui, 1910, première lettre), était resté adjudicataire à la onzième bougie pour la somme de 14.500 francs.

Les Visitandines ont à Mademoiselle Jaricot même obligation pour leur couvent actuel. Dans la *Vie* sont racontées ses démarches pour tirer d'affaire la communauté endettée par l'achat de la propriété des Lazaristes contiguë à la sienne. Pauline était alors en route vers Rome. Prévenue durant un arrêt à Chambéry, elle prit toutes dispositions auprès de son notaire pour faire acquérir le domaine à son compte. Plus tard, elle arrangerait les affaires des religieuses.

Elle revendit les *Lazaristes* quatre ans plus tard (1839), à perte bien entendu ; et ce fut au profit des Frères des Ecoles chrétiennes. Quelques clauses de son accord avec le Frère Bernardin témoignent assez de ses intentions. Comme elle se réserve certaines parcelles, elle stipule en même temps qu'elles ne pourront être vendues par elle ou ses héritiers qu'aux Frères ou à des personnes agréées par eux. Sur le fronton ou l'entrée principale serait gravée l'inscription de Lorette : « O Marie conçue sans péché », et l'église serait sous le vocable de sainte Philomène. On sait avec quelle fidélité les Frères ont respecté ces volontés. Ils surent du reste, dans la détresse des dernières années, témoigner généreusement leur reconnaissance à l'égard de leur bienfaitrice.

Déjà en 1830, la grande esplanade qui fait face à Fourvière avait été vendue à bas prix par le père de Pauline, Antoine Jaricot, à une amie de sa famille, Claudine Thévenet, pour y bâtir une Providence ; et ce fut l'origine de la communauté et de la congrégation de Jésus-Marie.

Le Cénacle ne doit pas à Pauline sa situation privilégiée. Le Père Henry Perroy a raconté comment le dévouement d'un homme de bien, le petit bossu de la place Saint-Côme, se rencontra avec le savoir-faire et la sainteté de l'humble Mère Couderc pour acquérir à la jeune congrégation cet emplacement hors-pair. Il semblerait même, d'après son récit, que, plus ou moins consciemment, Pauline et sa sœur furent ici en concurrence avec les religieuses de Saint-Régis. Mais il ne faut pas oublier que c'est grâce aux deux sœurs, et presque contre le gré premier des religieuses, que celles-ci avaient pris pied sur la colline, dans l'inconfortable maison des Chazeaux, d'où elles gagnèrent, trois ans après, leur nid définitif. Madame Perrin donna du reste au Cénacle mieux qu'un abri, sa propre fille.

Il faudrait signaler encore la grande bâtisse des Récollets, acquise par Pauline, et où elle tenta d'installer les Frères de

Saint-Jean-de-Dieu ; le couvent de la Compassion, auquel elle donna plusieurs de ses filles comme religieuses, si toutefois elle ne l'aida pas aussi à se loger sur la montée. Et sans doute n'avons-nous pas épuisé la liste des communautés de Fourvière qui lui doivent leur établissement. Pauline, on le voit, pouvait se réjouir : sa bonne Mère était bien entourée.

L'orgueil de posséder ou de contrôler la propriété — terrain et immeubles — de tout un quartier ne dut même pas effleurer cette âme. Dieu y eût, en tous cas, pourvu.

En ce sol de Fourvière, devenu par elle colline de Marie, un vieux mendiant s'était comme incrusté. Depuis de longues années, il faisait partie du paysage au sommet de la montée des Chazeaux, non loin de l'entrée de Lorette. Il était le génie du lieu.

Intoxication des feuilles socialistes ou simplement fatigue de l'entendre trop souvent nommer, cet homme l'avait prise en grippe.

« Quand il la voyait poindre, écrit Mme Sainte-Marie Perrin, il se réjouissait. Elle arrivait si lentement qu'il avait tout le temps de l'injurier à l'aise. Et il déversait sur elle une rigole d'insultes à peu près comparable à celle qui coulait là. « Avare » et « bigotte » en formaient les points fixes, et il brodait. Pour ce mendiant, Mademoiselle Jaricot recélait chez elle des trésors, et elle n'en donnait pas aux pauvres, parce qu'elle avait le cœur dur. « Ah ! la voilà, l'hypocrite ! », s'écriait-il. Maria disait : « Pauvre Mère, ne passons pas par là ! ». Mais Pauline répondait : « Pourquoi donc pas ? ». Il y avait d'autres chemins, le Gourguillon, la montée des Epies, mais jamais une seule fois, sans nécessité, et quoique cela lui fût toujours insupportable, elle ne se détourna de ce chemin de l'humiliation. Le vieux mendiant finit par lui écrire. Nous avons son billet sur un papier pelure ; il déclare qu'il espère en la République pour raccourcir cette vieille coquine qui fait payer un sou aux gens qui passent chez elle.

« Pauline reçut le papier et le garda précieusement. »

Cette montée des Chazeaux symbolise assez bien, nous allons le voir, les dernières années de Pauline, son ascension.

LE SECRET DU LOGIS

Ce n'est pas du rôle de Pauline dans la fondation de la Propagation de la Foi qu'il sera ici question. Sur ce rôle, ceux-là même qui, dans une circonstance douloureuse, ne lui rendirent pas, croyons-nous, pleine justice, ont prononcé le mot, sinon définitif, le meilleur du moins à redire encore aujourd'hui : « Le bon Dieu sait ce qui s'est passé, s'Il juge à propos que les hommes sachent à qui revient le titre de fondateur, Il le fera connaître », écrivait M. Terret, longtemps président du Conseil de l'Œuvre. Et un autre, qui lui avait également fait opposition : « Il se peut, mon ami, que nous nous soyons trompés ». Nous espérons, nous aussi que Dieu fera connaître le mérite de sa servante et son rôle à l'heure où il ne sera plus question de rivalité avec d'autres bons serviteurs, dont il faut dire aussi *quorum laus est in ecclesia*.

Quand on aurait fait la part des torts mutuels, du subtil amour-propre qui se glisse en nos dévouements les plus vrais, la part des malentendus, celle du temps et des événements parmi lesquels grandit Pauline et qui, forcément, lui avaient laissé leur empreinte (émotivité excessive et peut-être une certaine incapacité à s'éclairer des conseils d'autrui), il reste du mystère dans cette vie.

Comment Pauline, par ailleurs avisée en affaires, se laisse-t-elle si longtemps illusionner sur le compte de Gustave Perre ; pourquoi, jusqu'à sa mort, toutes les tentatives pour la tirer d'affaire manquent-elles, alors qu'elle disparue, par pur dévouement pour sa mémoire, ses neveux paient sans tarder, jusqu'au dernier centime, toutes ses dettes ; pourquoi cette incompréhension, cette dureté apparente de tant de gens de bien ? Il faut, de toute nécessité, croyons-nous, y voir la main de la Providence.

Que sont, après tout, les quelques dizaines d'associés qu'elle apportait à l'œuvre quand, le 3 mai 1822, un Conseil de catholiques notables adoptait son idée et l'établissait sur de nouvelles bases ; qu'importent son initiative et le plan qu'on lui emprunte ? Tout cela ne se fond-il pas dans le grand courant catholique, comme Rhône et Saône à l'horizon mêlent leurs eaux ? Tout cela n'est-il pas de droit bien d'église ? Sa plus

grande gloire sera d'être adopté plus tard par la Hiérarchie et absorbé dans la grande œuvre de la Propagande Romaine.

Qui travaille sincèrement pour l'Eglise a renoncé à ses droits d'auteur.

Mais beaucoup plus que de ressources d'argent et d'organisation, l'œuvre naissante avait besoin de prières et de souffrances. Mise de fonds tout anonyme, dont Dieu seul sait la valeur et souvent l'existence.

C'est ici que les murs de Lorette devraient livrer leur secret. Murs de la chambre d'infirme : nous y avons vu naguère un maître de l'enseignement supérieur parisien, nullement féru de démonstrations pieuses, s'y agenouiller dans les décombres et prier. Ni ostentation, ni respect humain : mais geste naturel d'émotion au souvenir des dernières souffrances de Pauline. Murs de la chapelle surtout. « Elle y établit une adoration perpétuelle, écrit son historien, et décréta que l'on n'y chantera rien. Ce sera un sanctuaire silencieux. Puis elle demanda et obtint la permission d'habiter une chambre qui donne sur ce sanctuaire. »

« Je crois fermement, écrit-elle au cardinal Lambruschini, qu'à force de demeurer avec mon adorable époux, sa douceur vaincra mes emportements, et que ses vertus triompheront bientôt de mes vices. J'ai expérimenté déjà que ce qui est naturel dans la vie ordinaire perd son imperfection et se surnaturalise dans la compagnie de Celui dont toutes les actions humaines étaient divinisées. Pour obtenir de vivre ainsi sous les yeux de Jésus, j'accepterais toutes les conditions ! Je consentirais à ne plus voir personne, à ne plus sortir du tout, à coucher toute habillée, etc.

Si l'une de ses filles est obligée de supprimer son heure d'adoration, c'est toujours elle qui la remplace. Elle passe des heures dans la solitude de la chapelle. »

C'est l'œuvre propre de Dieu de nous conformer à son Fils souffrant. Sa Providence seule peut ici tout expliquer.

C'est peu que la mendicité pour cette héritière, dont la part de fortune s'éleva à plus d'un million et demi : le titre authentique qu'elle en possède dans le certificat d'indigence délivré au bureau de bienfaisance de Saint-Just lui est lettre de noblesse. C'est sous ce titre qu'elle le conserve précieusement sous enveloppe avec le billet que lui adressa le mendiant des Chazeaux, Une fille de Lyonnais, pour qui « billet échu ne sau-

rait rester en souffrance et un engagement pris ne pas être tenu », sera plus sensible au déshonneur de mourir insolvable. Ce fut sa hantise durant douze ans. Il lui fallut tout ce temps pour en savourer l'amertume et en accepter bien complètement la pensée.

Jusqu'au bout elle se raccrocha à l'espoir, et ce fut son sacrifice suprême, le plus sensible que Dieu pût lui demander, que d'en offrir en ses derniers jours la très lucide et généreuse acceptation. Souffrance d'autant plus sentie qu'elle est bien loin d'être chez elle de pur amour-propre. Ce sont ses créanciers, non les « gros », mais la cinquantaine de petites gens que sa propre faillite a mis à la gêne ou à la misère, qui l'inquiètent. Ce sont eux qu'elle défend : elle craint toujours qu'ils ne soient les sacrifiés des combinaisons qu'on lui propose.

La scène est poignante : elle se passe dans le salon-parloir de la maison, le 2 mai 1857, à 11 h. 1/2 du matin. Un conseil de personnes bien intentionnées s'y est donné rendez-vous. Composé de Monsieur le Curé de Saint-Just, du commissaire-séquestre et de quatre hommes d'affaires : en tout six personnes, il demande à Mademoiselle Jaricot de lui donner pouvoir pour la vente de son immeuble au prix de 100.000 francs. Il se charge en retour de la liquidation de ses dettes et lui assurera une rente convenable.

C'est donc pour Pauline la tranquillité de ses derniers jours assurée.

Mais elle voit ou croit voir dans les conditions du traité une sauvegarde insuffisante des intérêts de tous ses créanciers. Elle n'acceptera l'offre que si, personnellement, jusqu'au dernier, chacun de ceux-ci appose sa signature. Elle ne se juge pas le droit d'en sacrifier un seul à son propre repos, à l'avantage ou aux illusions des autres.

Le procès-verbal, longuement cité par Mme Sainte-Marie Perrin, s'anime et devient éloquent :

« Tout le monde signe, et M. le Curé quitte l'assemblée. Mais les autres restent, car Mlle Jaricot n'a pas signé. Ils la supplient d'ajouter sa signature. Mais elle s'y refuse : elle ne signera que lorsque tous ses créanciers auront signé.

« En vain, M. Liogier lui demande-t-il d'apposer au moins son cachet sur l'acte.

« Elle refuse, et comme on insiste, elle déclare hautement

que toute insistance est inutile, qu'elle ne signera rien. L'un de ces messieurs dissuade d'insister davantage.

« Ils promettent alors que si les offres qu'on va lui faire ne sont pas convenables, eux-mêmes formeront une autre société qui prendra en mains ses intérêts et exploitera Lorette.

« L'assemblée prend fin à une heure de l'après-midi. »

Pauline passa pour obstinée, orgueilleuse, intéressée peut-être : elle s'en tint à ce qui tout au moins lui semblait son devoir.

Ce qui lui dut être plus sensible que tout le reste ; elle apparut aux yeux du public comme l'obstacle à la réalisation des vues que la Commission de Fourvière avait dès lors sur son domaine pour aménager les jardins et l'accès de la basilique. Elle exploitait le pèlerinage avec son passage ; elle se refusait à toute transaction pour céder son domaine.

Ecrivant, quelque temps avant sa mort, une lettre de consolation au comte de Brémond, l'un des rares amis restés fidèles, elle faisait allusion à saint François-Xavier : « Il est mort désolé », disait-elle. La désolation des derniers jours se prolonge pour elle entre les murs de Lorette qu'elle ne quitte plus, passant seulement de la chambre à la chapelle.

Souvent sans doute, de son fauteuil d'infirme roulé jusqu'à la fenêtre, son regard se portait sur l'horizon. Ses compagnes ont raconté qu'aux jours où l'on vivait en petite communauté laborieuse, il arrivait d'apercevoir au loin la lueur d'un incendie. Alors Pauline prenait son chapelet et l'on récitait ensemble quelques dizaines pour les pauvres sinistrés.

Aujourd'hui encore elle contemple Lyon. « Elle a aimé cette ville, écrit Mme Sainte-Marie Perrin, comme elle a aimé la France, comme elle a aimé Rome. Une de ses dernières prières pendant sa longue maladie fut celle-ci : « Je vous bénis, mon Dieu, car vous m'avez élue pour la souffrance. Je veux tout, j'accepte tout, et ne vous demande que trois choses : le triomphe de l'Eglise, le salut de la France et la conservation de la foi dans toute sa pureté pour ma bien-aimée ville de Lyon.

« Elle regarde longuement la ville, les mains jointes. Les maisons dans la nuit présentent leurs petites masses. Et loin dans la plaine, vers le Dauphiné, la Savoie, dont les crêtes invisibles ne sont qu'une ligne pour le rêve, des lumières timides tracent de brefs chemins... Pauline Jaricot regarde la ville avec une grande tristesse, pousse un profond soupir, et puis regarde les

étoiles : « Que c'est beau, dit-elle. Et maintenant, c'est assez, Maria. Ramenez mon lit le plus près possible de la chapelle. »

Que de prières sont tombées ainsi sur la cité de ce balcon : sur Ainay, sur Bellecour, sur les Terreaux tout proches où elle vécut sa jeunesse et recruta ses premiers zélateurs, ce Lyon généreux qu'elle voudrait plus ouvert à ses sollicitudes sociales; sur la Croix-Rousse et la population laborieuse à qui elle a donné son cœur.

Puis l'horizon s'élargit : par-delà les plaines et la prestigieuse barrière des Alpes, le regard s'évade jusqu'aux Missions lointaines, dont elle n'a cessé, de son poste d'observation, d'accueillir les appels et d'amplifier les échos.

En conclusion d'un article suggestif du *Nouveau Journal*, M. Martin Basse émettait le vœu qu'un musée Jaricot fût créé au 42 de la montée Saint-Barthélemy. N'y aura-t-il pas désormais dans la demeure mieux que ce souvenir d'un passé mort : la vraie vie de la maison retrouvée, le même courant de prières et de fécondes souffrances ? Pour Lyon recueilli et toujours un peu fermé ; pour la banlieue ouvrière, insuffisamment pénétrée et par suite lointaine encore, et parfois hostile ; pour les Missions enfin, il se déversera dans le grand fleuve de la Communion des Saints.

Fernand de Lanversin, S. J.

Martyrs Anglais de la Compagnie

(Traduit et adapté de l'Anglais)

Grâce à la fraternelle collaboration du P. J. Parsons et des Juvénistes de la Province d'Angleterre, nous pouvons offrir aux lecteurs des « Lettres de Fourvière » d'intéressants renseignements biographiques sur les 22 martyrs anglais et écossais récemment béatifiés. Le texte en a été traduit ou adapté de l'anglais par plusieurs Juvénistes d'Yzeure, sous la direction du P. Drujon.

Les relations que nous possédons sont encore fragmentaires. Le danger qu'il y avait alors à conserver des documents compromettants en a fait dissimuler un bon nombre. Aussi, avant d'entreprendre un travail d'ensemble, faut-il attendre la découverte de bien des pièces intéressantes, cachées au fond des bibliothèques publiques et privées, en Angleterre et à l'étranger, — surtout en France.

Nous avons donc conservé à ces courtes biographies leur allure de notices de ménologe. Malgré leurs lacunes, elles renferment assez de traits originaux et vivants pour évoquer à nos yeux ces martyrs, chez qui la fidélité tenace s'allie à une tendre piété et n'exclut pas l'humour, et nous révéler en eux des saints à la fois bien catholiques et bien anglais.

I. — *Les dernières victimes de la reine Elisabeth :*

Pages

BB. Jean Cornelius, 1594 149
Robert Southwell, 1595 150
Henry Walpole, 1595 153
Francis Page, 1602 155

II. — *Les victimes de la conspiration des Poudres :*

BB. Edouard Oldcorne, 1606 157
Raoul Ashley, coadjuteur temporel, 1606 158
Nicolas Owen, coadjuteur temporel, 1606 160
Thomas Garnet, 1608 162

III. — *Durant la première moitié du* XVII^e^ *siècle :*

BB. Jean Ogilvie, 1615 163
Edmond Arrowsmith, 1628 168
Thomas Holland, 1642 171
Raoul Corby, 1644 172
Henry Morse, 1645 173
Pierre Wright, 1651 175

IV. — *Les victimes de Titus Oates :*

a) Les martyrs du 20 juin 1679 :

BB. Thomas Whitbread, Provincial 177
Guillaume Harcourt 179
Antoine Turner 182
Jean Gavan 183
Jean Fenwich 184

b) Autres victimes :

Guillaume Ireland, 1679 185
Philippe Evans, 1679 187
David Lewis, 1679 189

1	BB.	Thomas Woodhouse	Né	?	† Tyburn
2		John Nelson		Yorks	† »
3		Edmund Campion		London	† »
4		Alexander Briant		Somerset	† »
5		Thomas Cottam		Lancs	† »
6		John Cornelius		Cornwall	† Dorchester
7		Robert Southwell		Norfolk	† Tyburn
8		Henry Walpole		»	† York
(9	V.	Roger Facock		Kent	† Tyburn)
(10	V.	Robert Middleton		Yorks	† Lancaster)
11	BB.	Francis Page		Antwerp	† Tyburn
12		Nicholas Owen		?	† Tower
13		Edward Oldcorne		Yorks	† Worcester
14		Ralph Ashley		?	† »
15		Philip Evans		Monmouths	† Cardiff
16		David Lewis		»	† Usk
17		Thomas Garnet		Southwark	† Tyburn
18		John Ogilvie		Banffs	† Glasgow
19		Edmund Arrowsmith		Lancs	† Lancaster
20		Thomas Holland		»	† Tyburn
21		Ralph Corby		Dublin	† »
22		Henry Morse		Norfolk	† »
(23	V.	Brian Cansfield		Lancs	† Yorks)
24	B.	Peter Wright		Northants	† Tyburn
(25	V.	Edward Mico		Essex	† Newgate)
(26	V.	Thomas Bedingfield		Norfolk	† Gatehouse)
27	B.	William Ireland		Lincs	† Tyburn
(28	V.	Francis Nevill		Hants	† Stafford)
29	BB.	Thomas Whitbread		Essex	† Tyburn
30		William Harcourt		Lancs	† »
31		John Fenwick		Durham	† »
32		John Gavan		London	† »
33		Anthony Turner		Leicesters	† »

Les cinq premiers noms sont ceux des martyrs béatifiés, en 1886, par Léon XIII.

Les noms placés entre parenthèses rappellent les six martyrs qui ne sont pas encore béatifiés.

AVANT - PROPOS

On ne peut donner une idée exacte des Martyrs anglais, de leur grandeur et de ce que leur doit la postérité, si l'on sépare leur vie et leur mort des conditions politiques et sociales, parmi lesquelles elles se sont déroulées. Au contraire, plus s'approfondit et s'élargit la science que nous acquérons des entours historiques de leur vie, plus exacte devient la vue que nous prenons de celle-ci, plus haute notre admiration pour les martyrs. Nous donnerons donc ici un aperçu très sommaire des forces qui s'attaquèrent à l'Eglise catholique d'Angleterre, entre les années 1594-1679, période durant laquelle s'échelonnèrent les passions héroïques de nos nouveaux Bienheureux.

Durant toute cette époque, et pendant les années qui précèdent et qui suivent, les éléments les plus puissants de la nation s'opposent, avec une hostilité qui ne faiblit pas, à la religion catholique. Au début, nous rencontrons Elisabeth, résolue à arracher du sol l'antique Eglise. Plusieurs motifs l'y conviaient : demeurer souveraine catholique, c'eût été pour elle s'obliger à reconnaître la suprématie spirituelle de la papauté; c'eût été encore le danger d'une certaine dépendance par rapport à l'Espagne; la nécessité enfin de se faire légitimer par un bref du Souverain Pontife. Tout cela n'irritait que trop la susceptibilité d'une Tudor. Aussi Elisabeth dirigea-t-elle résolument ses efforts vers la conquête de la primauté religieuse, qui la conduirait aussi, en la mettant à la tête des états protestants de l'Europe, vers un élargissement de son influence politique. Il faut d'ailleurs le reconnaître : Elisabeth était soutenue par le pays. Les nobles avaient toujours envisagé avec une vive répulsion l'idée d'une réconciliation avec Rome, qui risquait d'entraîner l'aliénation des biens ecclésiastiques usurpés. Dans la masse, régnait l'indifférence, si l'on en croit le témoignage d'un certain Michele, ambassadeur de Venise.

« Les sujets, écrit-il, s'acquittent de leurs devoirs envers leur prince, en vivant comme il vit, en croyant ce qu'il croit, bref, en faisant tout ce qu'il ordonne. Ils agiraient de même avec un souverain musulman ou juif. »

Ces assertions sont admises sans réserve par le Père J. H. Pollen S. J., qui fut quelque temps postulateur de la cause des Mar-

tyrs, et qui est, on le sait, une autorité pour tout ce qui touche à l'Angleterre du temps d'Elisabeth.

Dans cette apathie générale, seuls nos martyrs et la petite troupe fidèle qui lutta et souffrit avec eux, méritèrent par leur héroïsme d'arrêter le bras de Dieu et de conserver la foi à l'Angleterre.

Elisabeth essaya de briser leur constance par un code pénal sans cesse aggravé, jusqu'au décret de 1585 qui déclarait crime de lèse-majesté, pour tout Jésuite ou prêtre séculier, le fait de résider en Angleterre, et crime de haute trahison, celui de les accueillir. Ce fut sous cette législation que la plupart des martyrs furent exécutés.

La persécution se prolongea pendant le XVII^e^ siècle, tout en s'atténuant légèrement, sous l'effet de diverses causes, peu après 1610. Cette amélioration tenait en grande partie au changement de monarque et de dynastie, qui eut lieu en 1603. Jacques I^er^, qui montait alors sur le trône d'Angleterre était fils de Marie, reine d'Ecosse, et de Lord Darnley. Par sa mère, il avait un droit incontestable aux couronnes d'Angleterre et d'Ecosse, sans craindre d'obstacle du fait de son illégitimité, comme ç'avait été le cas pour Elisabeth. Il n'avait pas, non plus, de motif personnel d'hostilité contre l'Eglise catholique. Ses idées politiques d'ailleurs le portaient à la tolérance à l'égard des catholiques. Cependant son ferme attachement à la doctrine du droit divin des rois lui fit regarder la suprématie spirituelle du Pape avec une extrême aversion, tandis qu'en vertu de la même théorie il tenait Philippe II d'Espagne, le premier monarque absolu de ce temps, en très haute estime et se montrait vivement désireux d'une alliance avec lui. Aussi, comme l'Espagne apparaissait le grand champion de l'Eglise, Jacques était conduit à des mesures de tolérance envers les catholiques. Dès lors, par politique, sinon par principe, il chercha à améliorer leur sort, en dépit du Protestantisme agressif du Parlement, dont le pouvoir croissant était à ces projets un sérieux obstacle. Durant le règne de son fils Charles I^er^, l'accalmie persista. Charles II lui-même était le plus humain des hommes. Sous son règne, le Parlement, le principal ennemi du roi comme de la foi catholique, fut convoqué le moins possible. En outre, la femme du Roi, Henriette-Marie de France, sœur de Louis XIII, employait son influence croissante au soulagement de ses coréligionnaires éprouvés.

En dépit toutefois de ces circonstances favorables, la condition des catholiques ne fut guère améliorée; car, malgré des pério-

des de calme relatif, existait toujours, par suite des difficultés financières de la couronne, le danger d'un retour de rigueur dans l'application des amendes prévues par la loi.

De plus, au Parlement, la puissance croissante du parti puritain menaçait de ramener la persécution aux pires violences. Mais le principal danger résidait dans la crédulité et l'ignorance populaire, sur tout ce qui concernait le catholicisme. C'est ainsi qu'une recrudescence de la persécution fut suscitée par des parjures et des délateurs qui servaient leurs desseins politiques personnels au mépris du bien commun. Parmi eux, le plus fameux fut Titus Oates, qui causa directement la mort de cinq Jésuites et indirectement celle de plusieurs autres.

Ce fut alors pour l'Eglise d'Angleterre ce que fut pour l'Eglise du IIIe siècle la persécution de Dioclétien, la crise la plus terrible, mais heureusement la dernière. Cependant, plus d'un siècle encore devait s'écouler avant que les mérites des martyrs portassent leurs fruits pour la libération religieuse et civile des catholiques, marquant enfin, pour l'Eglise d'Angleterre, l'aurore d'une vie nouvelle.

Voici maintenant les principales lois pénales portées contre les catholiques de 1570 à 1679 :

— En 1571, comme réplique à la Bulle de Pie V excommuniant Elisabeth, était déclaré crime de lèse-majesté : le fait de prétendre que la reine était hérétique, de soutenir l'autorité du Pape, ou d'introduire dans le pays des objets bénis par lui tels que des « Agnus Dei ». Le châtiment de ce crime était fixé: le coupable était pendu; puis, tandis qu'il respirait encore, ouvrant sa poitrine, on lui arrachait le cœur, et son cadavre était coupé en quatre morceaux.

— En 1581 fut déclaré crime de haute trahison, avec les peines ordinaires indiquées ci-dessus, le fait de ramener quelqu'un à l'Eglise romaine ou de se réconcilier soi-même avec elle. Une amende de 20 livres par mois (200 livres d'aujourd'hui) était infligée à tous ceux qui ne se présentaient pas à une église anglicane.

— En 1585, crime de haute trahison pour un Jésuite ou un prêtre de résider en Angleterre et crime de félonie de les héberger; comme peine le délinquant encourait la pendaison, l'écartèlement, ou pire encore.

Cent livres (mille aujourd'hui) d'amende pour tout homme

qui envoyait un jeune homme dans les séminaires établis au dehors.

Confiscation des biens pour ceux qui procuraient une aide financière aux séminaires.

— En 1606, à la suite de la conspiration des Poudres, les catholiques avaient l'interdiction de s'approcher à moins de dix milles de Londres et étaient exclus de la marine, de l'armée et des professions libérales.

— En 1678, en conséquence des menées de Titus Oates, les catholiques étaient exclus de la chambre des Lords.

I. — LES DERNIÈRES VICTIMES DE LA REINE ÉLISABETH

Le Bienheureux Jean Cornelius
(† 4 juillet 1594)

Il était originaire de Bodmin en Cornouailles. Ses parents étaient Irlandais. Il fut, grâce à la bienveillance de Sir John Arundell, envoyé à Oxford pour y faire ses études. Mais le souci de sa vie religieuse l'en éloigna. Il se rendit à Reims, entra au séminaire. En 1580 il passa au collège anglais de Rome, y acheva ses études, fut ordonné prêtre, et, en 1583 dirigé sur la mission d'Angleterre.

Nous savons peu de choses sur son compte. Sa vie intérieure nous est décrite par un manuscrit du collège anglais de Saint-Omer comme une vie de prière très mortifiée : messe tous les jours à 5 heures; don des larmes, extases, — cilices, jeûnes et disciplines. Dans son apostolat, on nous le montre doué d'un pouvoir spécial sur les possédés.

Après dix ans de labeurs, il fut arrêté dans la demeure de Sir John Arundell en même temps qu'un gentilhomme de Cornouailles, Mr. Thomas Bosgrave et deux domestiques, John Carey et Patrick Salmon, l'un et l'autre Irlandais.

Le procès suivit les phases habituelles: interrogatoire, torture pour arracher des aveux, inculpation de haute trahison et condamnation à mort.

Le 4 juillet 1594, à Dorchester, eut lieu l'exécution. Le P. Cornélius fut emmené dans une charrette, tandis que ses trois com-

pagnons suivaient à pied. Il eut entre temps la consolation de préparer à la mort un malfaiteur qui avait été adjoint à la même fournée. John Carey fut exécuté le premier, puis Salmon, et enfin Bosgrave. Le Père monta le dernier sur l'échelle. Il voulut haranguer la foule: on l'en empêcha, et il put seulement déclarer ce qu'il avait jusqu'alors tenu secret : son admission dans la Compagnie de Jésus et le projet qu'il devait exécuter incessamment de passer en Flandre pour y faire son noviciat.

A ce moment, il fut précipité de l'échelle et expira.

Le Bienheureux Robert Southwell
(† printemps 1595)

Le Bienheureux Robert Southwell, l'un des plus célèbres martyrs anglais, naquit d'une ancienne famille catholique du Comté de Norfolk. Encore tout petit, il fut enlevé au berceau par un bohémien. Fort heureusement, le crime fut découvert à temps et le bébé retrouvé. Plus tard, dans un de ses écrits, le P. Southwell exprimait la reconnaissance qu'il éprouvait envers Dieu, et de l'avoir ainsi préservé d'une vie de crime et en même temps d'avoir converti à la foi la femme grâce à laquelle l'enlèvement avait été découvert.

C'était alors chez les catholiques la coutume d'envoyer au loin leurs fils pour leur procurer une éducation conforme à leurs croyances. A l'âge de 15 ans Robert fut donc dirigé sur Paris. Il y rencontra le P. Darbyshire, l'un des premiers Jésuites anglais, neveu du célèbre évêque Bonner. Le Père envoya le jeune homme à Rome y étudier sa vocation. Robert sollicita son entrée dans la Compagnie, mais il semble que son admission fut quelque peu retardée, sans doute à cause de son jeune âge. Nous pouvons encore lire les regrets touchants qu'il en exprimait en se plaignant d'être « Divulsum ab illo corpore in quo posita sunt mea vita, meus amor, totum cor meum, omnesque affectus ».

Le P. Southwell vit enfin se réaliser ses désirs la veille de la fête de Saint Luc, le 17 octobre 1578. On l'envoya aussitôt à Tournai pour son noviciat. Puis il compléta le cours de ses études au collège anglais de Rome, et avec tant d'éclat, qu'après son ordination il se vit nommer préfet des études. Il ne devait d'ailleurs pas remplir longtemps cette charge; en 1586 on l'adjoignit comme compagnon au P. Henry Garnet, d'abord en Portugal, puis en Angleterre.

C'est là qu'il se dépensa pendant six ans; il habitait chez l'héroïque comtesse d'Arundel (1), femme du Bienheureux Philippe Arundel (béatifié en octobre 1929), alors enfermé à la Tour de Londres. Au milieu de ses travaux le P. Southwell trouvait le temps de cultiver un talent poétique vraiment estimable. Parmi les œuvres qu'il nous a laissées, la plus considérable est intitulée « la complainte de Saint Pierre ». De ce poème où s'exprime la douleur de l'apôtre, nous retenons ces quelques vers sur le regard du Christ adressé au disciple :

« O regards dont l'éclat silencieux nous parle,
« En un langage obscur, des plus profonds mystères!
« Un seul d'entre eux peut révéler toute science
« Car pour les cœurs soumis point n'est besoin de glose.
« J'en suis témoin moi qui, en rencontrant vos yeux,
« Ai plus appris que tous les scribes dans leurs livres. »

Au milieu de ses labeurs, le P. Southwell reprenait contact avec ses frères, par exemple pour les exercices de la retraite, en des réunions, qui n'étaient pas sans dangers par ces temps de persécutions. Il y était poussé par un amour extraordinaire pour la Compagnie. Un contemporain, le P. Tanner, écrivait à son sujet : « Nescio an quis alius unquam post Sanctissimum Parentem ejus Ignatium, majorem de Societate Jesu sensum, majorem vocationis suae foverit aestimationem ».

En 1590, malgré tant de périls, le P. Southwell écrivait encore : « Jusqu'ici nous sommes en vie et en bonne santé, indignes que nous sommes, semble-t-il, de la prison ». Mais celle-ci ne devait pas tarder.

En 1592, Southwell reçut d'une jeune fille, dont le Père était un de ses fidèles hôtes, une lettre sollicitant une entrevue dans la maison qui plus d'une fois déjà l'avait accueilli. Il accepta, pensant trouver là l'occasion de sauver cette enfant qui, jadis, fervente chrétienne et incarcérée pour sa foi, s'était, pendant sa captivité, éprise de son geôlier, avait apostasié et l'avait épousé. Indigné, son père l'avait déshéritée. Alors dans l'espoir de récupérer une partie de ses biens, en vertu du 27e « Recusancy Act » d'Elisabeth, la malheureuse résolut de révéler le délit dont son père se rendait coupable en accueillant des prêtres. Incapable de soupçonner pareille perfidie et persuadé que la requête de la jeune fille était dictée par le repentir, le P. Southwell

(1) La famille Arundel est apparentée à celle du Bienheureux Jean de Brébeuf.

se rendit au rendez-vous sans défiance. Il tomba dans un guet-apens. Arrêté il se vit confié aux soins de Topcliffe, vrai spécialiste en matière de persécution, qui avait mission de « torturer les catholiques de toute manière sans autre limite que la mort ». Durant quelques semaines on le tint enfermé dans la demeure de ce personnage qui le fit cruellement souffrir. Le P. Southwell était d'une nature nerveuse et impressionnable, cependant sa fermeté au milieu des tourments fut rarement égalée. Nous avons là-dessus le témoignage administratif du Secrétaire d'Etat, Cecil : « Que l'antiquité, écrit-il, se glorifie de ses héros romains, et de l'endurance de ses captifs dans les tourments; l'âge où nous vivons ne lui est pas inférieur, et le courage anglais ne le cède en rien à la force romaine. Pour l'instant nous avons en prison un Jésuite du nom de Southwell. Torturé cruellement à 13 reprises différentes, on n'a pu l'amener à avouer quoi que ce soit, pas même la couleur du cheval qu'il montait certain jour; il craignait par cette indication de permettre à ses ennemis de conjecturer les lieux ou les personnes parmi lesquels il se trouvait alors ».

Le mode de torture le plus commun, que le P. Southwell dut certainement endurer, consistait à suspendre le patient par les poignets de telle façon que l'extrémité seule de ses pieds touchât la terre. Le prisonnier pouvait être laissé ainsi suspendu pendant tout un jour, comme le Bienheureux Southwell nous le dit lui-même dans ses lettres.

Le Père fut alors emprisonné à la Tour de Londres; il y demeura près de trois ans. D'abord enfermé dans une sorte de cave sordide, où il était couvert de vermine, il fut, sur une supplique présentée par son père à la Reine, transféré dans une cellule plus propre avec permission de garder un ou deux livres. Les deux seuls qu'il demanda furent la Bible et les œuvres de Saint Bernard.

Après trois années d'incarcération, le P. Southwell écrivit au Ministre pour lui demander d'être jugé ou élargi; celui-ci lui répondit que « puisqu'il avait une telle hâte d'être pendu on souscrirait à son désir ». Le 18 février 1595 le prisonnier fut amené de la Tour de Londres à la prison de Newgate et là, jeté dans un sous-sol, nommé l' « enfer » pour son obscurité et son insalubrité.

De là on le dirigea sur Westminster pour le procès. Le lendemain du jour où fut portée la sentence le geôlier vint l'appeler pour l'exécution. A cette annonce le martyr l'embrasse en disant: « Vous ne pouviez pas m'apporter plus joyeuse nouvelle. Je re-

grette de n'avoir rien de plus précieux, mais acceptez toujours ce manteau de nuit en témoignage de ma reconnaissance ».

Il fut traîné sur la claie à travers les rues qui de Newgate gagnent Tyburn à 2 milles de là. Une grande foule l'y attendait, dans laquelle le Père reconnut un Jésuite caché sous un déguisement. Quand il fut monté sur la charrette, la corde au cou, il harangua les spectateurs en commentant le texte de Saint Paul: « Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous vivons et nous mourons pour le Seigneur; soit donc que nous vivions, soit donc que nous mourions, nous sommes au Seigneur ». Il remercia Dieu de mourir Jésuite, et demanda aux catholiques présents de prier pendant son agonie. Ses derniers mots furent: « En vos mains, Seigneur, je remets mon esprit. Vous nous avez rachetés Dieu de vérité, mon Dieu et mon tout. Seigneur, ayez pitié de moi qui suis un pécheur ». Alors on retira la charrette et le martyr resta suspendu dans le vide. Il fit le signe de la croix à plusieurs reprises. La foule profondément émue ne voulut pas permettre aux bourreaux, avant que le Père ne fut mort, de rompre la corde pour l'éventrer ensuite, mais quelqu'un s'approcha et, tirant sur les pieds du martyr, mit fin à ses souffrances. Puis, selon la coutume, on lui arracha le cœur qui fut cuit dans un chaudron qui se trouvait à proximité.

Le P. Southwell est le principal des Jésuites martyrs qui furent béatifiés en décembre 1929. Son nom est rappelé à la collecte de la messe.

Le Bienheureux Henry Walpole
(† 7 avril 1595)

D'un caractère agréable, modeste et discret, Henri Walpole appartenait à une ancienne famille du Norfolk; il était l'un des nombreux fils de parents très pieux. Il fit son éducation à Oxford et à Cambridge, puis alla résider à Gray's Inn à Londres, où il étudia le droit. Grâce à la lecture assidue de livres de controverse qu'il savait utiliser dans ses discussions, il eut le bonheur de gagner beaucoup d'âmes à la foi catholique; mais ses succès éveillèrent les susceptibilités des autorités, tant et si bien qu'il fut forcé de s'expatrier en 1582. Il se rendit d'abord au collège de Reims où il demeura un an; de là, envoyé à Rome, il entra dans la Compagnie. Trois de ses frères suivirent plus tard son exemple.

L'Italie ne convenant point à sa santé, il dut la quitter bientôt,

Après un séjour à Pont-à-Mousson, il se rendit en Flandre. Là il tomba aux mains d'une bande de calvinistes, qui le menèrent prisonnier à Flushing, où on le garda jusqu'au jour où ses frères en religion obtinrent sa délivrance. Cette captivité semble avoir éveillé en lui le désir d'aller dans la mission d'Angleterre. Cependant ses supérieurs le dirigèrent sur l'Espagne, d'abord à Séville, puis à Valladolid où il remplit les fonctions de ministre. Quelques années après, il fut envoyé à Saint-Omer, chargé d'une mission pour le compte du Roi d'Espagne. Une fois cette mission accomplie, ses supérieurs acquiescèrent enfin à sa précédente requête et lui permirent de passer en Angleterre.

Dans la nuit du 4 décembre, il débarqua avec deux compagnons à Flamborough Head dans le Yorkshire. Mais vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées que tous trois étaient arrêtés dans une localité nommée Killam et trois jours après dirigés, sous escorte, sur York.

Au cours de son interrogatoire, conduit par Lord Huntington, Watpole déclara ouvertement qu'il était prêtre et Jésuite. Le 25 février 1594, il fut transféré à Londres et emprisonné pendant un an dans la Tour; il y souffrit beaucoup, étant dénué des objets les plus nécessaires. Il ne fut pas moins de quatorze fois soumis à la torture par Topcliffe. Quelques amis catholiques avaient tout préparé pour son évasion, mais il ne voulut pas accepter leurs offres.

Envoyé de nouveau à York et jugé le 3 avril 1595, on le déclara coupable de haute trahison et il fut condamné à mort. Pendant le court espace de temps qui le séparait du jour fixé pour l'exécution, il se montra plein de joie et de paix à tous ceux qui le visitaient. Le lundi 7 avril, on le traîna sur la « claie » au lieu du supplice en compagnie d'un autre prêtre, Alexandre Rawlins, qui devait mourir le premier. Henry Walpole fut contraint d'assister à la mort de son compagnon dans l'espoir que la crainte le ferait faiblir; mais ce fut en vain. Sans un signe de défaillance, joyeusement, il gravit l'échelle, sollicita les prières de tous les catholiques présents et récita à haute voix le *Pater*. Il commençait *l'Ave Maria* quand les bourreaux l'arrachèrent de l'échelle et lui donnèrent la mort, l'éventrant et disloquant ses membres avec la dernière sauvagerie. Dans une lettre qu'il avait rédigée en prison à l'adresse d'un de ses confrères de mission, le Père Richard, il écrivait ces lignes : « Je suis tout étonné qu'une aussi misérable créature que moi puisse être, comme on me l'a dit, aussi proche de la couronne du martyre; mais ce que je tiens pour certain,

c'est que le Sang de mon Bienheureux Sauveur et Rédempteur et Son très doux amour peuvent m'en rendre digne ».

Le Bienheureux Francis Page
(† 19 avril 1602)

Nous ignorons la date de naissance de Francis Page, mais comme il fut ordonné en 1600, nous pouvons la fixer approximativement autour de 1570. Elevé dans la religion protestante, il fut envoyé à Londres pour y étudier le Droit. L'on nous dit que « c'était une nature richement douée, et qu'on était frappé quand on l'entretenait, de sa modestie ».

L'avocat chez qui il travaillait avait une fille dont il s'éprit : mais elle, bonne catholique, lui déclara que son entrée dans l'Eglise était nécessaire pour qu'on pût songer au mariage. Francis alla donc trouver, pour se faire instruire, le P. John Gérard, un Jésuite, alors en prison à Clink. Convaincu bientôt de la vérité du catholicisme, il abjura, et, sous l'influence de l'âme ardente du P. Gérard, enflammé du zèle des âmes, il résolut de se faire prêtre.

Vers l'année 1597 il passe en Belgique pour se préparer à l'ordination. On le retrouve en 1601 en Angleterre, où on le voit échapper à une troupe de policiers venue le surprendre dans la maison de la Bienheureuse Anne Line, qui fut elle-même arrêtée, et souffrit plus tard le martyre pour avoir abrité des prêtres. A l'arrivée inopinée de ceux qui le poursuivaient, le P. Page enlève son vêtement de dessus, et se mêle à la foule; mais la noblesse de son maintien l'aurait trahi, s'il n'avait trouvé moyen de se glisser dans une cachette qu'on ne put jamais découvrir par la suite. C'est juste après cette alerte que Francis demanda au P. Garnet de l'admettre dans la Compagnie. Sur la recommandation du P. Gérard et du P. Garnet, le T. R. P. Général agréa sa requête et lui donna l'ordre de gagner la Belgique pour y faire son noviciat.

Mais avant d'avoir pu quitter l'Angleterre, le Bienheureux fut trahi : un jour dans la rue, une femme le suivit, se mit à lui chercher noise, et bientôt cria au Jésuite et au prêtre. Francis cherchant alors un refuge pénétra dans une maison voisine. C'était la demeure d'un protestant; le propriétaire lui aurait permis de s'échapper, si la crainte de la populace ne l'avait pressé de livrer le fugitif à la police, qui, maintenant, cernait la porte. Le Père fut donc amené devant l'Officier de justice Popham. Quand on l'eut

identifié avec celui qui s'était échappé de la maison d'Anne Line, il n'eut plus qu'à déclarer qu'il était prêtre et Jésuite pour que sa condamnation fut prononcée. Il protesta que, natif d'Anvers, le tribunal était incompétent, mais sa réclamation resta sans effet. La sentence de mort fut pour Francis une immense joie. Aussi, lorsque réintégrant sa cellule, il trouva le Père Henry Floyd, son compagnon de prison, qui pleurait amèrement, lui reprocha-t-il de ne pas se réjouir de cet heureux sort. Quant au Bienheureux, si extraordinaire était son allégresse qu'il hésitait à célébrer la Sainte Messe, crainte de dévoiler aux geôliers et aux autres prisonniers, les secrets de son âme.

Le 19 avril 1602 on l'avertit qu'il serait exécuté le lendemain, et qu'il lui était loisible de passer cette dernière nuit avec le P. Floyd. Cette fois encore la joie intérieure du P. Francis éclata pendant qu'il célébrait le Saint Sacrifice. Des faveurs qu'il reçut pendant cette dernière célébration, nous ne savons rien, sinon que son âme fut inondée d'un bonheur sans bornes.

Mais cette allégresse tomba soudain, et plongé dans un abîme de crainte, de douleur et d'angoisse, il implora les prières du P. Floyd; ses tourments intimes se peignaient sur son visage livide. Toutefois, lorsque l'officier de justice lui dit de se préparer à la mort, son âme bouleversée redevint calme et joyeuse. Durant le trajet de la prison à Tyburn, pénétré du sentiment de sa faiblesse toute récente, il se prépara par une confiance et une humilité touchante à l'agonie prochaine. De la charrette, arrêtée en dessous de la potence, il déclara qu'il était novice de la Compagnie de Jésus. Comme il prononçait le nom de Jésus, on écarta le véhicule et le martyr resta suspendu jusqu'à la mort. Alors on le détacha pour l'éventrer. Francis Page, avant de quitter la Tour, avait prononcé ses vœux entre les mains du P. Garnet. Sur les murs de la prison il laissa cette inscription en français — ce sont les seuls mots qui y aient été écrits par un Jésuite : « En Dieu est mon espérance. F. Page ».

II. — LES VICTIMES DE LA CONSPIRATION DES POUDRES

Le Bienheureux Edouard Oldcorne
(† 7 avril 1606)

Né en 1558, le Bienheureux Edouard Oldcorne était fils d'un maçon de York. Il fit ses études à Reims et à Rome, et fut ordonné prêtre en la fête de l'Assomption 1587. En 1588 son désir d'entrer dans la Compagnie de Jésus fut exaucé, et après quelques semaines passées au noviciat de Rome, on le dirigea sur l'Angleterre.

Par une nuit noire il débarqua sur la côte de Norfolk, gagna Londres où en peu de temps il fit beaucoup de bien.

Au début de 1589 on l'envoya au château de Hindlip dans le comté de Worcester. Il avait pour mission, semble-t-il, de travailler à la conversion de la sœur du châtelain Mr. Abington, qui lui-même était catholique. Arguments et raisonnements convainquirent peut-être l'intelligence de la jeune femme, mais furent impuissants sur sa volonté. Alors le P. Edouard jeûna. La jeune femme le remarqua et au bout de quatre jours, vaincue par la grâce, elle embrassa la foi.

Le château de Hindlip devint dès lors et demeura, durant 16 ans, le centre des travaux apostoliques du missionnaire. Les protestants du pays reconnaissant en lui « un ami de la famille » se prirent d'affection à son endroit; aussi en ramena-t-il bon nombre. Son zèle et ses travaux lui valurent le titre d'Apôtre du comté de Worcester, mais il y ruina sa santé. Epuisé par ses courses incessantes, il se mit à cracher le sang, et fut atteint d'un cancer à la bouche que les médecins déclarèrent incurable. Avec beaucoup d'esprit de foi, il alla en pèlerinage solliciter sa guérison auprès de la source miraculeuse de Sainte Winifred, à Holywell, au nord du pays de Galles. On raconte que, durant le trajet, passant chez un catholique, on lui montra un caillou pris à la source. Avec grande dévotion, il le porta à la bouche et en quelques instants le cancer avait complètement disparu. Le pèlerin se rendit alors jusqu'au terme de son voyage où il obtint le complet rétablissement de ses forces.

Après bien des années de labeur, on l'arrêta dans les circonstances suivantes : Un catholique, Humphrey Littleton, était me-

nacé de mort pour donner asile à deux conspirateurs impliqués dans la conspiration des Poudres. Dans l'espoir de sauver sa vie, le malheureux dit qu'on trouverait le Père Oldcorne au château de Hindlip, ajoutant en outre, ce qui était faux, que le Père avait approuvé le complot. Cette imputation était fondée sur une réflexion faite par le Père après l'échec de cette affaire, comme quoi un tel dénouement ne pouvait servir de preuve ni pour ni contre la légitimité de l'entreprise; que, pour son compte, il l'abandonnait au jugement de Dieu, et à la conscience des conspirateurs. Il n'avait d'ailleurs rien su avant l'événement.

Après une semaine de minutieuses recherches au château, le P. Oldcorne fut arrêté et conduit à Londres.

Soumis à la torture, il ne put rien révéler du complot, y ayant été totalement étranger. Dès lors, on le réexpédia à Worcester, sur les lieux mêmes où il avait travaillé, afin d'être l'objet d'un nouveau jugement.

Victime de l'accusation de Littleton, le religieux fut condamné à être pendu et son corps coupé en morceaux, mais en même temps, son délateur, pour avoir donné asile aux conspirateurs, se vit infliger la même peine.

Mais sur l'échafaud, confessant sa bassesse, celui-ci proclama l'innocence du P. Edouard et implora humblement son pardon. Le Père affirma de nouveau son ignorance totale du complot, pardonna à celui qui l'avait calomnié, pria pour tous ceux qui avaient causé sa mort, dont les causes étaient, affirma-t-il, ses titres de catholique, de prêtre et de Jésuite.

Après l'exécution, on jeta ses entrailles dans un feu, en plein champ. On raconte que le foyer flamba miraculeusement pendant 17 jours, la pluie même ne parvenant pas à l'éteindre. Alors on étouffa les flammes, mais une couronne de gazon poussa sur cet espace que respectèrent les troupeaux.

Le P. Oldcorne souffrit le 7 avril 1606, à Worcester, sur la colline rouge, légère éminence hors des murs de la vieille cité.

Le Bienheureux Raoul Ashley

Coadjuteur temporel

(† 7 avril 1606)

Afin de rendre de plus utiles services, les frères coadjuteurs, en cette rude période, passaient assez souvent pour de simples serviteurs laïques : leur caractère de membres de la Compagnie

était laissé dans un profond secret. C'est probablement pour ce motif que nous ne possédons aucun document sur la date d'admission du Fr. Raoul Ashley, pas plus d'ailleurs que nous n'en possédons sur la date et le lieu de sa naissance. La première mention que nous rencontrons le concernant, est de la main du Père Greenway, qui, se rendant en Angleterre, s'arrêta à Bruxelles où il rencontra le Frère: celui-ci, pour raison de santé, avait récemment quitté Valladolid où il était cuisinier. Le Père Greenway fut tout de suite gagné par le bon Frère et l'emmena comme compagnon en Angleterre.

Le Fr. Raoul aborda donc en ce pays le 9 mars 1598, et fut envoyé par le Père Garnet au château de Hindlip, auprès du P. Oldcorne, ci-dessus mentionné. Prenant le nom de Georges Chambers, il travailla fidèlement pendant huit ans à son service. Après la découverte de la conspiration des Poudres, il fut arrêté en janvier 1606 en même temps que les PP. Garnet et Oldcorne, et le Fr. Nicolas Owen.

Conduit d'abord à Worcester, puis à la Tour de Londres, il subit, ainsi que le Père Oldcorne, la torture du chevalet. Ils furent ensuite tous deux renvoyés à Worcester pour y être jugés pendant la session de carême.

Sa fin nous est racontée par le P. Gérard : « Le Frère Raoul, écrit-il, fut en même temps que le P. Oldcorne accusé et condamné, sur l'inculpation d'avoir porté des lettres concernant la conjuration. On ne put d'ailleurs fournir de ce chef aucune preuve. Solennellement l'accusé affirma sur son âme, n'avoir jamais eu la moindre connaissance du complot. La seule cause capable d'entraîner sa mort était donc, ajoutait-il, le fait d'avoir assisté le bon Père dans ses fonctions spirituelles. Pour ce motif, il accepta avec grande joie la double peine de la torture et de la mort ».

Quand vint son tour de monter sur l'échafaud, à l'exemple du P. Oldcorne, il se recommanda d'abord à Dieu, puis il déclara à la foule qu'il mourait pour sa foi et non pas comme coupable d'une conspiration dont il n'avait pas eu la moindre connaissance. Ayant entendu le bon Père Oldcorne pardonner généreusement à ses bourreaux et prier pour le Roi et le pays, il en fit autant. Alors, il abandonna son âme entre les mains divines. On le précipita dans le vide et c'est ainsi que le lundi 7 avril, il échangea cette existence contre une vie meilleure.

Le Bienheureux Nicolas Owen
Coadjuteur temporel
(† 12 novembre 1606)

On ne sait rien des parents, de la naissance, ni des premières années du Frère Owen; rien non plus de la date de son admission dans la Compagnie. Il est probable qu'il fut maçon de son métier, car il était remarquablement habile à construire des cachettes pour les prêtres. Avec une étonnante adresse, il savait les guider en lieu sûr en suivant des souterrains, les cacher entre des murs, les dissimuler dans d'impénétrables refuges, les mettre à l'abri dans des labyrinthes. Chose plus difficile encore, il masquait si bien les issues qu'on découvrit rarement ses cachettes, si même on les découvrit jamais. Il gardait de plus un tel secret qu'il ne révéla jamais, même à des catholiques, les retraites où s'étaient mis à l'abri les prêtres fugitifs. A la fois architecte et maçon, il travaillait avec un courage inlassable, ouvrant d'épaisses murailles, déplaçant des blocs énormes, et cela en dépit d'une courte taille qui lui avait valu le surnom de « Petit Jean ». Son habileté et son énergie d'ailleurs étaient bénies de Dieu, car au début d'un nouveau travail, il recevait la Sainte Communion, et offrait à Dieu le succès de l'entreprise.

Trois fois il tomba aux mains des persécuteurs. La première fois, ce fut pour avoir déclaré hautement l'innocence du Père Campion, qu'il avait suivi et qui avait, disait-il, été mis à mort pour la Religion du Christ. Irrité par ces propos, un ministre protestant ordonna alors de l'enfermer dans une tour. Il y demeura longtemps, la jambe rivée à une lourde chaîne. Owen s'imposa pourtant, par mortification volontaire, le surcroît d'un cilice.

Evadé de son cachot, il travailla au service du Père Gérard. En 1594, ils furent tous deux pris ensemble et le Frère Owen incarcéré dans la prison du Comté.

Les persécuteurs employèrent menaces et violences pour lui arracher les noms et adresses de quelques-uns des prêtres pour qui il avait fait tant de cachettes. On le suspendit durant trois heures de suite, les bras fixés dans des anneaux de fer et le corps sans appui; cet horrible supplice était connu sous le nom de chevalet de Topcliffe.

A la fin, usant avec bonheur de ses talents, non seulement il s'enfuit à nouveau, mais lorsque le Père Gérard s'évada de la

Tour de Londres, il était posté au lieu fixé, avec des chevaux, pour l'enlever et le conduire au Père Garnet.

Ce fut au service de ce Père qu'il passa les années qui suivirent; ce fut aussi pendant ce temps qu'il prononça ses derniers vœux.

Après la découverte de la conspiration des Poudres, en 1605, le Fr. Owen fut arrêté pour la troisième fois. Sa capture, cette fois-ci, eut pour cause son dévouement à son Supérieur. Pour dépister les policiers, il sortit de sa propre cachette, après y avoir fait pénétrer le Père Garnet. On crut qu'il était prêtre et on l'appréhenda, sans pousser plus loin les recherches.

« On aurait peine à croire, écrivait Cecil, le Secrétaire d'Etat, la joie que par tout le royaume a causée cette arrestation. Connaissant l'extrême habileté d'Owen à construire ses cachettes, on n'aura pas pour lui la main douce. Nous tâcherons d'abord, en l'amadouant, d'obtenir de lui, en échange de sa vie, un bon butin de prêtres. S'il ne dit rien, il y sera contraint par des tortures raffinées, et nous lui arracherons son secret par la rigueur des supplices ».

Le gardien de la Tour se mit avec une pleine docilité aux ordres de Cecil. Il tint sa victime six jours à la torture sur le chevalet, quelquefois six heures de suite ou aussi longtemps que le patient pouvait le supporter sans défaillir. La cruauté lui suggéra un moyen d'empêcher la mort du patient, en lui ceignant le corps d'une ceinture de fer. Mais le condamné supportait impassiblement ces tortures et refusait absolument de répondre à aucune question. Il ne parlait qu'avec Dieu et invoquait constamment l'aide de Jésus et de Marie.

Tout cela excita la rage brutale du gouverneur. Les bourreaux reçurent l'ordre d'user de toutes leurs ressources pour accroître les affres du martyr. On l'écartela, toutes ses anciennes blessures se rouvraient; ses entrailles s'échappèrent, et au milieu de cet horrible supplice, le Frère Nicolas remit son âme entre les mains de Dieu.

Cette mort cruelle fut annoncée par le Gouvernement avec un brutal et éloquent laconisme : « L'homme est mort, et il est mort entre nos mains ». Sa fin eut lieu probablement le 12 novembre 1606.

Le Bienheureux Thomas Garnet
(† 23 juin 1608)

Le Bienheureux Thomas Garnet naquit à Londres en 1574. Il fréquenta l'école à Horsham et demeura alors dans la famille Howard. Puis il partit pour Saint-Omer, et fut au nombre des sept premiers élèves de ce collège. Il devait être le premier à l'illustrer par son martyre. En 1595, il quittait Saint-Omer pour Valladolid et y fut ordonné prêtre en 1599 : il avait 25 ans.

Thomas travailla comme prêtre séculier dans la mission anglaise jusqu'en 1604. A cette époque, son oncle, le Père Henry Garnet, le reçut dans la Compagnie. Il se disposait à gagner le continent pour y faire son noviciat quand les poursuites engagées contre les fauteurs de la conspiration des Poudres, amenèrent son arrestation. Emprisonné à Gatehouse, puis à la Tour en plein hiver dans un cachot humide, il y contracta des rhumatismes pour le restant de sa vie. Par suite de l'impossibilité où l'on fut de le compromettre dans le complot, Thomas échappa à la mort, mais fut banni du royaume, en compagnie de 46 autres prêtres. Au moment de s'embarquer, une lettre lui fut remise au nom du P. Henry Garnet. Tissus d'équivoques et d'inexactitudes, cette lettre était un faux fabriqué par Lord Cecil, dans le but de compromettre irrémédiablement le P. Henry Garnet en provoquant une réponse de son neveu qui authentiquerait ainsi, sans le vouloir, la pseudo-origine du document. Le Bienheureux Thomas ne s'y trompa pas et Lord Cecil en fut pour ses frais. L'exilé cependant avait gagné Louvain où venait de s'établir le Noviciat de la Province d'Angleterre. Il en fut le premier novice, et prononça ses vœux simples le 2 juillet 1607.

Au cours de l'année 1608, il retourna dans sa patrie. Trahi par un malheureux prêtre apostat, du nom de Rouse, il retrouva la prison de Gatehouse à Westminster. Les procès-verbaux des trois interrogatoires, qui existent encore, nous apprennent que la question longuement débattue fut celle des rapports entre la primauté pontificale et royale. Thomas fut pressé de prononcer un serment de fidélité, rédigé dans les mêmes termes qu'exigeaient de leurs sujets plusieurs princes étrangers. L'accusé en opposa un autre de sa composition. On lui offrit quatre mois pour réfléchir, mais sa décision était prise. Sa résistance était d'autant plus admirable

que certains, comme l'archiprêtre Blackwell dont on lui fit valoir l'autorité, n'avaient pas condamné la formule présentée.

Le réquisitoire insista sur le délit de séjour, encouru par un prêtre catholique et un Jésuite résidant en Angleterre, sur les tentatives de provocation à la désobéissance, et sur le refus de prêter serment. Ce fut le dernier grief seul qu'on put réellement établir.

Condamné à mort, des amis cherchèrent à faire évader le captif. Mais il répondit à ceux qui lui offraient une corde pour exécuter le projet, qu'en fait de corde mieux valait s'en servir une bonne fois pour être suspendu en l'air, que deux fois pour dégringoler à terre.

A Tyburn, Thomas Cecil, comte d'Exetera, essaya, mais en vain, de le persuader de prêter serment.

Avant de mourir le martyr s'adressa au peuple, déclara qu'il était prêtre, membre de la Compagnie, et que ce jour était le plus heureux de sa vie. Il pria pour celui qui l'avait trahi, pour ses persécuteurs et tous ceux qui avaient pris part à sa mort. Il récita le *Pater*, l'*Ave Maria*, le *Credo*, et tandis qu'il commençait le *Veni Creator*, on retira la charrette. C'était le 23 juin 1608.

III. — MARTYRS ANGLAIS ET ÉCOSSAIS
durant la première moitié du XVII[e] siècle

Le Bienheureux Jean Ogilvie
(† 1615)

Fils de parents, qui avaient apostasié pour sauver des biens considérables — son père, Sir Walter Ogilvie, était propriétaire de « toutes les terres et baronnies d'Ogilvie et de Drumnakeith » — John Ogilvie quitta l'Ecosse vers l'âge de 18 ans. En Europe, il se convertit et entra dans la Compagnie. Nous le trouvons à Louvain et à Brunn dans les collèges que celle-ci y possédait. En 1613 il regagnait sa patrie, devenu pour elle, par sa conversion et sa profession religieuse, un transfuge et un « out-law ».

D'abord à Edimbourg, puis à Glasgow il travailla avec zèle parmi les catholiques persécutés, ramenant à la foi maints hérétiques. Apostolat d'ailleurs de bien courte durée. Livré par un traître pour qui il avait tout risqué, on l'arrêta. La dramatique

histoire de sa captivité, de son procès, de ses souffrances a été en partie relatée de sa propre main. C'est à cette précieuse source que nous puisons bon nombre des détails qui suivent.

Capturé, John fut d'abord amené devant l'Archevêque protestant Spottiswood. Provoqué sur le champ à une discussion sur la « Restriction mentale » il confondit si bien ses adversaires, que ceux-ci furent trop heureux de voir mettre fin au débat. Soumis ensuite par les officiers royaux à un interrogatoire, on l'inculpa, sur son refus d'admettre la juridiction royale dans le domaine spirituel, du crime de haute trahison.

Depuis son arrestation 26 heures s'étaient écoulées, et le prisonnier n'avait pris aucune nourriture. Comme il était transi de froid, on l'avait fait placer auprès d'un feu sous la garde d'un Highlander qui ne cessait de l'injurier. En cette triste situation John trouva en lui assez d'énergie pour répondre du tac au tac à son insulteur, et cela avec tant d'humour, qu'il finit par en avoir raison.

Energie, disons-nous, car Ecossais s'il en fut, le P. Ogilvie avait le tempérament mélancolique et impressionnable de sa race. Nul doute qu'il ne passât, en de telles circonstances, par des heures de dépression; l'humour dont il fit preuve au cours de son procès a parfois quelque chose de tendu qui semble trahir les efforts de la volonté pour rester maîtresse d'elle-même.

De cet humour, on rapporte plusieurs traits : Au moment de son transfert de Glasgow à Edimbourg où devait s'instruire le procès, une foule compacte et hostile se pressait à la porte de la prison. A son apparition, ce fut une avalanche de malédictions et d'injures. On lui jetait des pierres, de la neige, de la boue; mais lui, allègrement, poursuivait sa route comme si de rien n'était. « Maudite soit ta vilaine tête », lui cria de la foule, une femme. « Béni soit du Christ votre aimable visage », répliqua-t-il gaiement. Et John Ogilvie avait conquis une âme de plus.

Présents, menaces, tortures, tout ayant été inutile pour lui arracher aucun renseignement, on eut recours à un moyen barbare: on empêcherait le prisonnier de dormir jusqu'à ce qu'il en mourût. Le sommeil, pensait-on, vaincrait l'obstiné. Pendant huit jours et neuf nuits, on le tint de la sorte éveillé en le pinçant, en lui enfonçant des aiguilles sous les ongles, et en le soumettant à d'autres semblables cruautés. Le neuvième jour, le médecin déclara qu'il ne résisterait pas trois heures de plus si l'on continuait. Cependant, lorsque le lendemain John se leva pour l'interrogatoire, il se montra aussi ferme qu'auparavant. Exaspéré par

cette constance, un sheriff de Glasgow s'emporta: « Si j'étais roi, lança-t-il au prisonnier, je vous aurais fait bouillir dans de la poix! » — « Si Dieu avait voulu vous faire roi, répliqua incontinent le Bienheureux, il vous aurait donné plus de bon sens! » Hilarité générale à laquelle ne put résister l'Archevêque Spottiswood lui-même.

Après la torture, on essaya le régime de la douceur, et durant un mois Ogilvie eut avec ses bourreaux plusieurs entretiens: ce fut pour lui une occasion de les confondre. « A ma connaissance, leur dit-il, votre doctrine s'est deux fois modifiée. Vous avez dit d'abord: « l'épiscopat est d'origine diabolique » — Vous dites maintenant: « l'épiscopat est de foi chrétienne » — Or Paul a dit: « Si je jette à bas ce que j'ai édifié, je me déclare menteur. » — Donc, si Paul a dit vrai, votre enseignement est menteur. »

On comprend que de telles controverses aient vite cessé d'être du goût de ses interlocuteurs. Aussi, remarquait le P. Ogilvie dans ses dernières lettres, « plus personne ne vient discuter avec moi. »

En février 1615, le prisonnier fut ramené à Glasgow. C'est là que devait se poursuivre et se conclure le procès.

Le gouvernement écossais attaquait ouvertement le catholicisme, prétendant que sa pratique était incompatible avec le loyalisme envers l'Etat. Et, en effet, c'était pour les légistes de ce pays, un principe indiscutable que le roi avait le droit de prescrire leur foi à ses sujets. Admettre en ce domaine une suprématie du Pape, c'était donc rebellion contre l'autorité royale.

La défense d'Ogilvie était aisée. Avant Jacques VI, nul roi d'Ecosse n'avait revendiqué pareil pouvoir. Refuser de se plier à une innovation indue n'avait rien de contraire à la fidélité traditionnelle. « Dans tout ce que je dois au roi, déclarait-il, je veux me montrer le plus soumis des sujets, et si l'on portait atteinte à ses droits temporels, je verserais pour les défendre jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Mais en fait de juridiction spirituelle, les exigences du Roi sont injustes: je ne dois donc pas lui obéir et je ne le peux pas. »

Dans l'impossibilité où l'on était de l'envelopper dans un complot, les juges en avaient référé au roi en personne, qui renvoya la liste suivante de cinq questions:

1°. Le Pape a-t-il, au spirituel, pouvoir judiciaire et juridictionnel sur Sa Majesté? Ce même pouvoir existe-t-il au temporel, et cela en tant que le temporel intéresse le spirituel, selon ce qu'affirme Bellarmin?

2°. Le Pape a-t-il le pouvoir d'excommunier les rois, notamment ceux qui n'appartiennent pas à son Eglise, comme c'est le cas pour Sa Majesté?

3°. Le Pape a-t-il le pouvoir de déposer le roi par lui excommunié? Et, en particulier, a-t-il le pouvoir de déposer Sa Majesté?

4° Peut-on excuser d'homicide celui qui tuerait Sa Majesté, ainsi excommuniée et déposée par le Pape?

5°. Le Pape a-t-il le pouvoir de délier les sujets de Sa Majesté de leur serment de naturelle allégeance?

Ce fut sur la réponse d'Ogilvie, à ce questionnaire que fut appuyée sa condamnation.

Il fit premièrement observer à ses juges, en les défiant d'établir le contraire, qu'il n'avait jamais enseigné aucune des opinions exprimées dans les quatre dernières questions. — Quant à la première concernant la suprématie du Pape, il refusa de faire connaître son sentiment. — Pourtant, lassé par leur insistance, il s'y résigna, protestant qu'on n'avait nul droit de lui demander compte de son sentiment personnel en des matières appartenant exclusivement au domaine spirituel.

« Vous êtes tous, leur dit-il, acharnés à me prendre au piège dans mes paroles, et à découvrir un prétexte qui vous permette de satisfaire votre cruel désir de ma mort. Vous ressemblez à un essaim de mouches autour d'un verre de sirop, ou à une bande de pêcheurs assiégeant une mare pour prendre un pauvre et unique petit poisson. »

Si l'Eglise définissait un jour l'Infaillibilité, ajoutait-il, il donnerait sa vie pour la défendre. Mais puisque nulle définition n'avait été portée, sa pensée en la matière n'était qu'une opinion privée.

Les juges, résolus à le convaincre de haute trahison, recommençaient sans cesse leurs éternelles questions. Ogilvie refusa enfin de rien ajouter sur ce sujet. On lui dit alors que son silence serait interprêté comme un aveu de culpabilité.

« Vous pouvez juger, répliqua-t-il, mes paroles et mes actes. Quant à mes pensées, laissez-les à Dieu qui seul peut en connaître. »

Pendant la délibération du tribunal, l'Archevêque Spottiswood lui demanda s'il consentirait, au cas où on lui laisserait la vie sauve, à rester hors de son pays.

Courageusement il répondit: « Si j'étais exilé pour un crime, certainement je n'y rentrerais pas; mais si je suis banni comme le champion d'un cause juste, certainement je rentrerai. Je vou-

drais que chaque cheveu de ma tête fût un prêtre pour convertir à la vraie foi des milliers d'hommes, et vous Seigneur Archevêque, tout le premier. »

Au bout de quelques minutes le tribunal rentra. Il avait, à l'unanimité, prononcé la culpabilité. On lut donc la sentence:

« Le dénommé John Ogilvie, coupable du crime de haute trahison, sera pendu et coupé en morceaux. »

— « Avez-vous quelque chose à ajouter? » demanda l'Archevêque.

— « Non, Mon Seigneur, répondit le Père, mais je remercie Votre Seigneurie de sa bonté et voudrais lui serrer la main. »

Ainsi se consomma l'injustice.

Un délai de trois heures était laissé au prisonnier pour se préparer à la mort, et ce fut dans la salle du tribunal, agenouillé face à la muraille, que le martyr s'y disposa.

Au lieu de l'exécution, une foule immense l'attendait, non plus hostile et houleuse comme naguère, mais impressionnante par son calme que l'on sentait sympathique. Elle était gagnée par ce splendide courage, et cet héroïsme dans la foi; pour un peu on l'aurait dite fière d'un tel compatriote.

Un ministre protestant essaya de persuader les assistants que le condamné était châtié pour le seul crime de haute trahison et nullement pour sa foi. Mais, sans perdre sa présence d'esprit, Ogilvie allait faire donner de cette allégation un démenti public.

En effet, en une dernière tentative, un ministre s'approcha de lui pour obtenir une capitulation. On lui promettait, s'il abandonnait le Pape, la vie sauve, absolution totale et, qui plus est, une riche prébende, voire même en mariage la fille de l'archevêque.

« Voulez-vous, répartit Ogilvie, répéter ce que vous venez de me dire assez haut pour que toute la foule entende. »

— « Assurément. »

— « Ecoutez tous, cria Ogilvie, le ministre a un mot à vous dire. »

— « Nous écoutons », s'écria la foule avec sympathie. « Descendez donc, Ogilvie, descendez! »

Les catholiques présents étaient consternés. Serait-ce là le dénouement ? Ce prêtre allait-il apostasier alors qu'il avait à portée de la main la palme du martyre ?

« Courrai-je encore danger d'être poursuivi pour crime de haute trahison ? » reprit Ogilvie.

« Non! non! » clama la foule.

« Bon! alors, insista-t-il, c'est uniquement à cause de ma religion que je suis ici ?

« Uniquement ! »

« Eh bien ! cria le prêtre, ça me suffit ! Si je suis condamné pour ma religion seule, je donnerais joyeusement pour elle mille vies, si je les avais. Otez-moi du moins promptement la seule que je possède; vous ne m'ôterez pas ma foi! »

Sur ces mots, le bourreau s'approche tenant en mains la corde. Ogilvie saisissant son chapelet le lança au loin dans la foule. Il tomba sur un jeune noble hongrois. C'était un hérétique. Converti après quelques années de lutte intérieure, il avouait : « Ce chapelet en tombant a ouvert une blessure en mon âme. »

Cependant le nœud coulant enlaçait déjà la gorge du martyr. Ogilvie atteignit le sommet de l'échelle. Il y demeura un instant murmurant « *Maria Mater gratiae* ». Puis après avoir déclaré qu'il plaçait son espoir dans la miséricorde de Dieu et les mérites du précieux sang de Jésus-Christ, il se tut.

Il y eut un instant de silence. On retira l'échelle. Une immense clameur monta alors de la foule indignée. Le martyr venait de consommer son sacrifice.

Le Bienheureux Edmond Arrowsmith
(*alias* Bradshaw ou Rigby)
(† 28 août 1628)

Le Lancashire est aujourd'hui, comme on l'a dit justement, « un pays maussade, dévasté par sa propre richesse intérieure. Les routes sont défoncées par l'industrie et le commerce. Les nuages lourds et sombres cachent l'éclat du ciel ». Mais il est un autre aspect sous lequel on le peut envisager. « Dans toute l'Angleterre il n'est pas de comté aussi catholique; aussi nos aïeux avaient-ils accoutumé de le nommer, à cause de la multitude des saints prêtres qui en étaient sortis : « Domaine personnel du Dieu tout-puissant ». Au nombre de ces saints, il faut compter le Bienheureux Arrowsmith, qui naquit, travailla et souffrit dans le Lancashire.

Notre martyr naquit en 1585 à Haydock, entre Wigan et Warrington, dans le Comté de Lancastre. Son père était un petit propriétaire; sa mère appartenait à la noble famille des Gérard. Le bébé fut baptisé sous le nom de Bryan ou Barnabé. Ce fut un enfant pieux; il avait coutume de réciter l'Office de Notre-Dame

sur le chemin qui le menait à l'école ou le ramenait à la maison. Il perdit son père encore jeune, et un prêtre prit sur lui de l'envoyer à Douai. Après y avoir passé quelque temps « son esprit commença à s'aiguiser; il était très capable et très désireux de s'instruire ». Mais deux ans après sa santé l'obligeait à rentrer en Angleterre. Aussitôt remis, il revint à Douai, où il fut confirmé. C'est à ce moment qu'il prend le nom d'Edmond qui était celui de son oncle, alors Directeur du Collège.

Par deux fois, durant ses études, on lui administra les derniers sacrements, et la faiblesse de sa santé le contraignit à recevoir les ordres avant l'achèvement de ses études, afin de pouvoir regagner l'Angleterre. Il fut ordonné à Arras le 9 décembre 1612.

Ainsi, à l'âge de 27 ans, il revenait dans son pays natal le Lancashire, pour y travailler à la vigne du Seigneur. On nous dit qu' « il était petit et d'apparence plutôt singulière; mais d'un caractère vif, d'un commerce agréable et véritablement séduisant dans la conversation. »

Après dix années d'un pénible labeur, il fut arrêté et enfermé dans la prison de Lancastre. Bientôt relâché, il usa de sa liberté pour se joindre à la Compagnie en 1624. Naguère il avait voulu entrer au noviciat de Louvain, mais s'en était vu écarter par suite de sa petite santé. Son noviciat se borna à un séjour de trois mois à Essex, pendant lequel il fit sa grande retraite. Puis il reprit son travail de missionnaire, qui se résume parfaitement dans cette phrase : il passa en faisant le bien ». Dieu semblait lui avoir donné une puissance particulière sur les esprits impurs. Les Lettres Annuelles nous disent en effet que « les Pères, et particulièrement ceux du Lancashire, éprouvèrent la puissance de l'invocation de Saint Ignace et de l'eau bénite en son nom, dans la lutte contre l'action extérieure des démons.

On arrivait à l'année 1628 pendant laquelle le conflit entre le Roi et le Parlement allait atteindre au paroxyme. Le Père Edmond travaillait alors dans le voisinage de Preston et spécialement au petit village de Brindle. Une maison où il célébra fréquemment la Messe y est encore debout.

Un catholique avait épousé sa cousine qui, elle, était protestante. Comprenant sa faute, cet homme s'adressa au Père Arrowsmith pour se procurer une dispense : le P. Edmond l'obtint, mais ne voulut pas l'accorder avant que les deux époux eussent vécu séparés pendant quatorze jours. Ceux-ci refusèrent, et, sans

plus, révélèrent sa demeure à l'Officier de Police. Peu désireux de faire arrêter le Père Arrowsmith, celui-ci le fit avertir de son arrivée, afin qu'il eût ainsi le temps de gagner une cachette. Malheureusement, tandis qu'il décampait, le Père tomba sur les policiers et fut arrêté. Peu après, il se trouvait dans la prison de Lancastre.

Le juge qui présidait le tribunal déclara publiquement que « revenant de Londres » on lui avait jeté à la face qu'il n'oserait jamais faire pendre un prêtre; et que pour cela, s'il était prouvé qu'Arrowsmith était prêtre, il en mourrait ». Au cours du procès le juge n'arrêta pas de répéter cette menace « Vous mourrez », à quoi le Père Edmond répliquait « Vous aussi, Monseigneur, vous devez mourir ». Le Jury fut forcé de le déclarer « coupable de haute trahison ». A la sentence le juge ajouta ces mots : « Sache seulement que tu mourras suspendu entre ciel et terre, indigne que tu es de l'un et de l'autre, et puisse ton âme tomber en enfer avec tous tes disciples! Je voudrais que tous les prêtres d'Angleterre pussent être frappés de la même condamnation »; à quoi le Père Edmond répondit « Deo gratias ».

Comme on le menait à la mort, il reçut une dernière bénédiction du Bienheureux John Southworth, autre détenu de la même prison (1).

Sur le chemin du supplice, le Bienheureux Edmond portait entre ses mains deux papiers ; on y voyait écrit, sous le titre de « Deux clefs du Paradis », un acte d'amour de Dieu et un acte de contrition. La sentence fut exécutée avec la barbarie coutumière: on rompit la corde du gibet avant la mort du martyr qui fut éventré vivant. Ses dernières paroles furent: « Bone Jesu » et celles de la foule : « Enlevez-le, enlevez-le ». Les quatre parties de son corps sectionné furent suspendues au-dessus du château, sa tête fixée à une pique.

De pieux catholiques tour à tour venaient demander des reliques au geôlier et au gardien de la prison. Ses parents, les Gérard, parvinrent à sauver sa main droite que l'on conserve encore aujourd'hui en l'église de Saint-Oswald à Ashton-in-Makerfield. Des miracles et des faveurs furent obtenus en grand nom-

---

(1) Le corps de ce martyr ne fut découvert qu'il y a trois ans à Douai ; il se trouve actuellement, sans trace de corruption, à la cathédrale de Westminster. C'est le seul martyr anglais dont nous possédions le corps entier.

bre, et se continuent jusqu'en notre temps. Le cas le plus remarquable fut sans doute celui d'un petit garçon qui ne marchait, ni ne parlait. Ayant été touché par cette sainte main il s'écria aussitôt : « Sainte Marie!... » ; sorte de témoignage de la tendre dévotion du Bienheureux envers Notre-Dame.

Le martyre eut lieu le 28 août 1628. Parmi les dernières paroles du Bienheureux, notons les suivantes : « Rien ne me navre autant que cette Angleterre, que je prie Dieu de convertir bientôt ! »

Le Bienheureux Thomas Holland
(† 10 décembre 1642)

Né en 1600 à Lancashire, Thomas fit ses études à Saint-Omer. Dans cette pépinière de saints et de martyrs il se fit remarquer par sa piété. Ses camarades le choisirent plusieurs fois comme préfet de Congrégation à cause de sa grande dévotion à Notre-Dame.

Comme son oncle, Henry Holland, il entra dans la Compagnie. Ses études finies, il fut envoyé à Saint-Omer pour y être père spirituel des élèves. De Saint-Omer il passa à Gand où il fut quelque temps ministre. Il prononça ses derniers vœux le 28 mai 1634 et l'année suivante partit pour la mission anglaise.

Les lois contre les catholiques étaient alors rigoureusement appliquées, et le Fr. Holland, à Londres, fut obligé de se tenir caché durant le jour, dans une réclusion si étroite, qu'il pouvait à peine se promener dans le jardin de la maison. Sa santé avait toujours été médiocre et ce régime fut pour lui une cruelle épreuve. Cependant, profitant de la nuit, il se dépensa au service des fidèles. Pour dépister les recherches, il mettait en œuvre un talent remarquable à inventer les déguisements, ainsi que sa connaissance des langues : Il parlait, dit-on, le français, l'espagnol et le hollandais avec une rare perfection.

Arrêté le 4 octobre 1642, et enfermé dans la Nouvelle Prison et plus tard à « Newgate », il fut condamné à mort le 10 décembre en qualité de prêtre. Malgré l'inconsistance des preuves alléguées, c'en était assez, car la Grande Guerre Civile avait commencé et le Parlement, sous la pression du Puritanisme, ne réservait ni justice ni merci aux Catholiques.

Au moment de mourir à Tyburn, il se mit à haranguer la foule. Mais un ministre l'interrompit et l'engagea à dire ses priè-

res. Thomas lui obéit, et à haute voix, afin que tous pussent l'entendre, il implora Dieu pour lui-même, pour le Roi, la Reine et toute la famille royale, pour le Parlement et toute la nation ; « Pour elle, ajouta-t-il, pour sa prospérité et son retour à la foi catholique, si j'avais autant de vies que j'ai de cheveux sur la tête, qu'il y a de gouttes d'eau dans l'Océan, ou d'étoiles au firmament, je les sacrifierais toutes de grand cœur ». Ces mots déchaînèrent dans la foule remplie d'admiration, une ovation enthousiaste. Alors le Père, se tournant vers Grégoire, le bourreau, lui dit qu'il lui pardonnait à lui aussi et lui fit don de deux couronnes qui lui restaient encore. Après quoi, il ferma les yeux dans une prière silencieuse, puis il les rouvrit et les leva vers son confesseur, un Père de la Compagnie, présent dans la foule et il en reçut une dernière absolution. Courageusement il affronta ainsi la mort.

Le Bienheureux Raoul Cobby
(† 7 septembre 1644)

Ralph Corby naquit le jour de l'Annonciation, en 1598, près de Dublin en Irlande. Ses parents originaires du Lancashire avaient passé dans l'île pour pouvoir pratiquer librement leur religion. Dès l'enfance il se montra très pieux et animé d'une grande ferveur pour Notre-Dame. Dédaigneux de l'argent, il donna ses biens à son plus jeune frère. A 15 ans, Ralph entra au collège anglais de Saint-Omer où il passa 5 ans. Il alla ensuite à Valladolid pour faire sa philosophie et sa théologie et y fut ordonné prêtre. Il accomplit son noviciat à Watten et fut envoyé dans la mission d'Angleterre en 1632. Là, parmi les catholiques les plus misérables des environs de Durham, il se dépensa, traversant les villages généralement à pied et par tous les temps. Quoique affligé d'une très mauvaise santé, il continua ses travaux pendant 12 ans.

Le 5 juillet 1644, il fut arrêté en allant dire la messe, par les soldats du Parlement. A l'instruction, il se déclara prêtre et le certifia même par écrit. On l'expédia sur Londres, où, en compagnie d'un prêtre séculier, John Duckett, il comparut devant le Parlement. Tous deux furent enfermés ensuite à Newgate où ils restèrent jusqu'en septembre. Un instant on espéra pouvoir sauver l'un des prisonniers, grâce à un échange proposé par l'Empereur qui détenait un officier écossais. Ce fut alors, entre

le Père Corby et Duckett, une généreuse émulation à qui laisserait à l'autre sa place.

Cependant le Parlement décréta la mort. Le 4 septembre, la décision fut communiquée aux intéressés, avec les clauses ordinaires, c'est-à-dire sous prétexte de séjour en Angleterre en qualité de prêtre. Le P. Ralph vécut dès lors, selon ses expressions, « dans l'attente de ce béni et heureux samedi, vigile de sa pro- « chaine et glorieuse nativité, par laquelle, écrivait-il, j'espère « renaître à une nouvelle et éternelle vie ».

Il passa sa dernière nuit en prière, jeûnant et veillant. Tandis qu'il disait sa dernière messe, on remarqua qu'il semblait en proie à une agonie de crainte et de tristesse, comme le Sauveur au Jardin des Oliviers. Mais, après le Saint Sacrifice, ses appréhensions dissipées par une fervente prière, il reparut tout plein d'allégresse et de joie.

A 10 h. du matin, le 7 septembre 1644, il fut traîné sur la claie, dans son habit religieux, de Newgate à Tyburn. Sur le parcours, plusieurs catholiques lui demandèrent sa bénédiction, et même des protestants ne purent se tenir d'admirer son courage et sa joie.

A Tyburn, après un bref discours où il déclara qu'il allait mourir uniquement à cause de son sacerdoce et de son ministère, la charrette fut écartée, mais le shériff ne voulut pas permettre que l'on coupât la corde pour lui arracher le cœur, avant qu'il ne fût mort.

Le Bienheureux Henry Morse
(† février 1645)

Né en 1595 dans le Comté de Norfolk de parents protestants, Henry Morse reçut à la maison une bonne éducation, puis alla étudier le Droit à Londres. Il fut bientôt tourmenté de doutes sur la valeur de sa religion. Aussi, désireux d'avoir plus de loisirs pour une étude sincère et sérieuse, se retira-t-il en Belgique. La vérité du catholicisme s'imposant à lui il abjura en 1618.

Aussitôt il regagna l'Angleterre, et, mis en demeure de prêter le serment de suprématie et de fidélité, il refusa, ce qui lui valut la prison puis le bannissement. De nouveau à Douai, puis au collège anglais à Rome, il fit ses études de philosophie, de théologie et reçut le sacerdoce.

En 1624, on l'envoya dans la mission d'Angleterre. Il débar-

qua à Newcastle sur la Tyne, mais aussitôt soupçonné d'être prêtre on l'arrêta. Incarcéré au château d'York, il y souffrit trois ans du froid, de la saleté et de la faim. Naguère, à Rome, le Père Mutius Vitelleschi lui avait promis de le recevoir dans la Compagnie. Ses trois ans de détention lui servirent donc de noviciat et le Père Jean Robinson, son compagnon de captivité, remplit auprès de lui le rôle de maître des novices.

Auprès des autres détenus, Henry se fit apôtre; il opéra des conversions. On le dénonça, en lui imputant notamment le retour à la religion d'un homme et d'une femme, morts l'un et l'autre en d'excellents sentiments, après n'avoir cessé de maudire et d'injurier quiconque les approchait. Le juge qui examina la plainte répondit, de façon assez inattendue, que l'auteur d'un tel amendement — quel qu'il fut — avait bien agi, car les deux convertis étaient auparavant de vrais démons, n'ayant sur les lèvres que malédictions et injures pour tous, y compris les juges eux-mêmes, et qu'au lieu de cela on leur avait appris à parler avec respect et modestie. Tout se termina donc cette fois pour le Père par le bannissement. Après sa probation au noviciat de Watten, il fut quelque temps aumônier des soldats anglais qui combattaient alors pour l'Espagne. Evacué à la suite de fièvres, il se rétablit et obtint à sa grande joie de retourner en Angleterre.

Peu après son arrivée une épidémie éclata à Londres et le Père se dévoua, sans compter, auprès des malades. Deux fois, il fut atteint par le mal, mais deux fois rétabli, il se remit à la tâche. Une troisième fois il fut frappé et manqua mourir. Une lettre de son supérieur vint alors lui enjoindre de prendre soin de sa santé, et lui interdit les visites aux malades. Avis bien tardif, pensait-on autour du Père. Mais lui, plein de déférence, obéit, se soigna et guérit.

Durant les mois qui suivirent, il fut à deux reprises arrêté et conduit devant le magistrat. Relâché une première fois, on découvrit à la seconde qu'il était prêtre. En entendant le verdict, le Père Morse remercia le juge : « Tiens! s'écria celui-ci étonné, il me remercie d'être déclaré coupable! » « Oui, monseigneur, je vous remercie très spécialement et cela du fond de mon cœur », repartit le prisonnier. Toutefois, la reine Henriette obtint du Roi la délivrance du captif. Le Père Morse repartit donc encore une fois pour le continent. Il se rendit en Belgique, remplit les fonctions d'aumônier auprès des troupes anglaises commandées alors

par le colonel Sir Henri Gaze et conquit ses hommes qui ne l'appelaient que le « Saint Père ».

Cependant son zèle n'était pas satisfait loin des catholiques de son pays, si dépourvus de secours spirituels. Il repassa la mer et nous le retrouvons en 1643 dans le nord de l'Angleterre, où il travailla dix-huit mois. Au cours d'une visite de malades dans le Cumberland, il fut capturé par un détachement de soldats et conduit à Durham. En chemin il s'échappa de la maison où il était logé pour la nuit, mais fut rattrapé six semaines plus tard. Emprisonné à Durham, puis à Newcastle, puis emmené à Londres sur un navire qui faillit faire naufrage durant la traversée, il fut enfin enfermé dans la prison de Newgate. Après un bref procès, il fut condamné à mort.

A cette nouvelle, sa consolation fut extrême. Le matin de son exécution il célébra la messe votive de la Sainte Trinité, en action de grâces pour l'insigne faveur du martyre, et, quand son geôlier vint l'appeler pour mourir, il tomba à genoux en s'écriant: « Venez, mon doux Jésus, que je ne puisse être séparé de Vous ni dans le temps ni dans l'éternité. Bénites cordes, bénite claie, gibets, haches sanglantes, dislocation des membres, vous êtes les bienvenus pour l'amour de Jésus mon Sauveur ! » C'était en février 1645.

Il fut alors placé sur une claie et traîné jusqu'à Tyburn. On l'autorisa à haranguer durant quelques instants la foule. Il reçut l'absolution d'un prêtre qui se tenait tout près et, en prononçant les paroles de Jésus : « Seigneur je remets mon âme entre vos mains », il expira. Il fut ensuite éventré et son corps coupé en quatre morceaux.

L'ambassadeur de France, le Marquis de Sabran, qui avait, peu de jours auparavant, reçu du Père un crucifix d'argent, était présent au supplice. Après l'exécution, il fit, par un de ses valets, tremper son mouchoir dans le sang du martyr.

Le Bienheureux Pierre Wright
(† 19 mai 1651)

Le Bienheureux Pierre Wright naquit en 1603 à Slipton dans la province de Northampton. Il reçut une bonne éducation, et lorsque vers 1619 mourut son père, il entra dans l'étude d'un homme d'affaires. Il y resta deux ans et alors se laissa contaminer par l'hérésie. Sans jamais s'égarer sérieusement, il ne vécut

pas en catholique. Cependant, il s'éprit d'une demoiselle de haut rang, mais il fut déçu dans son espoir, et s'expatria. Il rejoignit d'abord l'armée en Hollande, mais après un mois de service, dégoûté de la vie militaire, il déserta. A Bruxelles, le dévouement d'un compatriote catholique l'avait ramené à la foi et il se réconcilia avec l'Eglise entre les mains du Recteur du collège. Il passa quelque temps au collège de Gand, et sur son désir d'entrer dans la Compagnie, il fut admis au noviciat de Watten en 1629.

En théologie, il suivit le petit cours pour gagner ainsi plus vite les missions. Toutefois, son premier status après son ordination fut d'être préfet de discipline. Il détestait cette charge; mais par « agendo contra » s'offrit à la remplir toute sa vie si l'obéissance l'approuvait. Sa générosité reçut sa récompense, et peu de mois après, il était envoyé comme aumônier des forces anglaises qui servaient en Belgique. Son régiment ne tarda pas à repartir pour l'Angleterre afin de soutenir le Roi, Charles I^er^, dans la Guerre Civile. Le Père retourna donc dans son pays natal. Il fit la connaissance du Marquis de Winchester et pendant plusieurs années travailla avec zèle pour les catholiques comme chapelain de ce noble Lord.

Au début, sous la dictature de Cromwell, le sort des catholiques fut plus doux qu'auparavant, mais en 1651, la persécution se ralluma, et le Père Pierre entre autres fut arrêté et incarcéré. Durant le procès dans la prison de Newgate, un apostat, Thomas Gage, qui avait connu le Père lorsqu'il était aumônier en Belgique, déposa contre lui. « Seigneur juge, fit pour toute réponse le Père Pierre, je remercie du fond du cœur la toute-puissance divine de ce qu'il Lui a plu que je fusse accusé, et cela pour me servir des paroles de Saint Pierre, ni à titre de voleur, ni à titre de meurtrier, ni à titre d'insulteur, mais seulement pour ma religion, qui était, qui est, et qui sera toujours glorieuse par le monde entier. »

Le P. Wright fut condamné à mort. Son dernier voyage de Newgate à Tyburn fut une procession triomphale. Il fut pendu, éventré, mis en pièces le 19 mai 1651. Toutefois, les bourreaux montrèrent une clémence inaccoutumée. Ses restes furent mis en sûreté par les catholiques et ses précieuses reliques se vénèrent encore de nos jours. Le Bienheureux P. Wright est le seul martyr de la Compagnie qui ait été mis à mort sous Cromwell.

IV. — LES VICTIMES DE TITUS OATES

a) Les Martyrs du 20 Juin 1679

LE BIENHEUREUX THOMAS WHITBREAD
Provincial
(† 20 juin 1679)

Le 20 juin 1679 mourut le Père Thomas Whitbread (ou Harcourt), Provincial de la mission d'Angleterre, avec 4 de ses pères, les B.B. Jean Gavan, Jean Fenwick, Guillaume Harcourt, Antoine Turner.

Né en 1618 d'une bonne famille, il reçut d'abord à la maison une pieuse éducation, puis fut envoyé à Saint-Omer pour y faire ses Humanités. Il entra au Noviciat de Watten le 7 septembre 1635, et s'y fit remarquer par sa modestie et son ouverture de conscience. Après son ordination, on le destine à la mission d'Angleterre où il travailla avec un grand zèle pendant 32 ans. Durant ce temps, il écrivit plusieurs opuscules de controverse. Il fut nommé deux fois supérieur, et fit preuve d'un grand courage et d'un habile savoir-faire en face des difficultés de ces dures années, jamais ne défaillit sa confiance en Dieu. Affable envers tous, il était respecté même par les non-catholiques. Supérieur, il se montra un exact observateur de la règle, demandant avec insistance que ses propres fautes lui fussent signalées.

En 1678, il fut choisi comme provincial. Cette année même l'infâme Titus Oates sollicita son admission dans la Compagnie. Ce misérable, clergyman besogneux, avait été soudoyé par un certain docteur Tongue, pour recueillir des informations sur les Jésuites. Dans ce dessein il se donna pour un fervent converti et partit à destination du collège anglais de Valladolid. On l'en chassa bientôt. Il employa alors larmes et promesses pour supplier le Père Whitbread de le recevoir à Saint-Omer. Le Père accepta, mais Oates fut bientôt renvoyé pour sa vie scandaleuse. Il ne put donc recueillir les renseignements convoités.

Durant la visite provinciale de 1678, le P. Whitbread prit pour texte de l'exhortation qu'il adressait à la communauté de Liège, le texte « Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum ? ». Au

cours de cette exhortation, s'écartant soudain de son sujet, il se mit à prédire en des termes empreints d'une vive émotion, la persécution qui devait éclater bientôt après, et anima les courages à affronter vaillamment l'épreuve.

Il existe une lettre manuscrite d'une certaine Marie Minsall qui s'entretint avec le P. Whitbread avant son départ pour l'Angleterre. Il y est raconté comment le Père prophétisa son propre martyre, laissant très clairement entendre à Mary qu'elle ne le reverrait plus et l'invitant, en conséquence, à lui confier sans plus tarder tout ce qu'elle avait à lui dire.

A sa venue en Angleterre pour la congrégation de 1678, le P. Whitbread logea chez le comte Edmond, ambassadeur d'Espagne. Une nuit sa chambre fut envahie par Oates et ses acolytes, aux cris de : « C'est lui que nous cherchons ». A cette heure, le Père et son Socius (le P. Edouard Mico qui succomba en prison) étaient l'un et l'autre gravement malades et avaient déjà reçu les derniers sacrements: tous deux furent jetés à bas de leur lit. Le comte Edmond protesta énergiquement et faisant valoir son droit d'abriter des prêtres, dès l'instant qu'ils n'étaient pas accusés de haute trahison, auquel cas, d'ailleurs, ceux-ci devaient lui être laissés jusqu'à ce qu'ils fussent en état d'être transportés. En conséquence, trois mois durant, le P. Whitbread resta sous bonne garde chez l'ambassadeur, dans sa chambre de malade. Ensuite, étant encore trop faible pour marcher, il fut transporté à la prison de Newgate. A l'instruction, une seule accusation, fausse d'ailleurs, fut portée contre lui, si bien qu'on le remit en prison, en attendant de nouveaux témoins. Lors de la seconde comparution, maints griefs, tous ridicules, furent articulés à sa charge.

Parmi les témoins, se trouvait Oates en personne, mettant en avant sa prétendue qualité de Jésuite. Il affirma notamment avoir assisté à une congrégation provinciale tenue dans une taverne de Londres, au cours de laquelle le Père Whitbread aurait décidé le meurtre du Roi; un Père, prétendait-il, avait été désigné pour prêcher la révolte, et deux autres choisis pour tuer le monarque dans le Parc Saint-James. Il ajoutait que l'un d'eux, ayant fait feu et ayant manqué son coup, le P. Whitbread lui avait administré une bonne correction.

On jugea en même temps les quatre autres pères et tous furent condamnés, sans autre forme de procès.

Le 20 juin 1679, on les traîna à Tyburn sur des claies. Un par un, ils furent pendus, éventrés et mis en pièces, le P. Whitbread

souffrit le premier. Avant de recevoir la couronne du martyre, il harangua l'immense foule silencieuse autour de l'échafaud, protestant qu'il n'avait jamais eu, à l'égard du Roi, les sentiments criminels dont on l'avait chargé.

Quelques temps après, un autre martyr, le Bienheureux Olivier Plunkett, archevêque d'Armagh, sollicitait la faveur d'être, après son exécution, déposé aux pieds de ces cinq martyrs, mais sa requête ne fut pas agréée.

Le Bienheureux Guillaume Harcourt
(*alias* Barrow, *alias* Waring)
(† 20 juin 1679)

Le Père Guillaume Harcourt, également appelé Waring, et de son vrai nom Barrow, naquit dans le Lancashire en 1609. Il fit ses études au collège anglais de Saint-Omer et entra dans la Compagnie en 1632. En 1642, il fit son troisième an à Gand et fut envoyé à la mission anglaise en 1646. Il y passa à peu près toute sa carrière de missionnaire au Collège Saint-Ignace dans le district de Londres. En 1646, on l'admit à la profession; en 1671, il devint procureur, et 7 ans plus tard, supérieur du Collège.

Lorsqu'éclata, par suite des calomnies de T. Oates, l'affaire du prétendu complot Papiste, le P. Harcourt, âgé de 69 ans, fut spécialement désigné comme victime par le délateur. Le 29 septembre 1678, le P. Whitbread Provincial et son Socius furent arrêtés par Oates et un détachement de soldats. Le P. Harcourt, alors absent, fut averti à temps et put ainsi heureusement s'échapper. Il se hâta d'avertir les Supérieurs locaux, en les mettant spécialement en garde contre les fausses lettres.

Déclaré traître par le Conseil Privé, il résolut de rester à son poste, afin de fournir l'assistance spirituelle et temporelle à ses frères, surtout à ceux qui étaient en prison. Il courait de grands risques par suite de l'espionnage et de la grosse récompense promise à qui le capturerait. Chaque jour, il changeait d'habits et de logement, et se cachait de son mieux. Aussi, bien qu'il demeurât ainsi plusieurs mois à Londres, échappa-t-il aux poursuites. Ses amis, néanmoins, le supplièrent de s'éloigner quelque temps de Londres, mais il refusa. On lui fournit une occasion de passer sur le continent, il la refusa également.

Il demeurait donc depuis huit mois en liberté, quand un jour, dans le logement qu'il avait pris, la domestique, remarquant la

modestie de son maintien, en conclut que ce devait être un Jésuite. Elle en fit part à ceux qui le recherchaient. Immédiatement reconnu, il fut écroué dans la prison de Newgate.

Il fut traduit devant le Conseil Privé. Ses cheveux gris et sa contenance très digne émurent tellement le Roi et les Pairs que, mu par le désir de le sauver, le monarque lui demanda si sa persistance à demeurer en Angleterre ne venait pas uniquement de l'ignorance où il était du danger imminent que couraient ainsi sa vie et sa liberté. « J'aurais pu, en vérité, répondit le P. Barrow, en quittant le pays, éviter bien des dangers; mais je ne voulais pas le faire, engagé que j'étais dans une si juste cause. Il n'y a rien dans cette captivité ni dans ces fers ni dans la mort elle-même, que je n'aie prévu. Aussi bien, au cours de ces vingt dernières années, n'y a-t-il pas eu de jour que je n'aie sollicité une telle grâce; et Dieu a exaucé mon ardent désir. »

Un mois plus tard, un important groupe de Jésuites comparaissait devant le Tribunal d'Old Bailey: c'était, avec le P. William, les PP. Thomas Whitbread, John Fenwick, John Gavan, Antoine Turner. Les premiers présidents Scroggs et North dirigeaient l'instruction, et les témoins à charge étaient Oates, Bedloe et Dugdale. Le procès fut une lourde parodie de justice. Les P.P. Whitbread, Fenwick défendirent courageusement eux-mêmes et le groupe de leurs confrères, convainquant péremptoirement de parjure Oates et ses faux témoins. Le P. Harcourt ne parla qu'une fois : « Je n'ai encore jamais été accusé d'aucune faute, dit-il, et il semble étrange que maintenant, à l'âge de 70 ans, je sois cité en justice et condamné pour un crime de la plus grave espèce, tel qu'est la complicité dans un complot dirigé contre la vie de Sa Majesté le Roi Charles II, et cela sur la foi de témoins de la qualité d'Oates, de Bedloe et de Dugdale! »

A la fin, le Premier Président Scroggs se lança dans une violente diatribe contre les catholiques et les prêtres, et conclut de toutes ses forces contre les accusés. Le jury se retira quelques instants, et revint avec un verdict de culpabilité. La sentence habituelle en cas de haute trahison fut prononcée: le condamné devait être pendu, éventré et coupé en quatre morceaux.

Le vendredi 20 juin, jour fixé pour l'exécution, les P.P. Whitbread et Harcourt furent placés sur une claie, Fenwick et Gavan sur une autre, et Turner sur une troisième. On les mena alors à l'échafaud à Tyburn, où chaque martyr fit tour à tour une brève harangue au peuple.

« Les paroles d'un mourant, dit le P. Harcourt, ont toujours

joui de la plus grande autorité, parce qu'il les prononce au moment où il va être cité au tribunal de Dieu. Cela me donne espoir que les miennes seront écoutées; c'est pourquoi je déclare, en présence du Dieu Tout-Puissant et de toute la Cour Céleste et de cette nombreuse assemblée, ainsi que je l'espère, par les mérites de la Passion de mon Seigneur et doux Sauveur Jésus-Christ, pour mon bonheur éternel, que je suis innocent comme l'enfant qui vient de naître, de toutes les accusations dont on m'a chargé et pour lesquelles je vais mourir ici. »

A ces mots, le shériff l'interrompit :

— « Comment innocent! même de la mort de Sir Edmund Godfrey ? »

— « Même de la mort de Sir Edmund Godfrey ! » répartit le Père.

— « Eh quoi ? n'avez-vous pas écrit la lettre au sujet de la disparition de Sir Godfrey ? »

— « Non, Sir. Et ce sont là les paroles d'un homme qui va mourir... Je ne voudrais pas commettre ce crime pour un millier de mondes. »

— « Comment avez-vous vécu ? » demanda le shériff.

— « J'ai vécu toute ma vie comme un homme d'honneur, et jusqu'à ce procès, je n'ai jamais comparu devant aucun juge. Nul ne peut m'accuser. On m'a appris dès ma jeunesse à remplir mes devoirs envers Dieu et envers les hommes, et j'abhorre et déteste du fond du cœur cette fausse doctrine si abominable dont on nous charge, cette doctrine d'après laquelle il nous serait permis de commettre le parjure ou tout autre péché pour le succès de notre cause. Ceci est expressément contraire à la doctrine de Saint Paul : « Non sunt facienda mala ut eveniant bona ». Et c'est pourquoi nous tenons qu'en aucune circonstance il n'est légitime de tuer, quelle que soit la victime, et à plus forte raison notre Souverain actuellement régnant. Bien plus, nous sommes prêts à défendre sa personne et son pouvoir temporel de nos vies et de nos biens, contre n'importe quel opposant, sans exception. Je pardonne à tous ceux qui ont machiné ma mort et je prie humblement le Dieu tout-puissant de leur faire miséricorde. A tous je demande pardon. Je prie Dieu de bénir Sa Majesté et de lui procurer un règne prospère. J'en souhaite autant à sa Royale Epouse, la meilleure des Reines. Je demande humblement les prières de tous ceux qui sont ici en communion avec l'Eglise Catholique Romaine. »

Le ministre protestant le pressa alors de regretter et d'avouer son crime, et reçut cette réponse :

« Monsieur, ne vous inquiétez pas; je connais mon devoir. »

On retira les charrettes, et les cinq martyrs se balancèrent sous l'arbre de Tyburn. Le shériff ordonna de les laisser pendus une demi-heure; ainsi la torture de l'éventration, dans laquelle on arrache le cœur avant la mort, leur fut épargnée. Cependant, après leur mort, on coupa leurs corps en morceaux, puis on abandonna leurs restes à quelques amis qui les ensevelirent.

Le Bienheureux Antoine Turner
(† 20 juin 1679)

Le Bienheureux Antoine Turner était le plus jeune des deux fils du recteur protestant de Dalby Parva à quatre milles de Melton-Mowbray dans le Comté de Leicester. Il naquit en 1629; sa mère était une femme de haut rang: Elisabeth Chesheldine de Brandon.

Antoine, avec son frère aîné Edouard, fut envoyé à Cambridge où il prit ses grades. Quand les deux garçons revinrent à la maison passer les vacances, leur mère, inquiète pour le salut de son âme, et craignant que la secte religieuse dont elle faisait partie ne fût en dehors de la véritable Eglise, s'enquit avec soin auprès des deux enfants de ce qu'ils avaient appris en classe au sujet de la vraie religion. En leur entendant avouer là-dessus leur complète ignorance, elle les pressa de s'informer, et leur donna dans ce but de quoi acheter quelques livres, entre autres plusieurs ouvrages de Bellarmin, et le fameux livre: « Dix raisons », du Bienheureux Edmond Campion.

La première, Mme Turner se réconcilia avec l'Eglise: elle fut instruite et baptisée par le P. Michel Alford qui se cachait dans le voisinage. Elle eut alors beaucoup à souffrir de la part de son mari qui l'accabla de reproches, de menaces et même de coups; néanmoins, elle supporta tout avec une patience héroïque jusqu'à sa mort qui ne tarda guère. Le P. Alford en prononçant son oraison funèbre rendit témoignage à la haute sainteté de sa vie et déclara que, pas plus avant qu'après sa conversion, elle n'avait jamais souillé son âme par une faute grave.

L'héroïque exemple de cette pieuse mère fut la cause de la conversion d'Edouard et d'Antoine, qui, plus tard, entrèrent l'un et l'autre dans la Compagnie. Antoine fut admis le premier, le

18 avril 1653, au noviciat de Watten, après avoir, durant trois ans, complété ses études au collège anglais de Rome. Ordonné prêtre à Liége, on l'envoya dans la mission d'Angleterre vers 1661. Il y travailla 18 ans et passa probablement toute sa vie de missionnaire dans la résidence de Saint-Georges, district de Worcester et Warwick, dont il était supérieur au moment des dénonciations de Titus Oates. Pendant tout ce temps, il eut la réputation d'un missionnaire infatigable, d'un excellent prédicateur et controversiste.

Quand éclata la persécution, il se rendit à Londres et se présenta lui-même à la police, se déclarant prêtre et Jésuite. Il fut accusé d'avoir participé au complot de Oates avec le P. Whitbread et trois autres. La nuit qui précéda l'exécution, Lord Schaftesbury, l'un des principaux instigateurs de cette odieuse affaire, alla visiter le martyr ainsi que le P. Gavan, dans la prison de Newgate. Il leur promit leur grâce s'ils acceptaient de se démentir en avouant l'existence du complot. Ce misérable reçut la réponse qu'il méritait et se retira confondu.

Le P. Antoine mourut à Tyburn le 20 juin 1679, avec son provincial et ses trois compagnons, à l'âge de 50 ans; il en avait passé 22 dans la Compagnie.

Son frère, Edouard, quoique privé de la joie d'être immédiatement exécuté, fut néanmoins martyr de la foi; car il mourut des suites de ses souffrances dans la prison de Londres, en 1681.

Le Bienheureux Jean Gavan
(† 20 juin 1679)

Le Bienheureux Jean Gavan naquit à Londres en 1640. Il passa au collège anglais de Saint-Omer où sa modestie et sa douceur lui valurent le nom d' « ange ». Il entra au noviciat en 1660 et étudia la philosophie et la théologie à Liége et à Rome. Après son ordination, il fut envoyé en Angleterre et travailla avec grand succès particulièrement à Wolverhampton, qui, grâce à son labeur, mérita le surnom de « petite Rome ». Au bout de 8 ans, il fut accusé par Dugdale de comploter contre la vie du Roi. Le P. Gavan vit que le meilleur parti à prendre était de déguerpir. Il partit donc pour Londres, sous le déguisement d'un domestique, comptant gagner la Belgique. Mais dans la capitale, on l'arrêta et on le fit comparaître devant le Conseil Privé. Il y retrouva Dugdale. Indigné de l'effronterie de son accusateur, le

Père l'interpella: « Osez donc me regarder en face, pendant que vous affirmez de tels faits ». A ces mots Dugdale resta coi, et les juges durent l'encourager à poursuivre. Révolté par les calomnies portées contre lui et quatre de ses frères en religion, le P. Gavan en appela au Lord premier président, Sir Guillaume Scroggs, et déclara qu'il était prêt à trancher l'affaire par le recours aux anciennes ordalies, coutume dont la légitimité n'avait jamais été révoquée. Il marcherait donc les yeux bandés sur des plaques de fer rougies au feu pour prouver son innocence. A ce défi le tribunal fut interloqué et Sir Guillaume répondit que, quoique cette loi n'eût en effet jamais été rapportée, elle n'en était pas moins tombée en désuétude. Condamné à mort, le Père fut emmené sur la claie à Tyburn avec quatre autres prêtres de la Compagnie. La corde au cou, mais sans perdre son éloquence, Jean Gavan harangua le peuple jusqu'à la fin : « Chers compatriotes, disait-il, me voici parvenu au dernier acte de la vie, à la limite entre le temps et l'éternité, à une heure qui doit faire de moi, soit une étoile pour briller au ciel, soit un brandon pour brûler éternellement parmi les damnés au fond de l'enfer ». La charrette fut retirée et le P. Gavan, qui avait été pendu, ne mourut que lorsque, tombé à terre, on lui ouvrit la poitrine. Son martyre eut lieu le 20 juin 1679.

Le Bienheureux Jean Fenwick
(† 20 juin 1679)

John Fenwick (de son vrai nom Coldwell) naquit en 1628 de parents protestants dans le diocèse de Durham. Nous ne savons rien de ses premières années, sinon qu'il fut élevé par un père qui était un protestant rigide. Dans son enfance, il dit avoir tremblé de peur rien qu'à entendre prononcer le nom de « catholique ». Cependant, en réfléchissant sur l'inconsistance de sa religion, il se convainquit que son devoir devant Dieu était de rechercher la véritable église.

Probablement la mort héroïque des martyrs l'amena au catholicisme. Là encore, nous ne connaissons que peu de chose. On nous parle, il est vrai, de la terrible colère de son Père et de l'immense chagrin et des supplications de sa Mère. Mais nous ne pouvons, sur ces simples indications, retracer le drame de sa conversion. Quoi qu'il en soit, devenant catholique, il était chassé

de chez lui. Ce courageux sacrifice n'était que le premier de ceux qui allaient l'acheminer au sacrifice suprême.

La Providence n'abandonna pas le nouveau converti. Il réussit à entrer au collège de Saint-Omer, où Notre-Seigneur bénit son zèle pour l'étude. Plus tard, il reçut la grâce de la vocation religieuse et le 28 septembre 1656, il entra au noviciat des Jésuites à Watten. Pendant son noviciat il montra une ferveur peu ordinaire.

Ordonné prêtre en 1662, sa première charge fut celle de procureur au Collège de Saint-Omer. En 1675, il fut envoyé en Angleterre où il se dépensa sans compter, manifestant aux protestants comme aux catholiques une inépuisable charité. Titus Oates était un des nombreux quémandeurs du Père Fenwick. Le bon Père lui donna une petite somme d'argent. Oates, cela va sans dire, ne la rendit jamais; mais de tels mécomptes arrivaient souvent au Père.

Vers cette époque, le Père Ireland vint résider avec lui. Une nuit, ils furent brutalement enlevés et menés à la prison de Newgate. Captivité très dure: les anneaux de fer qui l'enchaînaient pénétrèrent dans ses chairs. L'amputation de la jambe parut nécessaire. Mais la condamnation à mort pour crime de haute trahison, commis dans le soi-disant complot dénoncé par Titus Oates, rendit l'opération inutile.

Le Père Fenwick fut exécuté avec les Pères Whitbread, Harcourt, Gavan, Turner, comme lui victimes des mêmes imputations calomnieuses. Ses réponses courageuses devant les juges révèlent une âme sûre de son innocence : « Si je ne révèle pas tout le fonds de mon cœur, je prie Dieu de m'exclure de sa gloire ». Et encore : « Maintenant que je suis près de mourir, pensez-vous que je vais damner mon âme ? » Il fut martyrisé le 20 juin 1679.

b) Autres Victimes

Le Bienheureux Guillaume Ireland
(† 3 février 1679)

Six ans avant le début de la guerre civile, c'est-à-dire en 1636, Guillaume Ireland naquit dans le Comté de Lincoln. Son enfance se passa dans une période de troubles et en fut profondément

affectée puisque son père et son oncle périrent tous deux en combattant pour le Roi. Sa mère l'envoya à Saint-Omer où il s'acquit l'estime de ses maîtres plus encore par son sérieux et ses hautes qualités morales, que par son savoir. De Saint-Omer, le 7 septembre 1655, il partit pour le noviciat de Watten et, après la formation habituelle, fit sa profession en 1673. Tout ce que nous savons de lui pour les quelques années suivantes, c'est qu'il fut confesseur des Pauvres Clarisses à Gravelines, occupation, qui, si elle était là seule, dut sans doute lui laisser pas mal de temps libre. Ces calmes délices finirent en 1677 où il reçut l'ordre de partir pour l'Angleterre. Là, suivit une année d'ardent labeur: c'était la préparation au martyre.

Une nuit, son sommeil fut brusquement interrompu par la lourde main de Titus Oates venu en personne à son logis pour l'arrêter. Il fut jeté, chargé de lourdes chaînes, dans l'un des plus infects cachots de Newgate où il demeura, torturé par la faim et la vermine, l'espace de trois mois, tandis que Oates cherchait à réunir les éléments d'une déposition accablante. Cependant la prison du Père était transformée en un nouveau terrain de mission. Il réussit à ramener à l'Eglise une femme condamnée à mort pour avoir battu monnaie (le Code pénal avait alors de ces rigueurs). Malheureusement, elle ne persévéra pas. Le jour de l'exécution, en effet, un ministre protestant abusant de la simplicité de la nouvelle convertie, la bouleversa par ses sophismes et obtint une rétractation. Mais cet incident provoqua à l'égard du Père une aggravation de la séquestration, et on lui interdit toute relation avec qui que ce fut jusqu'à sa comparution, le 17 décembre 1678.

Le récit du procès est révoltant. C'est une longue suite de brutalités de la part du juge qui rudoie les accusés et intimide les témoins, tout en aidant Oates et Bedloc à se tirer des difficultés où les enferment leurs mensonges. Enfin, sans aucune preuve, après un long palabre n'ayant aucun rapport avec la question, dans lequel il reprenait les accusations habituelles dirigées contre l'Eglise et les Jésuites, le magistrat envoyait les jurés en délibération par ces mots : « Que la prudence et votre conscience » (entendez: non pas les faits) « vous guident, et alors vous serez durs et au delà pour les ruses de ces misérables ». Le jury, évidemment, prononça le verdict de culpabilité, A quoi le président répondit en ces termes : « Vous avez bien agi, Messieurs, en bons sujets et vrais chrétiens, c'est-à-dire en excellents protestants »,

Il prononça alors contre les accusés la sentence de mort. L'exécution n'eut lieu que six semaines après.

Le 3 février 1679, le P. Ireland, avec ses compagnons, fut placé sur une claie et traîné de Newgate à Tyburn pour y souffrir la mort habituelle. En route, la population leur lançait des œufs pourris, des immondices, des pierres et crachait sur eux; mais le P. Ireland supporta tout avec une extraordinaire bonne humeur. Un gentilhomme, témoin du spectacle, affirme n'avoir jamais aperçu un visage aussi rayonnant de sérénité et de joie ; un Franciscain qui attendait, mêlé à la foule, l'arrivée des victimes, dépeint également sa joyeuse allégresse à l'approche des derniers moments. Les catholiques parvinrent à obtenir quelques reliques très précieuses. La Reine elle-même prit son cœur. Plusieurs pièces de ses vêtements teints de sang opérèrent de nombreux et bien authentiques miracles.

Le Bienheureux Philippe Evans
(† 22 juillet 1679)

On sait peu de chose des premières années de la vie du Bienheureux Philippe. Il était né dans l'obscur petit Comté de Monmouth, au sud du pays de Galles, l'année même qui vit la fin de la Guerre Civile. Il fit ses premières études à Saint-Omer, et entra dans la Compagnie à l'âge de 20 ans.

Neuf ans plus tard, il revint à son pays natal ; mais alors il était prêtre et tout rempli de zèle. La contrée était à cette époque farouchement hostile au catholicisme; calvinistes et protestants s'unissaient dans une même haine contre les prêtres, et plus spécialement les Jésuites. Toutefois, l'apostolat du nouveau missionnaire fut immédiatement couronné de succès, si bien qu'au bout de quatre ans telle était la fureur des calvinistes que, en plus du prix ordinaire de 50 livres accordé par le gouvernement pour la capture de tout Jésuite, un supplément extraordinaire de 200 livres (aujourd'hui 2.000) fut promis à qui amènerait ce Père. Une telle récompense ne pouvait manquer d'allécher les gens dans une région aussi protestante. Un mois après cette mise à prix, on opéra une perquisition minutieuse dans la demeure d'un M. Tuberville, de Skere, soupçonné d'abriter le Père. On fouilla la maison de la cave au grenier sans pouvoir relever aucune trace. Cependant, comme les policiers allaient quitter le

logis, le P. Evans y retournait; aussitôt arrêté, on l'envoya en prison à Cardiff.

Là, le P. Evans fut assez heureux pour trouver la compagnie d'un prêtre séculier du nom de John Lloyd. Il leur était permis à tous deux de se trouver ensemble; ils se lièrent vite d'amitié, et furent d'ailleurs à la fin exécutés le même jour.

Cependant, on avait préparé l'instruction du procès du P. Evans, ce qui avait consisté à raccoler de faux témoins. Les séances s'ouvrirent, le jour de l'Invention de la Sainte Croix. La seule accusation véritable portée contre le Père, c'était d'avoir dit la Messe et administré les Sacrements. On essaya bien de prouver qu'il avait en outre trempé dans le complot de Titus Oates, ce fut en vain. Néanmoins, sa seule fonction de prêtre catholique suffisait à motiver la sentence. Il fut donc condamné à être pendu, le cœur arraché et le corps coupé en morceaux.

Ramené à Cardiff dans son cachot et rivé à des fers pesants, il gardait son âme libre, au point de continuer une partie de jeu malgré les impatiences de son geôlier. Même on affirme qu'il obtint la permission d'avoir une harpe, dont il jouait pour réjouir, encourager et distraire ses compagnons de captivité. Cette soumission, non seulement résignée, mais joyeuse, édifiait ses nombreux visiteurs. Le jour de l'exécution fut longtemps différé. Enfin, le 21 juillet, la nouvelle se répandit que le martyr et son compagnon seraient exécutés le lendemain.

Le matin de la fête de Sainte Marie-Madeleine, un forgeron vint, sur les 9 heures, pour briser les anneaux des prisonniers. Il passa plus d'une heure — une heure de torture raffinée — sur les fers du Père Evans, sans pouvoir l'en débarrasser. Voyant ce que souffrait le Père, il refusa de continuer, et ni les menaces des soldats ni les encouragements du P. Evans lui-même ne purent l'amener à achever sa besogne. On dut avoir recours à un autre ouvrier.

Philippe Evans devait mourir le premier. Avant que la charrette ne fût retirée de dessous lui, il harangua la foule en ces termes : « Si jamais un homme dit la vérité, ce doit être au moment de la mort. C'est pourquoi j'espère que nul ne doutera de mes paroles. Je meurs uniquement parce que je suis prêtre et à cause de ma religion. C'est un sort si souhaitable que je ne voudrais pas échanger le bonheur d'une telle mort contre toutes les couronnes du monde! » Puis, il pria pour le Roi, pour ses amis et ses ennemis.

Il gravit alors l'échelle. Sur son propre signal, on la retira,

Avant même qu'il ne fût mort, on l'éventra et on le coupa en morceaux, tandis que Lloyd lui donnait une dernière absolution. Ses ultimes paroles furent : « In manus tuas, Domine, commendo Spiritum meum ! »

Le P. Philip mourut à l'âge de 34 ans, après en avoir passé 14 en religion. Les documents parlent de lui comme d'un religieux plein de gaieté, quoique sérieux, simple et modeste, très zélé pour la prière et donnant grande satisfaction à ses supérieurs. Il était dévoué, prêt à condescendre aux désirs des autres, — et partant, universellement aimé.

Le Bienheureux David Lewis
(† 27 août 1679)

La vie de David Henry Lewis, appelé aussi Baker, n'offre de saillant que le zèle apostolique et la générosité avec laquelle il exposa sa vie. Mais c'était alors chose commune qu'un tel héroïsme.

Né en 1616 d'une fervente catholique, mais d'un père protestant — qui d'ailleurs se convertit plus tard — élevé lui-même dans l'hérésie, Lewis abjura à Rome entre les mains d'un de ses oncles, Jésuite, à l'âge de 18 ans, pendant le cours de ses études de Droit. Il fit sa philosophie, sa théologie et fut admis dans la Compagnie : il avait alors 28 ans.

Envoyé après ses premiers vœux en Angleterre, il fut bientôt rappelé à Rome par le T. R. P. général, et remplit, durant un an, l'office de Père spirituel au collège anglais. Enfin, en 1648, il rentra définitivement dans sa patrie. Son champ d'action fut le sud du pays de Galles. Pendant 28 ans, il s'y dépensa multipliant durant la nuit ses visites aux catholiques demeurés fidèles ; et d'une inlassable bonté il s'acquit le surnom de Père des Pauvres.

Pourtant un misérable le dénonça auprès des autorités du Comté. On était dans la période de violente persécution déchaînée par les délations de Titus Oates. Le shériff, un certain Arnold, calviniste farouche, le fit arrêter. Le dimanche 17 novembre 1678, avant l'aube, alors que le Père se disposait à dire la messe, six dragons le surprirent, l'emmenèrent et, avec lui, tout le mobilier d'autel qu'ils purent saisir. Un premier interrogatoire fit ressortir son innocence à l'égard du prétendu complot dénoncé par Oates. Mais, sur la déposition de son délateur qui,

durant quatre ans, avait assisté à sa messe, le religieux fut incarcéré et détenu jusqu'en mars 1679 à la prison de Monmouth, puis traduit en jugement sous l'inculpation capitale d'avoir reçu les ordres dans l'Eglise romaine et d'avoir, contrairement à la loi, séjourné en Angleterre.

Arnold, adversaire acharné du catholicisme, usa de son influence pour constituer un jury selon ses goûts. Parmi les témoins à charge un nommé Price prétendit avoir assisté à la messe du Père, s'être confessé à lui et avoir communié de sa main. Il fut convaincu d'imposture, ayant, peu avant, déclaré devant témoins que l'accusé lui était totalement inconnu.

Néanmoins, la culpabilité fut prononcée et la sentence qu'elle entraînait, c'est-à-dire, pour le condamné, la pendaison et l'écartellement après avoir été éventré.

La revision du procès à Londres aboutit à la même conclusion. Mais on offrit au Père Lewis la vie sauve s'il voulait apostasier ou compromettre quelques-uns de ses confrères dans le complot d'Oates. Sur son refus, on le renvoya en prison. Il y attendit trois mois la mort. Enfin, le 27 août 1679, après une touchante allocution à la foule qui entourait l'échafaud, il fut exécuté. Le Père David Lewis était dans sa 65e année, la 35e depuis son entrée dans la vie religieuse. Ses restes furent portés sous le porche d'une église voisine. Nombreux furent ceux qui assistèrent à ses funérailles : le sous-shériff lui-même était présent.

DIX ANS APRÈS...

Le Collège de Bollengo

« Bollengo! c'est pour moi un mot magique évoquant les plus « doux souvenirs de jeunesse... les sports d'hiver, le patinage, la « luge... le « foot », la questure; et surtout, et au-dessus de tout, « les Pères, trop rarement revus; l'étude sous le regard bien- « veillant du Père Mathieu; la chapelle lumineuse et gaie où l'on « se recueillait mieux que dans la tourmente des affaires, et, « pour animer le « palazzo », les chers et bons camarades for- « mant cette grande famille à laquelle on demeure toujours « attaché! »

Cet éloge, que nous lisons dans une lettre récemment écrite par un ancien élève, actuellement industriel dans la Loire, exprime, avec lyrisme, — on peut le dire, les sentiments qui se sont manifestés cet hiver, à l'occasion d'un essai tenté pour regrouper tous ceux qui eurent le bonheur d'être élevés au collège de Bollengo.

Si nombreux sont, dans notre province, les scolatiques qui en sont sortis, et, malgré les pertes causées par la guerre, les maîtres à l'influence desquels ils ont dû leur vocation, que c'est, semble-t-il, un réel devoir de leur faire connaître à tous les multiples témoignages d'amitié fidèle ou de filiale gratitude qui nous sont récemment parvenus. Ce sera, en outre, une occasion de constater, après dix ans et plus qu'a disparu le cher collège, la

fécondité de son action. Vue réconfortante pour ceux qui jadis s'y sont dévoués, elle sera encore, pensons-nous, pour tous instructive par les réflexions que cette réussite d'avant-guerre suggère par rapport au temps présent.

*
**

Quand fut fermé, en 1919, en même temps que les autres collèges de l'exil, celui que la Province de Lyon possédait en Italie près de Turin, aucune organisation, destinée à grouper les anciens élèves, n'existait encore. On ne jugea pas opportun d'en constituer une: le nombre de ceux qui avaient passé à Bollengo, au cours de son existence ephémère, étant trop peu considérable, déjà d'ailleurs sensiblement réduit par la guerre, et destiné à diminuer sans plus jamais s'accroître.

Mais dans le cœur de ses anciens, le souvenir du « Castello » demeurait impérissable; et chacun, au fond de sa mémoire, en retrouvait l'image, telle que l'évoquait naguère, au banquet des anciens élèves, le Docteur André Ricard: « La grande cour en « terrasse et le clocher que dore le soir, la plaine qui s'étale sous « la masse du Viso et s'endort, pendant que traînent encore des « chants sur les mûriers et les maïs ». Car, ce qui conservait à cette vision toute sa jeunesse, c'est qu'elle exprimait sensiblement les plus vivaces sentiments : l'amour du collège et de l'atmosphère si familiale qu'on y respirait; l'affectueuse reconnaissance à l'égard de ses maîtres admirables.

Aussi, plus d'une fois, malgré l'absence de tout lien extérieur, les anciens élèves dispersés avaient-ils cherché à se rejoindre. A Grenoble, à Lyon, à Paris, de petites réunions s'étaient spontanément organisées. Lorsque se rencontraient deux anciens camarades, la même exclamation montait aux lèvres : « Quel dommage, qu'on n'ait rien organisé pour pouvoir se retrouver! »

Fait remarquable! après dix ans, ces regrets que le temps aurait dû rendre de plus en plus inefficaces, aboutissaient à une première réalisation. Un banquet, improvisé en quelques jours, durant les vacances de Noël 1928, groupait plus de 50 anciens élèves. La conclusion en fut que l'année suivante la chose serait reprise et sérieusement organisée. Ce qui fut fait. Et le dimanche 26 janvier 1930, après une messe célébrée à Lyon en la chapelle de l'Externat Saint-Joseph, à l'intention des anciens maîtres et élèves de Bollengo vivants ou décédés, un banquet

réunissait 82 anciens camarades, sous la présidence de leur ancien Recteur, le R. P. Mulsant.

Si, à ces 82 présents, on ajoute le nombre de 128 excusés; — si l'on songe en outre que 51 élèves sont décédés, et que, pour une trentaine, il a été impossible de retrouver aucune adresse, on voit que sur les 414 élèves qui, au cours de son existence, ont passé au collège, c'est une importante majorité qui, après dix ans, a répondu à l'appel. Il faut, en effet, en plus des convocations imprimées qui ont pu s'égarer, noter que sur les quelques 120 anciens qui n'ont rien répondu on doit évidemment compter la majorité des 80 élèves qui n'ont passé à Bollengo qu'une seule année, ou moins encore. Certes! s'il est permis d'évaluer au moyen de statistiques les sentiments d'affection et de reconnaissance, ces chiffres ont leur valeur.

Mais il y a d'autres témoignages qui toucheront assurément ceux des nôtres qui se sont jadis dévoués au collège.

Pour assister à la réunion, on était venu non seulement de Lyon et de ses environs immédiats, mais de Grenoble, de Gap, de Chambéry, de Lons-le-Saunier, de Dijon, de Paris, de Saint-Chamond, de Saint-Etienne, de Valence, d'Avignon, de Nîmes, de Marseille et même de Nice.

Puis, durant les heures si cordiales qui suivirent la messe et où l'on se retrouvait, après 10 ou 15 ans, avec l'impression d'être soudain ramené en arrière, par suite de la reprise de contact après cette longue et subite coupure, on apprenait que plusieurs, au cours de voyages d'affaires, plusieurs aussi, au cours de voyages de noces, avaient mis Bollengo dans leur itinéraire, pour revoir les vieux murs du collège et retrouver un peu de leur meilleur passé.

Toutefois, ce sont surtout les réponses reçues à l'occasion de la préparation du banquet, qui ont révélé, après plus de dix années, la profondeur et la vivacité des sentiments.

« Est-il possible que tant d'anciens « bollengistes » soient « devenus pour les pères des inconnus? », écrit de Tunisie l'un des plus anciens, au reçu de la première circulaire qui contenait la demande de 200 adresses.

Et il réclamait un petit annuaire

« où seraient nommés par ordre de date:

« 1° tous les Pères ayant fait partie du collège;

« 2° tous les élèves,

« en indiquant ceux qui sont morts; les tués à l'ennemi;
« l'adresse des vivants ».

Un peu plus tard, s'excusant de ne pouvoir venir au banquet,

« Un mot pour vous dire, écrivait-il, à tous ceux que j'ai « connus et aux autres, que je serai de tout cœur avec vous « dimanche 26 prochain...

« ...La peste à notre porte, la sécheresse, une crise terrible de « main-d'œuvre, la mévente des huiles d'olives et des céréales, « la menace des sauterelles sont notre lot actuel. Néanmoins, le « moral reste bon...

« J'ai pensé bien souvent dans notre bled à notre cher collège « dont j'ai regretté vivement la disparition. Que de souvenirs « pour nous tous qui y avons passé de belles années de notre « jeunesse! et que de reconnaissance pour les bons Pères qui « nous ont rendu ce que nous sommes! »

Les mêmes sentiments s'expriment un peu dans toutes les lettres.

D'un lieutenant de vaisseau, jeune professeur à l'Ecole navale:

« Avec quelle joie j'ai reçu, il y a quelques jours, la lettre « timbrée: « Anciens élèves de Bollengo ». J'avais toujours « déploré qu'il n'existât, entre les anciens de notre collège, « aucun autre lien que celui du souvenir des années passées « ensemble. Voilà cette lacune comblée, et je m'en réjouis. Mais « combien je regrette la distance et le service qui m'empêchent « d'être des vôtres dimanche prochain! »

D'un autre, attaché à la Banque de France, retenu dans l'Isère par l'organisation, le même dimanche, de deux réunions de la Ligue Dauphinoise d'Action catholique:

« Je ne puis pas déserter mon poste; mais je n'en serai pas « moins en communion de pensée et de prière avec mes anciens « maîtres et mes anciens camarades...

« ...Quelle véritable joie de se retrouver entre vrais amis, après « un long passé déjà et avec le souvenir toujours vivace de ces « heureuses années de formation dans notre vieux Bollengo; de « renouer des liens d'affection si réels et dont nous comprenons « mieux encore maintenant la nécessité et la douceur! Combien « de nos anciens maîtres ont-ils été perdus de vue par nous qui « leur devons tant! »

Parfois, c'est dans une brève phrase que s'expriment les mêmes sentiments:

D'un Grenoblois:

« Quelle bonne idée! et quelle joie de nous retrouver ensemble,
« les fidèles de Bollengo!
« Adieu! mon vieux Paul, à bientôt donc, à Bollengo... »
D'un autre Dauphinois:
« Transmettez, je vous prie, mon respectueux et filial souvenir
« au R. P. Mulsant, qui fut vraiment l'âme de Bollengo.
« Vive Bollengo! Vive le P. Mulsant! »

Particulièrement intéressante, cette longue lettre d'un des plus incorrigibles « chahuteurs » du collège, actuellement sous-chef de contentieux dans une compagnie d'assurances:

« Est-il utile de te dire à quel point j'approuve votre initiative
« d'avoir fondé un groupe des « Anciens de Bollengo ». Nous qui
« avons assisté à cette mémorable « proclamation » de 1919, où,
« à l'annonce de la fermeture prochaine, Pères comme élèves,
« nous avons tous fondu en larmes; nous surtout qui, ayant dû
« poursuivre nos études et achever notre éducation dans d'au-
« tres collèges, — mieux encore que nos anciens — fûmes à
« même d'apprécier quelle famille nous retrouvions, si loin de
« nos familles; quelle « maison », (au sens de « Domus », aurait
« dit le Père Loiseau!!), nous accueillait, nous apprenons avec
« joie les riches promesses données par votre réunion de l'an
« dernier. Moi qui ai passé à Bollengo de nombreuses années
« (de 1913 à 1919) de ma première adolescence, combien de fois
« ai-je déploré de voir se disperser, sans qu'aucun lien ne les
« unisse, les Anciens de ce cher collège aujourd'hui disparu!
« Aussi bravo! un grand bravo! à vous qui avez décidé de
« regrouper la famille et de reformer les liens qui se dissol-
« vaient!...

Puis, après des nouvelles le concernant:

« ...J'espère que le « G... G... (il donne son surnom) a parcouru
« du chemin depuis le temps où il n'avait d'autre occupation que
« de faire enrager les R.R. P.P. Mulsant, de Bonneville, de
« Vaux, Novello, etc..., tous ceux enfin qui, pour leur malheur,
« furent chargés, à un titre quelconque, de son éducation!!! »

Cet autre, officier à l'armée du Rhin, fait une comparaison qu'on nous permettra de reproduire — Bollengo n'est plus: il ne saurait donc éveiller de jalousie:

« De tous vos bons collèges auxquels j'ai eu le bonheur
« d'appartenir: Dole, Mongré, Monaco et Bollengo, ce dernier est
« celui dont je garde le meilleur souvenir. »

D'un autre encore, administrateur de grands magasins, à Paris:

« Veuillez, je vous prie, transmettre à tous mes anciens cama-
« rades une invitation permanente lors de leur passage à Paris. »

Terminons par ce télégramme de 46 mots, envoyé de Roubaix par quelqu'un que les affaires y appellent au dernier moment:

« Père V..., 4, montée Fourvière, Lyon,

« Retenu, regrette ne pouvoir assister réunion, serai pensée et
« cœur avec vous; m'associe hommage rendu maîtres vénérés et
« camarades dont souvenir nous est cher; adresse Père Mulsant
« expression sentiments respectueux attachement et à tous assu-
« rance très fidèle amitié. — A... »

Dans un grand nombre de lettres, se trouvent ainsi exprimés, avec des nuances diverses, les mêmes sentiments. Qu'ils aient pu, après tant d'années, se manifester avec tant de spontanéité et de fraîcheur, c'est la preuve de leur sincérité. Et voilà, assurément, pour ceux qui les ont fait naître une première récompense.

⁂

Il en est une autre: celle de pouvoir déjà constater, ailleurs que dans des paroles, les résultats de l'éducation qu'ils ont donnée.

Ce sont d'abord, parmi les anciens élèves, ceux qui ont promptement achevé ici-bas leur tâche, en mourant tout jeunes pour la France. On en compte 27: chiffre considérable si l'on songe que 120 ou 130 tout au plus ont été en âge d'être mobilisés.

Ensuite, si nous consultons le petit annuaire que les anciens élèves ont récemment publié, nous trouvons des indications intéressantes. Quoique les renseignements soient fort incomplets, et que, par ailleurs, les aînés de Bollengo n'aient guère dépassé 35 ans, nous relevons certains noms qui émergent: un lieutenant de vaisseau, jeune professeur à l'Ecole navale; un ancien polytechnicien et inspecteur des Finances en disponibilité, chef des services financiers de la Compagnie Générale Transatlantique; deux agrégés de l'Université, dont l'un reçu premier au concours d'agrégation et ancien membre du comité fédéral de l'A. C. J. F.; un ancien polytechnicien occupant une importante situation commerciale et président de la D. R. A. C. dans la

deuxième ville de France; un brillant chirurgien des hôpitaux de Lyon, — pour ne mentionner que les plus marquants.

Nombreux sont également ceux qui sont allés hardiment tailler leur place dans les colonies ou les pays lointains: Tunisie, Algérie, Maroc, Côte d'Ivoire, Indo-Chine, Guatémala. L'un d'eux, pionnier dans l'extrême sud marocain, a été, dans le courant de l'année, mentionné de façon très élogieuse par le journal « Le Matin ». Son frère nous le faisait savoir en ces termes: « Je t'envoie un petit article qui te montrera que l'on peut sortir de chez les « Pères » et être tout de même bon à quelque chose! »

Mais, évidemment, les résultats les plus consolants sont les vocations sacerdotales et religieuses. Ici, nous avons des chiffres précis.

Sur 414 élèves qui ont passé par Bollengo, de 1907 à 1919, nous relevons, sans compter 4 ou 5 d'entre eux qui, pour raison de santé ou quelque autre motif n'ont pas persévéré dans la voie choisie, 43 anciens élèves qui se sont donnés à Dieu, soit: 1 dominicain, 4 Bénédictins, 7 pour le clergé séculier, 31 jésuites.

Et si l'on veut éliminer de cette statistique ceux d'entre eux qui peuvent, à plus juste titre, revendiquer comme leurs d'autres collèges, nous trouvons les chiffres suivants: sur 103 élèves ayant fait leur classe de philosophie à Bollengo il y a eu 20 vocations sacerdotales, dont 15 pour la Compagnie; soit une proportion de 1/5.

Comment expliquer, — du moins autant qu'il est possible en ces matières de discerner les influences, — cette proportion considérable de vocations, et, d'une manière plus générale, l'action profonde du collège de Bollengo sur ceux qui, de façon un peu prolongée, lui ont été soumis?

Le recrutement, sans doute, était pour une bonne part excellent. Les parents qui envoyaient si loin leurs fils montraient assez, par les sacrifices qu'ils consentaient, leurs préoccupations religieuses, leur fidélité à l'égard de la Compagnie. Cependant, à Bollengo, les enfants sages n'étaient pas les seuls. Tel ou tel, — et ce n'était pas rare, — avait été mis là pour n'avoir pu demeurer nulle part ailleurs. Bollengo était alors l'ultime ressource.

Tout concourait sans doute à fortifier l'emprise du collège. Sans parler de sa situation en face d'un panorama splendide; des sports variés que procuraient la montagne et les lacs, l'hiver

avec le patinage, l'été avec la pêche, c'est, plus que tout, la vie de famille dont la maison était animée qui gagnait les cœurs.

De cette vie de famille, la source a été justement indiquée par un ancien élève, actuellement agrégé de l'Université et professeur de lycée: « Ce qui nous a attachés à Bollengo, nous disait-il, c'est « que nous avons vécu là-bas dans une atmosphère de dévoue- « ment ».

Et en effet, pour beaucoup, ce fut une expérience décisive. Car sous les différences individuelles, ce qu'ils retrouvaient en chacun de leurs maîtres, — nommons seulement les disparus, pour pouvoir plus librement faire leur éloge, — dans un Père Laurent Morel, par exemple, un P. Duplay, un P. de Mérignargues, un P. de Jonquières; et chez ceux que la guerre a tués en pleine force : les P.P. Louis Chaîne, Crépieux, de Vialet, Estrangin, Regis, Vallier, de Gailhard-Bancel, — c'était un total don de soi.

On pouvait peut-être perfectionner les méthodes pédagogiques de Bollengo. Donnée à l'étranger, loin du milieu où l'on était appelé à vivre, alors que, en France, les catholiques étaient encore, à cette époque, réduits au rôle d'émigrés à l'intérieur, l'éducation manquait sans doute de mises au point réalisées depuis sur le terrain de la formation civique, sociale et de l'action religieuse. Et d'ailleurs, eût-elle été parfaitement adaptée aux besoins de l'avant-guerre, elle se fût nécessairement trouvée débordée, comme toutes les autres, par les événements qui ont suivi. Mais, quelles que soient les améliorations qu'on eût pu apporter aux formules, difficilement ajouterait-on à la valeur profonde des maîtres qui surent procurer à leurs disciples cette expérience vitale, plus importante que toute autre: le contact avec des vies vraiment données à Notre Seigneur Jésus-Christ.

Si l'apostolat des collèges mérite d'être dit de tradition dans la Compagnie, Bollengo n'a certes pas brisé la chaîne. Il apparaît, à l'époque où il a existé, comme une complète réussite. Alors qu'en France tous les terrains d'action lui étaient interdits, la Compagnie a eu le courage, en dehors des frontières, de s'en créer un de toutes pièces. Elle n'y a attiré, il est vrai, que quelque 400 élèves; mais, consacrant à ce petit troupeau ce qu'elle avait de meilleur, elle a su, en vue du jour tout proche où l'espace s'ouvrirait illimité à l'action apostolique, former en lui une *élite*.

⁂

Qu'un tel résultat ait été obtenu avant tout par la valeur surnaturelle de ceux qui y ont travaillé, c'est là, évidemment, pour quiconque est fidèle à recueillir les enseignements du passé, la leçon qui ne saurait vieillir.

Mais Bollengo ne saurait-il nous apprendre davantage? et, puisqu'il fut une réussite, pourquoi ne pas le recommencer? N'est-il pas une preuve, toute récente encore, de l'efficacité toujours jeune de cette tradition qui, dans la Compagnie, met les collèges au premier plan de nos préoccupations?

Certes! ceux qui ont passé à Bollengo seront les derniers qui puissent être tentés de sacrifier, de gaieté de cœur, l'apostolat des collèges. Même si les conditions dans lesquelles, en France après la guerre, ils passent ou ont passé leurs années de régence, sont particulièrement difficiles et parfois pénibles, le souvenir reconnaissant de ce que fut un vrai collège de la Compagnie les garde, à leur égard, de toute désaffection.

Tous, cependant, formés par les Exercices à conduire notre activité apostolique d'après le grand principe : « Media ad finem », nous comprenons que répéter identiquement un geste, quand les circonstances qui l'encadrent ont profondément changé, c'est, par un scrupule de fidélité à la tradition, trahir cette tradition même.

Or, dans notre France de 1930, les circonstances, comparées à ce qu'elles étaient il y a vingt ans, sont tellement différentes qu'une grande circonspection s'impose.

Et d'abord pour retrouver ce qui fut le secret de l'action qu'exerça Bollengo, il faudrait recréer un milieu dans lequel, par suite du contact étroit entre un petit nombre d'élèves et un personnel entièrement ou en grande majorité composé de Pères, puisse s'établir cette bienfaisante intimité qui permettait d'atteindre au fond des âmes.

Le voulût-on, serait-ce hélas possible, avec l'insuffisance de notre nombre en face des multiples postes à remplir? Or, tant que dans nos collèges nous serons la minorité et tant que de trop maigres ressources limiteront le choix de collaborateurs laïcs de tous points excellents, au lieu de la forte continuité qu'elle aurait si elle émanait de tout un ensemble, notre action individuelle restera précaire et fragile.

Il semble, en outre, que ce qui permettait aux âmes d'adolescents, formées à Bollengo, de se livrer en pleine confiance et sans résistance à leurs maîtres, c'était, pour une part, le fait

d'être totalement soustraites à leur milieu familial et social par suite de l'exil qui, pour un bon nombre durait, sans interruption, six mois de l'année. Néfaste dans un collège-caserne, cet éloignement favorisait ici le rapprochement des cœurs.

Mais dans nos internats et nos externats de France, où, malgré une certaine séparation, nos élèves restent profondément engagés dans les habitudes, les manières de voir, les aspirations de leur époque, de leur famille, de la jeunesse qui les entoure, cette dépossession de soi est bien difficile et rend plus malaisée encore la formation par contagion, par influence personnelle, déjà compromise par le grand nombre des élèves et le petit nombre des Pères. On ne peut plus, dès lors, songer à rendre les enfants tels qu'ils doivent être, avant d'avoir trouvé le moyen de les prendre tels qu'ils sont. Ce travail préliminaire, toujours indispensable, s'impose plus que jamais ici: on est en présence de tendances confuses que l'on arriverait malaisément à détruire: il faut composer avec elles, les démêler et les orienter.

Aussi, à qui voudrait recommencer Bollengo, une mise au point apparaîtrait bien importante: nécessité de chercher à compenser l'affaiblissement du contact direct par une plus parfaite adaptation des méthodes aux besoins et aux conditions de vie de la jeune génération. On l'a d'ailleurs compris. Et, quand on songe aux difficultés parmi lesquelles ont dû se débattre ceux qui, après la guerre, ont consacré leur activité aux collèges : réorganisation des maisons, pénurie de personnel, changements de programmes, embarras financiers dûs au coût croissant de la vie, on demeure confondu de l'effort fourni et des résultats obtenus. Car, en plus de la remise en marche matérielle, c'est au milieu de tant d'obstacles que, par des expériences sur de multiples terrains: perfectionnement des méthodes de travail, formation à une piété plus personnelle, initiation aux problèmes sociaux, à l'action catholique, — on a préparé les améliorations nécessaires.

Souhaitons que la diminution de la crise des effectifs, dont il semble qu'on ait dépassé le point aigu, permette bientôt dans nos collèges d'accroître notre nombre et ainsi de consolider, en les amplifiant, les résultats.

⁂

Mais la question: « Faut-il recommencer Bollengo? » soulève un problème plus important encore.

L'œuvre géniale réalisée par la Compagnie, lorsque, à la fin du XVI[e] siècle, elle fonda ses collèges, ce fut de s'emparer la première — ou du moins de façon prépondérante — de la place qui lui assurait l'éducation de l'élite dans une nation. Ainsi, comme le prévoyait saint Ignace, atteignant la tête elle atteignit tout le corps.

Mais, depuis un siècle, une double transformation s'est produite qui est venue, chez nous, rendre bien plus complexe la situation.

D'une part, l'Etat prenant en main l'instruction publique et s'attribuant une situation privilégiée, a réduit ses concurrents à n'être que ses égaux, sinon ses inférieurs.

D'autre part, alors qu'il n'y avait guère, sous l'ancien régime, qu'une classe dirigeante, le siècle dernier a vu s'en constituer une dans le monde ouvrier comme dans la bourgeoisie, en attendant peut-être bientôt l'apparition d'une nouvelle élite, au sein de la classe paysanne, organisée dans un parti agraire.

Dès lors, à un double titre, force était, si l'on ne voulait pas abandonner le but qui avait suscité les collèges, de développer le front d'action.

On sait comment, par suite notamment des luttes politiques et religieuses qui lui rendaient difficilement perméable tout autre milieu, et malaisés d'autres moyens, la Compagnie dut continuer à borner le meilleur de son activité à la formation dans les collèges de son ancienne et fidèle clientèle. Et nous avons vu d'ailleurs dans l'exemple de Bollengo, pendant les années les plus dures de la persécution, quel parti elle en a su tirer.

Mais aujourd'hui les milieux jadis fermés s'ouvrent. L'Université: grandes écoles, lycées se laissent pénétrer; telle œuvre de lycéens, dont ont parlé les « Lettres de Fourvière », groupe autant de jeunes gens, et non moins fervents, que tel ou tel de nos collèges. Le monde ouvrier lui-même, qui semblait d'airain, est ébranlé çà et là par l'admirable mouvement de la « Jeunesse Ouvrière Chrétienne »; et certes! la J. O. C., autant qu'aucune autre, a besoin de guides hardis et prudents, intelligents et zélés! Et puis il y a le milieu des écoles primaires supérieures, techniques et professionnelles, où se forment actuellement, au nombre de 160.000, les contremaîtres de demain. Et c'est un crève-cœur de songer, à la vue par exemple des somptueux bâtiments qui

bientôt, sur la colline de Fourvière, abriteront plus de 500 élèves, que ces jeunes garçons, dont l'influence sera si grande dans les usines, vont vivre presque entièrement dépourvus d'aide spirituelle. Et cependant, pour qui est entré en contact avec quelques-unes de ces âmes, quelles possibilités d'apostolat!

Alors, c'est l'angoissant problème qui se pose: faut-il dans nos collèges continuer à élever pour la conserver bonne une masse chrétienne; et, nous efforçant, cela va sans dire, de former en elle une élite, faut-il nous résigner à laisser grandir loin de nous celles qu'en tant de milieux divers, faute de monde, nous ne pouvons atteindre?

Ou bien, — et dans quelle mesure, faut-il, au détriment de cette masse fidèle, aller, partout où elles sont, chercher ces élites? Faut-il, au préjudice de nos collèges dont le rendement est régulier et sûr, dont ces cadres permettent l'utilisation des talents les plus divers, adopter cette méthode d'infiltration chez autrui, plus difficile, plus aléatoire, — mais qu'un livre récent, « les atouts du cléricalisme », signale comme le plus grand danger actuellement couru par la République Laïque, et qu'il appelle, si j'ai bonne mémoire, « le plus remarquable changement de tactique opéré par la Compagnie de Jésus » au moment où lui fut interdit l'enseignement?

Quand on songe que cette question, dont toute la solution dépend des données concrètes, est compliquée par un ensemble de situations de fait, on comprend quelle peut être l'angoisse de ceux qui ont la responsabilité des décisions, et combien actuelle doit leur paraître cette boutade d'un ministre de Louis-Philippe: « Il y a des heures où il est plus facile de faire son devoir que de le connaître! »

Du moins est-ce pour nous, qui avons uniquement la peine de l'exécuter, une puissante raison, ajoutée aux autres, de faciliter par notre souplesse la tâche de ceux qui ont à nous la déterminer. Bien osés serions-nous, si, en cette matière, nous prétendions faire prévaloir notre jugement propre!

⁂

C'est donc à une conclusion d'ordre pratique que nous conduisent tout d'abord les réflexions que suscitent les souvenirs de Bollengo, — du Bollengo si bienfaisant, si heureux, si paisible, — confrontés avec les exigences tumultueuses mais pleines de pro-

messes de l'heure présente. Et si la contradiction entre l'invitation à recommencer, selon les mêmes méthodes, le fécond labeur accompli par le vieux collège, et, d'autre part, les pressants appels à l'apostolat dans des voies toutes nouvelles posent un grave problème que seules les données de fait permettent de pleinement résoudre, peut-être du moins est-ce déjà un commencement de réponse que d'en avoir perçu la complexité. Car cette vue contraint de laisser tomber, à droite et à gauche, les solutions extrêmes, et elle nous oblige à mettre en plus vif relief cette vérité fondamentale pour un fils de saint Ignace: Que les multiples formes d'activité ont de valeur uniquement selon le rapport qu'elles soutiennent avec le principe qui, seul en cet ordre, puisse être dit absolument traditionnel: « Choisir et désirer uniquement ce qui conduit plus parfaitement à la fin. »

Pierre Drujon, S. J.

ÉGYPTE

La Mission Copte

1879-1929

Comme dernier écho du Cinquantenaire de la Mission d'Egypte, nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs ces quelques pages, où le P. Charles Margot donnait aux amis des Missions une vue d'ensemble sur les origines, le développement et les espoirs de la Mission Copte.

Pour compléter cette documentation, nous avons inséré dans le texte et ajouté en une note finale plus importante quelques chiffres suggestifs et des traits de mœurs, que nous devons à l'obligeance du P. Pierre Khoury.

La nouvelle Mission de la Compagnie de Jésus en Egypte a célébré, en 1929, son cinquantenaire. En 1879, sur l'ordre du Pape Léon XIII, deux Pères et un Frère coadjuteur venaient de l'Université de Beyrouth au Caire pour s'occuper du recrutement et de la formation du clergé copte.

C'était une tâche urgente autant que difficile. Malgré les efforts séculaires des Franciscains Récollets, qui avaient réussi à demeurer gardiens du catholicisme en Egypte, parfois au prix de leur sang, malgré le secours apporté par les P.P. des Missions Africaines de Lyon, chargés depuis 1877 d'évangéliser une partie du delta, l'Eglise copte catholique se mourait, faute de prêtres.

Dans ces contrées, jadis évangélisées par saint Marc, dans cette Egypte qui avait compté, dit-on, près de 30 millions de

fidèles, et où la vie monastique avait germé et fleuri de façon si merveilleuse, il ne restait, en 1879, pas plus de 4.000 catholiques. La hiérarchie était éteinte; un Visiteur apostolique de rite copte était chargé par le Pape d'administrer les quelque vingt paroisses encore vivantes, paroisses misérables, dont les églises tombaient en ruines, dont plusieurs étaient privées de prêtres. On comptait en tout 12 prêtres coptes catholiques valides.

C'était une tâche bien faite pour la Compagnie de Jésus, et la Province de Lyon, qui en était chargée, dut l'accueillir avec joie. Les Pères ne pouvaient oublier que saint Ignace avait jadis accepté lui-même le soin de la Mission d'Ethyopie, cette Eglise Jacobite, vassale de l'Eglise copte d'Egypte. Et dans leurs traditions de famille plus récentes, ils conservaient le souvenir de ces grands missionnaires arabisants du XVIII[e] siècle, qui vinrent s'établir au Caire et visitèrent les monastères de la Thébaïde ou parcoururent l'immense vallée du Nil, dans l'espoir de ramener l'Eglise copte à l'unité.

Pour se rendre compte de l'importance et de l'opportunité de la Mission copte d'Egypte, il est nécessaire de se faire une idée aussi exacte que possible de la situation des Coptes.

La Nation Copte. — L'Eglise copte schismatique.

Avant l'invasion musulmane, les Coptes formaient à peu près toute la population autochtone du sol égyptien,descendance directe des habitants de l'antique Egypte. L'Eglise copte catholique se confondait alors avec la nation copte, toute chrétienne; chrétienté florissante entre toutes, aux premiers siècles de notre ère, fief glorieux des Patriarches d'Alexandrie, des Athanase et des Cyrille. Soudain, au cinquième siècle, presque sans s'en douter, à la suite de son chef religieux, Dioscore, et de ses milliers de moines, elle passe à l'hérésie monophysite d'Eutychès. L'Eglise copte est dès lors séparée, schismatique: autant et plus que les questions de doctrine, l'orgueil des hommes et les haines de race parachèvent et stabilisent la rupture, qui subsiste jusqu'à nos jours malgré tous les efforts heureux ou maladroits de l'Eglise Byzantine et de l'Eglise Romaine.

L'invasion mumulmane trouve les chrétiens d'Egypte privés des secours surabondants promis aux enfants de la véritable Eglise. Beaucoup, la plupart, cèdent devant l'horreur des mas-

sacres ou la rigueur des spoliations: ils se mêlent à l'Arabe envahisseur, ils passent en masse à l'Islam, qui les marque de cette empreinte foncière que l'Eglise du Christ n'a pas encore trouvé le secret d'effacer. Ces apostats ne sont plus des Coptes, mais des Musulmans.

Consciente de sa responsabilité, la hiérarchie a tenu bon. Une partie du troupeau, bien petite hélas! resta fidèle à la foi chrétienne et à son patriarche. C'est à ces fidèles qu'est réservé aujourd'hui le nom de Coptes. Ils sont environ 900.000, distribués par groupes dans les villes et les villages qui s'échelonnent, sur 1.200 kilomètres, le long de la vallée du Nil ou se massent dans le Delta. Pauvres et petits pour la plupart, fellahs des campagnes ou employés des villes, ils disparaîtraient dans la foule des 13 millions de Musulmans qui peuplent actuellement l'Egypte, s'ils n'étaient pas étroitement unis et ne se groupaient, partout où ils se trouvent, dans un même quartier, autour de leur église et de leur curé, là où ils en ont. Souvent menacés au cours des siècles de domination musulmane et obligés de se dissimuler, ils sont néanmoins restés foncièrement séparés de l'Islamisme; ils croient en Jésus-Christ et se disent chrétiens. Le sont-ils tous vraiment? Abandonnés parfois ou administrés par un clergé ignorant et cupide, ils ont perdu peu à peu les connaissances religieuses les plus élémentaires; la pratique de la vie chrétienne se réduit pour beaucoup à l'observation servile des jeûnes fréquents et rigoureux de leur rite; leurs sacrements, leur baptême, sont douteux.

Plusieurs curés ignorent la formule du *baptême;* l'un d'eux disait au Père Pacôme Hannah: « Je plonge l'enfant dans l'eau et l'évêque qui se tient à côté prononce les paroles ». Le R. P. Fortunato O. F. M., missionnaire à Béni-Souef, pouvait affirmer après avoir interrogé les prêtres et chammas (diacres) des diocèses de Fayoun, de Quench et d'Assiout: « Ils se trompaient tous dans la formule ». Il en est de même pour l'*ordre*: le consentement de l'ordinand ne leur paraît pas nécessaire à la validité du sacrement. Souvent l'imposition des mains ne se fait pas... Un évêque se contente de bénir avec la croix, appuyé sur cette excellente raison: « Est-ce que la croix n'est pas plus bénite que mes mains! » Une fois ordonnés, les prêtres ne se soucient pas toujours de célébrer; on cite le cas de l'évêque de Deir el Moharat, grand couvent de moines Coptes orthodoxes dans la Haute-Egypte, qui n'aurait dit la messe que deux fois en toute sa vie.

La discipline du *mariage* est assez relâchée pour qu'un curé puisse admettre jusqu'à vingt raisons excusant le divorce. Un cadeau au curé facilite bien souvent la dispense... Malheureusement, en effet, le désintéressement ne passe pas pour être la vertu essentielle du clergé orthodoxe. Un bon curé, inquiet de voir ses ouailles le quitter pour s'adresser au prêtre catholique, ne trouvera pour les persuader de lui rester fidèles que cet argument symptomatique: « Désormais, je vous confesserai et vous communierai gratis ». Dans ces conditions, il ne faut pas s'étonner que la pratique des sacrements soit très espacée: un observateur bien informé proposait la proportion de 1 % pour l'accomplissement du devoir pascal, chez les orthodoxes.

Il ne faut pas pour autant oublier les âmes droites et humbles dans le clergé comme parmi les fidèles, âmes qui cherchent en toute bonne foi la lumière. D'ailleurs, tous, s'ils ne savent pas toujours faire le signe de la croix, ils croient du moins à son efficacité rédemptrice et ne rougissent pas, au risque de se compromettre, de porter gravée sur leur bras une croix.

Tel est en gros l'état religieux des Coptes schismatiques. Unis et groupés pour se défendre heureusement de l'Islam, ils ont de même résisté jusqu'au XIX^e^ siècle à tous les efforts faits par les missionnaires pour les ramener à la véritable Eglise.

Ceux qui les visitèrent au XVIII^e^ siècle comparent leur endurcissement à celui du Pharaon de l'*Exode* et concluent qu'il n'est pas d'espoir de les voir jamais embrasser la foi catholique. En réalité, les missionnaires d'alors se trompaient.

Mais, il faut le dire ici, bien des Coptes sont venus à la vraie foi par le Protestantisme. Celui-ci travaille en Egypte par ses différentes sectes; il ne ménage point l'argent, les écoles, les dispensaires. Après un siècle de labeur, il inscrit sur ses listes 50.000 adeptes. Plusieurs ne le sont que de nom; plusieurs n'ont pas été satisfaits de sa doctrine froide et sèche et quand il leur est arrivé de connaître l'Eglise catholique, leur cœur s'est tourné vers elle et ils se sont convertis.

L'Eglise Copte catholique

A côté du schisme et persécuté par lui, autant et plus que par leur adversaire commun, l'Islam, le rite copte catholique s'est peu à peu reconstitué. Les tentatives d'union de l'Eglise jacobite,

au Concile de Florence, n'avaient abouti à aucun résultat durable; néanmoins elles avaient orienté certains esprits vers l'idée du retour à la catholicité. Soutenue par la présence active et persévérante des P.P. Franciscains, l'Eglise Copte catholique se reforma et vécut jusqu'à nos jours, petit troupeau de quelques âmes, plus pauvres et plus méprisées que les autres, plus perdues dans la masse immense.

Depuis cinquante ans, cette humble portion de l'Eglise du Christ a réalisé des progrès considérables. Les Coptes catholiques étaient 4.000 en 1880; ils sont à l'heure actuelle 30.000. La hiérarchie était inexistante; depuis 1895, ils ont recouvré patriarche et évêques. Le clergé périclitait; les églises tombaient en ruines; on en a construit; des prêtres ont été ordonnés; mais sans que leur nombre suffise aux besoins que les conversions ont créés et créent sans cesse.

L'avenir est plein de promesse. Brillamment dirigée par ses deux nouveaux chefs, Mgr Marc Khouzam, évêque de Thèbes et administrateur du Patriarcat vacant, et Mgr Basile Bistavros, évêque d'Hermopolis, l'Eglise copte catholique attire de plus en plus les regards des âmes droites.

Le mouvement des conversions en groupes, si actif autour des années 1900-1905, où l'on comptait par an jusqu'à 3 et 4.000 retours, semble reprendre de son intensité. Les quartiers coptes du Caire, jusqu'ici inaccessibles, se sont ouverts d'eux-mêmes à l'évangélisation: plus de trente familles ont réclamé en 1928 l'instruction et le prêtre catholique. Une misérable construction abrite à la fois, en attendant mieux, salle de conférences, église et école (1).

Dans la campagne, c'est faute de ressources en hommes et en argent qu'on ne peut progresser. Comment accueillir ceux qui voudraient se convertir, puisqu'on ne peut leur donner ni école, ni église, ni prêtre, ni catéchiste? Ce serait exposer des âmes faibles et sans défense aux attaques d'un ennemi partout présent et à une apostasie au moins pratique.

Il importe toutefois de remarquer l'attitude favorable, bienveillante, gage certain des succès futurs, que rencontre presque partout le catholicisme. Pendant le carême 1927, au cours d'une retraite prêchée à Minieh, sur 700 auditeurs assidus chaque soir,

---

(1) Voir *Lettres de Fourvière*, 1928, pp. 133-138.

on compte 400 schismatiques. Ailleurs, dans une ville, centre d'un évêché schismatique, sur 400 auditeurs, il n'y a pas 50 catholiques. Beaucoup de dissidents viennent demander au prêtre catholique les sacrements qu'il ne peut leur accorder. Il n'est pas rare qu'ils aident de leurs aumônes à la construction d'églises catholiques. Sans crainte des sacrifices matériels considérables qu'il leur faut accomplir, les convertis protestants eux-mêmes demandent leur admission dans l'Eglise catholique, où ils trouvent dans sa plénitude l'orthodoxie chrétienne : un Sacerdoce digne et désintéressé, les sept Sacrements, l'Ecriture sainte dans son intégrité, le culte traditionnel de la Sainte Vierge.

Le voyage d'intronisation des nouveaux évêques fut l'occasion d'hommages publics, très sincères, d'estime et de respect, de la part de tous, schismatiques autant que catholiques. Les autorités musulmanes ne font pas de différence dans les honneurs officiels rendus aux chefs religieux coptes de l'une et de l'autre église (1).

Comment ces résultats ont-ils été obtenus?

Comment les espoirs présents seront-ils réalisés?

C'est ce qu'il nous reste à voir.

La Mission des Pères Jésuites

Il serait vain et prétentieux d'attribuer à certains ouvriers apostoliques au détriment des autres, plus nombreux et depuis plus longtemps au travail, les progrès accomplis par le catholicisme en Egypte. Chacun cependant se plaît à reconnaître que le mouvement des conversions par groupes ne s'était jamais fait sentir aussi intensément que depuis l'installation des P. P. Jé-

(1) Statistique des Coptes

Fidèles : 31.300 catholiques, 989.000 schismatiques.

Prêtres : 59 catholiques, 1.465 schismatiques.

Eglises : 61 catholiques, 970 schismatiques.

Les Catholiques Coptes sont répartis en *trois* diocèses :

1° Celui du Patriarche : *Alexandrie-le-Caire* avec 15 prêtres, 7 églises et chapelles, 1 séminaire (30 sem.) 590 enfants dans les écoles, 7.000 fidèles.

2° Celui d'*Hermopolis* (résidence à Minieh) avec un évêque : Mgr Basile Bistaouros; 14 prêtres, 15 chapelles et églises, 1.334 élèves, 6.300 fidèles.

3° Celui de *Thèbes* (résidence à Tahta) avec un évêque : Mgr. Marc Khouzam (administrateur apostolique du Patriarcat); 30 prêtres, 26 religieuses (Sœurs Egyptiennes du Sacré-Cœur), 39 églises ou chapelles, 1 séminaire (14 séminaristes), 1.710 élèves, 18.000 fidèles.

suites à Minieh en 1887, et que leurs tournées de prédication parmi les agglomérations coptes de la Haute-Egypte ont été l'occasion de plus nombreux retours.

Les Pères venaient de Syrie, apportant avec eux une méthode qui avait déjà fait ses preuves; elle devait réussir auprès des Coptes comme elle avait réussi auprès des populations des autres rites orientaux.

Le Séminaire Copte. — Le soin du Clergé.

L'Eglise Copte se mourait faute de prêtres et faute de prêtres instruits. Léon XIII chargea les Pères Jésuites d'en former en Egypte pour le rite Copte, comme ils en formaient depuis 40 ans, à Beyrouth, pour les rites arménien, grec, maronite, etc... Le Séminaire commença petitement. Dans une pauvre maison, quelques enfants choisis furent réunis, hier encore attachés à la terre, aujourd'hui décidés à répondre courageusement à l'appel du Christ qui les voulait Apôtres. Dès l'abord, on fut étonné des ressources de générosité, de foi, de délicatesse, d'intelligence aussi et d'ardeur au travail, renfermées au cœur de ces petits paysans, éveillés à l'idéal. Au Caire, ils faisaient des études préparatoires au Séminaire Oriental de Beyrouth, dont ils allaient suivre ensuite les cours de philosophie et de théologie.

Dès 1895, l'institution avait formé assez de prêtres pour permettre au Pape d'accomplir le grand geste qui rendait la pleine vie à l'Eglise Copte catholique: il reconstituait le patriarcat copte d'Alexandrie, en nommant à ce siège Mgr Kyrillos Macaire; il créait en même temps deux évêques: Mgr Ignace Berzi et Mgr Maximos Sedfaoui. Tous trois Egyptiens, ils étaient des anciens élèves du Séminaire du Caire.

Geste significatif et efficace: les paroisses se multiplient avec les prêtres; des villages schismatiques, les délégations affluent, réclament ces pasteurs de leur rite, qui savent prêcher, défendre leurs ouailles contre les prédicants, administrer les Sacrements sans se faire payer, et se dévouer sans compter.

Léon XIII, en 1897, fonda un séminaire copte national à Tahta. Dix ans plus tard, les élèves du Séminaire du Caire furent transférés à Beyrouth. Pourquoi aurait-on maintenu deux institutions, quand l'une d'elles pouvait suffire, d'autant plus que

c'était déjà à l'Université Saint-Joseph que tous les séminaristes faisaient leurs études supérieures.

Mais la guerre vint; il fallut se disperser; et quand la guerre fut terminée, il n'y avait plus aucun copte à venir à Beyrouth. Cette situation aurait duré si les évêques coptes nommés en 1927 par N. S. P. le Pape Pie XI n'avaient réclamé et obtenu, dès leur avènement, le rétablissement de l'institution qui les avait formés eux-mêmes.

Au cours de l'année scolaire 1927, 31 Séminaristes Coptes ont suivi les cours du Collège du Caire. Ils sont la famille privilégiée de Mgr Khouzam, qui a raison de mettre en eux et dans ceux qui viendront les rejoindre, les plus grandes espérances.

Ces braves enfants ne sont pas exigeants, pas plus pour la nourriture que pour le vêtement; ils savent user leur linge jusqu'à l'extrême, avant de le remplacer; il a même fallu plus d'une fois envoyer au lit l'un ou l'autre des Séminaristes, pour pouvoir racommoder l'unique soutane de son modeste trousseau.

Pourquoi faut-il que la pénurie des ressources (une bourse revient à 3.000 francs) vienne entraver l'entreprise et tienne la porte fermée à tant d'enfants généreux qui rêvent de convertir leurs frères séparés?

Non contents de préparer des apôtres pour l'avenir, les Pères ne peuvent se désintéresser des prêtres déjà formés et leur donnent, au cours de l'année, des retraites, ainsi que des récollections sacerdotales, environ tous les deux mois.

La Mission de Haute-Egypte: Minieh.

Dès leur retour en Egypte, les Pères Jésuites songent à entreprendre, comme l'avaient tenté leurs devanciers, mais en vain, l'apostolat des Coptes de Haute-Egypte. Quelques bons arabisants se mettent à parcourir le pays, visitant les curés, pour recruter les jeunes séminaristes, prêchant, faisant le catéchisme, confessant, distribuant des remèdes aux malades. Les schismatiques accourent avec les catholiques: ils pressent le Père de venir chez eux, ils l'entraînent souvent et l'accueillent comme un ami. « Voyez », disait l'un d'eux à un missionnaire qu'il avait hébergé et auquel tout le village avait fait fête, « est-ce que nous ne méritons pas que vous vous occupiez de nous? » Ailleurs, le maire d'un village dit au missionnaire: « Viens chez nous, ouvre

une école à nos enfants et tu seras sûr que tous nous abandonnerons l'Eglise Orthodoxe pour devenir catholiques ». Presque partout la visite du Père se termine par des demandes, par une promesse générale de conversion, pourvu qu'on établisse au village école et église catholiques.

L'œuvre d'évangélisation de Haute-Egypte s'imposait. En 1887, un centre de mission est fondé à Minieh, ville importante, située à 250 kilomètres du Caire. Les Frères des Ecoles chrétiennes acceptent d'y établir une école de garçons; des religieuses tiendront l'école des filles et un dispensaire. Les Pères résidant à Minieh s'occuperont des fidèles de la ville, qui ne compte alors que 70 catholiques coptes et quelques autres fidèles de différents rites; mais surtout ils missionneront aux alentours et au loin, vers le Sud et vers le Nord, autant qu'il sera possible.

La fondation de Minieh obtint un plein succès. Ecoles et dispensaires sont très fréquentés malgré la concurrence de ce qui existe déjà. Les demandes de conversion se multiplient dès le début. Chaque année la solennité des premières communions, célébrée avec éclat, provoque l'envie des schismatiques, qui acceptent de voir passer leurs enfants au catholicisme, et les suivent parfois.

Aujourd'hui, le succès n'est pas moindre: les garçons sont 270 à l'école payante et 195 à l'école gratuite; les Sœurs de Saint-Joseph de Lyon ont 383 élèves, et le dispensaire reçoit 300 visites par jour.

Pour avoir une idée du résultat apostolique de cet effort scolaire, qu'on veuille bien peser ce fait: en 1927, le rapport sur la station de Minieh mentionne que sur 130 premiers communiants, 7 seulement sont d'origine catholique; les 123 autres appartiennent à des familles schismatiques ou récemment converties du schisme. Dans quelle autre mission peut-on trouver un pareil rendement scolaire? A Minieh les catholiques sont passés de 70 en 1887 à 2.100 en 1927.

Ce progrès est dû certainement pour une part aux écoles. Mais il faut tenir compte aussi de l'immigration catholique (1).

---

(1) Il convient d'ailleurs de ne pas exagérer la facilité que l'on trouve pour convertir les Coptes. Cette facilité est réelle, mais les défections sont faciles aussi, là où l'on ne *s'occupe pas activement* des néo-convertis, jusqu'à ce qu'ils soient affermis dans la foi.

La Mission Rayonnante — Les Ecoles de Village

Aussitôt établis à Minieh, les missionnaires commencent à circuler. Au prix de quelles fatigues s'accomplissent ces tournées de Haute-Egypte, qui durent un ou plusieurs mois, leurs lettres ne le laissent pas ignorer. Il faut affronter les rigueurs du climat brûlant. Le thermomètre dans la Haute-Egypte monte jusqu'à 49° à l'ombre. La température varie en été de 35 à 40 en moyenne. Les nuits restent fraîches (15 à 20 degrés) et cet écart de température est si débilitant pour l'organisme que les Européens en Egypte n'arrivent pas à la quatrième génération. Il lui faut parcourir les régions inondées par la crue du Nil, se soumettre au régime très frugal des fellahs, et sous peine de perdre son prestige, se soumettre à la rigueur et à la fréquence de leurs jeûnes (les Coptes jeûnent 200 jours par an sans manger ni boire jusqu'à midi, sans prendre ni viande, ni poisson, ni œufs, ni laitage); — il faut surtout accepter les rudes conditions de leur logement, coucher dans la case commune, sur la natte où repose toute la famille, en compagnie, le plus souvent, des animaux domestiques, et tâcher de dormir malgré les morsures multipliées des insectes divers qui vous dévorent. Avec cela, prêcher, parler, confesser tout le jour et souvent tard dans la nuit.

Mais aussi que de consolations! Si l'on n'avait à tenir compte que des dispositions des schismatiques, partout il faudrait installer au plus tôt école, église, prêtre copte. On est forcé de différer, de choisir les points les plus avantageux, car les ressources manquent: on ne peut rien attendre du pays lui-même. Des aumônes viendront sans que jamais les disponibilités ne répondent aux besoins. Un missionnaire ne se contente-t-il pas, autour de 1900, de 150 francs pour construire la case de six mètres sur quatre qui devra servir d'école et d'église, et de 200 francs pour le salaire annuel des maîtres qui enseigneront arabe, français, anglais?

A l'appel des missionnaires, quelques familles catholiques répondent, acceptant de doter ou d'entretenir ces petites écoles, dont le budget dépasse, il faut l'avouer, les prévisions du Père.

En 1906, il y a trente écoles; 43 en 1911; près de 50 en 1914. Et leur résultat est partout le même qu'à Minieh: partout il s'évalue en nombreuses conversions. La guerre, hélas! survint.

Les ressources françaises et autres n'arrivant plus, il fallait se restreindre; en 1918, on dut revenir à 25 écoles. Aujourd'hui, grâce aux merveilles de la charité qui triomphe de tout, on commence à relever les ruines. On est remonté au nombre de 30 écoles, distribuées le long de la vallée du Nil, la pointe extrême vers le Sud allant jusqu'à Guirgueh, à près de 600 kilomètres du Caire. Toutes ces écoles ont une population scolaire de 3.000 enfants environ (le rite copte tout entier n'abrite pas dans ses écoles plus de 4.228 enfants).

On commence aussi à reprendre l'œuvre de pénétration interrompue depuis quinze ans par les difficultés matérielles consécutives à la guerre, et par le petit nombre des ouvriers. Mais l'avenir n'en reste pas moins sombre pour nos petites écoles de Haute-Egypte, ces pépinières de bons prêtres et de vertueux pères de famille. Et cela par suite de l'évolution du pays: les services de l'instruction publique se montrent plus exigeants pour la science des maîtres et les conditions hygiéniques de nos écoles. On ne peut lui en vouloir d'exiger des diplômes de nos professeurs ou un cubage d'air raisonnable pour nos classes; et nous aurions mauvaise grâce à vouloir user des privilèges des Capitulations, d'ailleurs sérieusement ébranlés, pour maintenir un état de choses que nous ne pouvons que déplorer. A quoi faudra-t-il se résoudre? Supprimer certaines écoles pour favoriser les autres? Créer une école normale? Problème angoissant qui réclame une prompte solution.

Le Missionnaire des Coptes

Conditions actuelles de l'Apostolat. — « Quelques-uns des Nôtres, sachant parfaitement l'arabe, feraient un bien immense en parcourant la Haute-Egypte et en y prêchant les Exercices », écrivait en 1883 un missionnaire. L'assertion reste vraie en 1927. Les conditions toutefois ont sensiblement changé, du fait de l'instruction qui s'est beaucoup répandue, et des habitudes de controverse introduites par les protestants. Le paysan des grands centres, le petit bourgeois des villes sont devenus beaucoup plus exigeants; leur missionnaire doit être solidement armé et manier avec aisance la langue arabe.

Quelques notions de médecine lui donneront accès auprès des plus réfractaires. Il faudra surtout qu'il possède cet esprit large,

accueillant, catholique, qui lui fasse comprendre ce peuple trop longtemps asservi. Il n'acquerra sa confiance que s'il l'aime vraiment et le lui montre; il n'obtiendra un plein succès que si, oubliant et faisant oublier son rite et sa nationalité, il travaille pour l'Eglise Copte, et le bien de la nation Copte.

Passer de village en village, y séjournant plus ou moins suivant l'utilité, prêcher les grandes vérités, exposer la doctrine par les moyens les plus humbles, telle sera sa tâche et son rôle en Haute-Egypte. En certains endroits, cependant, pour faire des conversions, il faudra sans doute rester, s'établir. Les tournées apostoliques seront utiles alors pour maintenir les catholiques ou pour ouvrir la voie à des fondations sérieuses. Quant à sa vie, elle sera celle des habitants du village. Reçu par eux bien souvent, il deviendra leur chose; il acceptera leur régime, leurs coutumes, leurs interminables causeries; il se donnera sans compter autant que ses forces le lui permettront, se faisant tout à tous pour les gagner tous.

Cette vie exigera de lui une santé robuste, et une vigueur morale à toute épreuve; car elle sera remplie des plus rudes croix: l'isolement, la contradiction, la persécution même et des échecs décevants, la souffrance aussi sous toutes ses formes. Mais elle sera féconde en résultats. C'est l'ignorance qui retient les âmes dans le schisme. Dans beaucoup de villages, on n'a pas entendu parler du catholicisme, on n'a jamais vu le prêtre ni la charité catholiques. Le passage du missionnaire, ou du moins son séjour, y suscitera presque toujours un mouvement sérieux de conversions, qui aboutira à la création d'une communauté catholique, le jour où école et église pourront y être établies.

Les tempéraments moins vigoureux trouveront à exercer leur zèle dans ces quartiers coptes des villes, qui s'ouvrent actuellement à l'action catholique. Voici ce qu'écrivait, le 28 juin 1928, un vétéran des Missions d'Orient, chargé aujourd'hui du soin des Coptes du Caire. « Je ne crois pas qu'il y ait quelque part en Orient une œuvre d'apostolat qui vaille celle-ci et qui promette d'être aussi féconde. Les Coptes sont à point pour être cueillis et réunis à leurs frères dans les greniers du Père de famille. Je crois que c'est l'instant providentiel; si nous le laissons échapper, nous aurons d'énormes difficultés à les convertir plus tard ».

Comme autrefois et plus qu'autrefois, les coptes sont disposés à recevoir le missionnaire, car ils se rendent mieux compte de

l'insuffisance de leur Eglise et de leur clergé ignorant et cupide. Les réformes faites par les évêques schismatiques pour réorganiser leurs diocèses, depuis les premiers progrès du catholicisme copte, ont réussi à redresser en partie une situation matérielle compromise; elles n'ont pu parer au désarroi des âmes qui se sentent abandonnées spirituellement.

Ce désarroi général fait que les pauvres schismatiques sont prêts à se donner à quiconque vient à eux et s'offre à les soutenir au nom de Jésus-Christ.

C'est pourquoi il faut se hâter: en trop d'endroits, le Protestantisme est arrivé le premier, ou bien il est le seul à revendiquer cette tâche.

Les missions protestantes sont arrivées en Egypte 40 ans avant nous. Parmi les diverses sectes, les plus importantes sont: les Evangélistes de la Mission américaine; les Méthodistes; les frères de Pleymouth et enfin ceux qui prétendent réformer l'Eglise Copte et qui sont connus en Egypte sous le nom d'Islahyoun (les Réformateurs). Leur centre d'action est la ville d'Assiout, où les Américains ont une grande Université. Leurs écoles, situées dans les centres importants, sont installées avec tout le confort moderne et atteignent le chiffre de 450 (catholiques 45); ils ont 351 temples (catholiques 61). Il y a là un redoutable danger pour la masse. Avec les multiples ressources dont il dispose, il pénètre partout où le catholicisme est encore inactif. Si ses efforts, admirablement organisés, n'emportent pas toujours le succès, cependant ses doctrines minimistes, sa « mentalité » individualiste, s'infiltrent peu à peu dans les esprits, rendant l'accès plus difficile à la doctrine intégrale de l'Eglise. Ministres étrangers et prédicants indigènes formés dans des écoles spéciales, multiplient dans les quartiers coptes de la ville les conférences publiques; partout ils répandent à profusion des brochures et des tracts fort bien rédigés et très pernicieux. Partout aussi, à ces pauvres gens pour qui la vérité ne se manifeste guère que sous son aspect de bonté et d'utilité, le protestantisme s'offre avec le prestige de la prospérité matérielle. Et le missionnaire catholique ne peut sans un regard de tristesse bien compréhensible, puisqu'il y va du salut des âmes, comparer la pénurie de son budget, la sordide misère de ses écoles et des églises coptes, à l'opulence des établissements protestants.

Il est de toute nécessité pour le missionnaire de suivre l'adversaire, puisqu'il n'a pas pu le précéder. Lui aussi il pénètrera

dans la foule et y élèvera la voix pour démontrer l'erreur ou enseigner la vérité à ceux qui ne viendront pas à lui pour l'entendre. Il saisira la plume pour rédiger tracts et brochures bien adaptés. Il prendra soin de former de nombreux et de bons maîtres, afin d'étendre l'action de ses écoles. Pourquoi, comme en tant d'autres missions, ne s'occuperait-il pas de recruter et de préparer des catéchistes capables de précéder auprès des néophytes, voire de suppléer en partie, les prêtres trop rares? Il faut enfin qu'il ne prenne jamais son parti de la misère extérieure du catholicisme en Egypte.

Dieu merci, partout déjà la voie est tracée. Au Caire ont commencé, en 1927, des séries de conférences publiques qui ont eu le plus grand succès, malgré les anathèmes fulminés par le curé schismatique et le pasteur protestant. Tracts et brochures paraissent et vont paraître. Déjà une congrégation de sœurs indigènes vit et se développe, suscitant de grandes espérances pour l'éducation des petites fellahines, dont à peu près personne, en dehors du catholicisme, ne s'occupe encore.

Cet institut a été fondé en 1912 après la séparation des religieuses indigènes Syriennes des Saints Cœurs de Jésus et de Marie; les religieuses Egyptiennes sont au nombre de 14 avec 12 novices. Leur pauvreté, très émouvante, les oblige à quêter même auprès des Musulmans et des Orthodoxes: on les a vues utiliser jusqu'à des échantillons d'étoffe pour confectionner leurs vêtements. L'entretien d'une novice (5.000 francs) étant au-dessus de leurs moyens, elles viennent de recevoir l'ordre de ne plus accepter de postulantes, jusqu'à ce que la charité chrétienne leur soit venue en aide. D'ailleurs, c'est la situation pécuniaire du rite Copte catholique tout entier qui est lamentable. Ses églises de village sont pauvres à faire pleurer.

L'autel, c'est une table de bois, qui sert en même temps de sacristie pour recevoir l'unique calice et les pauvres ornements; ou encore c'est un espèce de banc de briques en boue séchée. Les chandeliers sont parfois des bouteilles dans le goulot desquelles on enfonce les cierges. L'Eglise n'a pas de cloche peut-être... On raconte que pour les funérailles d'un notable, il a fallu faire venir à dos de chameau la cloche d'un village voisin. Un missionnaire disait que devant porter la communion dans la pauvre masure d'un malade, il a dû se résoudre à déposer le Saint Viatique sur son propre camail étendu à terre, le linge blanc étant quelque chose de tout à fait inconnu dans la pauvre

maison. Car ni les habitants, ni le curé ne sont plus riches que leurs églises. On n'ose demeurer trop dans un village de peur d'être à charge au pauvre prêtre dans la misère, qui doit encore nourrir sa femme et ses enfants. C'est souvent une grosse question dans le village que de trouver la petite somme nécessaire à l'achat d'un ghallabié: sorte de longue chemise ample que l'usage requiert comme vêtement de première communion.

Malgré tout, la volonté courageuse de sortir de la misère est affirmée. L'un des premiers gestes de Mgr Bistavros, évêque de Minieh, a été d'acquérir l'emplacement de sa future cathédrale. Le jour où le rite copte catholique pourra offrir à ses fidèles des édifices, je ne dis pas comparables à ceux des protestants ou des schismatiques, mais qui ne soient pas humainement méprisables, un grand pas sera fait dans l'acheminement du schisme vers l'unité. N'est-il pas étrange que l'église nationale d'Egypte n'ait pas encore chez elle, au moins dans ses villes, le prestige extérieur qu'y ont heureusement les autres rites catholiques? C'est une situation qui intéresse douloureusement le missionnaire copte; elle devrait intéresser, si elle était connue, tout l'univers catholique qui s'empresserait de la faire cesser.

Importance de la Mission Copte

Arracher quelques âmes à l'ignorance de l'hérésie jacobite, préserver du protestantisme les faibles, les grands du matérialisme avilissant, tel n'est pas le but unique que le missionnaire a devant les yeux.

Il s'agit de ramener le schisme copte tout entier à l'unité. Cette ambition n'a rien de chimérique. L'élan des bonnes volontés catholiques peut très rapidement conquérir la place. Des tâtonnements, des malentendus, ont entravé dans le passé l'œuvre entreprise: ce sont des leçons qui ne doivent pas être perdues. Un même but doit animer tous les cœurs et résoudre toutes les difficultés ou les conflits: il s'agit de rendre au Christ le fleuron jadis arraché à sa couronne, il faut faire revivre dans toute sa splendeur le rameau copte de l'église catholique.

Travailler dans ce but en Egypte, c'est, ne l'oublions pas, travailler efficacement à ramener les millions de chrétiens de l'Eglise Abyssine. Les Abyssins appartiennent eux aussi à l'Eglise Copte; ils reconnaissent le Patriarche Copte d'Alexandrie

comme leur chef suprême et ne veulent recevoir que de lui leurs évêques. Le jour où l'Eglise copte catholique aura conquis l'Egypte, le territoire abyssin sera grand ouvert à la vérité, le désarroi sera complet dans l'Eglise abyssine, qui suivra sa mère, et rien ni personne n'empêchera un homme de race et de rite copte, fut-il prêtre catholique, de parler librement aux Abyssins coptes. Un peu de patience et de prudence réussira à obtenir ce que la prodigieuse énergie et l'audacieuse habileté des « camouflés du bon Dieu » ne parviennent pas à arracher après des années de labeur.

Mais il faut voir plus loin encore: l'Eglise copte reconstituée et vivante sera le point de départ naturel pour l'évangélisation des régions musulmanes ou fétichistes du Soudan et de l'Afrique centrale. L'Europe ne peut suffire à cette tâche; elle y rencontrera toujours des obstacles insurmontables: climat, mœurs, coutumes. C'est par les missionnaires indigènes faits au genre de vie africaine que doit luire la lumière du Christ sur ces populations farouchement mises en garde contre l'emprise européenne.

Enfin, on ne peut méconnaître l'importance qu'il y aura à posséder, au centre de l'Islam, une Eglise catholique forte et organisée, le jour, — et il viendra — où le monde musulman s'ouvrira à la foi. Ce jour-là, les missionnaires actuels ne le verront sans doute pas; mais n'est-ce pas une grande consolation pour eux de savoir qu'ils travaillent à le préparer ?

Charles Margot, S. J.

QUELQUES TRAITS PITTORESQUES DE LA VIE DES CHRÉTIENS EN HAUTE-ÉGYPTE

(du P. P. Khoury)

Les Visites du Missionnaire

Dans les visites, le missionnaire est mis à la place d'honneur; on étend à terre ce qu'il y a de plus riche comme tapis dans la maison ou au moins une natte fera l'affaire, si l'on est trop pauvre. On y ajoute des coussins pour qu'il puisse s'appuyer et les salamaleks se succèdent pendant quelque temps. Peu à peu la salle se remplit, les voisins venant en aide à leurs amis pour faire

honneur au missionnaire. Ensuite on présente le café ou le thé et la cigarette traditionnelle.

Quand le café est pris le missionnaire dit en remettant la tasse sur le plateau: « Daïmah », c'est-à-dire que votre café soit durable, éternel; et le maître de la maison répond: « Que votre vie se prolonge indéfiniment; vous nous avez honorés ». A défaut de tasse, on présente le café dans un coquetier et souvent le même fait le tour de la société. Le missionnaire profite du concours de tous pour parler du bon Dieu et commence le catéchisme. C'est un catéchisme court et substantiel qui se répètera sans presque aucune variante à chaque visite; tous les mystères et les vérités contenus dans le Credo y passent. On pose des questions auxquelles tous les assistants répondent à haute voix pour que les choses se gravent dans la mémoire. Parfois la voix grave du missionnaire est interrompue par l'aboiement d'un chien ou le bêlement d'une chèvre; car tous les animaux domestiques, gamous (buffle), âne, chameau, chèvre, poules, etc., sont dans la maison même du paysan et participent à leur façon à la leçon.

La visite est terminée; on se lève, les gens vous invitent à vous rasseoir, en disant que le soleil n'est pas encore couché: « Badri. » C'est encore tôt. Mais il faut partir, et les salutations du début recommencent; les hommes baisent la main du missionnaire, les femmes pour toucher la main du prêtre tendent la leur couverte d'un pan du voile qui descend de leurs épaules et leur enveloppe les bras. C'est leur manière de témoigner leur respect pour les mains consacrées du prêtre.

A la sortie de la maison, comme à l'entrée d'ailleurs, on est accompagné par ces mots: « Zarana el Massih », Jésus-Christ nous a visités; ou encore: Vous nous avez éclairés, allusion au verset de l'Evangile: « Vous êtes la Lumière du Monde », et à celui où le Christ affirme que recevoir ses disciples, c'est le recevoir lui-même. On passe dans une autre maison, accompagné de quelques membres de la première famille, et là, même réception: café, cigarette, catéchisme, salamaleks renouvelés et l'on part accompagné de quelques suivants de plus et pour peu que les visites continuent c'est bientôt la moitié du village que l'on traîne après soi, un peu comme le Maître dans les villages de Galilée.

A l'Eglise, en Haute-Egypte

Les femmes sont toujours séparées des hommes. Elles occupent en général des tribunes ou plus simplement le fond de la nef, derrière un grillage de 1 m. 50 de haut. Elles viennent à l'Eglise drapées dans une ample pièce d'étoffe noire que l'on appelle « Habara ». Quand elles veulent communier, elles passent par une porte latérale pour gagner le chœur. Elles y sont séparées du sanctuaire par une grille ou par un mur dans lequel on a pratiqué un espèce de guichet par où on les communie comme des religieuses cloitrées. Avec ce système il est bien facile au nouveau missionnaire d'oublier des personnes qui se présentent à la sainte Table.

Les Funérailles

Pour les pauvres, du moins auprès de certains curés orthodoxes peu zélés, le service funèbre est très réduit : il consiste à envoyer un peu d'eau bénite à la maison après le départ du cadavre. On asperge d'eau bénite la chambre du défunt pour chasser l'esprit du mort, affirment-ils; et c'est tout en fait de secours spirituel.

Mais d'ordinaire les choses se font avec beaucoup plus de solennité. Après la mort d'un membre de la famille, on dresse aussitôt une tente en plein milieu de la rue ; tant pis pour les passants qui n'ont qu'à prendre une autre rue. Cette tente est destinée à ceux qui vont consoler la famille. Les femmes n'y sont pas admises : du reste dans toutes les grandes circonstances, qu'il s'agisse d'un repas offert à un hôte ou d'une autre fête de famille, elles ne doivent pas être avec les hommes. Sous la tente donc, le Père de famille avec ses grands fils et ses proches parents reçoit ceux qui viennent faire leurs condoléances. A l'entrée on se serre les mains en silence et on s'asseoit toujours dans un silence complet interrompu, de temps en temps, de muettes salutations. Le café est présenté et en reposant sa tasse ont dit: « Que Dieu soulage et console vos cœurs » au lieu de dire: Que votre café soit éternel.

Le prêtre après une bonne demi-heure de silence commente la résurrection de Lazare, ou de la fille de Jaïre ou du fils de la

veuve de Naïm, après avoir lu le texte évangélique. Puis il s'en va en renouvellant ses condoléances.

La tente reste dressée au milieu de la rue de trois à sept jours.

Un service funèbre est célébré pour le défunt généralement le 3e, le 4e et le 7e jour.

La Visite au Cimetière

Les musulmans comme les chrétiens visitent leurs morts au cimetière à certaines fêtes de l'année.

Dans les cimetières de villages, le caveau où sont déposées les dépouilles funèbres sont surmontés généralement d'un dôme ou d'une chambre carrée où la famille qui vient visiter ses morts habite durant deux ou trois jours.

A Miniah, par exemple, les coptes orthodoxes se rendent au « charq »; c'est le cimetière de la ville. Pour y arriver il faut remonter le Nil et le traverser en barque. Là on égorge un mouton dont le sang doit couler sur l'ouverture du caveau. Les parents du défunt mangent la viande du mouton et en offrent au curé qui est venu encenser la tombe. On en distribue aussi une bonne part aux pauvres pour l'âme du défunt. On passe deux ou trois jours dans la chambrette qui surmonte la tombe et l'on revient en ville. Souvent il arrive qu'on manque la messe le jour de Noël, de Pâques ou de la Pentecôte pour rendre ce service aux morts. Quelques Catholiques se laissent parfois entraîner par le respect humain à suivre cette coutume.

Le Pèlerinage a Jérusalem

Le pèlerin est accompagné à la gare par ses parents et ses proches avec des chants et des démonstrations de joie. Au retour il est reçu avec le même cérémonial. En outre, arrivé chez lui, il s'installe dans une tente que l'on dresse en son honneur au milieu de la rue et c'est là qu'il reçoit les félicitations de ses amis. Pendant plusieurs jours, il leur racontera ce qu'il a vu et entendu durant le voyage, surtout en terre Sainte et à Jérusalem. Il écrit ensuite en grosses lettres au-dessus de sa maison son nom et son prénom en ajoutant la mention: pèlerin. Il dessine encore autour de sa porte certains objets ou animaux qu'il a

vus au cours de son pèlerinage ou dont il s'est servi: un wagon, une auto, un chameau et surtout des calices, des colombes, des croix qui lui rappelleront chaque fois qu'il entrera dans sa maison ou en sortira qu'il est un pèlerin de Jérusalem et qu'il s'y est sanctifié. Il gardera toute sa vie le surnom de pèlerin (moukaddis, celui qui est allé dans la ville sainte).

SYRIE

La Mission du Hauran et du Djebel-Druse

La Mission du Hauran apparaît, à la plupart des lecteurs qui n'ont pas voyagé en Orient, comme une mission bien lointaine, aux contours vagues, perdue, malgré son brillant soleil, dans une certaine brume. La monographie présente, sans vouloir épuiser le sujet, se propose de donner un aperçu de cette mission qui a bien sa physionomie propre: puissions-nous ouvrir quelques horizons nouveaux aux Pères de la métropole et renseigner les futurs missionnaires!

I. — Le Cadre de la Mission.

1° *Le Pays.* — Quand je parle de la Mission du Hauran, j'entends par là non seulement cette grande plaine de l'ancienne Auranitide (Hauran) qui s'étend à l'est de l'Hermon, mais aussi les laves du Ledja, ou Trachonitide, prolongées au sud-est par un massif volcanique, appelé autrefois montagne du Hauran, et aujourd'hui montagne des Druses. Bref une surface de 100 kilomètres environ de long sur 80 ou 90 de large.

Région toute remplie des vestiges de l'occupation romaine: citadelles, arcs de triomphe, monuments funèbres, restes de temples, chaussées, canalisations. Les inscriptions en langue grecque sont fort nombreuses, beaucoup plus rares celles en latin. Tout dénote une situation économique prospère à cette

époque. Vous restez tout pensif, lorsque, circulant à travers ces régions nommées autrefois le « grenier de la Syrie », vous vous heurtez presque à chaque pas à un monceau de ruines, restes d'une agglomération ancienne, et découvrez les traces d'une église, ses fûts de colonnes, ses chapiteaux ciselés, sa corniche presque intacte, ses symboles finement sculptés dans cette pierre noire qui a presque la dureté du fer. Le Mesmié d'aujourd'hui, situé à la pointe nord du Ledja sur la route romaine, occupe l'emplacement de la Phœna byzantine du IVe siècle, capitale de la Trachonitide, et siège d'un évêché. A Oum-Jemâl, sur la frontière sud, je retrouve, du IVe siècle encore, sept églises ou chapelles, avec un vaste monastère. Soueida, la Dionysias des Byzantins, laisse voir encore sa basilique chrétienne et jusqu'à ses mosaïques d'une admirable fraîcheur.

La fertilité d'autrefois et les canalisations romaines laissent supposer que les sources étaient plus nombreuses qu'aujourd'hui, et le sol plus boisé. Des vieillards m'ont affirmé que le Ledja, il n'y a pas plus de cent ans, était couvert d'arbres, dans les espaces que la lave avait respectés. Aujourd'hui vous avez beau parcourir 20, 40, ou même 50 kilomètres, vous chercherez en vain un arbre, une source, un jardin potager, des fleurs. Partout nous retrouvons la destruction méthodique opérée par les Turcs. La plupart des villages n'ont que l'eau que le ciel veut bien laisser tomber pendant les deux ou trois mois d'hiver; elle se ramasse dans un creux sur les abords ou au centre du village, forme une vaste mare qui doit suffire à tous les besoins de mars à décembre. Les femmes vont y puiser l'eau du ménage, et les bêtes elles-mêmes ont la liberté de s'y abreuver à leur aise. Il ne faut donc pas vous étonner de lui trouver une couleur et une saveur un peu étranges. Malheur aux années de disette, où le ciel s'est montré avare! En 1925, l'année de l'insurrection druse, il ne tomba plus une goutte d'eau à partir de janvier; et dès le mois d'août, l'on vit des femmes creuser le fond des mares, tailler des mottes dans la vase, pour en exprimer ce qu'elles pouvaient contenir encore de liquide.

Le sol, d'ailleurs très riche, ne verdit qu'une fois l'an, en mars et en avril, et ne porte guère autre chose que blé et lentilles. Levé et mûri en l'espace de deux mois, le blé est récolté en mai; et dès lors, le manque de pluie ne permet plus d'autres cultures. Plus austère encore est la région volcanique du Ledja qui n'est qu'un vaste pâté de lave noire pétrifiée, et celle du Djebel Druse

qui montre encore les sinistres cratères qui jadis dévastèrent le pays.

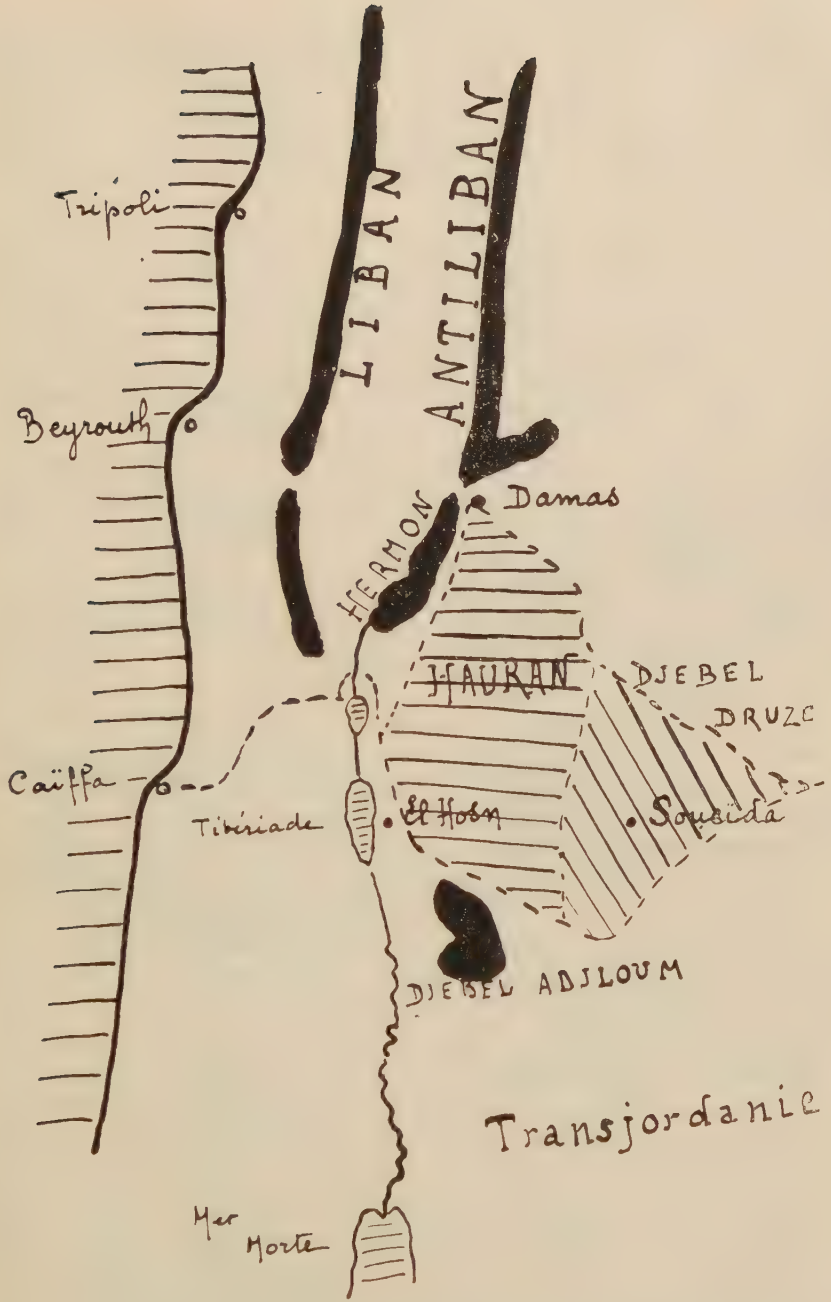
2° *La population.* — Politiquement, Hauran et Djebel Druse sont distincts; le premier se rattache à l'Etat de Damas; le second est administré directement par un gouverneur français. L'Etat Druse, si l'on y comprend les régions désertiques situées dans le rayon d'action des troupes, peut avoir une superficie de 10.000 kilomètres; il compte approximativement 65.000 habitants dont 3 ou 4.000 seulement sont Chrétiens. Tout le reste est formé par cette population druse que les guerres ou la crainte des représailles ont fait descendre du Liban, par vagues successives, entre le XVI[e] et le XIX[e] siècles, et surtout après les massacres des Chrétiens en 1860.

Au Hauran, 90.000 Musulmans encerclent 8.000 Chrétiens. Pas d'agglomération importante; la population est fractionnée en groupements de 200, 500, rarement 1.000 habitants, tous cultivateurs. Au reste, les villages eux-mêmes sont assez disséminés, éloignés ordinairement de 2, 3 et 4 heures de marche les uns des autres.

Le Hauranite est le paysan routinier, qui depuis vingt siècles n'a pas fait le moindre progrès dans sa manière de travailler: la charrue d'aujourd'hui est, à peu de chose près, la charrue du temps de saint Joseph. Ici, plus qu'ailleurs, c'est l'immobilité du vieil Orient, figé comme une statue; c'est la fixité immuable des croyances et des coutumes.

Avec cela, toujours pressuré, toujours maintenu sous la botte de ses maîtres damascains, ce paysan s'est fait, au long des siècles, cette âme d'esclave n'obéissant qu'au bâton, et gardant ce quelque chose de brutal et de sauvage qui heurte parfois rudement notre délicatesse occidentale.

Caractère mouvant, instable, tout à l'opposé de la loyale droiture, le Hauranais ne dit pas volontiers ce qu'il pense, surtout quand l'interrogation se fait directe et précise. Méfiance, dissimulation auxquelles l'a acculé l'oppression séculaire! En voici un qui vient de glisser parmi la file de vos visiteurs; en bon Frangi que vous êtes, et qui ne veut pas perdre son temps, vous allez droit au sujet: « Que désirez-vous? — Rien, je ne désire que votre bien. Mais voyons, qu'est-ce qui vous amène? — Je viens vous saluer. » La séance pourra se prolonger une heure, vous ne serez pas plus avancé qu'au début. Voici qu'on se lève,


Tripoli
LIBAN
ANTILIBAN
Beyrouth
Damas
HERMON
HAURAN
DJEBEL
DRUZE
Caïffa
Tibériade
El Hosn
Soueïdâ
DJEBEL ADJLOUM
Transjordanie
Mer Morte

les visiteurs vont se retirer; c'est alors que votre solliciteur, profitant du désordre, vous tire à part et vous glisse à l'oreille le secret qui lui pesait sur le cœur. — Mais je vous en préviens: ne vous croyez pas si vite arrivé à la vérité: il a dit ce qu'il a voulu, et il a caché de même ce qu'il a voulu. A vous d'être plus fin que lui.

Une des plaies de ces régions est l'esprit de division, les inimitiés que les années n'apaisent pas, les vengeances quasi-obligatoires en conscience, la rançon par le sang. Ces coutumes régissent les Chrétiens aussi bien que les infidèles. Une personne a été tuée, l'agresseur doit périr, ou à son défaut, un membre de sa famille. Il peut arriver que les deux familles se mettent d'accord sur le prix du sang, et que la réconciliation s'opère. Sinon, le pardon est impossible, même au lit de mort: on s'en fait une affaire de conscience. Au village de Khabab, le « sang existe » entre deux familles, qui depuis plus de six ans, refusent obstinément de se réconcilier.

Les mœurs familiales de ces régions ne ressemblent pas tout à fait aux nôtres; toute la différence vient de la place qu'occupe la femme au foyer. Au Hauran, elle n'est pas cet être délicat, respecté, ménagé de nos pays d'Europe. Petite fille, elle est la domestique de la maison, comme sa maman. Elle est fiancée sans être consultée, parfois même sans connaître le jeune homme; elle l'est souvent bien avant l'âge: j'en ai vu dont les fiançailles avaient été faites avant la naissance! Ce contrat, qui se passe entre les deux pères, est avant tout une affaire d'argent: la femme est « achetée » à prix d'or, comme le serait une esclave, 4.000, 6.000, 10.000 f. et plus. Il y eut un cheikh qui, croyant posséder en sa fille un bijou de valeur, à 20.000 francs ne se tint pas pour satisfait. Une esclave! c'est bien un peu cela, même chez les Chrétiens: à la femme sont imposés les gros travaux de la maison, des travaux qu'une Européenne, — à part les « fortes de la halle », — ne pourraient guère fournir; n'en a-t-on pas vu charger de lourds sacs de terre sur leur âne?

D'autre part, le Hauranais est d'une susceptibilité farouche sur le chapitre de l'honneur de la femme; et il ne recule pas même devant un geste de sauvagerie, s'il apprend que sa femme ou sa sœur a été surprise en faute. Il y a quelques années, l'un d'eux, rentrant chez lui, trouve sa fille causant familièrement avec un jeune homme. A tort ou à raison, des soupçons s'élèvent dans son esprit, il décroche son fusil pendu au mur, et abat

vers Damas
Mesmiyé
Bassir
Kalbab
Tebné
Chaos de Laves solidifiées.
Damat el Oulia
Rédémé
Hit
Chakra
Douéré
Nejran
Ezraa
Namer
Samma
Sein
DJEBEL
DRUSE
Salkhad
Orman
Melah
Imtane
Anzé
Oum el Roumane
Oum ej Jemal
vers le Hedjaz.
Limite du Mandat.
" du Djebel Druse.
Voies ferrées.
Bassir Village avec école.
Dosra Centre important - Combats lors de la révolte.

le couple à ses pieds. Il fut jeté en prison par les Turcs, mais, du moins, il avait « fait son devoir ».

Pour achever de peindre la physionomie de ce peuple, on ne peut passer sous silence la loi de l'hospitalité. Il n'est pas exagéré de parler d'hospitalité patriarcale, et les réceptions d'aujourd'hui sont la réplique à peu près exacte de celle que fit Abraham aux trois voyageurs (Genes. 18). Toute maison qui se respecte a une pièce réservée aux hôtes de passage; tout étranger y est accueilli, qu'il soit Chrétien ou Musulman, parût-il même sous les plus misérables haillons; et tout voyageur jouit, tant qu'il est sous le toit de son hôte, d'une sécurité entière. Envers tous enfin, le même cérémonial s'observe rigoureusement, avec plus ou moins de magnificence selon le rang de l'étranger et la fortune de l'hôte qui le reçoit.

Voilà les quelques traits qu'il m'a paru utile de signaler, pour donner une idée du milieu où évolue l'activité des Missionnaires depuis cinquante ans.

II. — Historique de la Mission du Hauran

1° *Les Débuts.* — La première apparition de nos Pères en ces régions remonte à l'année 1834, donc trois ans à peine après la rentrée de la Compagnie en Syrie. Ce ne fut guère qu'une reconnaissance rapide faite par le P. Riccadonna et le Fr. Hentze: ils entrèrent dans le Ledja, traversèrent ensuite le village chrétien de Hit, dans le nord du Djebel Druse, et poussèrent jusqu'à Bosra, l'ancienne métropole du Hauran. Deux ans plus tard, les P. P. Planchet et Estève y pénètrent à leur tour.

Dans les années 1854 et 1860, on signale plusieurs expéditions qu'y fit le fameux P. Cohen Palgrave, dont la sortie de la Compagnie, puis l'apostasie, après son aventureux voyage en Arabie, devaient laisser un si triste souvenir (1).

Enfin des témoins damascains ont gardé le souvenir des voyages des P. P. Fénech, de Prunières, Normand, Portelli.

2° *Essai d'Organisation.* — Toutefois, ce n'est qu'en 1881 que se fit un essai sérieux de pénétration et d'organisation. Ce fut

(1) On sait qu'à la fin de sa vie W. G. Cohen-Palgrave se réconcilia avec l'Eglise (Jullien, Nouvelle Mission de Syrie, II, 44-45).

l'œuvre de deux Missionnaires, dont les noms resteront attachés à la Mission: les P. P. Merle et Kersanté.

Comme ses prédécesseurs, le P. Merle alla d'abord reconnaître le pays, et avança lui aussi jusqu'à Bosra. Partout où il rencontre le moindre groupe de Chrétiens, il exerce son ministère, prêche, fait des réconciliations entre ennemis, place le groupe sous l'obédience de l'évêque. Tout de suite, des écoles sont ouvertes, dont l'une pour les Bédouins nomades.

En 1884, il en vint à exécuter le projet depuis longtemps à l'étude: l'installation d'une résidence dans le village de Damat el Oulia, au centre du Ledja. Choix étrange, semble-t-il. Qui eût jamais songé à se fixer au milieu d'une population en grande majorité druse et bédouine, dans une région aussi sauvage, tourmentée, dépourvue de tout, sur ce plateau volcanique qui n'est qu'une vaste croûte de lave noire? La principale raison qui détermina ce choix était une question de sécurité: il fallait se soustraire aux tracasseries du gouvernement ottoman, pour pouvoir travailler sans être inquiété par des fonctionnaires malveillants. Or les Turcs n'avaient pas osé s'aventurer à l'intérieur de ce guêpier.

Dès lors, les écoles deviennent la base des ministères de la nouvelle résidence: sept écoles sédentaires furent ouvertes dans le Ledja et aux abords du Djebel Druse, et trois écoles nomades sous la tente, pour les tribus bédouines des environs.

Mais en 1888, des intrigues, puis l'hostilité ouverte entre Druses et Bédouins firent reporter la résidence à Nejrân, situé à deux heures de là dans la direction du sud: on s'établissait sur la bordure du Ledja. C'était se rapprocher encore des Druses; c'était s'assurer un rayonnement plus facile dans les groupements chrétiens de la plaine, mais c'était aussi aller au devant du loup. Les Turcs, se ressouvenant qu'ils étaient les maîtres du pays, essayèrent de se débarrasser de ces Frangi; à force de brimades, ils créèrent des incidents graves. L'ambassade française elle-même lâcha les Pères: « Pas d'affaires, dit-elle. Que les Jésuites se tirent eux-mêmes d'embarras! » C'était leur intimer l'ordre de disparaître. En 1889, un an à peine après avoir été construite, la maison fut liquidée; et de nouveau on se concentra à Damas, qui resterait désormais le point de départ des expéditions apostoliques des Missionnaires.

On se rabattit sur l'ouest, sur les villages chrétiens de la plaine du Hauran, Khabab, Tebné, Bassir, Ezra. Le travail resta

le même: fondation et direction d'écoles, visites fréquentes des chrétiens, missions prêchées le long de l'année. Jusqu'à la guerre de 1914, les écoles subirent flux et reflux, tantôt passant sous la direction des Pères, tantôt rendues à l'évêque grec catholique du Hauran, Mgr Nicolas Qadi (qui vient d'entrer récemment dans sa quarantième année d'épiscopat). Mais si parfois les Pères se retirèrent des écoles, jamais, semble-t-il, ils n'abandonnèrent le ministère sacerdotal.

Quant aux régions druses, elles ne cessèrent d'exercer sur les Missionnaires leur attraction, et nous voyons, avant 1900, le P. Ghanem, une des colonnes de notre résidence de Damas, se diriger là-bas, du côté de l'Est, se rapprocher de la montagne, visiter les villages de Dour, Doueiri, Siju, etc.

A plusieurs reprises encore l'idée émergea d'une installation fixe et permanente dans un point central de la Mission; mais on n'en vint jamais à l'exécution: les difficultés matérielles étaient sérieuses. De plus, il ne suffisait pas de bâtir une maison, il lui fallait des occupants: où les trouver ?

Après la grande guerre, on reprenait pied dans le Hauran, comme dans les autres parties de la Syrie. Mgr. Qadi confia ses écoles à un homme d'expérience, le P. Pélissié, qui, déjà avant 1914, avait parcouru ces régions. Il prit sous sa direction huit écoles au Hauran, et sept dans la montagne. Mais l'insurrection syro-druse de 1925 allait paralyser le Missionnaire pendant près de deux ans; elle devait jeter encore plus profondément dans la misère les populations chrétiennes auprès desquelles il exerçait son ministère, et aggraver les difficultés qu'il avait pour maintenir ses écoles.

3° *Aujourd'hui.* — Après ce coup d'œil historique, faisons le point. Où en sommes-nous aujourd'hui? La Mission garde dans ses grandes lignes sa physionomie des premiers jours, mais, comme de juste, plus d'un détail a varié.

Damas reste la tête de ligne de toutes les expéditions. Toutefois, un pas a été fait: l'établissement d'un pied-à-terre à Soueida; la capitale du Djebel Druse paraît en effet plus centrale que tout autre localité; de là il est possible de rayonner dans toutes les directions. Je dis bien: pied-à-terre, donc essentiellement logis de passage, pour les trois ou quatre jours que le Missionnaire doit y passer chaque mois. Oh ce n'est pas la résidence coquette et commode avec un jardinet tout autour, avec une chapelle à proximité. J'habite chez les Druses, dans une maison druse. Figurez-

vous une pièce de trois mètres de côté, aux murs renflés en bosses menaçantes; la fenêtre est mal jointe, le sol en terre battue est fendillé par la sécheresse; dans le plafond d'infatigables petits rongeurs font dégouliner la poussière à longueur de jour et de nuit; en hiver c'est la pluie qui descend en grosses gouttes sur votre lit, votre table et votre personne. Il paraît que c'est ce qu'on a pu trouver de mieux; et je le croirais volontiers à entendre les Officiers qui sont logés comme moi. Mais peu importe, c'est du provisoire; faire du définitif maintenant serait prématuré.

Le travail, lui aussi, est celui des débuts: ministère auprès des Catholiques, contact avec les Orthodoxes (schismatiques), pénétration chez les infidèles, principalement par l'instruction. Mais aujourd'hui l'école a pris une importance et une extension qu'elle n'avait pas tout d'abord: ce travail, à lui seul, occuperait largement un homme, et même deux. Nos devanciers avaient sur nous l'avantage du nombre: les lois de 1880 avaient amené en Syrie un afflux d'ouvriers, et permis de transporter « sur le front » quelques Missionnaires arabisants. Aujourd'hui « operarii pauci » et même « paucissimi »; le plus qu'ils peuvent faire est de tenir la position jusqu'à l'arrivée de troupes plus jeunes.

Aujourd'hui, plus qu'autrefois, le contact est étroit, sinon avec le monde musulman du Hauran, du moins avec les Druses du Djebel; au lieu de nous poster aux abords de ce peuple, nous voilà en plein centre, rayonnant de façon régulière jusqu'aux extrêmes régions habitées.

Une situation que ne connurent pas les premiers Missionnaires, — elle n'existe du reste que depuis le mandat français, — c'est la sécurité à peu près absolue du pays. Nos anciens pouvaient vous raconter des épisodes émouvants d'embuscades de Bédouins, de surprises par des détrousseurs, de fusils braqués. Aujourd'hui plus de fusils, plus de détrousseurs; de loin en loin la traditionnelle razzia des Nomades sur un troupeau de chèvres ou de chameaux; encore y regardent-ils à deux et même à trois fois avant de se hasarder: les escadrons de nos partisans sont trop proches, et quelques expériences tentées leur ont coûté trop cher.

Enfin un progrès doit être signalé. Dans les premiers temps, le Missionnaire prenait l'initiative de la fondation des écoles sur la demande des chefs des villages, et il les maintenait ou les fermait selon ses ressources et selon l'opportunité. Aujourd'hui cette entreprise a reçu une certaine organisation, donc une certaine consistance, par le fait que les écoles tenues par les Missionnaires reçoivent une subvention du gouvernement français. Au Djebel

Druse, il y a même une vraie collaboration de la Mission avec l'Instruction Publique de l'Etat Druse. J'en parlerai plus loin dans le chapitre des écoles.

Je n'ai voulu relever ici que quelques points de comparaison entre la Mission d'avant la grande guerre et la Mission d'aujourd'hui. Ce coup d'œil rapide en donnera, me semble-t-il, une idée assez exacte. Nous pouvons maintenant préciser mieux notre apostolat, dire son caractère, les obstacles qu'il rencontre, les résultats obtenus.

III. — L'Apostolat au Hauran et au Djebel Druse

1° *La situation religieuse de la population chrétienne.* — La population chrétienne, qui est presque toute entière de rite grec, ne comprend guère que 10 ou 12.000 fidèles. Catholiques et schismatiques se partagent en deux fractions à peu près égales, et forment une véritable « diaspora », de petits îlots dans la mer: ici 50 Chrétiens, là 300, plus loin 20; parfois on ne rencontre qu'une seule famille, qui s'est comme fourvoyée dans une localité toute musulmane: et voilà qui laisse déjà entrevoir une des difficultés de notre apostolat.

Le noyau catholique occupe la plaine située à l'ouest du Ledja, le long de la ligne de chemin de fer. Ils vous racontent volontiers, selon les traditions qu'ils tiennent de leurs pères et grand-pères, qu'ils ont émigré en masse du Djebel Druse, voilà bientôt 150 ans, sous la pression de leurs voisins les infidèles, qu'ils se sont regroupés par clans et par tribus, qu'ils ont fait sortir de terre les villages qu'ils occupent actuellement: Khabab, Tebné, Bassir. « Nous sommes, ajoutent-ils avec quelque fierté, les descendants des Ghassanides », ces Arabes qui habitaient sur les confins des possessions romaines, et convertis au Christianisme aux IV^e^ et V^e^ siècles.

Actuellement les centres plus importants ont leur église et leur curé. Oh, ne cherchez pas des cathédrales, ni même la petite église des campagnes de France: représentez-vous quatre murs uniformes en pierre noire, percés de rares fenêtres sans vitres, couverts d'une terrasse en terre battue; en guise de cloche, une barre de fer suspendue à un clou et qu'on fait résonner avec un caillou. Où sont les belles églises du temps jadis?

Le diocèse catholique, qui est du titre de Bosra, n'est autre que l'ancien diocèse d'Arabie qui avait Bosra pour Métropole. Le

clergé ne compte guère aujourd'hui qu'une dizaine de prêtres. Vous songez peut-être à un clergé instruit, actif, comme celui d'Europe. Je le souhaiterais certes, mais je ne veux pas vous bercer d'illusions. Le curé hauranais est un paysan, dont les mains, peu de mois avant l'ordination, tenaient encore le manche de la charrue. On lui a donné quatre, six, tout au plus huit mois pour apprendre à lire ses livres liturgiques, et résoudre les cas de conscience de son pays. Il est curé au village même où il est né; marié, chargé de famille, il garde le soin de ses vaches et l'exploitation de ses champs. Quelques-uns se hasardent à prêcher le dimanche; la messe quotidienne, la distribution des sacrements qu'on leur demande, voilà leur travail de pasteurs; ils n'ont pas idée qu'il puisse y avoir plus à faire pour leur troupeau. Encore moins songent-ils à gagner les Schismatiques; est-ce parti pris? est-ce antipathie pour les dissidents? est-ce la crainte d'un effort de plus à fournir? est-ce la méfiance envers un peuple trompeur et versatile? Tout cela peut-être; ils semblent persuadés, somme toute, qu'il est inutile de s'adresser aux Orthodoxes, que c'est temps perdu que d'essayer de les convertir, que ce sont des indésirables.

Quand on parle du clergé schismatique, qui lui aussi se réduit à quelques curés, nous descendons d'au moins dix échelons. Là il n'y a plus d'instruction du tout. Tel village, un jour, a désiré avoir un curé; le choix unanime est tombé sur un homme de belle prestance, à la barbe longue, à la voix puissante. Le temps d'apprendre à lire la messe chez son évêque, et le voici qui après huit ou quinze jours d'absence reparaît chez lui revêtu du costume clérical et coiffé du calloûcé (coiffure des prêtres grecs). Il en est qui avouent eux-mêmes leur infériorité, et j'ai vu l'un d'eux faire une visite quotidienne au curé catholique de sa localité, pour lui demander une leçon de catéchisme.

Le curé orthodoxe réduit son ministère au minimum, il croirait faire trop de zèle s'il célébrait en semaine: seule la messe du dimanche rapporte quelques piastres. Le village de Rakham, aux trois quarts schismatique, se scinda un jour en deux partis, dont chacun voulut avoir et obtint son curé. Mais cet arrangement ne devait rien arranger du tout. Le dimanche il ne doit y avoir qu'une messe pour tout le peuple; lequel des deux curés la célébrerait? Ce qui était à prévoir arriva: échange d'injures et de menaces, puis échange de coups, et batailles en pleine église. Ce simple trait en dit long.

On ne sera donc pas étonné de voir que le bien spirituel de

leurs ouailles est un souci qui tracasse fort peu ces prêtres schismatiques. Un curé, le seul qui desservît les régions sud du Djebel Druse, trouva un jour que sa vie là-bas manquait décidément de charme; il plia bagage, et prit la route de Damas, laissant son troupeau se tirer d'affaire tout seul.

Les églises des Orthodoxes sont encore plus misérables que les églises catholiques. Quel désordre souvent et quelle malpropreté! Peu leur importe du reste: qui donc viendra les surveiller? Leur évêque, depuis de longues années ne s'était pas dérangé pour aller voir ses diocésains: quitter le confortable palais de Damas pour voyager dans un pays aussi pauvre et aussi rude, c'était trop peu attrayant pour un citadin. Pourtant, il y parut l'année dernière, mais comme un bolide; en huit jours l'auto lui avait fait faire le tour de son domaine. Croyez-vous que ce fût pour faire quelques instructions au peuple, pour apporter un peu de réconfort — ou quelques sous — à ses prêtres? De sous, il n'y en eut point — c'est lui au contraire qui réclamait la dîme — d'instruction, pas davantage. La messe elle-même fut omise, aussi bien celle du dimanche que celles de la semaine. Ce fut une déception pour beaucoup, et le fossé s'élargit entre le pasteur et ces fidèles qui avaient espéré peut-être une résurrection triomphale de leur Eglise.

Pour être complet, il faut ajouter un trait caractéristique, l'antipathie profonde, la haine ancestrale des Orthodoxes pour l'Eglise catholique. Rome surtout semble évoquer chez eux un spectre effrayant, dont on évite même de parler. Nous verrons cependant plus loin que ce n'est pas là une répugnance insurmontable quand un intérêt bien tangible entre en jeu.

2° *Les infidèles.* — Le monde musulman de Damas, à la différence d'autres pays, est et restera peut-être longtemps encore un monde que nous côtoyons sans pouvoir encore le pénétrer. Le Musulman du Hauran est, à peu de chose près, dans la même situation matérielle que le Chrétien ; pas plus d'instruction, guère plus de bien-être, et certainement pas plus de franchise ni de conscience. Pour ces ignorants, ces hommes du peuple, la religion est domaine réservé, auquel on ne touche pas, et les cœurs se ferment dès qu'il en est question : c'est le fanatisme de l'homme qui ne connaît rien en dehors de son petit monde, et qui s'obstine à s'y renfermer. Nous n'avons d'ailleurs que deux écoles où se rencontrent chrétiens et musulmans.

Les Druses sont, à certains égards, une population plus inté-

ressante: race énergique et batailleuse, qui a une immense fierté, de la bravoure à la guerre, de la magnificence dans l'hospitalité. Le Druse est bien cultivateur, comme le Hauranite, mais je dirais presque cultivateur malgré lui. Il faudrait plutôt se représenter un cavalier aux cheveux longs, au regard brillant et sauvage, toujours armé, galopant à travers champs et rocaille en quête d'un coup de main: le pillage, la razzia, voilà au fond la vie qu'il lui faudrait.

Cette fierté farouche, cette férocité qu'il a exercée sur nos soldats lors de l'insurrection de 1925, c'est sa religion même qui les entretient: ce peuple n'est-il pas le peuple choisi de Dieu pour soumettre l'univers, — évidemment par la répression sanglante, en attendant, à la fin des temps, l'extermination de tout ce qui n'est pas druse. Avec cela, la croyance à la métempsycose lui donne, en face de la mort, une audace peu commune: il fonce sur la mitrailleuse avec autant de fougue que s'il s'agissait d'aller s'emparer d'un lingot d'or. Dans la douleur, de même, il montre un stoïcisme orgueilleux. Le P. Merle, lors de son séjour à Damat el Oulia, eut l'occasion de soigner des blessés druses après une bataille dirigée contre les Bédouins: « Rien de plus commode, écrit-il, pour un chirurgien novice; on coupe, on arrache: le Druse ne fait pas un mouvement, il se croirait déshonoré ».

De leur religion ne disons que ceci: elle est secrète, et ses dogmes ne sont communiqués qu'à des initiés. Elle ne comporte aucune pratique extérieure, aucun culte, et aucune observance n'est imposée aux adeptes. Quant aux chefs religieux, ils sont entièrement distincts des chefs civils: la plupart sont des vieillards vivant misérablement, vêtus de loques défraîchies; ils ne se mêlent pas de politique. A dessein j'ai dit « les » chefs civils, car le Djebel est régi par une féodalité: la richesse a fait prédominer leur influence dans leur village et ses environs immédiats; il a fallu la révolte, la guerre, pour grouper autour de Soultan Attrache l'ensemble du peuple.

Dernier trait sur leur vie privée: le Druse a plus de tenue morale que le Musulman, la polygamie simultanée est inconnue, et la femme, bien que chargée des gros travaux, est respectée.

Au total, ce peuple a des qualités qui méritent l'estime; et s'il est méfiant et fermé vis-à-vis de l'étranger, il n'est cependant pas impénétrable, et il est susceptible d'une formation s'il est mené par une main juste et ferme.

3° *L'apostolat en pays hauranite et druse.* — La mission

dans le Proche-Orient ne ressemble pas aux Missions d'Afrique ou de Chine. Nous ne sommes pas ici en pays neuf ; la hiérarchie est constituée depuis des siècles ; le Missionnaire, en Syrie, n'a donc pas le rôle attrayant et glorieux de défricheur: il est un modeste auxiliaire du clergé oriental, mais sans aucune relation de dépendance. Suppléer à l'insuffisance du clergé local, maintenir et affermir la foi de la minorité catholique perdue dans la masse des infidèles, relever son niveau intellectuel et moral par l'instruction, afin de la mettre à même de tenir une place honorable à côté d'une majorité musulmane qui méprise profondément tout ce qui est chrétien; d'autre part, essayer de gagner le monde schismatique pour le rattacher au diocèse catholique oriental; enfin, à une échéance plus lointaine préparer la pénétration de l'Eglise dans les milieux druses: voilà notre objectif dans ses grandes lignes.

Le Missionnaire directeur d'écoles.

Le moyen le plus apte pour atteindre tous ces résultats a, de tout temps, paru être l'instruction des enfants. C'est donc toujours l'école qui prime dans nos régions et qui dévore le plus beau de notre activité. Il est bien permis au Missionnaire de regretter de se voir mesurer si chichement sa part, de n'avoir que les maigres restes laissés par le Directeur d'écoles; mais ces écoles nous permettent d'atteindre toute la jeunesse d'abord, et indirectement la population adulte.

Citons d'abord les statistiques de 1930, pour donner une idée de la vie scolaire au Hauran et au Djebel Druse. Les 26 écoles qui dépendent de nous réunissent une population de 1.750 enfants, où les Druses entrent pour plus de 700. La plupart de ces écoles sont assez nombreuses pour réclamer plusieurs maîtres: à côté des écoles de 30 ou 40 enfants, en voici de 80, de 100. Orman en compte 158, Malah 192. Voici le tableau d'avril 1930:

	GARÇONS	FILLES	
Hauran	437	98 =	535
Djebel Druse	1.171	48 =	1.219
Total			1.754

Le programme est celui des écoles élémentaires: langues française et arabe, arithmétique, histoire et géographie, — c'est plaisir de voir ce petit monde mordre à tout cela. Le petit Druse sur-

tout fait preuve d'une vivacité d'esprit peu commune; plus que son voisin le Hauranais, il est avide de savoir et ardent à l'étude. Nombreux sont les écoliers qui, volontairement, restent sur les bancs jusqu'à l'âge de 17 ou 18 ans. A ceux-là surtout il sera profitable de lever un peu les yeux par-dessus les murs qui jusqu'ici les ont enfermés comme dans une prison, et de regarder un peu ce qui se passe dans le reste du monde. Cette évolution fera tomber beaucoup de ce fanatisme qui inspire aux anciens tant de méfiance envers nous; c'est alors qu'il sera possible de chercher un terrain de rapprochement en matière religieuse.

Par contre l'instruction des filles n'est pas entrée dans la mentalité de ces populations, bien moins encore chez les Druses que chez les Chrétiens. Déjà il a fallu user de contrainte pour obtenir des Druses qu'ils envoient les garçons à l'école: c'était arracher aux cheikhs religieux cette jeunesse qu'ils avaient toujours dominée en y maintenant l'ignorance; cette émancipation devenait pour eux un désastre. Que sera-ce, si la femme elle-même leur échappe! De ces fillettes qui sont les domestiques de la maison, qui n'auront toute leur vie d'autre métier que de moudre le blé, de faire le pain de chaque jour, de traire les brebis, de ramasser par les sentiers et les ruelles le précieux combustible du pays, la bouse de vache, allons-nous faire des femmes savantes ? Avec les institutrices que nous employons actuellement, le danger est encore bien lointain: un peu de catéchisme, un peu de lecture, un peu de calcul, c'est pour le moment toute leur science: elles n'ont pas de quoi être si fières! Mais j'ai d'autres ambitions, et pour de futures maîtresses de maison, pour des éducatrices d'enfants, quelques notions de cuisine, d'hygiène, de couture, de ménage, ne seront nullement superflues. Voilà pourquoi, cette année même, j'ai mis à exécution mon projet: trois jeunes Hauranaises furent envoyées comme pensionnaires dans une école de nos Sœurs indigènes pour s'y former, et apprendre à former plus tard, dans quelques-unes de mes écoles, leurs petites compatriotes.

Reste une question, que vous n'avez pas manqué de vous poser: « Avec quoi faites-vous vivre tant d'écoles? Quelles sont vos ressources? » — La réponse est vite faite: toutes ces écoles ne vivent que de subventions.

En 1927, au lendemain de la rébellion, le Gouverneur français du Djebel Druse et notre Mission signaient un contrat qui permettait à toutes nos écoles de jouir, sans perdre leur caractère d'écoles privées, des traitements accordés aux établissements officiels du Gouvernement: c'était donc une subvention importante

qui allait passer par nos mains. De plus, ce même contrat donnait aux Jésuites cinq nouvelles écoles dans des localités à population mixte, druse et chrétienne. Du coup, le champ d'action du Missionnaire s'élargissait considérablement: désormais, dans ses visites, il lui faudrait pousser jusqu'à la bordure du désert, et suivre la frontière sud qui sépare le Djebel de la Transjordanie.

De plus, d'autres avantages nous étaient offerts: le Gouvernement s'engageait à nous aider pour la réparation des écoles existantes, la construction de nouveaux locaux et leur aménagement intérieur; il soutiendrait nos efforts pour obtenir l'assiduité des élèves.

Hélas! pourquoi faut-il que l'un soit dans l'abondance, pendant que son voisin crie misère? Au Hauran, nous sommes loin de cette situation privilégiée. Nous n'y vivons que des subventions du Haut-Commissariat. Du jour où fut installée et organisée l'administration française en Syrie, elle attribua à chaque école une allocation de 200 fr. par maître, chaque mois, non compris les mois de vacances. Ces salaires, suffisants il y a quelques années, qui s'en contenterait actuellement? et faut-il s'étonner que des professeurs se laissent tenter par les places plus rémunératrices de secrétaire ou d'interprète ? Comment les retenir? Il ne nous reste donc que des maîtres de troisième ou de quatrième rang. — « Et pourquoi ne feriez-vous pas au Hauran un contrat semblable à celui du Djebel? » — Certes, ce n'est pas le désir qui nous en manque; seulement le Hauran n'est pas sous le Gouvernement direct de la France, mais dépend du Gouvernement indigène de Damas, qui n'est nullement disposé à faire des faveurs aux Chrétiens. Et c'est ainsi que nous marchons clopin-clopant, traînant d'une année à l'autre bien des misères, des soucis et des déboires.

Le genre de vie du Missionnaire

Vingt-six écoles à organiser, à fournir de maîtres, à visiter régulièrement, ce n'est pas un mince travail, et il ne faut guère flâner si l'on veut s'en occuper. Quelle corvée déjà que le seul voyage dans ces contrées. Oh! les longues heures à travers les interminables pistes de cette vaste plaine, avec son austère uniformité et ses lignes nues que ne découpe aucun arbre, où ne se détachent que des bosses de rocaille noire; les longues heures à travers ces solitudes plates que baigne la lumière crue d'un soleil brutal, que n'égaie ni le gazouillement d'une alouette ni le léger murmure

d'un ruisseau, ces longues marches dans les tourbillons de poussière soulevés par un vent brûlant, qui pénètrent dans la bouche, le nez, les yeux, et achèvent de dessécher un gosier qui réclame impérieusement une goutte d'eau! Si encore on était assuré des moyens de locomotion; mais il faut se contenter de ceux qui se présentent: ici un âne, là un cheval, depuis le fier cheval arabe jusqu'à la rosse amaigrie, quinteuse, essoufflée, qui n'a jamais connu d'autre gloire que celle des sillons du labour. Pour selle, depuis la selle française propre, soignée, luisante, jusqu'à l'ignoble bât en paille, surélevé, si aplati en largeur qu'il vous écartèle les jambes. Parfois rien du tout: vous irez prosaïquement à pied, traînant non moins prosaïquement vos bagages sur le dos: les pauvres gens ce jour-là n'ont rien eu à mettre à votre disposition. Quand enfin on revient à Damas, après cinq ou six semaines de ce régime — car il n'en faut pas moins pour faire la visite complète — on ne se sent pas très vaillant: la chaleur, la soif, les mauvaises nuits, l'insuffisance de la nourriture, la chevauchée presque quotidienne: tout cela finit par user les forces.

Ainsi donc les voyages dévorent un temps précieux; quand on a dû passer une partie de la journée à circuler sur les pistes, quel temps peut-il rester pour prendre contact avec les gens? Quelques heures à peine. Et à quoi occupons-nous ces heures?

D'abord, il faut poser en principe que le Missionnaire en tournée n'est plus chez lui, qu'il loge chez autrui, qu'il est à un autre régime que celui du monde civilisé, et surtout, qu'il doit renoncer à toute liberté. Car, une fois le travail de l'école achevé, il est accaparé par les gens qui ne le lâchent plus, et qui considèrent comme un devoir de lui faire honneur en lui tenant compagnie. Que leur importe à eux de passer deux, trois, quatre heures même à causer, accroupis autour du foyer où se fait le café? le temps ne compte pas dans ce pays, et les Hauranites ouvrent de grands yeux devant ces Frangi toujours pressés, agités, fiévreux.

Quelques mots maintenant sur les rapports du Père avec la population adulte.

La messe, à laquelle j'invite même les Schismatiques, est célébrée dans une maison chrétienne, quand il ne se trouve pas d'église. Je crois bien avoir vu toutes les variétés possibles d'autels. Parfois une petite table branlante remisée dans un coin de chambre se transforme en autel pour quelques instants.

Ailleurs ce fut la messe sur un retable dans un renfoncement du mur, ou sur une construction de caisses empilées dans le coin d'une chambre, — celle du Curé. Tout autour de moi dormaient

encore les habitants de la maison. Le beau tapage quand ils se décidèrent à se lever les uns après les autres! C'était le père qui secouait sa fille, c'était le petit Elias qui trépignait de mauvaise humeur; puis c'étaient les cris du bébé; puis les ordres de la mère à sa fille: « Va chercher de l'eau — plie les couvertures — allume les braises ». Ma pauvre messe!

A l'Evangile cependant un grand silence se fait; les Chrétiens en Syrie écoutent l'Evangile avec autant de respect que nous en inspire la Consécration. Mais ce qui surprend un nouveau venu, ce sont les manifestations de sentiments et les exclamations qui accompagnent parfois cette lecture.

Un jour, ce fut le récit du jugement dernier: « Jésus se tourne vers les brebis à sa droite, et leur dit: Venez les bénies de mon Père ». Aussitôt de tous les coins de l'assemblée des soupirs s'élèvent, des exclamations fusent à demi-voix avec le ton de confiance de l'homme qui espère bien être à droite: « Ah, mon Dieu! — Seigneur! » Mais ce fut bien autre chose quand il fut question des boucs: « Retirez-vous de moi! » La voix du prêtre fut littéralement submergée par un immense murmure de protestations et de lamentables supplications: vous auriez juré qu'on prenait à partie le Missionnaire lui-même: « Dakhilak (Seigneur, je vous en prie!) — Seigneur, il n'en sera pas ainsi! — Jésus, ayez pitié de moi! »

J'avoue que c'est là un apostolat bien réduit: une messe tous les deux mois. Mais voici ce que nous avons organisé à défaut de mieux: le dimanche, le professeur réunit enfants et parents, il prie et fait prier, il lit et explique un passage de l'Evangile, une page de catéchisme, fait chanter un cantique. Voilà la « Messe » dominicale. Combien de grandes personnes, dans les villages schismatiques surtout, y apprennent pour la première fois à faire le signe de la Croix!

Autre occasion d'entrer en contact: les repas. La question du pain quotidien ne doit pas vous inquiéter: vous êtes l'hôte à qui le village entier doit faire honneur. C'est chose ordinaire que de voir des chefs de famille se disputer l'honneur de l'invitation. Il faut savoir qu'il y a là autre chose qu'une amabilité à faire au Père, c'est une question de prestige à affirmer et à maintenir. Car il ne s'agit point d'un repas de trois ou quatre convives: la réception d'un hôte de distinction entraîne toujours des convocations nombreuses: quinze, vingt, parfois trente invités doivent y trouver place, à commencer par les notabilités et les chefs religieux.

Dès que vous approchez de la maison, le chef vient à votre ren-

contre, vous salue, vous introduit. On culbute la pile de nattes, de tapis et de coussins, et on les étend tout autour de la pièce: c'est l'affaire d'un clin d'œil. Le premier rite, quand vous avez salué l'assemblée, consiste à vous accroupir, les jambes croisées à la façon du tailleur, sur le tapis le plus neuf, à demander des nouvelles des santés, à donner des nouvelles de la vôtre; ce ne sont d'abord que banalités, souhaits, compliments. Pendant ce temps, on commence à faire le café devant vous: quelques graines sont grillées dans une espèce de longue louche en fer, puis pulvérisées dans un mortier en bois dur avec un pilon; et bientôt votre hôte vous le sert, ce café, bien noir, bien chaud, et bien amer, dans une minuscule tasse, qui fait ensuite le tour de l'assemblée.

Ce n'est là que l'introduction au souper. Le cérémonial veut que vous l'attendiez longuement; il faut laisser aux invités le temps d'arriver; et puis, cuire une grande bassine de riz n'est pas une bagatelle de cinq minutes, et un chevreau n'est nullement pressé de se laisser rôtir tout d'une pièce à la broche. Quand les préparatifs sont achevés, deuxième cérémonie obligatoire: le lavement des mains, un domestique, ou même le fils de la maison, passe devant les convives et leur présente de l'eau, et chacun s'en fait verser sur la main droite. La précaution n'est pas inutile.

Et maintenant on étend à terre, au milieu de la salle, un paillasson arrondi. Une vaste bassine de riz apparaît, copieusement arrosée de deux ou trois poêles de graisse fondue. La succulente graisse! Rien que d'y penser l'eau leur en vient à la bouche. Autour de la bassine, des galettes de pain sont empilées, deux ou même trois pour chaque convive, ce sont des pains ronds et plats, minces parfois comme une feuille de papier. « Maintenant, Père, veuillez approcher ». Je m'accroupis en face d'une des piles de pains, quelques visiteurs sont invités à me tenir compagnie. Ils ont les yeux sur moi, attendant, par respect, que je commence. En avant! et cinq ou six mains s'élancent, vont fouiller dans la bassine de riz, en retirent une forte poignée bien chaude, la pressent en boule pour l'ingérer tout d'une pièce. Mon voisin s'empare d'une cuisse de poulet et la déchire en minces filets qu'il dépose en face de moi sur le riz: je n'ai qu'à prendre. Quant à moi, — est-ce déférence, est-ce plutôt pitié pour mon inhabileté? — on m'a offert — ô luxe! — une cuiller.

A quelques pas, se tient le maître de la maison, debout, immobile, attentif; de temps à autre un ordre bref: « Préparez de l'eau et du savon — eh là! encore un peu de graisse! — Père, prenez donc, vous ne mangez rien; vous allez me déshonorer ». Il se fait

notre humble serviteur: à lui de veiller à tout, à lui de réparer les oublis. Peu à peu, mes voisins ralentissent le mouvement, puis cessent, mais ne quitteront leur place que quand leur hôte voudra bien se lever. La première équipe est aussitôt remplacée par une seconde, celle-ci par une troisième. Nous autres, entre temps, nous n'avons qu'à reprendre nos places sur les tapis et à attendre la traditionnelle tournée de café.

Pour clore la journée, il faudra subir la veillée, une longue veillée où la conversation vous fait passer des cultures à la T. S. F., du progrès des élèves aux éclipses de lune, de l'achat d'une vache à la politique de la France. Nos inventions modernes laissent ces gens bouche bée: « Allah! Allah! » s'écrient-ils. Chez les Chrétiens, on vous réclamera parfois une histoire édifiante, — cela ne se refuse pas, n'est-ce pas? — 9 heures passent, 10 heures, 11 heures parfois! Quel soulagement, quand enfin l'assemblée se dissout! quand enfin il est permis de goûter un peu de paix et de repos, — si toutefois il ne vous reste pas une tranche trop considérable de bréviaire à dire!

Voilà la journée ordinaire: tableau en miniature, où j'ai voulu donner une idée de l'hospitalité orientale avec son cérémonial traditionnel; elle a des exigences qui font partie du renoncement imposé au Missionnaire en pays hauranite et druse.

4° « *Inimicus homo* ». — Il serait bien étonnant qu'on ne rencontrât pas sur le chemin les traces du démon qui sème son mauvais grain à côté du bon. Souvent même il a passé avant le maître du champ.

Les premiers adversaires que nous devons rencontrer tout naturellement, ce sont certains Schismatiques, plus fanatiques que les autres. Le Vicaire patriarcal du diocèse orthodoxe évite toute relation avec moi depuis un tournoi un peu vif qui eut lieu entre nous il y a trois ans.

Un autre adversaire, dont la présence ne vous surprendra pas non plus, ce sont les Protestants. On les voit installés dès 1880 au Hauran et chez les Druses; le P. Merle se heurta à leurs écoles jusque parmi les tribus bédouines, et leur opposa aussitôt des maîtres catholiques. Ceux-ci eurent vite gagné la confiance des infidèles; le chef de la tribu des Slouts congédia le maître protestant qui s'était engagé chez lui et demanda au Père un professeur français.

Il semble que, dans la région dont nous parlons, l'influence protestante n'ait pas pris d'extension. Le fait est qu'en prenant pos-

session de mon poste, en 1927, je ne rencontrai qu'une mission protestante stable: la mission anglaise installée à Kharaba. Elle se réduit à un temple et à une école; or sur 25 enfants, garçons et filles, elle en perdit une quinzaine qui passèrent cette année à la nôtre. Il est vrai qu'un tiers du village se dit protestant, mais il ne faut pas s'en émouvoir plus que de raison: c'est un nom plus qu'une réalité; dans la population dissidente, dès qu'il y a un peu d'argent à gagner il ne coûte rien de changer de religion.

Ce qui est plus sérieux peut-être c'est l'entrée en scène, au Djebel Drusē, du protestantisme français. Le gouverneur actuel est un Protestant convaincu. Je dois lui rendre ce témoignage qu'il n'entrave pas directement notre activité; mais ses fonctions lui ont permis d'introduire dans le pays un personnel de son choix. Un orphelinat s'est élevé à Soueida, ayant à sa tête une miss protestante ; trois dispensaires ont été ouverts et confiés à des infirmières protestantes. Voilà donc une place prise, et les œuvres de charité échappent, pour le moment, à l'Eglise catholique.

5° *Les résultats.* — Cinquante ans de mission devraient normalement accuser un résultat, un progrès, si léger fût-il. Que vais-je donc pouvoir présenter? Quel succès peut-on enregistrer?

Et d'abord je serai franc, au risque de paraître pessimiste peut-être, en tout cas trop peu encourageant. Mais je parle ici à des lecteurs avertis qui n'ont pas besoin qu'on leur cache les difficultés ni les déboires ; ils savent que Dieu a ses heures et que tout ne va pas toujours aussi facilement ni aussi vite que l'homme le souhaiterait. Je ne craindrai donc pas de dire que le Missionnaire du Hauran n'a pas les consolations de ses confrères du Bengale ou du Congo, qui, d'année en année, multiplient les Chrétientés jeunes, ferventes, vivaces, — pendant que sur nos régions, où le Christianisme est plus de quinze fois séculaire, une sorte de vieillesse semble s'être appesantie. Là-bas, le semeur a eu la joie d'être aussi moissonneur. Nous, nous sommes encore à la saison du labour, du labour pénible dans un terrain sec comme le sol du pays, et à travers la dure rocaille ; les sillons s'y ouvrent avec peine ; le grain déjà semé a du mal à germer et à monter à travers les ronces.

Laissons la métaphore, et parlons net.

Il faut compter comme un résultat appréciable d'avoir pu maintenir le « pusillus grex » des Catholiques au milieu de la masse des Musulmans, et d'avoir pu contribuer à préserver leur foi, où entre pourtant une grande part de routine, de l'emprise des Infi-

dèles. Même leur situation sociale, comparée à celle des Musulmans, est avantageuse: cette petite minorité, ces chrétiens, si méprisés de leurs voisins, ont su conquérir les fonctions plus relevées qui leur donnent l'autorité sur leurs rivaux : celles d'interprètes, de secrétaires, etc.

Et la population schismatique, quel profit a-t-elle retiré de notre contact? — Elle est forcée de constater avec quel soin le prêtre catholique, entendez le Missionnaire, s'occupe de ses fidèles; abandonnée comme elle l'est par son propre clergé, elle tend les mains pour se livrer à qui vient avec elle avec bienveillance et charité.

Certaines localités orthodoxes sont restées, jusqu'ici, en dehors de notre champ d'action. Or, leur Evêque laissait les unes sans instruction aucune ; aux autres il faisait bien l'aumône d'un maître et d'une école, mais quelle école, mon Dieu, et quel maître ! On ne fut pas content et on se mit à regarder vers les villages d'à côté : « Ils sont heureux ceux-là ! nous, on nous délaisse. Pourquoi n'irions-nous pas aussi aux Jésuites ? » Plusieurs demandes me parvinrent donc l'année dernière. — « Mon Père, s'écria un cheikh, notre Evêque se désintéresse de nous; nous vous en supplions, venez nous visiter. » — « Nous sommes tous chrétiens, me dit un autre ; n'êtes-vous pas le père de tous ? Donnez-nous une école. Donnez-nous une église. Donnez-nous un curé. » Tel village revint à la charge trois, quatre fois ; une immense feuille portant la requête était noircie de signatures apostillées chacune du sceau du signataire. Mais que faire ? Déjà mes écoles catholiques au Hauran ne font que végéter dans la misère ; comment assumer encore de nouvelles charges ? Il est dit que les missionnaires catholiques seront toujours aux prises avec les soucis temporels et les embarras d'argent.

Parfois les Orthodoxes font un pas de plus. En juillet 1928, une dizaine de familles de Jebeib transcrivaient leurs noms dans les registres du gouvernement avec le titre de catholiques. Du reste, à ces schismatiques ignorants et de bonne foi, l'évêque catholique n'impose que ces conditions : transcrire son nom, accepter désormais l'obédience de l'évêque catholique, croire ce qu'il croit, obéir à qui il obéit, — sans préciser davantage.

Il semblerait que les Orthodoxse ne poussent pas plus loin leur zèle, quand il s'agit de se rapprocher des Catholiques. Fort inattendue fut, en septembre 1929, la démarche d'un important groupe du village de Kharaba, que nous avons déjà nommé : il comprenait des Orthodoxes et même des Protestants. Deux notables

furent députés à Damas, non pas à l'évêque catholique, mais directement à notre résidence. Après un long préambule sur leur état misérable, sur l'abandon du peuple orthodoxe par son clergé, ils en vinrent au but : « Nous sommes Orthodoxes, et nous avons rompu tout lien avec notre évêque ; et maintenant nous ne demandons qu'une chose : nous voulons être Latins, dans le diocèse des Jésuites. » La pétition ne manquait pas de saveur. Le R. P. Dides a beau déployer son éloquence pour leur démontrer qu'ils font fausse route, que ce n'est pas aux Latins qu'il faut s'adresser, mais au rite catholique oriental : rien n'y fait. Il fallut l'autorité du Délégué Apostolique. Sa réponse fut la même : qu'ils renoncent à cette prétention, qu'ils acceptent de passer sous la juridiction de Mgr Qâdi : et lui-même promettait un secours important pour bâtir une église. Cette lettre refroidit quelques enthousiasmes ; néanmoins, depuis le début du mois d'août, la construction de l'église est commencée ; et il est à espérer que les hésitants finiront par se rallier.

Espérons d'ailleurs que tout ne s'arrêtera pas là : déjà la nouvelle de cette construction a fait le tour du Djebel Druse, et a fait dresser bien des têtes dans les groupements orthodoxes ; ils attendent la fin de l'entreprise pour venir à nous à leur tour.

Généralement ces mouvements se font par groupes, par clans : c'est une famille qui entraîne avec elle tous ses membres, quand bien même ils habiteraient des villages différents. Mais ici encore, je vous dois la franchise : l'origine n'en est pas toujours la recherche de la vérité, ni la conviction religieuse ; et le Missionnaire n'a guère la consolation d'attribuer une conversion à son apostolat direct. L'histoire de tous les siècles montre que trop souvent les conversions des Schismatiques au Catholicisme ou leur retour au schisme n'avaient d'autres motifs que des questions d'ordre matériel : un secours d'argent, une intervention auprès du gouvernement, un désaccord avec l'évêque, une situation lucrative ou honorifique à obtenir : on va au plus offrant et au plus puissant.

Alors, faut-il se méfier et ne marcher qu'à coup sûr ? — Ce serait prudence excessive : à attendre que des motifs surnaturels se manifestent, on risque de n'en voir jamais paraître. Après les déceptions inévitables, qui sait si la deuxième génération, qui se forme maintenant dans nos écoles et y apprend la vraie religion, ne fera pas un peu plus honneur au nom chrétien ? Voilà qui ne vous paraîtra pas bien ambitieux, n'est-il pas vrai ? Et cependant dans les conditions où nous nous trouvons, j'estime que ce

résultat, si peu glorieux soit-il, vaut encore les courses du Missionnaire et ses fatigues.

Et les Druses, donnent-ils quelques espoirs ? — J'ai déjà eu l'occasion de dire que ce peuple était très fermé, très méfiant pour l'étranger : il a élevé autour de lui une solide barrière pour préserver sa religion. Les adultes ne se laisseront pas entamer, les initiés encore moins que les autres. Mais il est une catégorie de Druses qui est susceptible, dès maintenant, de s'apprivoiser : ceux qui sont habituellement en contact avec les Français prennent un esprit moins intolérant ; ce sont les interprètes, les fonctionnaires, les soldats des escadrons, les jeunes gens envoyés aux école spéciales. Mais la transformation la plus importante se fera, se fait déjà, dans la jeunesse des écoles élémentaires ; cette jeunesse, intelligente et encore souple, ne peut que s'affiner pendant les longues années d'études. Nous avons, sur les écoles officielles du gouvernement, l'avantage de l'enseignement religieux donné aux Chrétiens ; les Druses assistent aux leçons, libres de s'occuper comme ils l'entendent. Or un grand nombre parmi eux écoutent, prennent intérêt au catéchisme, apprennent même les prières chrétiennes qu'ils récitent sans respect humain avant et après la classe. Il en est un, âgé maintenant de 16 ans, qui depuis longtemps voudrait faire le pas décisif.

Assurément ce sont là des manifestations timides, qui pour l'instant ne vont pas plus loin, et dont on ne peut tirer aucune conclusion. L'obstacle à la conversion en pays druse est exactement celui qui arrête le musulman : que peut un enfant tant qu'il reste en famille ? Et plus tard, ce sera forcément le mariage en milieu druse, ce sera l'engrenage des lois et des coutumes de sa race. Quelle religion pourra pratiquer un converti — à moins de s'expatrier — ? Quoi qu'il en soit, notre travail actuel est une première pénétration qui promet d'être fructueuse si elle peut être poussée quelques années.

Conclusion

Il semble que le résultat soit bien maigre pour répondre à de si grands efforts, et vous aimeriez voir tout de suite quelque chose de plus tangible : des Musulmans gagnés, des Druses apprivoisés, des Schismatiques ramenés au bercail. Ce serait trop de succès et trop de consolation. Ne disais-je pas que nous en étions encore à la saison du labour pénible et ingrat ? L'heure de Dieu ne semble

pas encore venue pour ces régions ; le fruit a encore besoin de maturation.

Je n'ai pas la prétention de faire passer le Hauran pour la plus dure des Missions ; mais il n'y aura pas trop d'exagération, je crois, à dire qu'elle est une de celles qui offrent le moins de consolations humaines. Plus qu'ailleurs peut-être, le Missionnaire doit renoncer à ce qui fait d'ordinaire l'agrément de l'activité, à cette joie qui remonte le cœur et refait les forces, même à ce plaisir légitime du cultivateur qui voit ses blés grandir, puis jaunir ; plus qu'ailleurs peut-être, il doit se jeter en plein surnaturel, faire simplement et fidèlement le travail que Dieu lui a confié, jeter son grain dans des sillons durement labourés, laissant à d'autres la joie de récolter, à l'heure voulue par Dieu.

Jules Klein, S. J.

Le Comité Catholique du Cinématographe

C. C. C.

But. — Créé au début de juillet 1927 par M. le Chanoine Joseph Reymond, le Comité Catholique du Cinématographe, le C. C. C., s'est proposé de suite un but bien défini : entrer en relations avec le plus puissant, peut-être, des moyens de modeler les sensibilités en même temps que d'influer sur l'opinion.

— Le plus puissant, parce qu'il exerce sur le spectateur une véritable suggestion ;

— Le plus puissant, car n'agissant que par l'image, ne prêchant pas, on ne se défend pas, on ne songe même pas à se défendre contre son influence.

Méthode. — Tel étant le but, il fallait de suite apporter à l'action une méthode nouvelle.

Il ne pouvait, en effet, suffire de s'occuper du cinéma d'œuvre, pas même du cinéma catholique, — celui-ci, malgré de méritoires efforts, ne représentant qu'une infime partie du cinéma total, qui martèle chaque jour, ou au moins chaque semaine, les cerveaux et les cœurs de la masse du peuple.

C'était toute l'industrie du cinéma qu'il fallait atteindre ; donc méthode de prise de contact et méthode de pénétration, de pénétration dans la grande masse, hors de ce que je pourrais appeler le sanctuaire du bon cinéma ; de prise de contact avec toute cette masse.

La chose était possible, sinon aisée.

La clientèle catholique — salles d'œuvres, patronages... — compte en cinéma.

Elle a souvent, pour sa part, de la peine à trouver du film, à le louer à de bonnes conditions, — n'osant et ne pouvant se fier aux loueurs des grandes maisons.

Ces grandes maisons, d'autre part, ne savent comment entrer en relations avec cette partie de la clientèle, — sentant bien qu'elle se défie, et se sentant, d'ailleurs, elles-mêmes peu qualifiées pour guider son choix.

Des deux côtés, donc, un intérêt existait, un appel, un besoin.

Répondre à ce double besoin c'était le moyen cherché, le moyen de prendre contact, dans des conditions excellentes, avec tout l'ensemble de l'industrie du cinéma.

Instruments. — Le premier instrument fut une revue, les *« Dossiers du Cinéma »*.

« Visionner » les films, en rendre compte du point de vue moral, c'était le moyen de répondre au double besoin signalé plus haut : renseigner la clientèle catholique pour qu'elle puisse louer, — permettre aux firmes, à leur tour, de louer aux catholiques tous leurs films convenables.

Du coup, on entrait dans la corporation ; on était presse cinématographique, critique, « visionneur », assistant aux « présentations ».

Parallèlement — et ce fut le second instrument — on constitua une fédération de salles « familiales », fédération à laquelle on offrait de négocier ses locations de films ; — tout dernièrement cette fédération, resserrée, a donné naissance à un consortium beaucoup plus strict, consortium de salles, que le C. C. C. représente d'une façon totale auprès des loueurs et « programme » entièrement.

De coup, le C. C. C. occupe une place importante dans la corporation.

J'ajoute qu'il y est très bien vu, parce que la corporation a très bien compris qu'il la servait, au lieu de la gêner, — et cela pour les raisons que j'ai dites plus haut.

Action personnelle du Directeur. — Une fois membre de la corporation, le Directeur du C. C. C., le Chanoine Joseph Reymond a été vite classé : 1° comme une compétence ; 2° le représentant autorisé, aux yeux de la corporation, du catholicisme ; 3° un homme de très agréable contact, pas « curé » au mauvais sens, très

prêtre, et on en fut quelque peu surpris — foncièrement loyal en affaire.

L'impression n'était pas fausse : connaissant le cinéma mieux que bien des cinéastes, le Directeur du C. C. C. représentait effectivement, et de la façon la plus officielle, les forces catholiques. Il avait établi la plus amicale liaison avec les grandes œuvres catholiques, qui ont toutes un représentant au C. C. C., cependant que la Hiérarchie et Rome même avaient le C. C. C. pour leur délégué en quelque sorte permanent près du cinéma.

Classé compétent, représentant des catholiques et de bon contact, le chanoine Reymond put très vite prendre rang officiel à la Chambre Syndicale (il est membre du Comité du Cinéma éducateur établi près de la Chambre syndicale) — à l'Institut de Coopération Intellectuelle (il est vice-président de la Commission Internationale du cinéma d'enseignement et d'éducation sociale établie près l'Institut), — à la S. D. N. (il est expert de l'Institut International du Cinéma de la S. D. N.).

On voit la force de la position actuelle du C. C. C. : sa double position, dans le monde corporatif et, par son Directeur, dans le monde officiel.

Il n'y a plus à chercher à établir les contacts : ils sont établis ; la pénétration est faite.

Et l'expérience est des plus instructives.

Elle permet, en effet, les constatations suivantes :

1° Cette pénétration, bien menée, avec bonne humeur et loyauté, n'a suscité aucune hostilité : le C. C. C., dans le monde du film, n'a pas d'ennemis ;

2° Il a rencontré, par contre, et là même où a priori on ne l'aurait pas cru, d'innombrables sympathies. Ce n'est pas assez de dire que le C. C. C. dans le cinéma n'a pas d'ennemis : il se sent — et on le sent — dans ce monde du film, entouré d'amis ;

3° Très souvent, ces sympathies viennent des sentiments religieux, et parfois là même où on ne les attendait pas. Elles viennent aussi de ce que sentant la force catholique — et désirant prendre contact avec elle — on est heureux de pouvoir le faire avec des gens qui ne sont pas des porcs-épics (c'est malheureusement l'impression que font sur les gens « du dehors » beaucoup de catholiques et de prêtres).

Résultats. — Le plus considérable, à mon sens, des résultats atteints, c'est l'augmentation de sympathie pour le catholicisme dans la plus puissante des forces d'opinion, le cinéma ; — et inver-

sement, le barrage opposé à toute tentative d'anticléricalisme dans la profession.

Le cinéma n'a jamais été proprement anticlérical. Il l'est moins que jamais. A plusieurs reprises, le C. C. C. est intervenu, tout amiablement, mais efficacement, dans ce sens. Il n'y a pas longtemps, une des plus grandes maisons de production et distribution, qui n'était pas spécialement en rapport avec nous, nous demandait spontanément de venir corriger un film acheté à l'étranger, où il y avait de l'anticléricalisme. Toutes nos suggestions furent acceptées, avec le sourire, et de la plus cordiale bonne humeur, de part et d'autre... Ce tout petit fait me paraît symptomatique. Il n'est pas isolé.

Quant au point de vue proprement moral, disons le vrai : le C. C. C. a prouvé, par son action silencieuse et préventive, infiniment plus de « moralisation » qu'on n'en saurait obtenir par de tapageuses campagnes. On bousculerait ainsi ou un deux films boucs émissaires, sans atteindre la masse des autres films de cette espèce.

Le plus beau succès, — il n'est pas le seul, — est l'assainissement à peu près entier du Pathé-Rural. L'ensemble des campagnes de France a été sauvé ainsi du film dangereux. Succès obtenu, non par hargne et censure, mais amicale collaboration, là aussi, dans la bonne humeur.

Evidemment, les cinémas des grands boulevards passent encore — et malgré que le C. C. C. existe — des films qui ne sont pas tous pour les Enfants de Marie...

D'aucuns s'en montrent fort étonnés.... et parfois nous le disent. Nous renonçons généralement à dissiper, lorsque d'aventure il se manifeste, cet étonnement.

Développements ultérieurs du C. C. C. La méthode ayant fait ses preuves en cinéma, il était tout naturel de l'étendre aux autres puissances d'opinion, afin de collaborer avec elles aussi et de les pénétrer.

Le C. C. C. s'est doublé, voici dix-huit mois, d'un C. C. R., appliquant les mêmes méthodes et, toutes proportions gardées, avec même succès, à la Radio.

Et depuis mai dernier, le C. C. C., association déclarée conformément à la loi de 1901, est devenu, tout en conservant ses initiales, le *Centre de Collaboration Catholique*.

Ce qu'il a fait avec le cinéma, et plus récemment avec la Radio, il va le faire désormais avec le cinéma, la radio et les disques, le

théâtre et enfin la presse, — centre unique composé de quatre comités : le Comité Catholique du Cinéma, le Comité Catholique de la Radiophonie et des disques, le Comité Catholique du Théâtre, le Comité Catholique de la Presse.

L'esprit du Centre est bien indiqué par son titre : il s'agit non de se battre, mais de collaborer. Centre de collaboration.

Il nous reste à souhaiter qu'au C. C. C. aujourd'hui, comme au petit poisson, Dieu veuille bien prêter vie.

Louis Berne, S. J.
Secrétaire du C. C. C.

Les Fouilles de l'Institut Biblique Pontifical

dans la Vallée du Jourdain

Divers périodiques et revues ayant parlé de nos fouilles dans la vallée du Jourdain, on m'a demandé à ce sujet quelques renseignements et précisions. Ces simples notes rapides voudraient répondre à ce désir ; je souhaite que le lecteur y trouve quelque intérêt.

I. — Découverte des Ruines

Le 17 janvier 1929, nous partions de grand matin, professeurs et étudiants, pour aller visiter les sites bibliques de la partie orientale de la vallée du Jourdain, notamment Beth Jesimoth, Beth Haram et Abel Sittim, sites depuis longtemps identifiés et portés sur les cartes.

En une heure nous atteignons le pont du Jourdain, dit « pont Allenby », gardé militairement par la police palestinienne d'un côté et la police transjordanienne de l'autre. Puis quittant la route nous tournons à droite et nous engageons sur la piste qui, ayant traversé les dunes, débouche dans la plaine pour bifurquer en diverses directions. C'était la première fois que nous visitions, les uns et les autres, cette région qui jusqu'ici était toujours restée plus ou moins mystérieuse. Steppe couverte de buissons, coupée de torrents, réputée peu sûre, elle avait été assez négligée par les archéologues et semblait former le domaine exclusif des bédouins et aussi des chasseurs attirés par un gibier abondant et recherché : francolins, perdrix, lièvres, sangliers.

Au moment opportun, un indigène se trouve sur notre chemin. Nous le happons, et sur ses indications nos autos courent vers le Sud, à travers les séders, les arroches et les pommiers de Sodome, dans la direction de Soueimeh, l'ancienne Beth Jesimoth, située non loin de la Mer Morte. Nous traversons le Wâdy Gharbeh, envahi par une végétation tropicale et poursuivons en ligne droite notre route.

Nous sommes déjà à onze kilomètres du pont ; la Mer brille devant nous, à 6 kilomètres environ. Sortant de la jungle, nous débouchons dans une vaste clairière au sol brûlé, avec quelques touffes épineuses. Fatigué de rouler sans rien voir et apercevant à droite un tas de pierres, je fais diriger les autos de ce côté, et nous descendons pour contempler le paysage. C'est en effet un point qui domine légèrement la plaine et nous fait découvrir tout un panorama.

Voici, *à l'Ouest*, Jéricho dans son oasis de verdure, les montagnes de Judée et, à l'horizon, les deux tours du Mont des Oliviers : la tour allemande et la tour russe, qui signalent Jérusalem ; *au Sud*, la Mer Morte « calme et unie comme une glace » ; *à l'Est*, les monts de Moab, le Nébo, et aux pieds, les tells bibliques de Rameh (Beth Haram) et Kefrein (Abel Sittim).

L'atmosphère est d'une limpidité lumineuse. Pendant que professeurs et étudiants scrutent la plaine et la montagne, détaillant les souvenirs bibliques qu'elles évoquent, instinctivement, par habitude de chercheur, habitude prise dans mes excursions avec le Père Bovier-Lapierre, j'examine le sol. J'y remarque aussitôt un grand nombre de tessons, qui me semblent appartenir à une civilisation très ancienne ; puis, des silex taillés, des débris de moulins à bras et de vases en calcaire et en basalte ; bref, tous les vestiges qui marquent l'emplacement des villes cananéennes. J'avance, je marche dans tous les sens, partout les mêmes restes. Je ramasse ce que je puis, car le temps presse et notre randonnée doit être longue.

Qu'est-ce que tout cela ? Notre guide nous a nommé l'endroit *Teleilât Ghassoul* et je me souviens que j'ai vu en effet sur la carte anglaise le nom de *Tell Ghassoul* avec ces seuls mots d'explication : « petites collines, semées de tessons et de verres ». Les tessons y abondent assurément, mais en fait de verres il n'y a que ceux que nous avons apportés.

Comparant les objets que j'ai recueillis, je reconnais de suite la plus ancienne civilisation des temps historiques connue en Palestine. Cette civilisation archaïque, je venais de l'étudier et de la

décrire pour la publication des fouilles accomplies dans une grotte de la vallée de Saint-Chariton, au sud de Bethléem, par mon ami, M. René Neuville, Chancelier du Consulat de France à Jérusalem. Cette civilisation de caverne, qui à Saint-Chariton formait la couche supérieure de la fouille, quelle surprise de la retrouver dans la plaine du Jourdain, en surface et peut-être dans les ruines d'une ville !

Au cours d'une nouvelle visite, je constatai que le site était très étendu, comprenant plusieurs exhaussements de terrain, une douzaine, disposés en polygone, et que le matériel archéologique était extrêmement riche ; je remarquai aussi des affleurements de murs.

Les archéologues à qui je fis part de la découverte en reconnurent l'importance et me pressèrent d'explorer ce site et d'y entreprendre des fouilles. Il semblait d'ailleurs que la Providence avait tout préparé et nous invitait elle-même à donner plus de relief à nos travaux scientifiques en Palestine. Mis au courant, le R. P. O'Rourke, Recteur de l'Institut Biblique à Rome, approuva le projet et le fit sien. La générosité d'une famille américaine nous permit d'organiser et d'exécuter les premiers travaux. Le Gouvernement de Transjordanie se montra aussi favorable que possible et nous accorda toutes les facilités demandées ; il mit à notre disposition un gendarme pour toute la durée des fouilles. Plus tard, Peak Pacha, Commandant en chef des troupes, vint lui-même nous rendre visite et renouvela en notre présence l'ordre de nous garantir la sécurité toutes les fois que nous reprendrions l'exploration. Le Directeur du Service des Antiquités, M. Horsfield, vint aussi nous voir et depuis il n'a cessé de nous encourager à poursuivre les fouilles.

II. — Les Travaux

Nous avons donc fait déjà deux petites campagnes, en Décembre 1929 et Mars-Avril 1930. Dans ces deux périodes, notre ami, M. René Neuville, a bien voulu se faire notre collaborateur et nous prêter le concours de son expérience. Il nous a fourni aussi, au point de vue matériel, l'aide la plus précieuse en mettant son auto à notre disposition pour assurer les relations avec Jéricho et Jérusalem. Par le fait même de cette collaboration, le Consul Général de France s'est intéressé à nos travaux et est descendu plusieurs

fois pour les visiter ; la plupart des autres consuls sont également venus, ainsi que le Gouverneur de Jérusalem.

Dans la seconde campagne, Mars-Avril, le R. P. O'Rourke a lui-même pris part aux travaux et a conduit une petite fouille avec le Frère Vivès et deux ou trois ouvriers. En outre, les Pères du Sacré-Cœur de Bétharram nous ont prêté tour à tour deux de leurs étudiants en théologie pour nous aider dans la surveillance des chantiers.

L'endroit est désert. Les campements des bédouins les plus rapprochés se trouvent à 3 ou 4 kilomètres de distance. Il nous fallut donc transporter là-bas tout le matériel d'une installation un peu durable. Cinq tentes nous restaient d'avant-guerre ; elles rendirent les services les plus variés : cuisine, dépense, chapelle, salle à manger, bureau de travail, magasin, chambres à coucher. Le temps fut celui que nous pouvions souhaiter : soit en Décembre, soit en Mars, à part deux ou trois jours de pluie ou de grosse chaleur, la température fut agréable et favorable au travail.

Nos ouvriers appartenaient à peu près tous à la grande tribu des Adwân, usufruitière de la plaine. Quelques chrétiens de la montagne vinrent s'y adjoindre. Durs à la peine, contents de peu, ils dormaient le plus souvent à la belle étoile, protégés seulement contre le vent et la rosée par quelques abris de branchages. Leur ordinaire se compose de thé et de pain, thé bien sucré et pain frais qu'ils font eux-mêmes deux fois par jour; le matin, à midi, le soir, leur menu est invariable. Ils trouvent le bois à brûler dans la plaine, pétrissent la farine, et l'étendent en galettes qu'ils placent sous la cendre chaude. Quand la cuisson est à point, ils les retirent et les battent comme une semelle de soulier pour secouer la cendre. C'est, disent-ils, un pain excellent, aussi nourrissant que la viande. Parfois ils y ajoutent quelques extra, des tomates, des concombres, des fruits secs, du lait acheté à quelque berger, très rarement un morceau de viande quand on a tué un agneau ou un chevreau pour tout le campement.

Il est curieux d'observer parmi nos ouvriers des clans et des divisions. Unis dans le travail, ils se séparent dès que sonne la fin, pour s'installer en groupes distincts et assez loin les uns des autres. Chaque groupe s'occupe de son feu et de sa cuisine. Les chrétiens ne s'associent jamais aux musulmans et ceux-ci se subdivisent à leur tour par fractions de tribu ou par corporations ouvrières.

En Décembre nous n'avons guère dépassé la vingtaine de pré-

sences ; en Mars nous avons atteint la quarantaine. On travaille du lever au coucher du soleil, quelle que soit la longueur de la journée. Un seul repos à midi, plus ou moins long, selon la saison. En automne, on travaille de 7 h. à 12 h. et de 1 h. 1/2 à 4 h. 1/2 ; au printemps, de 6 h. à 11 h. 3/4 et de 2 h. à 5 h. 1/2. La paye a lieu chaque semaine, le samedi soir, à raison de 12 à 15 francs par journée. Le dimanche, repos — repos bien mérité certes et singulièrement réconfortant, pour nous et pour eux —. Quelques-uns profitent de ce jour pour retourner chez eux et renouveler leurs provisions.

Ce sont en général des travailleurs de rendement moyen et qui ne sont guère habitués aux besognes un peu dures. Ils sont du moins dociles, constants et persévérants, charitables aussi entre eux, se remplaçant volontiers dans une tâche plus rude. Nous n'avons éprouvé avec eux aucune difficulté. Notre équipe du printemps, en particulier, était bien composée et nous a servis à souhait.

Dès l'aurore, l'un des musulmans les plus fervents, un Egyptien d'un certain âge qu'on appelait « l'oncle pèlerin », se faisait *muezzin* et invitait tout le monde à la prière. En réalité, deux ou trois seulement l'écoutaient, pèlerins de la Mecque eux aussi ; les autres lui répondaient qu'on ne leur avait jamais appris à prier. Néanmoins, presque toujours, au début du travail, un ouvrier plus pieux et plus influent commençait à rythmer les litanies de Dieu et tous répondaient en chœur : Dieu est grand, Dieu est puissant, Dieu est le seul Maître, etc., etc... Chose remarquable, je ne les ai pas entendus une seule fois invoquer le prophète ni prononcer son nom dans leur cantilène.

Bons enfants, toujours respectueux, ils aimaient à nous faire plaisir. Un indice du bon esprit qui les animait, c'était leur chant du soir. Quand le soleil commençait à approcher de l'horizon, interrompant leurs autres refrains monotones, ils entonnaient ce verset qu'ils répétaient sans cesse :

Le soleil va se coucher,
Et le souper n'est pas encore prêt.

Puis ils passaient au dernier couplet :

O notre Père supérieur,
Libérez-nous,
Et nous prierons tous,
Pour vous.

Et ils me regardaient en souriant. A ce moment je pouvais obtenir d'eux tout ce que je voulais. Enfin quand je sifflais, ils poussaient une clameur de joie, et se rangeant par groupes, pics et hoyaux dressés en manière de fusils, couffes en l'air en guise d'étendard, ils partaient au pas, en chantant, vers leur campement. Après souper, au lieu de se reposer, ils continuaient à s'amuser et à chanter en chœur jusqu'à une heure avancée de la nuit.

III. — Résultats et Conclusions

Le résultat de ces fouilles a dépassé de beaucoup nos espérances. En abordant le travail, connaissant déjà par les vestiges de surface la haute antiquité du site, je m'attendais à trouver un campement de quelque tribu demi-nomade des premiers temps historiques. Après quinze jours de fouilles, il devint évident qu'il y avait là quelque chose de plus: les ruines d'une grande ville. Nous allions, en effet, de surprise en surprise. Les outils en silex, nombreux et variés, se révélaient, il est vrai, les mêmes qu'en surface, mais on découvrait aussi une céramique nouvelle à peu près inconnue jusqu'ici en Palestine, des vases coniques, d'autres en forme d'oiseau, un petit calice, puis des objets de parure en nacre et autres coquilles, des perles, des pierres de couleur, des instruments en os, un charmant petit cachet en pierre verte, et, dans les fouilles, des murs en briques avec fondations de pierres, des maisons nettement tracées, avec des foyers, des fours, des moulins à bras en place, des silos (greniers) fort bien construits.

Plus de doute possible, nous avions là les vestiges d'une grande cité qui avait atteint un assez haut degré de civilisation. Des sondages faits en différents points très éloignés nous révélèrent partout le même outillage et la même vaisselle.

La deuxième campagne a pleinement confirmé les résultats de la première, elle nous fournit nombre de pièces nouvelles et enrichit ainsi considérablement notre documentation. Elle nous a en outre montré que la ruine est plus étendue qu'il ne semblait à première vue. Nous avons, en effet, ramené au jour un édifice en briques situé à 50 mètres au nord du point qui avait d'abord paru peu éloigné de la limite septentrionale. Dans l'ensemble, on peut dès à présent donner au site 550 mètres de long sur 300 de large. Comme on le voit, il y a place pour deux villes, et une dépression médiane qui coupe la ruine en deux semble bien indiquer qu'il en était ainsi.

C'est une ruine *sui generis*. On peut passer dessus et la traverser de part en part sans la remarquer. Elle est plate et a été si bien nivelée, dans le cours des siècles, qu'elle se confond actuellement avec la plaine environnante. Seuls les débris de surface — que tout le monde n'est pas apte à remarquer — la trahissent. Les tas de pierres qui avaient attiré mon attention quand nous passions en auto, et qui se trouvent à peu près au milieu, ne sont que des ouvrages modernes, des postes d'observation aménagés par les soldats dans les dernières guerres.

L'épaisseur de la couche archéologique est extrêmement variable. En périphérie, elle diminue insensiblement jusqu'à 50 centimètres, tandis qu'au centre elle peut atteindre 3 ou 4 mètres. Dans nos deux campagnes, nous n'avons pas encore fouillé la centième partie du terrain.

J'ai parlé de murs avec fondations en pierres. Au nord, nous en avons trouvé d'autres qui sont uniquement en briques. Ces briques diffèrent de celles qu'ont fournies jusqu'ici les autres tells palestiniens. Elles sont faites sans moule, à la main, et sur plusieurs nous voyons encore aujourd'hui, après plus de 4.000 ans, l'empreinte des doigts de l'ouvrier. Les briques, circulaires, cylindriques, rectangulaires, mais toujours écornées, étaient engagées dans un épais mortier de terre et formaient des murs bien alignés que nous retrouvons encore debout.

Une des caractéristiques de cette ruine, c'est l'*amas énorme de cendres*. Leur entassement se retrouve partout : cendres parfois en monceaux sous terre, cendres le plus souvent stratifiées d'épaisseur variable, couches noires, grises, pures ou mêlées de terre, horizontales, courbes, se prolongeant sous le sol, se brisant contre des murs, remontant à la surface où elles s'étalent en larges plaques, avec toutes sortes de débris noircis et calcinés, formant un terrain brûlé qui évoque une horrible conflagration.

J'ai parlé plus haut d'un Egyptien, fervent pèlerin de la Mecque, muezzin improvisé. Habitué au travail des fouilles, c'était notre meilleur ouvrier. Armé du pic, il marchait en tête et je lui confiais les endroits les plus délicats. Il sentait pour ainsi dire l'objet sous son outil et frappait à coup sûr. Je lui demandai un jour :

« — O notre oncle pèlerin, avez-vous jamais vu des ruines avec tant de cendres ?

« — Jamais, répondit-il, c'est vraiment ici un cas extraordinaire. Je pense que les gens qui habitaient cette ville étaient des impies qui n'adoraient pas Dieu, et Dieu les châtia par le feu. Mais Dieu le sait ! »

J'ai tenu à consigner ici ce témoignage d'un simple ouvrier, étranger certes aux disputes et querelles historiques et exégétiques. C'est le témoignage du bon sens.

On me demandera peut-être si j'ai fait analyser ces cendres. J'en ai envoyé, en effet, des échantillons à Beyrouth, au P. Charles Neyron, chimiste de la Faculté de Médecine. Dès l'abord, le savant professeur s'est montré sceptique et m'a écrit que dans les conditions où ces cendres se retrouvaient après quatre mille ans, en pleine terre et nécessairement mêlées, le travail lui semblait peine perdue.Il a bien voulu le faire quand même. Voici sa conclusion : « Je vous envoie les résultats des analyses « d'exploration » faites sur vos argiles et vos cendres. Ce sont des produits profondément remaniés par les eaux d'infiltration et par conséquent il vous sera difficile d'en établir la composition originelle... Quant aux cendres, elles sont délavées. Il est impossible d'en tirer quoi que ce soit. La distinction entre cendres végétales et animales repose toute entière sur les dosages de potassium et des phosphates. Or des cendres délavées ne peuvent plus fournir ces éléments de diagnostic. Rechercher au microscope des traces d'organisation est un travail qui vaut celui de chercher une aiguille dans un tas de foin. »

Dans une autre lettre, le dévoué chimiste ajoutait ces précisions : « Les cendres des vertébrés sont extrêmement riches en phosphate de chaux (à cause du squelette dont les cendres constituent 80 % des cendres totales. Les cendres végétales contiennent beaucoup de carbonate de potasse, sel soluble que l'eau entraîne facilement. Le phosphate de chaux lui-même est à la longue — et en un temps relativement court par rapport aux âges de vos gisements — décomposé et dissous, comme le serait un vulgaire engrais phosphaté. En dehors donc du cas où les cendres seraient enfermées dans un cercueil suffisamment étanche, les éléments distinctifs disparaîtront, dans un cas comme dans l'autre. »

Voici, d'autre part, à titre documentaire, la réponse de l'Université juive de Jérusalem, à laquelle j'avais envoyé un échantillon de ces cendres pour l'analyse chimique : « La poudre consiste principalement en phosphates de chaux mélangés avec une petite quantité de carbonates et avec une plus grande quantité de substance pierreuse. » On y a trouvé un « fragment d'os qui est probablement un morceau de côte ». On conclut que l'échantillon est d'origine animale et qu'il s'agit de restes d'os pulvérisés au cours des siècles. Cette conclusion, on le voit, serait de la plus haute importance pour l'étude scientifique et historique des ruines.

Par ailleurs, ces cendres sont toujours fines et ne contiennent pas, comme celles de Pompéi, les *lapilli* qui proviennent des éruptions volcaniques.

Quelle que soit la nature du cataclysme qui s'abattit sur cette ville, il est hors de doute qu'elle sombra dans une immense conflagration qui la réduisit en cendres. D'après les indices fournis par le matériel recueilli, et tout spécialement par la poterie, cette destruction eut lieu vers le vingtième siècle avant J.-C. Cette conclusion à laquelle nous étions arrivés a été confirmée par les archéologues qui ont examiné attentivement notre collection : ils indiquent sans hésiter comme date générale le troisième millénaire, soit de 3000 à 2000 avant J.-C. Leur conclusion est indépendante de toute considération biblique et basée uniquement sur l'archéologie. Cela dit ,nous ne pouvons manquer de remarquer la coïncidence avec une autre date célèbre, approximative elle aussi, celle d'Abraham contemplant des hauteurs d'Hébron les tourbillons de fumée qui s'élevaient de la fournaise où flambaient, sous une pluie de soufre et de feu, les cités voluptueuses de Sodome et Gomorrhe.

Profitant des quelques loisirs que nous laissait la fouille, nous avons exploré les environs. Au sud, sur les premières pentes des montagnes et dans les parties hautes de la plaine, nous avons reconnu une immense nécropole mégalithique comprenant des *tumuli* circulaires, des cercles de pierres, des dolmens proprement dits en général fort bien conservés, un grand nombre de tombes dolméniques. Nous n'avons pas encore établi avec certitude la relation de cette nécropole avec notre ruine. Les monuments que nous avons fouillés étaient vides et nous n'y avons rien trouvé qui puisse fournir quelque indication sur l'époque à laquelle il faut les attribuer.

A l'est, nous avons visité une ruine très ancienne, appelée tell Iktanou, qui se trouve au pied des montagnes, au débouché du Wâdy Hesbân et du chemin de Madaba dans la plaine. C'était une petite ville sur le flanc oriental d'une colline ; à une certaine époque, elle fut entourée de remparts. Les vestiges de surface et le sondage que nous y avons fait montrent qu'elle était contemporaine de la grande cité de la plaine, que néanmoins elle ne fut pas détruite en même temps et qu'elle subsista jusqu'à la captivité de Babylone et peut-être jusqu'aux Macchabées. D'après quelques explorateurs du siècle passé qui n'avaient nulle connaissance de notre ruine, c'était Ségor, une des villes de la Pentapole, celle où

Lot se réfugia au moment de la destruction de Sodome. Parti à l'aurore de Sodome et pressé par l'ange, Lot arriva au lever du soleil à Ségor. C'est la distance de Teleilât Ghassoul à tell Iktanou. Le nom de Ségor, en grec : *Sèghôr*, semble survivre dans cette région sous la forme arabe *Shaghour* qui désigne un village de bédouins. Un fait semblable s'est produit à Jéricho : le pauvre village actuel, situé à deux kilomètres de la cité ancienne en a gardé le nom.

Il va sans dire que nous prenons note de cette opinion de nos devanciers que nous sommes en mesure de corroborer par des arguments de la plus haute importance.

Au nord, sur les indications de l'Inspecteur du Service des Antiquités de Transjordanie, nous avons reconnu sur les bords du Wâdy Nimrîn, les ruines d'une ville du même âge et de la même civilisation que celle que nous avons commencé à fouiller. Ces ruines sont aussi très étendues ; elles n'avaient pas encore été signalées par les archéologues.

Précis et positifs, toujours contrôlables sur place, ces fait constituent une documentation dont personne ne peut mettre en doute la valeur. Ils projetteront peut-être quelque lumière sur la question de la Pentapole. Nous ne jugeons pas le moment venu de traiter le sujet dans toute son ampleur : il est prudent, en effet, d'attendre le développement ultérieur des fouilles. Les professeurs de l'Institut Biblique, à Rome, ont prêté le plus vif intérêt à nos modestes travaux ; lorsque je leur eus communiqué les premiers résultats des fouilles en indiquant les conséquences qu'on pouvait entrevoir, ils saisirent immédiatement l'importance de la découverte et entreprirent des recherches méthodiques sur le problème : la Pentapole était-elle au nord ou au sud de la Mer Morte? Le P. Power, ancien élève de la Faculté Orientale de Beyrouth, a déjà publié un long article à ce sujet, apportant pour la thèse du nord des arguments d'une force incontestable.

Tout en nous recommandant la prudence, le Très Révérend Père Général nous a vivement encouragés. Mis au courant des premiers résultats, le Souverain Pontife a aussitôt fait appeler le R. P. O'Rourke, Recteur de l'Institut Biblique, et a voulu être informé de tous les détails. Il a témoigné son désir de nous voir continuer l'exploration et pour nous aider il a bien voulu offrir un don princier. Comme le R. P. O'Rourke insinuait que Sa Sainteté avait tant d'œuvres à soutenir et que la Providence nous fournirait bien le nécessaire, le Saint Père insista, disant qu'il voulait lui aussi avoir sa part dans ces fouilles qu'il estimait importantes.

Ces encouragements venant des plus hautes autorités nous ont créé de graves obligations. Dieu nous aide à nous en acquitter !

Alexis Mallon, S. J.

Chez les Grecs Unis de Transjordanie

Sa Grandeur Monseigneur Haggiar, Archevêque grec-melkite de la Galilée, de passage à Rome, à l'occasion du jubilé de sa S. S. le Pape, rendit visite au R. P. Général. Il lui demanda deux missionnaires pour travailler dans son diocèse. D'après ce que m'a expliqué Sa Grandeur, lorsque nous fîmes le voyage ensemble d'Alexandrie en Palestine, son intention, qu'il a sans doute exposée au T. R. P. Général, était d'avoir ces missionnaires à demeure pour quelques années, deux ans au moins, durant lesquelles ils adopteraient le rite grec-catholique, comme cela s'était fait pour la mission gréco-slave. A la suite de cette démarche, le R. P. Provincial me désigne seul pour me mettre à la disposition de Sa Grandeur pour une période de deux mois. Il semble donc que sa proposition, telle qu'elle aurait été formulée, a été pour le moins ajournée jusqu'à plus mûr examen. Monseigneur Haggiar était encore en Europe lorsque la lettre du R. P. Provincial m'est parvenue. Il fallait attendre le retour de Sa Grandeur pour savoir ce qu'il désirait. Il n'arriva à Alexandrie que le 20 Novembre. J'avais pris mes dispositions pour le voyage et je m'embarquai avec lui le lendemain 21

Consulter la carte de la page 227 où l'on remarquera la Transjordanie du nord, au sud-ouest du Djebel-Druse.

pour Beyrouth. De là nous continuâmes le voyage par voie de terre jusqu'à Haifa. Sa Grandeur avait particulièrement en vue la mission de la Transjordanie, commencée depuis quelques années, pour les Grecs convertis.

Au point de vue administratif, la Transjordanie est divisée en trois districts ou provinces : Ajloun, Balka, Kérak, correspondant à peu près aux pays bibliques de Galaad, Ammon et Moab. Elle est sous mandat britannique et gouvernée par l'émir Abdalla. La population, Bédouins nomades ou sédentaires, est presque entièrement musulmane. Une minorité chrétienne habite les villes et les villages. Ces chrétiens appartiennent en majeure partie à l'Eglise grecque non unie. Les catholiques sont latins ou grecs melkites. Les premiers sont soumis à la juridiction du Patriarcat de Jérusalem, qui a ouvert en Transjordanie des missions florissantes, desservies par les prêtres du Patriarcat. Les grecs melkites y ont aussi leurs missions ; mais elles ne dépendent pas toutes de la même autorité. La Transjordanie du centre et du sud, à savoir les districts de Balka et de Kérak, relèvent de S. B. le Patriarche grec-melkite et elle est administrée par son vicaire de Jérusalem. Le poste le plus important de cette mission est Es-Salt (Ramoth-Galaad), où la communauté grecque melkite compte environ 1.500 fidèles. Depuis quelques années, six autres postes ont été fondés et pourvus, en partie du moins, de prêtres et d'écoles. La Transjordanie du Nord, ou le plateau de Ajloun, dépend de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Galilée. Son poste central, où réside le Vicaire de Sa Grandeur, est à Hossn Ajloun.

C'était là que je devais aller. La saison n'était pas propice, et les routes, pour la plupart de simples pistes à travers champs, par suite des pluies, n'étaient pas toujours praticables, surtout dans la plaine au sud de Tibériade. Je suggérai à Monseigneur l'idée de commencer la mission par une retraite aux prêtres de la région. Sa Grandeur y consentit volontiers, d'autant qu'une partie de ces prêtres n'avaient pas fait de retraite depuis celle que je leur avais prêchée, en Juin 1927, à Saint-Jean-d'Acre. Les autres n'en avaient jamais fait encore, ayant été ordonnés en Mai 1928. En attendant que les prêtres fussent avertis et groupés à Hossn, j'ai donné la retraite au pensionnat et aux écoles des Dames de Nazareth à Haïfa. Ce ministère achevé, je me mets en route pour la Tarnsjordanie. Il m'a fallu attendre trois jours à Tibériade avant de trouver une auto qui acceptât de faire le voyage. Les chauffeurs,

me voyant pressé de partir, se montraient exigeants. J'étais décidé à me soumettre à leurs conditions, lorsqu'un chauffeur chrétien d'Inbid, village distant de 8 à 10 kilomètres de Hossn, arriva de Damas. Il voulait absolument rentrer chez lui. C'était la Providence qui me l'envoyait. Il fallut quand même payer ma place une livre et demie palestinienne, soit environ 190 francs. Il y a déjà beaucoup d'autos en Transjordanie. Il n'est pas rare qu'un chef Bédouin ait la sienne. Le missionnaire de l'avenir, dans ces régions, comme dans celles qui leur ressemblent en Syrie, devra se munir de ce moyen de locomotion, devenu d'un usage courant parmi les Bédouins.

Il n'en a pas toujours été ainsi. En 1921-1922, lorsque j'allais visiter les Sœurs du Rosaire (1), il me fallait voyager à cheval. Ces voyages étaient longs, pénibles, et non sans danger. Pour traverser certaines régions, d'Amman à Madaba et de Madaba au Jourdain, j'avais été obligé, sur le conseil impérieux des autorités locales, de me faire escorter de deux gendarmes, que lesdites autorités mettaient gracieusement à ma disposition. Ces braves soldats égayaient la monotonie des longues chevauchées en me contant des récits de pillages et d'assassinats, dont avaient été témoins les routes mêmes que nous parcourions, « à ce coude de la vallée, près de ce fourré de chêne-verts »... Mes hommes n'avaient aucune arrière-pensée, mais je n'étais pas toujours bien rassuré. Le bédouin demeure cupide et pillard ; mais à l'heure qu'il est, la répression est terrible et la crainte salutaire du redoutable châtiment réfrène efficacement ses mauvais instincts. Aussi peut-on voyager en toute sécurité. Par ailleurs, la multiplicité des automobiles qui sillonnent fréquemment les différentes routes ou pistes de la Transjordanie, en même temps qu'elles rendent les voyages plus rapides et plus faciles, réduisent aussi les risques de rencontres indésirables.

Le Clergé Grec-Catholique

Les Prêtres m'attendaient à Hossn. Je vous les présente : ils sont au nombre de huit. Leur Supérieur est l'Archimandrite

(1) Congrégation de religieuses indigènes, fondée en 1880 par le Patriarcat Latin de Jérusalem, pour instruire et élever les filles du pays et pour aider les missionnaires du même Patriarcat dans leur œuvre d'apostolat auprès des femmes. C'est un appoint précieux pour les missionnaires Latins, dont sont privés les missionnaires Grecs-Catholiques.

Georges Nouné. C'est un élève du Séminaire Sainte-Anne de Jérusalem. Prêtre instruit et pieux, depuis bientôt six ans il dirige la mission au nom de Monseigneur, avec beaucoup de zèle et d'abnégation, en dépit de nombreuses difficultés de toutes sortes. Les autres prêtres, qui sont mariés, — l'un d'eux est même déjà grand'père — sont du pays, sauf un qui est originaire de la Galilée.

Que les lecteurs ne soient pas étonnés lorsque je dis qu'à l'exception du R. Père Vicaire tous les prêtres du plateau d'Aljoun sont mariés. Ceux des Nôtres qui ont été en Orient ont dû connaître ou tout au moins rencontrer, au Liban et en Galilée, de ces prêtres, Maronites ou Grecs catholiques, qui ne le cèdent en rien aux autres par leur vertu et leur zèle sacerdotal, malgré les soucis matériels qu'entraîne leur état. L'Eglise a de bonnes raisons pour permettre dans ces pays, en particulier en Transjordanie, l'admission d'hommes mariés aux Ordres sacrés. L'une de ces raisons, mais non la plus pressante, c'est que le prêtre ne trouverait que très difficilement une personne de service. La trouverait-il que la chose serait facilement mal interprétée. Aussi, il faut voir avec quelle tendre sollicitude ces bons curés prennent soin de leur épouse. Il s'agit de ne pas la perdre. Elle s'en rend compte, et prend, de ce fait, conscience de son importance, sans prétendre pour autant porter soutane... En somme, dans ces pays bibliques, aux mœurs simples et en général assez pures, on a conservé les coutumes patriarcales.

Ces prêtres ont reçu une instruction sommaire, juste ce qu'il faut pour entendre les confessions et faire le catéchisme, sous forme de sermon, à leurs ouailles. Lorsque Monseigneur rencontre un homme pieux et de bonne réputation, désireux de devenir prêtre, il le confie à son Vicaire de Hossn ou à l'un de ses prêtres de Haïfa. Après un temps de préparation plus ou moins prolongé, il lui confère les ordres sacrés. Ces ordinations un peu rapides sont motivées par les besoins pressants des nouveaux convertis, qui réclament des prêtres. Ceux-ci sont en général pleins de bonne volonté ; ils remplissent assez bien leurs fonctions, et s'ils sont suivis régulièrement, encouragés et aidés, ils rendront de réels services et attireront les Grecs non unis à la véritable Eglise. J'ai pu constater la chose pendant la retraite que je leur ai donnée. Elle a duré une semaine entière, avec cinq instructions par jour, sans compter une conférence, donnée par le R. P. Vicaire, sur les questions rituelles. Ils ont suivi tous ces exercices avec beaucoup de piété; Dieu a béni nos communs efforts et je suis

convaincu que tous sont rentrés dans leurs paroisses décidés à travailler de leur mieux à la gloire de Dieu et au salut de leurs fidèles. Il serait nécessaire de les visiter pour constater ces heureux résultats.

Si ces prêtres sont pauvres en savoir, ils ne le sont pas moins du point de vue matériel. Ils vivent du traitement que leur assure Monseigneur l'Archevêque. Ce traitement est tout juste suffisant, surtout si l'on se rappelle que les habitudes du pays font du curé un personnage officiel et en vue. Il doit donc recevoir, et fournir à ses hôtes tout ce qui est exigé par l'hospitalité bédouine. Il ne reçoit d'ailleurs rien des fidèles pour les services qu'il leur rend en vertu de son ministère. Ses fidèles sont plus pauvres que lui, et l'usage, là-bas, est que le prêtre donne beaucoup plus qu'il ne reçoit. Evidemment, ces soucis matériels — n'oublions pas qu'il faut nourrir femme et enfants — enlèvent à ces prêtres la liberté d'esprit nécessaire au travail apostolique. Je m'occupe en ce moment de leur procurer des ornements sacerdotaux et du linge d'autel, et aussi des vêtements pour eux-mêmes. Pour cette bonne œuvre on trouve encore des bienfaiteurs en Egypte.

Dans les Villages

La retraite aux prêtres terminée, j'ai visité les postes assez rapprochés de Hossn. Il y en a quatre : Irbid, Eïdoun, Sarih et Chatana. La plus éloignée de ces localités est à environ deux heures de marche de Hossn. Sarih seul a son Curé ; les trois autres postes sont desservis par un prêtre qui réside avec le R. P. Vicaire. J'aurais voulu me rendre aux autres postes. Cela me fut impossible, par suite de la saison et du mauvais état des chemins, et aussi à cause des dépenses considérables que ces déplacements auraient demandées. En été, après les moissons, les gens seront beaucoup moins occupés, et les voyages seront plus faciles et peu coûteux. Monseigneur désire que je retourne dans cette mission.

Qu'il suffise, pour cette fois, de parler de l'un des villages que j'ai pu visiter. *Ab uno disce omnes.* Chatana, par exemple, comprend trois communautés : des Grecs non unis, des Grecs melkites et des Latins. Ils sont presque tous agriculteurs. Leurs maisons comprennent toujours une vaste cour, où viennent s'abriter, le soir, au retour des travaux des champs ou des pâturages, les bœufs et les chèvres. Une grande pièce, donnant sur cette cour, sert de logement à la famille. A Chatana, comme dans tous les

autres postes de la mission grecque-melkite, il n'y a pas d'église. L'Archevêque loue, rarement il achète, une maison de paysan, en général la plus vaste. C'est là que la population se réunit pour la Sainte Messe et pour les autres fonctions du culte. Mais quelle pauvreté ! C'est misère qu'il faudrait dire. A Hossn non plus, les Grecs Catholiques n'ont pas encore d'église. La salle où l'on célèbre le Saint Sacrifice suffit à peine à contenir un quart de la Communauté. Point de tabernacle pour conserver le Saint Sacrement. Aussi, durant la retraite sacerdotale, nous étions obligés d'aller à l'Eglise latine pour faire la visite au Saint Sacrement et donner la bénédiction. Et lorsque j'ai prêché la retraite aux fidèles, il a fallu les réunir encore à l'église latine.

Une autre maison est louée pour l'école. Souvent, hélas ! cette école est fermée, parce que les habitants, presque toujours divisés entre eux, ne s'entendent pas sur le choix d'un maître ou n'acceptent pas celui qui leur est désigné par le R. P. Vicaire. Chaque famille voudrait voir nommer à ce poste l'un des siens.

Convertis

Avant la grande guerre, la mission grecque melkite d'Ajloun ne comprenait que le poste de Hossn, qui compte actuellement près de 400 fidèles. Depuis une dizaine d'années, un mouvement de retour à la vraie foi s'est fait sentir parmi les Grecs non-unis. Quels sont les motifs qui les portent à quitter leur Eglise ? Il faut bien le dire, ce ne sont pas, en général, même pour les prêtres non-unis, des raisons d'ordre doctrinal que souvent ils ignorent. Ils sont nés et ont été élevés dans le schisme ; ils ne cherchent pas à raisonner leur foi. L'Eglise orthodoxe étant désorganisée, ses finances bien compromises, - puisque l'autorité anglaise a mis la main sur les biens du Patriarcat Grec de Jérusalem, pour les faire gérer par un comité nommé par le gouvernement mandataire, - les fidèles de Transjordanie, trop éloignés du centre, se voient complètement négligés. Ils demandent donc aux Catholiques de s'occuper d'eux, en leur donnant des prêtres, des écoles, et, autant que possible, des églises. Ces motifs sont honnêtes, et la Providence attire par là ces pauvres âmes. Petit à petit, on les instruit, on s'efforce d'élever leurs intentions, et si parfois il se glisse dans les motifs de leur conversion quelque recherche d'intérêt personnel, on l'écarte doucement. Ils finissent par s'attacher à leur foi nouvelle. Il y faut d'ailleurs beaucoup de zèle et de dé-

vouement de la part de leurs prêtres. Ceux-ci, comme je l'ai dit, n'ont pas toujours le prestige nécessaire. Mais des missions régulières aideront en même temps à stimuler et à affermir les nouveaux convertis. C'est ce que désire Monseigneur l'Archevêque, ainsi que S. B. le Patriarche pour la région qui dépend de lui, comme il me le disait lui-même, ces jours derniers, lorsque j'eus l'honneur d'aller le saluer à son retour de Syrie.

La mission de Transjordanie rencontre beaucoup de difficultés. Mais la grâce de Dieu aidera certainement à les surmonter. Le moment est propice pour faire rentrer au bercail ces bons troupeaux. On peut dire que les demandes affluent, puisqu'en l'espace de dix ans, S. B. le Patriarche a fondé cinq ou six postes, Sa Grandeur Monseigneur Haggiar, quatorze, sans parler des nouvelles missions latines.

Projets d'Avenir

On a lu plus haut le projet de S. G. Mgr l'Archevêque de Galilée : un missionnaire latin adopterait pour un temps un rite oriental catholique, afin de faciliter les conversions au catholicisme des chrétiens du rite non uni correspondant. Ce projet, mis en pratique en certaines régions, avec l'approbation et les encouragements de Rome, n'a évidemment rien d'irréalisable. Voici d'ailleurs les raisons que fait valoir Mgr Haggiar à l'appui de sa demande. Un missionnaire latin adoptant, dans nos missions, le rite de ceux qu'il veut convertir, s'attache plus intimement à la population ; il entre plus pleinement dans la mentalité des habitants, s'imprègne de leur liturgie, de leurs prières, s'accommode de leurs usages. En un mot, il devient l'un d'entre eux, membre de leur famille, et pourra plus aisément les comprendre et se faire comprendre d'eux. « Omnibus omnia factus sum. » D'autre part, ces populations simples de Transjordanie et même de Galilée, voyant ce missionnaire latin, — ce jésuite par exemple, — adopter leur rite, conçoivent une plus grande estime de leur liturgie propre. Ils deviennent ainsi plus confiants et ne sont plus exposés à cette arrière-pensée troublante qui pourrait naître en eux, à voir le missionnaire qui les invite à garder le rite Grec, demeurer Latin lui-même.

Ces raisons ont leur valeur. Je ne crois pas cependant qu'une réalisation immédiate s'impose. Pendant longtemps, les populations catholiques de Transjordanie ont été inférieures en

nombre et surtout en influence par rapport aux schismatiques, qui étaient appuyés par leur patriarche de Jérusalem et par le Gouvernement. Ils se sont, de ce fait, habitués à chercher une compensation dans la protection des latins européens, et ceux des schismatiques qui se faisaient catholiques étaient mûs souvent par ce motif assez intéressé. On n'a pas songé alors à leur conseiller de garder le rite grec. Dans cette hypothèse, d'ailleurs, ils n'auraient probablement pas consenti à faire le pas. Car être latin, c'était être « frangi », ou tout au moins soutenu par le « frangi ». Et il est très important, selon l'expression arabe, « d'avoir un dos ». Ce « dos », en fait, soutenait dans les difficultés de toutes sortes, suscitées aux catholiques, et fournissait des secours matériels. Peut-être, d'ailleurs, certains ont-ils parfois un peu exploité ce point faible, avec les meilleures intentions du monde, pour favoriser le passage au rite latin. Quoi qu'il en soit, le prestige acquis par les services rendus se maintient encore dans ces pays lointains. Le clergé latin de la Transjordanie est, dans l'ensemble, plus instruit, mieux pourvu d'églises, de presbytères, d'écoles, que le clergé Grec ; — sans parler des Sœurs du Rosaire qui l'aident grandement dans son ministère, et qui vont à peu près partout où il y a des missions latines. — Ce clergé est plus largement rémunéré ; il observe le célibat ; est presque toujours étranger au pays ; tandis que les prêtres Grecs-catholiques, comme nous l'avons dit, sont en général mariés et originaires du pays où ils exercent leur ministère, ce qui les mêle trop aux intérêts matériels des familles. Ils ont reçu une formation sommaire et insuffisante. Bref, il résulte de cet ensemble de circonstances que la population apprécie davantage le rite latin. Sans doute, si ce prêtre latin, instruit, pieux, zélé, se fait grec pour l'amour des grecs, son prestige peut devenir encore plus puissant et plus efficace. Mais il est à craindre aussi que cette population ne le place dans son estime au niveau des autres prêtres, ce qui serait certainement nuisible à l'efficacité de son action.

Un Evêché Grec en Transjordanie

Un mot, pour finir, sur une autre question, qui touche à la précédente : l'érection d'un évêché grec-catholique en Transjordanie. Rome, en effet, désirerait nommer un évêque de rite grec catholique dans ces régions où le catholicisme était autrefois si

florissant. Les Visiteurs attitrés, qu'Elle a envoyés à trois ou quatre reprises depuis quatre ans, ont constaté l'opportunité de la mesure. Reste à étudier la manière de la mettre à exécution. La Propagande désirerait prendre à sa charge ce nouveau diocèse. Comme tout est à créer : églises, écoles, presbytères..., et qu'il y faut des fonds considérables, la Propagande, en échange de ses libéralités et pour parer à certains inconvénients survenus en d'autres diocèses de rite oriental, songe à garder le nouvel évêché sous sa dépendance directe, à y nommer un titulaire de son choix, — avec le placet de sa Béatitude le Patriarche, — à conserver l'administration spirituelle et temporelle sous son contrôle immédiat. Le tout pour une période de cinq ans, à titre d'essai. Après quoi, si l'essai a été satisfaisant, le nouvel évêché serait constitué définitivement, avec les droits et les obligations des autres diocèses grecs catholiques.

Il y aurait certainement, dans cette dépendance immédiate de Rome, une dérogation aux privilèges accordés par les Souverains Pontifes à l'Eglise Grecque-Catholique et aux règles établies et approuvées par Rome pour le choix et la consécration de ses Evêques. Sans doute, cette mesure dérogatoire ne serait que pour un temps, et pour des motifs très graves. Il n'en reste pas moins vrai qu'une brèche serait faite par là aux droits et privilèges maintenus et sauvegardés par les Souverains Pontifes, surtout depuis Sa Sainteté Léon XIII. On introduirait ainsi, dans le choix et la nomination des Evêques et dans leurs relations avec le Patriarche, les usages qui régissent les Evêques latins. Si l'on a des craintes au sujet de l'administration spirituelle ou temporelle, peut-être y pourrait-on remédier par d'autres moyens, par exemple le contrôle immédiat du Délégué Apostolique. Il ne faut pas oublier d'autre part que l'Evêque, nommé d'après les usages Grecs, reste libre de traiter directement avec Rome, et que Rome peut, si elle le juge à propos, traiter immédiatement avec lui, comme cela se fait avec les Evêques des autres diocèses Orientaux. S. B. le Patriarche, tout en se plaçant dans cette position défensive des droits et privilèges de l'Eglise dont il est le chef, est cependant sincèrement disposé à se soumettre au Souverain Pontife, si Sa Sainteté décide que les choses, dans le cas qui nous occupe, doivent être décidées selon le projet de la Propagande. La question en est là. Tout en laissant aux autorités compétentes le soin de la résoudre, on peut regretter vivement qu'elle reste ainsi en suspens. Le retour à l'unité de bien des âmes s'en trouve retardé. Ce qu'on peut leur fournir, à l'heure qu'il est, en fait

d'églises et d'écoles, est vraiment insuffisant, pour ne pas dire misérable. Dieu fasse que l'élan des âmes n'en soit pas retardé et que plusieurs ne regardent pas en arrière, de ceux qui avaient déjà fait le pas.

Ce serait un grand prestige pour l'Eglise Grecque Unie que la présence, en ces régions Transjordaniennes, d'un Evêque de son rite placé sous le patronage spécial de Rome, qui lui fournirait tous les secours nécessaires : prêtres en nombre suffisant, instruits, pieux et zélés, — églises ou chapelles bien pourvues, — écoles avec des maîtres capables. Rome, qui a conçu ce projet magnifique pour faciliter le retour des Grecs à l'unité, n'a pas pu ne pas songer que sa réalisation porterait peut-être atteinte aux missions latines de Transjordanie. Mais cet inconvénient ne l'a point arrêtée, du moment qu'il s'agissait pour elle de prouver son amour pour les rites orientaux. Qui sait même si elle n'a pas prévu le jour où, dans cette région, il n'y aurait plus plus qu'un seul rite catholique. On épargnerait sans doute ainsi ce gaspillage et cet éparpillement de forces et d'argent dont souffrent aujourd'hui ces chrétientés. On y trouve en effet souvent, dans une même localité, deux communautés chrétiennes, l'une latine, l'autre grecque catholique, comptant chacune une soixantaine, au maximum une centaine de fidèles, ayant chacune son école, son prêtre, et sa chapelle, — si l'on peut appeler chapelles de pauvres masures de paysans. On mettrait fin, surtout, à la rivalité, pour ne pas dire la concurrence, qui a causé plus d'une fois, aux dépens de la charité, des démêlés et des conflits regrettables. Une pareille unification, désirée par plusieurs membres du clergé latin de Palestine, ne se réaliserait pas d'ailleurs sans susciter des difficultés de toutes sortes. Si Rome cependant jugeait à propos, quelque jour, de prendre une semblable détermination, elle trouverait certainement, dans ses traditions de sagesse et sa prudence, les modalités d'exécution convenables.

Elie Kozah, S. J.

In Memoriam

Le Père Alfred Durand

On a dit de Mgr de Ségur qu'il « était né la plume à la main » ; une figure du même style, pour montrer le P. Alfred Durand prédestiné à l'œuvre de toute sa vie, placerait son berceau dans une chaire de professeur.

Professeur dès l'âge de vingt ans, à peine sorti du juvénat, au collège Saint-Ignace de Marseille, il sut aussitôt gagner si bien l'affection de ses petits élèves, qu'au bout de quelques jours, quand sa classe trop nombreuse fut divisée en deux sections, plusieurs ne le quittèrent qu'en versant de chaudes larmes. Méridional, son caractère actif et plein d'entrain devait plaire aux Méridionaux.

Après avoir étudié la philosophie en Angleterre, à Mold, au nord du pays de Galles, il fut envoyé, pour y être surveillant, puis professeur, au collège de Beyrouth, où son savoir-faire et son dévouement lui attachèrent encore le cœur de ses élèves. L'un d'eux, une vingtaine d'années plus tard, vint le voir à Cantorbéry, et lui marqua sa reconnaissance de la manière la plus touchante. De ce séjour à Beyrouth le P. Durand garda un très doux souvenir. La Syrie et l'Egypte exercèrent toujours sur lui, par la suite, un puissant attrait ; il y retournera volontiers, quand

divers travaux l'y appelleront. Vers 1900, à peine guéri d'une grave entérite, il aura l'idée, peu orthodoxe peut-être du point de vue médical, d'achever sa convalescence en Egypte.

Au bout de trois ans de vie active sous le soleil de Syrie, il revint, en qualité de scolastique, dans les brouillards du pays de Galles. Travailleur assidu, il fut tout de suite en si bons termes avec la théologie, qu'on le chargea, pendant sa quatrième année, de remplacer le professeur du cours abrégé, tout en préparant pour son propre compte l'examen final. Le voilà déjà dans une chaire du scolasticat.

Son goût pour l'étude et ses succès le prédisposaient à la faveur, en ce temps-là bien rare, d'un *biennium*. Par une réussite exceptionnelle, ce *biennium* de langues orientales s'étendit à une durée de quatre ans, de 1891 à 1895 : un an à Rome, avec l'éminent professeur Ignazio Guidi, et trois ans à Paris, à suivre des cours de syriaque, d'assyrien, d'éthiopien, et surtout de copte et d'égyptien sous la direction d'Eugène Revillout. Un mémoire sur « le Pronom en Égyptien et dans les langues sémitiques », donné au *Journal Asiatique* en 1895, laisse entrevoir le vaste champ que le P. Durand parcourut en ces années laborieuses. Mentionnons en passant son adresse remarquable à tracer les signes de l'écriture égyptienne ; en un tour de main, avec une prestesse prestigieuse, il dessinait un poulet hiéroglyphique. Allait-il se consacrer définitivement à l'égyptologie ? Peut-être le crut-il un moment, alors que M. Revillout, fier d'un tel disciple, l'encourageait dans cette voie. Mais une vie de reclus, vouée au déchiffrement des hiéroglyphes, ne convenait guère à son tempérament et à sa tournure d'esprit. Professeur dans l'âme, il lui fallait des auditeurs. Sa connaissance de la Palestine et des langues sémitiques indiquait la chaire d'Ecriture sainte et d'hébreu. Jamais son ancien maître ne montait dans cette chaire sans être drapé du grand manteau des profès ; mais, appelé trop tard à ses augustes fonctions, et sans la grâce d'un *biennium*, comment aurait-il pu en comprendre pratiquement toutes les exigences ? En héritant du manteau d'Elie, le P. Alfred Durand devait ouvrir au cours d'exégèse une voie nouvelle, lui découvrir des horizons plus larges, y faire bon accueil à une critique modérée. Après le Troisième An, qu'il fit à Vienne en Autriche, afin d'apprendre mieux l'allemand, il reprit la route de Mold. Il enseignera la sainte Ecriture pendant la dernière année du séjour en Angleterre, puis quatre ans à Fourvière, cinq ans à Cantorbéry, dix-sept ans à Ore Place.

En juillet 1895, le R. P. Edouard Fine avait passé du gouvernement de la maison de Mold à celui de la Province. Il vit tout de suite qu'il convenait d'instituer deux professeurs, l'un pour l'Ancien, l'autre pour le Nouveau Testament. Laissés libres de faire le partage à l'amiable, le P. Durand et le P. Condamin choisirent, d'un prompt et commun accord, celui-là le Nouveau Testament, celui-ci l'Ancien. Mais, au début, en attendant que son futur collègue, occupé ailleurs, pût le rejoindre, le P. Durand expliqua les deux Testaments, aidé, pendant la dernière année du séjour à Fourvière, par le P. Calès de la Province de Toulouse.

Pour apprécier les qualités du professeur, faisons appel aux souvenirs de ses anciens élèves :

« Pendant deux ans, à Cantorbéry, écrit l'un d'eux, j'ai eu le grand avantage de suivre le cours d'Ecriture sainte du R. Père Alfred Durand; et de son enseignement je lui garde une très vive reconnaissance. C'était l'époque où la crise moderniste atteignait sa plus grande acuité, et où les circonstances rendaient donc à la fois plus important et plus délicat le rôle du professeur d'Ecriture sainte. Ce rôle, je crois que le Père Durand l'a rempli aussi parfaitement que possible. Un sens profond de la vérité catholique traditionnelle qui le préserva de jamais s'égarer dans les théories hasardées, un esprit de sage progrès qui faisait bénéficier l'exégèse de toutes les saines explications nouvelles : ces deux qualités donnaient à son enseignement un caractère de sécurité et d'intérêt bien remarqué de ses élèves. »

L'éloge n'est pas exagéré. Une grande activité intellectuelle, un tempérament capable d'une forte somme de travail, le besoin de communiquer sa pensée, servi par une élocution prompte et facile, révélaient de prime abord les aptitudes du P. Durand pour l'œuvre qui lui était confiée. Mais il ne compta jamais sur cette préparation naturelle pour se dispenser d'apporter un soin persévérant et sans cesse renouvelé à la préparation immédiate de ses classes. Même dans les derniers temps, lorsque, chaque année, après avoir pris ses quartiers d'hiver en Angleterre dans les labeurs de l'exégèse, il partait allègre, aux approches de l'été, pour une campagne apostolique à travers les diocèses de France, il plaçait au premier rang ses fonctions de professeur ; et, en automne, il revenait plein d'ardeur reprendre sa tâche principale, la classe d'Ecriture sainte.

Son cours était entièrement écrit ; mais il ne se contentait pas de relire devant ses élèves des pages stéréotypées. Il retouchait ou remaniait plusieurs fois une première rédaction. Pour donner

de la vie à son texte, il le parlait en l'écrivant ; puis, d'avance, dans sa chambre, il s'exerçait au débit, marquant les pauses, prévoyant les effets. Après cet entraînement, il se rendait en classe tout alerte ; et, dit l'un de ses élèves qui l'ont le mieux compris et goûté, « on avait l'impression d'une coulée un peu tumultueuse » ; mais le métal paraissait excellent. Pour verser le plus de doctrine possible dans un espace de temps strictement mesuré, le maître consciencieux avait une tendance à exagérer la dose ou la densité de la matière, en même temps que l'allure du débit. Malgré l'effort d'attention imposé de la sorte à l'auditoire encore sous le charme d'une précédente classe de théologie, on écoutait volontiers, on prenait des notes !

Citons encore l'ancien disciple de Cantorbéry, devenu bientôt l'un des meilleurs orateurs et ouvriers apostoliques de la Province de France. « Je lui dois, écrit-il, sinon le goût de l'Ecriture sainte que j'avais déjà, du moins et c'est le plus important, la direction juste pour l'étudier, la formation par les saines méthodes, le discernement du vrai, l'horreur des contre-sens faciles et des explications vaines ». A côté de cela, il exprime un seul regret. « Il me semble, ajoute-t-il, que le P. Durand... se montrait trop attaché à la lettre de son texte. Comme il avait essayé de mettre dans ses phrases tout ce qu'il voulait dire, il lui en coûtait visiblement de sacrifier le moindre détail et, par suite, le moindre mot. Cet attachement à son texte donnait à sa parole quelque chose de tendu et de trop académique. Comme il avait naturellement une certaine abondance et redondance méridionale, son expression devenait trop fleurie, ses formules trop retentissantes. On s'en amusait un peu; des espiègles les apprenaient par cœur et leur donnaient aisément un petit air de drôlerie ». Et le témoin ajoute: « Ce n'était pas bien méchant ». En effet: cela ne l'empêchait pas lui-même — on vient de le voir — d'estimer beaucoup le professeur et de bien profiter de son enseignement.

« Le commentaire de l'*Epître aux Romains*, nous dit-on encore, rédigé jusqu'à trois fois, un peu lourd, surchargé de théologie, était une excellente initiation à l'étude de saint Paul. On peut en rêver de plus brillantes; celle du P. Durand avait le mérite d'être sérieuse, personnelle, en même temps qu'appuyée sur l'interprétation des Pères de l'Eglise, surtout de S. Augustin. Elle ouvrait des perspectives, elle incitait à approfondir la pensée de l'Apôtre. Le commentaire était coupé, de temps à autre, par des notes développées, véritables petits traités sur une ques-

tion de théologie paulinienne: Jésus-Christ, Fils de Dieu, chez saint Paul; la foi et les œuvres; Loi et grâce ». « Je me souviendrai toujours, dit un de ses élèves, du Traité d'*herméneutique*, si nouveau, si profond, et cependant si facile à suivre ». Un autre regarde l'explication des *paraboles* comme son chef-d'œuvre, « commentaire sobre, tout près du texte, parfaitement exact et nuancé (par exemple, pour les paraboles de la semence qui lève silencieusement, du levain, du grain de senevé...). Combien de ses élèves l'ont utilisé directement dans leurs prédications, combien s'en sont inspirés! »

Une innovation plus diversement appréciée fut ce que le P. Durand appelait « l'œuvre de la *mica panis* », c'est-à-dire des miettes d'exégèse, petits problèmes en marge du cours principal ou sans nul rapport avec lui, brièvement discutés et résolus. Il y avait l'avantage de piquer la curiosité par l'imprévu, et de fixer ainsi dans la mémoire des explications utiles; à côté de cela, l'inconvénient d'effleurer seulement les questions dans un temps trop court, et de simplifier outre mesure la solution des difficultés.

Dans cette activité, dans ces industries, on reconnaît l'homme qui a le goût inné, la passion d'enseigner. Si le professeur est convaincu qu'il a quelque chose d'important à dire, qu'il apporte du nouveau, plus que les élèves ne seraient tentés de le croire, facilement il prendra un ton trop affirmatif, un air un peu doctoral. On a remarqué parfois cette tendance chez le P. Durand.

Plusieurs articles des *Etudes* nous rendent un écho de son enseignement des premières années. Celui d'avril 1898, qui a pour titre « Encore un mot sur l'autorité de la Vulgate », a été lu et consulté bien des fois comme en témoignent les pages jaunies et fatiguées dans le volume de la Revue où je viens de le relire. Il n'a rien perdu aujourd'hui de son intérêt ni de sa valeur. La compétence du théologien s'y joint à celle du critique et de l'exégète.

Deux études, l'une de novembre 1899, « Les Rétributions de la vie future dans les Psaumes », l'autre d'avril 1900, « Les Rétributions de la vie future dans l'Ancien Testament », tâchent d'expliquer le fait, si déconcertant à première vue, du silence des livres hébreux de la Bible sur les récompenses réservées aux justes après la mort. Dans ces pages, l'interprétation de *Job*, de l'*Ecclésiaste* et de certains passages des *Psaumes* semblera quelque peu timide à côté de celle que divers commentateurs catholiques ont donnée depuis. Les conclusions générales s'expriment

en formules d'une prudence calculée, et restent à dessein un peu vagues. Mais combien de considérations judicieuses et d'aperçus nouveaux! N'oublions pas qu'à la fin du XIX[e] siècle l'exégèse catholique venait à peine de se remettre en marche, après un long sommeil, à l'instigation des révélations historiques de M. Vigouroux sur la *Bible et les découvertes modernes*.

On avait alors le sentiment qu'un travail immense s'offrait aux ouvriers de bonne volonté dans le domaine de la Bible. Le P. Durand en trace le programme dans deux longs articles des *Etudes*, en tout une soixantaine de pages, sur « l'état présent des études bibliques en France » (novembre 1901 et février 1902). Il indique « les principes, la méthode, la tactique » à suivre. Avec un sens merveilleux de l'orientation juste, il évolue à travers les questions les plus épineuses, en gardant le milieu entre un conservatisme stationnaire et un progressisme trop hardi. « Nous n'avons pas, dit-il, nous les exégètes du vingtième siècle [le vingtième siècle était alors dans sa première année], nous n'avons pas à exposer et à défendre la Bible devant ceux qui assistaient aux sermons de saint Augustin ou aux leçons de saint Thomas; le public cultivé qui nous écoute est plus ou moins initié à toutes les connaissances de notre époque; il attend une parole qui s'adresse à *lui*, dissipant *ses* doutes et résolvant *ses* difficultés. Dans ces conditions n'y aurait-il pas quelque imprudence, pour ne rien dire de plus, à vivre exclusivement des travaux de nos prédécesseurs?... » (t. 89, p. 437). Plus loin, il montre que l'on peut abandonner une opinion traditionnelle en restant fidèle à la Tradition théologique. « Même alors, ajoute-t-il, il conviendra d'imiter la sage lenteur de l'Eglise; mais cette prudence ne devra pas dégénérer en timidité excessive, aboutir à l'indécision. Ne nous laissons pas devancer par les incroyants dans tous les progrès; ce serait renoncer au rôle d'*initiateurs*, pour nous condamner à celui de *ralliés*. La sûreté de la doctrine se peut fort bien concilier avec la hardiesse de l'explorateur. Nos grands exégètes modernes: Maldonat, Tolet, Jansénius de Gand, Estius; plus près de nous, Patrizi et d'autres encore l'ont fort bien prouvé. Il suffit de parcourir leurs écrits pour se rendre compte qu'assez souvent ils s'écartent de ce qu'un théologien à courte vue aurait tout uniment appelé *tradition*. » (p. 451). Plus tard, le professeur distinguait soigneusement devant ses élèves, « l'exégèse courante » et « l'exégèse traditionnelle ». L'article se termine par d'utiles remarques sur le rôle bienfaisant de la

critique; en particulier, de la critique textuelle — celle que l'exégèse conservatrice accepte en premier lieu sans trop de peine.

Cependant — chose étrange — le P. Durand, en pratique du moins et dans les commencements, regardait la critique textuelle avec une certaine défiance. Apporter une correction au texte sacré, c'était, suivant son expression, « porter la main sur le texte »: une sorte d'attentat. « Il ne faut, disait-il, porter la main sur le texte que le plus rarement possible ». Mais il renonça de bonne heure à cet axiome, sachant bien que l'Ancien Testament et le Nouveau sont loin de se trouver à cet égard dans les mêmes conditions, et que le texte hébreu, altéré çà et là par des fautes de copistes, peut, à l'aide de la Version grecque, s'améliorer dans le détail et se rapprocher ainsi du texte primitif. Le respect dû aux édifices sacrés n'exige pas qu'on les répare « le plus rarement possible », mais qu'on le fasse avec prudence et dans la mesure où c'est nécessaire.

Encore un trait, pour montrer qu'il ne s'obstinait pas dans sa manière de voir. La prononciation « Iahvé », pour le nom du Dieu d'Israël, lui paraissait d'abord une manie d'érudit, une transcription savante, qui ne prévaudrait pas en français contre celle de « Jéhova », consacrée par l'usage des grands écrivains du XVII[e] siècle. Pourtant, dès 1902, il s'oubliait parfois dans quelques articles, à employer la forme « Iahvé », à laquelle il s'arrêta plus tard définitivement.

Dans le même sens, un de ses meilleurs amis raconte l'anecdote suivante. « Un jour il me remit un travail sur les « Béatitudes »; car il m'a toujours paru que les saints Evangiles étaient l'objet préféré de ses études et de ses méditations. Je lus son commentaire; il me parut assez peu original; et comme j'étais embarrassé pour le lui dire... je lui apportai le volume de *l'Ecole de Jésus-Christ*, où le P. Grou a écrit des pages excellentes, restées peut-être sans égales, à propos du « Sermon sur la Montagne ». Le bon Père comprit, et je crois qu'il déchira son commentaire. Preuve d'humilité d'esprit et de sagesse ».

Les publications nombreuses du P. Durand ont étendu au loin son enseignement professoral. Il a donné plus de vingt articles importants aux *Etudes* et aux *Recherches de Science religieuse;* plusieurs autres à la *Revue Biblique* et à la *Revue du Clergé français;* une série de chroniques du Nouveau Testament à la *Revue pratique d'Apologétique,* de 1907 à 1914; et, là aussi, un travail d'exégèse sur « l'Evangile de l'Enfance », édité plus tard en volume. Des onze articles de dictionnaires composés par lui,

signalons ceux du *Dictionnaire apologétique de la Foi catholique* sur les sujets suivants: Critique biblique, Exégèse, Frères du Seigneur, Inerrance, Inspiration, Modernisme, Paraboles de l'Evangile, Vulgate. Ce sont des exposés solides et clairs, pleins de sages appréciations sur les principales questions d'exégèse et de critique biblique agitées de notre temps. L'auteur s'y montre parfaitement au courant des problèmes actuels, et toujours attentif à les résoudre à la lumière des documents ecclésiastiques. L'ensemble de ces articles constitue un traité d'herméneutique fort complet et singulièrement suggestif. Travail mûri et profondément réfléchi: on n'y rencontre plus les déficits d'une composition un peu hâtive, comme dans tel article de la *Revue du Clergé français*, qui exposait une théorie nouvelle, importante et juste, sans y mettre la cohésion et la rigueur d'expression nécessaires pour éviter des suites fâcheuses faciles à prévoir.

Plus que tout le reste, les commentaires du *Verbum Salutis* ont porté sa parole à des milliers de lecteurs. Je ne saurais dire à quelle date remonte, chez lui, la première idée de ce travail, dont l'exécution, réglée d'abord par un accord avec un éditeur, fut arrêtée, je crois, par la guerre ou les suites de la guerre. Le projet a été repris un peu plus tard avec un autre éditeur, sous le titre général de *Verbum Salutis*, suggéré par le P. Léonce de Grandmaison. Le P. Huby, qui allait succéder au P. Durand comme professeur, devint le directeur de cette publication. Le P. Durand, désormais simple collaborateur, inaugure l'œuvre avec succès par son commentaire de *l'Evangile selon saint Matthieu*. Voici en quels termes élogieux un bulletin de la *Revue Biblique* apprécie cet ouvrage: « Le R. P. Durand, qui connaît admirablement le texte, son milieu historique, son théâtre palestinien, et aussi la théologie dogmatique et mystique, expose avec une rare sûreté le sens littéraire, si riche d'édification. S'il a pu affirmer que le jésuite Jean Maldonat n'a pas encore été dépassé (p. XIII), il n'y a aucun inconvénient à dire qu'il est maintenant égalé par son savant confrère, et sous une forme beaucoup plus utile aux chrétiens de notre temps. D'ailleurs le P. Durand s'inspire volontiers de l'esprit de Maldonat, si fermement progressiste ». « On en jugerait mieux, est-il dit en note, si les éditions *ad usum Delphini* pouvaient être remplacées par un Maldonat intégral ». Pour répondre à ce désir, peut-on annoncer qu'une réédition du commentaire des Evangiles de Maldonat, dans sa forme intégrale et primitive, conçue de longue date et mise en train par le P. Durand, puis préparée soigneusement par le

P. Huby, et prête à voir le jour depuis plusieurs années, attend des circonstances favorables pour être publiée.

Prenant en mains à son tour le nouveau commentaire de saint Matthieu, le P. Louis Mariès, suivant la manière que son caractère et son tempérament scientifique lui imposent, en a fait une étude consciencieuse, détaillée, approfondie, dans la *Revue apologétique* du 15 janvier 1925. Les lignes suivantes montrent à quel point il en a reconnu la valeur: « Tous les dons de l'exégète de race, affinés par une longue étude et un fécond enseignement, ont l'occasion de s'affirmer à chaque page, dans les principes et les vues d'ensemble, comme dans le détail; et tels ou tels morceaux nous ont paru de vrais modèles. Le conspectus général sur le fait capital de la Résurrection du Christ, et les difficultés que l'exégèse y rencontre révèle un esprit historique de la meilleure trempe. Les points fixes, les accords fonciers entre les Evangélistes et saint Paul, y sont mis en un si bon relief, que le lecteur chrétien éprouve une joie renouvelée à tâter du pied un roc aussi solide. Les divergences de récit qui font difficulté sont appréciées avec une justesse et un bon sens qui fait ici autant d'honneur au critique et au savant qu'à l'honnête homme ». Suivent de nombreux exemples de cette exégèse exacte et solide, claire et pénétrante, qui évite tout étalage d'érudition, pour s'en tenir à une élégante sobriété.

Cependant le recenseur fait cette remarque: « Quelques difficultés, réelles bien que secondaires, sont un peu laissées dans l'ombre ». Et il demande: « Y a-t-il eu deux expulsions des vendeurs du temple ou une seule? Ici encore la difficulté est soulevée par la comparaison avec l'Evangile de saint Jean. Le P. Durand pose la question, puis: « Il appartient, conclut-il, au commentaire du Quatrième Evangile de répondre ». Aussi bien, puisque c'est le P. Durand lui-même qui doit écrire ce commentaire, pouvons-nous lui faire confiance et attendre patiemment sa réponse ». Cherchons donc maintenant la réponse dans le commentaire de saint Jean, qui a vu le jour trois ans plus tard. Rien dans l'introduction; rien dans le commentaire: on serait d'abord tenté de croire que l'auteur esquive la difficulté. Mais non: il la traite dans une *note complémentaire*, à la fin du volume, en exposant nettement sa manière de voir.

On a reproché parfois au P. Durand certaines solutions qui visent, sinon à contenter tout le monde, du moins à ne mécontenter personne. Le P. Lagrange en donne quelques exemples dans le compte rendu cité plus haut. « Le R. P., dit-il, nous ré-

vèle son esprit éminemment conciliateur et irénique dans une phrase charmante: « D'après le texte grec, le troupeau était *loin*, d'après la version latine, il n'était *pas loin:* mettons à médiocre distance » (p. 136). Cette manière ingénue de couper, comme on dit, la poire en deux, ne satisfera pas des esprits plus terre à terre, qui proposeront de rétablir la pauvre petite vérité, mais une vérité, en sacrifiant la variante latine, conformément aux principes de S. Jérôme ». La remarque paraît juste: en exégèse, comme en morale, le principe du partage, dans les cas douteux, *pro rata dubii*, aboutit en pratique à causer un tort certain d'un côté ou de l'autre.

Le commentaire de saint Jean, comme celui de saint Matthieu, est d'un exégète qui connaît à fond son sujet. Ici, à l'instar du P. Huby dans le commentaire de saint Marc, le P. Durand ne se contente pas de mettre en note des références très instructives à divers passages du Nouveau Testament (malheureusement, elles passent inaperçues pour un grand nombre de lecteurs qui ne vont pas voir le texte aux endroits mentionnés); il ajoute parfois, au bas des pages, quelques citations d'auteurs récents et de courtes explications. De plus — et c'est encore quelque chose de nouveau — trente-cinq pages, à la fin du volume, contiennent des notes plus complètes qui élucident un certain nombre de points intéressants. Dans l'introduction, le P. Durand parle « des miracles et des discours qui donnent à l'évangile de Jean un caractère si particulier ». « Saint Jean, écrit-il, est un conteur sans pareil »... « Le disciple aimé de Jésus, le dernier des témoins, veut laisser une image vivante de son Maître ». Plus loin, appréciant brièvement les principaux commentaires du Quatrième Evangile, il estime que saint Jean Chrysostome « a manqué d'une certaine sympathie mystique, qui l'eût tenu en contact plus étroit avec l'évangéliste », tandis que saint Augustin « a précisément, à un degré qui n'a pas été atteint, cette affinité d'âme dont manque saint Chrysostome ». Cette remarque risque de se retourner contre son auteur: si, chez lui, l'exposition du texte est, comme d'ordinaire, solide et claire, elle paraît un peu sèche et froide, elle manque d'une certaine onction qui conviendrait surtout à « l'Evangile spirituel ». Un homme de beaucoup de goût et de grande autorité suggère, à ce propos, que le P. Durand est ici saint Chrysostome, tandis que nous eussions retrouvé saint Augustin, si l'auteur du délicieux commentaire de saint Marc avait tenu la plume pour ce travail. Il est juste de se rappeler que l'ouvrage a été composé loin du calme et des

ressources d'une maison d'études, au milieu des soucis de la vie active; d'où la tentation, pour l'ancien professeur, de s'en tenir à sa rédaction d'autrefois, et de transcrire en grande partie les pages sur « le Discours de la Cène », écrites par lui pour d'autres lecteurs dans les *Recherches de Science religieuse*. Ces quelques déficits ne feront pas oublier les qualités foncières de tant d'écrits, dont l'ensemble représente une œuvre imposante et magistrale.

⁂

Mais il est temps de parler de l'ouvrier apostolique, puisque pendant de longues années le P. Durand a joint le travail de la prédication aux fonctions de professeur. Il a prêché un grand nombre de retraites annuelles à diverses communautés religieuses: Bernardines, Bénédictines, Chanoinesses de Notre-Dame, et beaucoup d'autres. Appelé dans une maison importante et apprécié, il était signalé aux autres maisons de la même congrégation. C'est ainsi, je crois, que pendant une saison d'été il donna toute une série de retraites dans différents couvents des Dames de Saint-Maur.

Son ministère, dans ces occasions, s'étendait facilement au dehors, à des personnes du monde que les religieuses lui faisaient connaître; il a eu la joie d'en convertir plusieurs à la vraie religion. Voici un trait qui témoigne de son action profonde sur les âmes. « L'autre jour (m'écrit-on en avril 1930), dans la communauté où chaque jour je dis la messe depuis de longues années, l'on me demanda d'offrir le Saint Sacrifice pour le P. Durand. J'appris que la personne qui faisait célébrer pour lui cette messe, était une protestante anglaise convertie par lui à Paris, il y a environ trente-cinq ans, et qui lui était toujours demeurée très reconnaissante et très attachée. Absente depuis assez longtemps, elle venait seulement d'apprendre sa mort. Le Père Durand savait se faire aimer ».

Cependant son ministère préféré ne s'exerça pas auprès des dames du monde ni des religieuses. Un de ses amis en donne pour raison qu'il n'avait pas la patience de les écouter au confessionnal. Disons surtout que son zèle ambitionnait une œuvre plus éminente, où nous le verrons se dévouer tout entier. Mais il reste vrai qu'on le trouvait trop pressé, d'une activité un peu fébrile. Il paraît même que dans une communauté d'Angleterre, où l'on savait qu'il venait de *Hastings,* on l'avait surnommé, par

un jeu de mots, *the hasting Father,* « le Père qui se hâte ». Il ne voulait pas perdre son temps dans des conversations peu utiles, que les femmes ont l'art de rendre interminables. L'ami ajoute ce détail piquant, qu'il tient sans doute de lui: « Il se prêtait moins encore à la direction spirituelle par lettres. Pour décourager d'avance les personnes qui la demandaient, il les avertissait que les Supérieurs avaient le droit d'ouvrir toutes les lettres qu'il recevrait d'elles ». Dans certains cas particuliers, l'application de ce principe pouvait souffrir des exceptions, surtout pendant les dernières années de son apostolat. Une religieuse qui l'avait pour Père spirituel, apprenant sa mort, exprime sa profonde douleur; elle pense (avec raison) que toutes les lettres qu'elle lui a écrites ont été détruites. « Il avait répondu à toutes, sauf à la dernière ».

Venons-en, sans plus tarder, à son ministère principal, la prédication des retraites sacerdotales. « Dans ses retraites et récollections on retrouvait non seulement la science de l'exégète, mais beaucoup de la manière du professeur. Cela ne fit nullement tort à son succès. Ses auditeurs passaient par-dessus ce petit défaut de mise au point, heureux de trouver une science aussi solide et, par surcroît, la sainteté non moins solide du religieux, le cœur du prêtre et la bonne simplicité du travailleur demeuré abordable à tous et de plain pied avec chacun ».

Ici on ne saurait mieux faire que de transcrire les notes succinctes et précises, que son Supérieur d'alors, à la résidence de Lyon, a bien voulu nous communiquer.

Le P. Alfred Durand arrive à Lyon, vers la fin de 1923, comme *scriptor* et *operarius*. « On lui confie les retraites mensuelles sacerdotales dans le diocèse de Lyon. Pour rendre service, il acceptait d'autres ministères, mais priait qu'on lui laissât le plus de temps possible pour écrire ses ouvrages. Il paraissait redouter les « sermons » proprement dits, le genre oratoire convenant moins à son talent que la causerie et la conférence. Il aimait surtout donner les Exercices dans les Séminaires et les communautés religieuses, et réussissait fort bien. Chaque année, à partir du 1er juillet, il disparaissait pour tout l'été, donnant retraite sur retraite, retraites pastorales et retraites de communautés. Il était fort apprécié de NN. SS. les Evêques pour les retraites de leur clergé, et il fut demandé par beaucoup: je cite Le Mans, Rennes, Vannes, Quimper, Chambéry, Poitiers, Oran. Il fut demandé en 1926 par le Cardinal Dubois pour le clergé de Paris, et fut très gentiment portraituré, à cette occasion, par Pierre

l'Ermite, dans *la Croix*. L'article disait, en substance, que le prédicateur était tout à fait ce qu'il fallait aux prêtres: pas de phrases, mais des choses. Ce qui plaisait aux prêtres, outre sa prodigieuse érudition scripturaire, théologique, ascétique, casuistique, c'était sa bonhomie et sa franchise: il ne craignait pas de leur dire leurs vérités. Il donnait volontiers des directions très pratiques et traitait des actualités. Il savait fort bien unir, dans ses conférences, la direction spirituelle du prêtre et sa direction pastorale ou apostolique:

« Trois ans il fut l'exhortateur de notre communauté de Sainte-Hélène. Il était moins goûté des Nôtres que des prêtres séculiers. On le trouvait froid, quoique très intéressant et vivant. Ses exhortations restaient trop des classes.

« Ces deux dernières années il fut chargé par M. le Chanoine Boisard d'initier à la vie religieuse sa communauté naissante de prêtres du patronage des apprentis, à la Guillotière. Le cher Père s'intéressa fort à ce ministère, et je crois qu'il fut vraiment apprécié. »

A la nouvelle de la mort du P. Durand, Mgr. Bourchany, évêque auxiliaire de Lyon, écrivit au R. P. Journoud: « La perte est grande pour la Compagnie, qu'il honorait par ses vertus, par son talent et par ses remarquables travaux sur les Saintes Ecritures. Il était, à cet égard, l'un des critiques et des exégètes qui s'imposaient, même à nos adversaires, par sa science, par une érudition très étendue et par la courtoisie très loyale de ses discussions. Mais la perte est grande aussi pour l'Eglise de France, et particulièrement pour notre diocèse, pour notre clergé qui depuis longtemps bénéficiaient de son zèle tout apostolique. Les retraites qu'il avait données à nos prêtres avaient été très appréciées, et il avait un véritable don pour attirer aux récollections mensuelles, que vous aviez bien voulu lui confier depuis plusieurs années. Sa parole toujours simple et sans recherche, mais très originale et très personnelle, forçait l'attention et faisait réfléchir. »

Ceux qui ont connu le P. Durand parlent volontiers de sa bonhomie et de sa simplicité. Il était en effet d'un caractère ouvert et communicatif. Par la rondeur de ses manières et sa cordialité il entrait facilement en relation avec tout le monde. Merveilleux causeur, il aimait raconter force anecdotes piquantes, recueillies dans ses nombreux voyages. « Il notait quantité de traits, de bons mots, qu'il casait dans sa très fidèle mémoire pour les produire à l'occasion ». Quand l'occasion ne se pré-

sentait pas d'elle-même, il savait la faire naître. Le soir, assis d'ordinaire devant la grande table, autour de laquelle la moitié des professeurs prenaient leur récréation, il amenait habilement la conversation sur le sujet de ses récentes lectures, pour s'instruire dans le conflit des opinions; ou encore, dès que le moindre problème était soulevé, il se précipitait pour consulter un dictionnaire ; il retenait les explications glanées de cette manière et ne tardait guère à s'en servir.

Entraîné par sa parole facile, il lui arrivait assez souvent, dans les matières sans importance, d'embellir la réalité de l'histoire, pour donner au récit un tour plus amusant. « Il n'avait pas peur d'arrondir les chiffres; mais son assurance désarmait la contradiction. Quand on était sûr qu'il se trompait, si l'on rectifiait ses dires, il n'insistait pas, il souriait et parlait d'autre chose tout de suite, avec un admirable sang-froid. »

Ses compagnons d'études et, plus tard, ses collègues dans l'enseignement ont bénéficié de cet entrain qui, par les mille propos d'une verve intarissable, ne laisse jamais tomber la conversation et rend les récréations véritablement récréatives. Il en résultait pourtant un inconvénient qui n'échappait à personne. Ce remarquable talent de parole s'exerçait un peu aux dépens de l'art d'écouter les autres. La patience manquait à ce charmant causeur pour entendre jusqu'au bout, soit un récit en récréation, soit dans sa chambre une explication qu'il avait lui-même provoquée. Ses anciens élèves et ses amis n'ont certainement pas oublié la façon un peu leste et imprévue, mais nullement blessante pour qui le connaissait, de tourner les talons en plein entretien en disant à son interlocuteur d'un ton dégagé: « Au revoir, Père! » Dans un séjour à Londres, il allait se confesser au savant P. Strassmaier, qui parlait fort bien le français et plusieurs autres langues, et qui, à cette époque, avait un goût prononcé pour la conversation sous forme de monologue; aussitôt la confession terminée, il infligeait à son pénitent une causerie de longue durée. Alors, le P. Durand s'avisa de se présenter chez lui, les autres fois, quelques minutes seulement avant le dîner; mais le P. Strassmaier découvrit bientôt le stratagème, et lui en fit malicieusement la remarque.

On le voit, c'est uniquement son besoin d'expansion et d'activité qui lui rendait difficile un rôle purement passif dans la conversation. Absolument éloigné de tout sentiment de suffisance ou de dédain pour l'opinion des autres, il savait consulter, s'informer, profiter des occasions favorables pour entretenir ou com-

pléter ses connaissances en vue de l'enseignement et du travail apostolique. Il sortait souvent en promenade avec son ami, le professeur de morale, et ils allaient devisant, tantôt sur un cas de conscience ou une question de droit canonique, tantôt sur un texte d'Ecriture Sainte et un petit problème d'exégèse. On s'instruisait, et on se reposait en même temps; car la note humoristique n'était jamais absente chez le P. Durand, même dans les entretiens sérieux qu'il assaisonnait volontiers de fines observations et d'innocentes plaisanteries.

Si l'on ne disait rien du côté facétieux de son caractère, évidemment plus accentué pendant sa jeunesse, ses anciens compagnons de noviciat, de collège et d'études trouveraient le portrait incomplet et pas tout à fait ressemblant.

Dans les années d'alors, on ne l'appelait guère que « Cassius », le premier de ses prénoms. « Durand » est « un nom éminemment français », comme on le lui dit un jour dans un couvent; mais il doit se rencontrer assez souvent associé au prénom d' « Alfred ». Attacher à ce nom le prénom plus rare de « Cassius », était un moyen infaillible et légitime de supprimer d'un seul coup tous les homonymes en France et à l'étranger. Il ne voulut jamais consentir à cette vanité. D'ailleurs, il ne semble pas que l'appellation fraternelle de « Cassius » lui ait fait de la peine; elle montre combien il était populaire au temps du scolasticat.

A la fin de sa seconde année de théologie, les quinze jours des grandes vacances se passèrent à Rhyl, au nord du pays de Galles. Le soir du premier jour, après le souper, tout le monde, suivant l'usage d'alors, était assis, pour prendre le thé, autour des tables du réfectoire, comme pour le déjeuner du matin. Pendant les repas, des bouteilles de verre transparent tenaient lieu de carafes. Le P. Durand aperçoit devant lui une de ces bouteilles, oubliée sur la table et encore pleine d'eau ; il s'en empare à la dérobée, quitte sa place, fait le tour des tables, à la suite de celui qui sert le thé, et, offrant sa liqueur à chacun sous le nom de « kirsch », il verse avec précaution quelques gouttes d'eau dans le thé brûlant. « Pas beaucoup! » disaient les uns. D'autres: « Versez, versez donc, n'ayez pas peur! » et il versait libéralement en objectant: « Ça vous empêchera de dormir! » Il continua ce manège avec le plus grand sérieux jusqu'au moment où le Père Supérieur et le Père Ministre, le voyant approcher, se regardèrent en éclatant de rire.

Deux ans plus tard, exerçant les fonctions de ministre pendant les grandes vacances, il imagina, pour le dîner d'un jour

d'excursion, de faire préparer un plat qu'il intitula « beignets de la grève ». La pâte de farine, au lieu d'envelopper des tranches de pommes, dissimulait de simples galets choisis sur le rivage de la mer. Comme dit le proverbe, « Ventre affamé n'a point d'oreilles » : ni le bruit de ces petites masses tombant dans les assiettes, ni le poids anormal du plat qui les contenait, ni même la dénomination transparente de « beignets de la grève », ne trahit tout de suite la composition de ce mets indigeste. On vit des Pères graves, armés d'une fourchette et d'un couteau, s'évertuer à tirer de là quelque chose.

Le fait suivant eut lieu beaucoup plus tard, à Ore Place. Pendant l'année 1908, où la classe d'hébreu comptait un assez grand nombre d'élèves, le P. Durand suggéra l'idée d'un examen, suivi d'une distribution de prix; pour prix, le texte hébreu des Psaumes en de charmants petits volumes. Son collègue, chargé du cours d'hébreu, agréa la proposition, le pria de présider le bureau, et invita le P. de Grandmaison comme troisième examinateur. Pour tirer au sort les noms des candidats, le P. Durand prit à la sacristie un vase de fleurs suffisamment opaque. « Quels sont ceux que vous désirez voir interroger? » demanda-t-il au professeur. Le professeur désigna les quatre meilleurs élèves, et deux autres en manière de contraste. Le P. Durand mit au fond de l'urne les noms qui ne devaient pas sortir et, au-dessus, séparés des autres par une feuille de papier d'étain, les six noms prédestinés. En tirant le sixième nom, il escamota la feuille d'étain; et, à la fin de la séance, du geste le plus naturel, il invita la classe à constater que l'urne contenait bien tous les autres noms.

Plaisanteries de bon aloi, qui, sans nuire à la charité le moins du monde, mettent de la gaieté dans les rapports de communauté.

Bien moins pour épargner sa peine, que pour s'amuser d'un petit tour de sa façon, il apportait parfois à son voisin de chambre un livre, une Revue, en disant: « Lisez ça; c'est très intéressant »; et il ajoutait d'un air indifférent: « Je n'en ai plus besoin; vous pouvez le remettre à la bibliothèque ». Cette invitation renouvelée devenait suspecte: le voisin éventa bientôt la ruse, et lui rapporta dès lors les livres, en le remerciant beaucoup: « En effet, c'est extrêmement intéressant ». On peut dire, à ce propos, que les livres empruntés à la bibliothèque ne séjournaient pas longtemps dans sa chambre, où il entretenait soigneusement l'ordre et la propreté.

Un sang-froid imperturbable, l'absence totale de timidité, un esprit souple, fertile en expédients, courageux aussi et servi par un tempérament robuste, l'aidaient à se tirer d'affaire dans les situations les plus difficiles. Pour donner une idée juste de ce savoir-faire et de cette ingéniosité, il n'y a point d'autre expression que l'épithète vulgaire de « débrouillard ». On le vit bien pendant la guerre, quand il réussit, malgré les difficultés de toutes sortes, à franchir la Manche plusieurs fois, pour parcourir la France à titre de prédicateur. Son assurance faisait impression sur les fonctionnaires les plus rébarbatifs, s'il ne les avait pas déjà gagnés par la bonhomie et l'humour; devant son attitude ferme, audacieuse, les administrations, particulièrement formalistes à cette époque, finissaient par capituler.

Ce caractère fécond en ressources et toujours de bonne humeur, le P. Durand le devait sans doute en partie à ses origines et à son éducation. Né à Chantemerle, près de Grignan dans la Drôme, onzième enfant d'une famille de cultivateurs, dont il parlait, à l'occasion en toute simplicité, il se vantait en plaisantant d'avoir pour compatriote M. Loubet, président de la République. A l'école apostolique d'Avignon, il garda, sous l'action du soleil et du mistral, sa vivacité prime-sautière; mais il y prit aussi ces habitudes de travail opiniâtre et de régularité qu'on lui a connues jusqu'à la fin de sa vie.

« Il était, nous dit son dernier Supérieur, très régulier, assidu aux exercices communs, très attaché aux traditions de la Compagnie. Volontiers, il avertissait les supérieurs, toujours avec déférence, des choses qui paraissaient contraires au bon ordre et aux usages. Il gémissait sur les nouveautés, choses et gens ». Cette dernière observation a été faite par plusieurs, surtout vers l'époque où il cessa d'être professeur. On peut ajouter qu'il n'éprouvait absolument aucune sympathie pour l'originalité sous une forme quelconque et à tous les degrés. « Original » était pour lui, trop facilement, synonyme d' « anormal ». D'où, certains jugements sévères, par exemple, sur la vie de Charles de Foucauld, considérée en elle-même, ou racontée par René Bazin. L'*Histoire du Christ* de Giovanni Papini, malgré son style puissant et tant de peintures géniales, ne trouvait pas grâce à ses yeux: quelques erreurs, outrances et nouveautés d'exégèse, lui en rendaient la lecture insupportable.

Dans ses dernières années de professorat, et plus encore dans la suite, il s'inquiétait des tendances nouvelles en spiritualité. Il tenait généralement pour suspectes les voies extraordinaires. Le

goût qui se manifestait alors pour la mystique ne lui inspirait nulle confiance. Cependant (chose singulière) c'est en ce temps-là, entre 1920 et 1926, qu'il découvrit, pour ainsi dire, avec enthousiasme la *Doctrine Spirituelle* du P. Lallemant, en voyant cet ouvrage hautement apprécié par Mgr d'Hulst.

Pour son propre compte et dans la direction des autres, il estimait surtout la piété simple et solide, fondée sur l'esprit de foi, animée de zèle pour le bien du prochain, s'appliquant à l'accomplissement des devoirs d'état, et d'une constance rectiligne dans l'œuvre assignée par l'obéissance. Il savait supporter sans se plaindre les épreuves venant du dehors ou de son état de santé. Les migraines, dont il a souffert pendant longtemps, ne l'arrêtaient guère dans son travail de professeur ou de prédicateur. Malgré son tempérament nerveux, les contre-temps et les contradictions ne lui faisaient jamais perdre le calme et la possession de lui-même.

Encore quelques souvenirs personnels qui rendent témoignage de sa vertu. Un Père italien, ministre dans une maison importante de Rome, avait coutume de dire, quand il s'agissait de faire une remarque à quelqu'un: « Quel âge a-t-il ? S'il a plus de quarante ans, l'avertissement est inutile ». Dans un âge bien plus avancé, le P. Durand accueillait les avertissements avec humilité, avec reconnaissance, et il en profitait. A Ore Place, surtout lorsqu'il était sur le point de partir en voyage, il lui arrivait de descendre et de remonter vingt fois précipitamment par un petit escalier de bois. Je lui fis remarquer que ces allées et venues un peu bruyantes pouvaient déranger ses voisins. A partir de ce jour, changement complet: il se mit à marcher d'un pas léger et on ne l'entendit plus du tout.

Pourquoi ne pas rappeler la délicate pensée qu'il eut de faire inviter son ancien collègue d'Ecriture Sainte à prêcher une retraite aux Bénédictines de l'île de Wight, pendant qu'il donnerait lui-même les Exercices aux Bénédictins, à Quar Abbey, où ils devaient se retrouver ensemble tous les soirs. Moins adroit que lui pour les voyages, ou même, selon l'expression du P. Durand, un peu « emprunté », son confrère fit fausse route, le jour de l'arrivée. Le Père, averti par un télégramme, l'attendait sur le quai, au train suivant, souriant, avec son calme habituel que nul imprévu ne parvenait à troubler. C'est là, dans le grand parc des Bénédictins, avant de quitter définitivement l'Angleterre, que j'eus les dernières conversations un peu longues et intimes avec

cet ami fidèle, que j'avais connu pour la première fois quarante-sept ans plus tôt, au collège de Marseille.

Voici, communiqués par son Supérieur, quelques détails sur les derniers jours de ce vaillant ouvrier.

En février 1928, une grippe légère, mais tenace, qu'il traitait, disait-il, « par le mépris », ne l'arrêta pas dans ses travaux. Il fut envoyé, pour les quinze derniers jours du carême, à Saint-Paul-en-Jarrez (Loire), dont le curé mourait à l'hôpital Saint-Joseph de Lyon d'une maladie infectieuse. Dans le presbytère insalubre, il occupa la chambre du curé; mal nourri, il eut à prêcher deux fois par jour et entendit beaucoup de confessions dans une église glaciale. Il revint de là vraiment fatigué, déclarant qu'il se sentait à bout de forces. Il omet de dire à son Supérieur que le médecin lui conseille un repos « prolongé ». Le Supérieur l'envoie à Thonon prendre un peu de repos, sur la fin d'avril. Mais le P. Durand ne veut rien retrancher des engagements pris; il donne douze récollections sacerdotales pendant le mois de mai, prêche la retraite d'ordination au Mans, puis à Valence. C'est là qu'il prend une fièvre qui ne le quittera plus. A Grignan, son pays, où il prêche un dimanche, on le trouve très changé. Se croyant atteint de rhumatisme, à cause des douleurs qu'il ressent, il va, sur l'avis du médecin, à Aix-les-Bains, le 30 juin; mais il ne peut pas prendre les eaux, et reste au lit avec la fièvre. Le 13 juillet, il télégraphie à son Supérieur, priant qu'on vienne le chercher pour le conduire à la maison de Fourvière, où il sera mieux soigné, la maison de la résidence Saint-Joseph étant livrée aux ouvriers. Il arrive à Fourvière le 14 juillet. La fièvre persiste pendant une quinzaine de jours; le F. infirmier admire la patience et la docilité du malade. Les médecins, quoique déconcertés, ne sont pas très inquiets. Mais, le 29 juillet, ils constatent une pneumonie double, que l'affaiblissement du malade rend fatale. Le Père, dont la sensibilité s'éteignait graduellement, souffrait moins; il fut étonné quand le P. Recteur lui parla des derniers sacrements; il accepta cependant et les reçut en pleine connaissance, le 31 juillet, vers 8 heures du matin, répondant « Amen » aux onctions, et disant « Oui », quand le P. Recteur l'invita à demander pardon de ses manquements et à prier pour ses frères quand il serait auprès de Dieu. Il expira doucement, le soir de la fête de saint Ignace, à 10 h. 1/2. Deux mois auparavant, il avait dit à une de ses parentes: « Je demande au Bon Dieu de mourir sur la brèche ».

S'il ne s'attendait pas à une fin aussi prochaine, la mort pour-

tant ne le surprit pas, comme en témoigne la conversation suivante rapportée par M. Bussery, dans une notice sur Albert Troncy (1908-1928): « Lorsque le P. Durand, alors chargé des récollections mensuelles pour les prêtres dans le diocèse de Lyon, vint à Chessy pour la dernière fois — c'était le jeudi, 24 mai 1928 — il voulut, vers la fin de l'après-midi, faire une petite promenade jusqu'à la statue de Notre-Dame de Chessy, qui domine la vallée de l'Azergues. Albert Troncy fut choisi pour accompagner le Révérend Père, qui l'accueillit en lui disant à peu près ceci: « Eh bien, mon cher ami, si vous le voulez, nous allons parler ensemble de la mort. C'est un sujet que nous abordons souvent, mais pratiquement nous ne réalisons pas cette idée, que nous mourrons, nous aussi, bientôt peut-être. Et lequel de nous deux mourra le premier? » Le Souverain Maître devait rappeler à Lui, au mois de juillet suivant, le P. Durand, qui est mort comme il a vécu, en travailleur infatigable, tombé sur la brèche, au milieu de ses travaux apostoliques ». (*Apostolat de la Prière*, 1929, p. 39).

Albert Condamin, S. J.